ÉTUDES INÉDITES
SUR
S. FRANÇOIS D'ASSISE

PAR

PAUL SABATIER

ÉDITÉES PAR ARNOLD GOFFIN

1 9 3 2

LIBRAIRIE FISCHBACHER — PARIS

ÉTUDES INÉDITES

DE

PAUL SABATIER

PAUL SABATIER

ÉTUDES INÉDITES

SUR

S. FRANÇOIS D'ASSISE

ÉDITÉES PAR ARNOLD GOFFIN

PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
33, RUE DE SEINE, 33

1932

PUBLICATIONS FRANCISCAINES DE M. ARNOLD GOFFIN

Chez Bloud et Gay, à Paris :

I Fioretti. Les petites fleurs de la vie du petit pauvre de Jésus-Christ, saint François d'Assise. Traduction littérale avec introduction et notes.

I Fioretti. Appendices : *Considérations sur les stigmates. Vie de frère Junipère. Vie et dits de frère Égide.* Traduction littérale avec notes.

La vie et légende de Madame Saincte Claire par le frère mineur François Dupuy, 1563, avec une introduction et des notes.

Chez Van Oest et Cie, à Bruxelles et Paris :

Saint François d'Assise dans l'art et dans la légende primitifs italiens.

Chez Lamertin, à Bruxelles :

La légende de saint François d'Assise écrite par trois de ses compagnons (reconstitution des RR. PP. Teofilo Domenichelli et Marcellino da Civezza). Traduction littérale avec une introduction et des notes.

Chez Dewit, à Bruxelles :

Frère François d'Assise, *le « tout petit dans le Seigneur »*, raconté par les Contemporains.

IL A ÉTÉ TIRÉ DES « ÉTUDES INÉDITES »
CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER D'ALFA VERGÉ
NUMÉROTÉS DE 1 A 50

INTRODUCTION

La première apparition de la Vie de saint François, *de Sabatier, avait eu un retentissement considérable, tellement considérable que l'auteur lui-même en resta surpris : « Quand parut l'édition de 1893, observait-il plus tard, j'étais bien décidé à tenir compte de toutes les critiques fondées, et à corriger toutes les erreurs qui me seraient signalées, mais le mouvement, soit de sympathie, soit d'opposition, créé par cette publication, eut d'abord quelque chose de trop vif et de trop spontané pour qu'on pût en tirer des enseignements précis : c'était, dans des milieux très divers ou même opposés, comme une éruption sentimentale et passionnée où des enthousiasmes juvéniles se heurtaient à des préventions irraisonnées* (1) ».

Certains, les uns pour s'en indigner, les autres pour s'en réjouir, avaient voulu discerner chez Sabatier — en s'appuyant sur telle ou telle des réflexions qui émaillent son récit — l'intention secrète de représenter saint François comme l'apôtre d'on ne sait quelle religion personnelle, comme un précurseur du Protestantisme. Le tableau si pathétique qu'il traçait de la douleur du Poverello *lorsqu'il*

(1) *Opusc. crit. hist.*, XVII, p. 401. Paris, 1914-1919.

aperçut que l'Ordre allait désertant l'idéal primitif, de ses efforts impuissants pour réagir, de la résignation angoissée où il se réfugia ; le tableau de ces péripéties émouvantes de la vie du saint, fut considéré comme exagéré ou tendancieux. Il se fondait, cependant, non seulement sur les écrits de saint François, et particulièrement sur son Testament, mais aussi sur les traces que les vicissitudes de ces années ont laissées dans la seconde Vie de Thomas de Celano et même chez saint Bonaventure.

La publication, en 1898, *du* Speculum Perfectionis, *qui fortifiait les vues de Sabatier d'un témoignage qu'il tenait pour oculaire, raviva et intensifia la discussion. La révélation de ce document « avait provoqué à la fois dans les milieux scientifiques et dans les milieux religieux comme une vague de sympathie. De tous les côtés, le plus ancien — et pourtant nouveau — portrait de saint François était salué avec une joie profonde, mais cette œuvre dérangeait trop de gens et trop de systèmes pour que cela pût durer ».*

« Ce n'est pas le moment, ajoutait Sabatier (1), *de raconter des luttes qui n'ont pas toujours été conduites comme elles auraient dû l'être. » En effet, lorsqu'on relit certains articles polémiques, signés de savants réputés, on ne peut se défendre du sentiment que leur argumentation est presque toute dominée par l'idée préconçue que la qualité de protestant de Sabatier devait déterminer chez lui une hostilité fatale à l'égard de l'Église et lui donner, pour le surplus, une mentalité incompatible avec la compréhension d'un saint. Et cette suspicion infirmait préventivement à leurs yeux, les conceptions historiques de Sabatier et la validité des sources qu'il invoquait.*

(1) *Loc. cit.*, p. 394.

Dans son numéro de septembre-octobre 1902, *la* Miscellanea francescana *insérait un article intitulé* San Francesco d'Assisi secondo Paolo Sabatier *qui est singulièrement caractéristique de cet état d'esprit. L'éminent directeur de cette revue fort appréciée parmi les franciscanisants, Mgr Faloci Pulignani, nous fait de l'écrivain français un portrait qui, peu s'en faut, lui confère toute l'apparence du Tentateur, une figure parfaitement méphistophélique ! « L'allure, la parole, le geste, le sourire, ont on ne sait quoi de séraphique, d'attrayant, qui font se dissiper toute méfiance... Personne plus que lui n'est enthousiaste de saint François... Vous le voyez assidu aux fonctions diurnes et nocturnes de la Basilique, dans une attitude exemplaire, sérieuse, digne, édifiante... » Tel il est ; tels aussi ses livres, « melliflus, séduisants de style et de ton, et qu'il offre si libéralement qu'il semble avoir plus de plaisir à vous en gratifier que vous à les recevoir. » Ajoutez qu'il est plein de charité, aumônier d'argent et de consolations pour les malheureux. Mais toutes ces qualités qui lui ont conquis les esprits et les cœurs ne sont que les moyens de l'insinuation de l'œuvre la plus nocive. Car il est protestant, et, comme tel, partisan du libre examen et nécessairement hostile au Saint-Siège. Dès lors, s'occupant de saint François, quel pourra être son objectif ? Montrer en lui un rebelle. « Combien d'intelligence dépensée à réaliser un si déplorable dessein ! Torturer les textes, les faire parler à l'aide de suppositions, regretter des lacunes hypothétiques, recourir à des interprétations conjecturales, interpréter le silence, négliger la parole, il n'a rien oublié pour peindre saint François en opposition avec le Pape. De manière que le saint François qu'il nous montre est une illusion, un être indéfinissable, — un hypocrite,*

ou même un fou, un éclectique, un nihiliste !... »

Comme on le voit, Mgr Faloci Pulignani use quelque peu dans l'expression de sa conviction de cette magniloquence italienne dont saint François lui-même, si simple qu'il fût, n'était pas toujours exempt. C'est tout de même aller un peu trop fortissimo *que de prêter à Sabatier le projet perfide de faire apparaître en ennemi de l'Église un saint dont — il le montre à toutes pages — l'action merveilleuse l'a sauvegardée de la ruine !... La contradiction prend, naturellement, un accent plus rude chez un homme du Nord comme M. Henry Thode, l'auteur de* Saint François d'Assise et les Origines de la Renaissanceen Italie. *Parmi les appendices de la seconde édition* (1904) *de cet important ouvrage se trouve un* Examen critique des travaux récents sur les sources de la vie de saint François *consacré presque tout entier aux travaux de Sabatier. M. Thode s'y fait l'écho, d'après un article du* Weekly Register (1900), *du bruit d'après lequel Sabatier avait abandonné sa thèse au sujet de la date du* Speculum Perfectionis. *Et il conclut plus loin :* « *Rien ne reste, désormais, de la malheureuse tentative pour mettre au premier rang son* Speculum Perfectionis : *cette hypothèse a totalement sombré sous la risée générale*(1) ». *Et, dans l'intention, sans doute, de se débarrasser tout à fait de frère Léon, le savant historien allemand jette délibérément par-dessus bord la* Légende des trois compagnons, *qu'il avait utilisée d'abord et qu'en dernière analyse, il relègue parmi les apocryphes postérieurs à saint Bonaventure!*

Nous rappelons ces virulences dans l'unique intention de souligner, par contraste, l'apaisement qui, depuis, s'est fait.

(1) Trad. française Paris (1909), t. II, p. 277.

La « risée générale », si elle a jamais existé, s'est éteinte. Le temps a agi ; ont agi aussi les études lentement poursuivies, les documents publiés notamment par le R. P. Delorme et M. A. G. Little... De telle sorte que, si l'accord n'est pas fait sur l'époque d'élaboration du Speculum Perfectionis, *l'autorité des écrits léonins s'est peu à peu imposée et a transformé l'histoire franciscaine telle qu'on la concevait jadis. Qu'il nous suffise de citer, à ce point de vue, le beau livre de M. Joergensen et les* Légendes franciscaines (*Paris*, 1927) *recueillies et traduites par M. Masseron. Au fond, ce que l'on repoussait dans frère Léon, c'était le témoin passionné de la crise qui endolorit les dernières années du* Poverello. « *Aujourd'hui, pouvait écrire Sabatier, dans l'Introduction de la nouvelle édition du* Speculum Perfectionis *publiée par les soins de M. A. G. Little* (1), *on trouve difficilement un franciscanisant qui méconnaisse ce fait historique.* »

Dans l'atmosphère rassérénée des études franciscaines, la Vie « *refondue* », *annoncée à tant de reprises* (2), *préparée par tant de fructueuses recherches, d'investigations minutieuses, de méditations, aurait pu paraître enfin.*

Il advint à Sabatier, s'efforçant de calmer les impatiences de ses lecteurs, de les exhorter « à songer avec un peu de pieuse sympathie à celui qui avait espéré écrire cinq ou six chapitres de l'histoire des Frères Mineurs et qui arrivera peut-être à peine à écrire le premier (3) ». *On sait comment une suite de circonstances adverses mit obstacle à la*

(1) Manchester, 1928, p. xx.

(2) *Spec. perf.* Paris, 1898, p. IX. *Vie de saint François* (édition de guerre), p. VII. — *Opusc. de critique hist.* Paris, 1919, p. 401. *Revue d'histoire franciscaine*, janvier 1924, p. 5.

(3) *Opusc. crit. hist.*, XVII, p. 371.

réalisation de cet espoir. Cependant, l'énorme et complexe matière était tout organisée dans sa pensée et il pouvait parler, quelquefois, de son nouvel ouvrage comme s'il était achevé et prêt à livrer à l'impression. Mais les matériaux seuls existaient, réunis à pied d'œuvre, sous la forme de notes, d'esquisses, d'études analytiques ou même, très fréquemment, de longs et magnifiques développements destinés, sans doute, à prendre place tels quels dans le texte.

Mme Paul Sabatier nous a fait l'honneur de nous confier l'essentiel de cette documentation touffue afin d'y faire un choix et de le présenter au public. Les première et deuxième parties du présent volume sont composées de projets de préface pour la nouvelle édition et de pages consacrées à l'étude de la personnalité de saint François, du milieu ombrien, etc. Dans la troisième et la quatrième parties, on trouvera les leçons du cours professé par Sabatier à l'Université de Strasbourg, en 1924-1925, leçons qui n'embrassent que la jeunesse de saint François et les débuts de son apostolat et que nous avons complétées par des notes extraites des dossiers du maître touchant les principaux événements de l'existence du Poverello *jusqu'à sa mort. Enfin, la cinquième partie comprend des notes et commentaires relatifs aux sources, notamment Thomas de Celano, le* Speculum Perfectionis, *et le* Sacrum Commercium.

Le lecteur rencontrera là, nous persuadons-nous, non pas un schéma, mais une ébauche très poussée sur certains points, presque achevée même sur certains autres, de cette Vie *refondue qui, selon la volonté de l'auteur, devait être « un travail pénétrant tout, et montrant saint François toujours plus grand, toujours plus original et plus cohérent avec lui-même, de plus en plus étudié d'en dedans, si*

on peut parler ainsi, je veux dire à travers sa pensée propre (1) ». Toutes les pages recueillies ici répondent à cette définition. Il nous paraît que saint François n'en ait jamais inspiré, même à Sabatier, de plus pénétrantes et de plus incisives. Le portrait qu'il avait largement tracé d'abord du grand saint assisiate se complète, se précise, et c'est une figure d'un rayonnement admirable. Nous songeons surtout aux pages abondantes — qui sont susceptibles de dissiper bien des préventions et des malentendus — où l'historien nous rend sensible l'efflorescence de la pensée mystique de saint François au sein de l'étroite communion où il vivait avec la liturgie de l'Église, les Saintes Écritures, dans son culte fervent pour l'Eucharistie, ou bien encore où il nous détermine son attitude vis-à-vis de l'hérésie, de la science, de la pauvreté, etc.

Il n'en reste pas moins que, si précieux et si significatifs qu'ils soient, ce ne sont là que les éléments de l'œuvre décisive qu'il nous aurait donnée. Cette œuvre aurait été le fruit d'une méditation de quarante années, approfondie et enrichie sans cesse ; d'une méditation vécue, heure après heure, dans la familiarité du petit pauvre, des expressions, gestes, paroles, écrits, de sa pensée, des lieux que son passage a auréolés. Car Sabatier allait ainsi inlassablement, armé de la science la plus exigeante, interrogeant et colligeant les textes avec les scrupules infinis d'un chartiste, mais aussi avec l'amour qui lui en illuminait la signification, avec l'humilité et le respect qui, affirmait-il (2), sont « l'âme de toute recherche. Dès qu'elles s'évanouissent, le souffle nous manque ».

« Qu'on puisse consacrer toute une vie de travail à scruter

(1) *Opusc. crit. hist.*, XVII, 402.
(2) *Tractatus*, p. x.

la vie d'un seul homme, mort depuis sept siècles, peut paraître étonnant à beaucoup, observait-il, un jour (1). *Le fait prouve tout au moins que le* Poverello *est encore très vivant et actif, puisqu'il continue à trouver des admirateurs et, dans un certain sens, des disciples dans les milieux où on s'y attendrait le moins.* »

Et ne devons-nous pas reconnaître tout d'abord en lui un de ces disciples, non seulement par la vocation enthousiaste qui absorba toutes les activités de son génie, mais aussi par tous les caractères de ces activités ? La vie de saint François n'est pas pour lui le champ clos de controverses archéologiques, mais bien un hortus deliciarum, *un jardin spirituel, ouvert de tous côtés sur des perspectives de vie et d'amour. Il ignore les animosités, les férocités, de l'érudit. Ses contradicteurs, il ne veut voir en eux que des collaborateurs dans l'œuvre commune de la découverte de la vérité. Et cette vérité, s'il croit l'avoir trouvée, il ne la fait pas agressive, comminatoire, dogmatique. Il ne l'impose pas : il la propose. Il ambitionne non point intimider, mais persuader.* « *Dans les questions qui me sont le plus familières, affirme-t-il* (2), *tout en croyant toujours davantage à la solidité de mes conclusions, je n'arrive pas à croire que ceux qui ne les partagent pas pèchent contre la lumière.* »

« *Sa vie a été d'un seul tenant* », *répétait-il souvent au sujet de saint François. Et il aurait pu s'appliquer la même parole. Son œuvre, où qu'on la prenne, nous révèle la haute physionomie morale et intellectuelle de son auteur, dans la probité de ses méthodes scientifiques comme dans l'exquise délicatesse de sa sensibilité. Il semble qu'un fluide traverse toute cette œuvre, la chaleur d'une âme géné-*

(1) Note inédite.
(2) *Opusc. crit. hist.*, XXII, 396.

reuse qui, dans sa large compréhension humaine, communie sans cesse avec toutes les beautés du monde et avec toutes les grandeurs de l'idéal.

Nous avons eu la douleur de le perdre avant qu'il ait pu lui donner le couronnement qu'il rêvait, mais ne peut-on pas dire qu'elle était accomplie quand même, puisqu'il a été l'animateur de la rénovation de l'histoire franciscaine; puisqu'il a, par ses écrits et ses publications, replacé dant une pleine et resplendissante lumière l'apôtre, le poète, le saint — l'homme incomparable dans lequel il avais rencontré, réalisées, les aspirations les plus hautes et les plus pures de sa pensée ?...

Arnold GOFFIN.

ÉTUDES INÉDITES
SUR
SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

I

RÉFLEXIONS SUR LA CONCEPTION DE L'HISTOIRE

L'histoire n'est jamais qu'une adaptation du passé au présent.

***

L'histoire d'un homme, dès qu'on veut essayer de faire autre chose que son histoire tout extérieure, y a-t-il plus difficile entreprise que celle-là ? Toute âme a son secret qu'elle ne peut pas dire, à côté duquel elle vit, inconsciemment.

La beauté de saint François, c'est qu'il n'avait pas de secret ou, du moins, qu'il a passé sa vie à vouloir le livrer. Si nous ne le saisissons pas, ce sont nos infirmités, notre aveuglement, qui nous empêchent d'en saisir la beauté et la profondeur.

***

Quand, sous prétexte d'honorer les saints, on les croit parfaits et infaillibles, on les transforme, en réalité, en automates, et on leur enlève toute action sur leurs admirateurs.

2

***

Ce qui est précieux en critique, ce n'est pas le résultat, c'est la méthode, l'inspiration, la liberté d'esprit, la sérénité, qui en sont le *substratum*, les habitudes intellectuelles qu'elle suppose...

Dans la critique historique, il n'y a pas d'adversaires, d'ennemis, de contradicteurs, il n'y a que des collaborateurs. Je sais bien qu'ici, entre l'idéal et la réalité, la distance est grande.

Pour bien des gens, la critique scientifique est une sorte d'arsenal d'armes très usées que le premier venu pourrait voler et manier. N'est pas critique qui veut. Il n'y a même personne qui le soit tout à fait.

Et cela pour la bonne raison qu'il n'y a pas de saint. Ceci n'est pas une idée nouvelle, c'est Jésus qui l'a dit.

Le critique idéal, en effet, serait un peu saint, par la foi d'abord, car il a besoin d'en avoir une d'une profondeur peu commune. Il a besoin de croire : 1° d'abord qu'il y a une vérité, 2° qu'elle vaut la peine d'être cherchée. Les recherches scientifiques ne sont pas un champ de bataille, mais un chantier où tous travaillent à la même œuvre, la recherche de la vérité. L'ouvrier est pour l'œuvre et non l'œuvre pour l'ouvrier.

***

Il est de mode de se demander si l'humanité est en progrès, si nous ne piétinons pas misérablement, recommençant éternellement les mêmes gestes inutiles. Or, ici même, je puis signaler un progrès évident.

En 1260, lorsque saint Bonaventure se mit à l'œuvre pour le portrait de François, il fit certainement sa prière. Il invoqua l'Esprit septiforme. Et voici qu'aujourd'hui, celui qui écrit ces lignes se sent bien préoccupé, comme Bonaventure, du résultat du tableau à tracer, mais ce n'est pas sa seule préoccu-

pation. Les documents qu'il va utiliser, ce ne sont pas des couleurs que l'on mêle sur sa palette, au gré de ses désirs : on a des devoirs vis-à-vis d'eux.

Il y a là une nouvelle conception de l'histoire, conception plus scientifique, plus chrétienne. Une page d'histoire n'est pas seulement un acte scientifique, c'est un acte de foi. Jusqu'à nos jours, l'histoire a été égoïste, je veux dire écrite dans l'intérêt de ceux qui l'écrivaient. Aujourd'hui, elle est toute pétrie de respect, de piété, d'effort, d'amour et d'intelligence vers le passé.

***

Qu'il s'agisse de l'histoire ou d'un paysage, notre regard ne peut embrasser qu'une très faible partie de la réalité.

Comment saurions-nous ressusciter le passé de l'humanité, nous qui sommes incapables de redire aujourd'hui nos émotions d'hier ?

Le critique ne sait rien, il cherche, il cherche toujours.

***

Oh ! poètes, artistes, mes amis, la plus belle poésie, le plus grand art, c'est la sainteté. Là est le vrai sacerdoce : celui qui n'est pas selon la lettre, mais selon l'esprit...

***

L'art et la poésie nous parlent d'idéal comme la sainteté, mais tandis que les premiers (nous parlent) d'une beauté qui, alors même que nous la comprenons, ne peut que nous désespérer parce que nous ne pouvons pas songer à l'atteindre, celle-ci nous parle d'une beauté que nous pouvons, non seulement contempler chez les autres, mais que nous pouvons réaliser, une beauté qui ne nous manquera jamais.

LA *VIE DE SAINT FRANÇOIS* (1893)

Sa nouveauté. — Un des points sur lesquels la *Vie de saint François* de 1893 innovait le plus, c'était d'avoir montré le drame de cette vie, lutte toute religieuse et morale, mais fort tragique par moments, où saint François fut vaincu, tandis que Claire restait victorieuse. Dans certains milieux, on cria au scandale. Aujourd'hui, à peu près plus personne ne songe à contester sérieusement le conflit qui séparait l'Ordre, dès 1220, en deux courants, qu'aucun effort n'a pu réunir.

***

Ceux qui ont pris mon Introduction pour une tentative de philosophie ou de prosélytisme se sont mépris. J'ai voulu simplement indiquer les verres à travers lesquels j'avais vu.

***

Son succès. — Le succès de la *Vie de saint François* a étonné tout le monde, à commencer par l'auteur lui-même. Lorsqu'il la publia, il s'attendait à être vivement attaqué par le petit groupe de fidèles qui prétendent, encore aujourd'hui, faire de l'histoire religieuse un domaine interdit; à être vivement critiqué par les savants qui lui reprocheraient d'avoir étrangement mélangé des recherches d'érudition à des pages de

réflexions parfaitement personnelles, à la fois inutiles et étranges.

Je ne voyais donc guère, comme devant être favorables, que quelques rares *fraticelli* mystiques et révolutionnaires, éparpillés aux quatre coins de l'Europe, âmes d'élite envoyées en disgrâce dans les couvents les plus reculés.

Divers amis, pressés de se prononcer, me déconseillèrent décidément la publication : « Ce livre, disaient-ils, fâchera tout le monde : les libres penseurs, car vous y exaltez un saint; les catholiques, car vous accusez l'Église de n'avoir pas compris le plus noble de ses enfants; les protestants, auxquels vous reprochez, avec une sorte de désinvolture, d'avoir fait une œuvre irrationnelle, inachevée. »

Comment s'expliquer son succès, si inattendu ?

Il lui est venu, je pense, de sa sincérité.

Ce livre donnait une voix à une foule de préoccupations qui hantaient les consciences.

Les contradictions qui y abondent ne sont-elles pas l'image des expériences d'un nombre infini de nos contemporains ?

(L'histoire en devenir : malgré un progrès immense, tout y est encore provisoire, superficiel.)

D'un autre côté, notre génération hésite encore à se prononcer. Placée entre tous les prétendants qui se disputent son cœur, elle se sent toute troublée, leur voit à tous des défauts, et pourtant elle n'ose encore en congédier aucun.

... La France actuelle ne veut ni du matérialisme, ni de l'incrédulité, ni du cléricalisme, ni des petites églises illogiques. Que veut-elle donc ? Elle ne le sait pas elle-même. Elle attend des paroles de vie. Elle est suspendue à une espérance, à une de ces espérances qui créent leur objet.

Ce livre a été lu; il a été relu et aimé par beaucoup de ceux qui l'avaient lu *pure et simpliciter*, comme il avait été composé, je veux dire sans arrière-pensée. C'est que nous sommes las de tous les prédicateurs de haine, de ces pauvres égarés qui, se glissant dans l'ombre et la nuit, vont frapper jusqu'aux portes des chaumières de nos montagnes.

***

Objections qu'elle a rencontrées. — On m'a accusé d'avoir fait de saint François un protestant ou même un libre penseur. Le reproche serait grave s'il était fondé. Il pourrait me suffire de répondre que j'ai fait aux œuvres de François une place relativement plus grande que tous ses autres biographes. J'ai de plus, à bien des reprises, mis en lumière sa correction ecclésiastique, sa parfaite orthodoxie, son ardent loyalisme à l'égard du Siège apostolique.

D'où vient donc que le saint François historique apparaisse à certains croyants actuels comme une sorte d'hérétique ? Les faits sont les faits, et nous n'y pouvons rien changer.

Mais, peut-être, avec un peu de bonne volonté, pouvons-nous trouver l'explication de ce fait étrange. Il y a, en effet, une antithèse complète entre les allures, le tempérament, les habitudes, de certains interprètes actuels de l'orthodoxie et saint François. Pour la grande majorité des fidèles, l'Église est, aujourd'hui, la grande école de respect, une institution destinée à conserver le dépôt de la foi et des traditions. Les catholiques sont actuellement conservateurs; leurs yeux sont tournés vers le passé.

Si c'était là l'orthodoxie, il serait bien évident que saint François n'a pas été orthodoxe, car il a eu l'esprit le moins conservateur qu'on puisse imaginer. Tous ses regards étaient tournés vers l'avenir; il soupire après lui, il le prépare, il le veut, et qui plus est, il a foi en lui.

LA *VIE* REFONDUE

Un caractère tout nouveau de cette vie, c'est l'unité et la cohérence de celle-ci.

La plupart des biographes de François ont bien raison de le représenter comme un inspiré, mais beaucoup parmi eux n'ont pas vu qu'il y a bien des catégories diverses parmi les inspirés. L'inspiration religieuse est bien différente de l'inspiration poétique et, dans la religieuse, quelle richesse de types différents!

François croit à l'inspiration. Nourri de la Bible, il se prépare à elle, la cherche, la trouve, et quand elle a parlé, il n'a ni doute, ni hésitation. C'est Dieu qui lui a parlé et, fort de cette autorité, il parle en conséquence avec autorité, non pas l'autorité que donnent les galons et les titres, mais d'une autorité intime qui lui infuse paix, joie, force, conviction.

Peut-être est-ce là le secret du renouveau religieux du XIIIe siècle.

Ce caractère si nouveau chez François demeurera dans sa famille religieuse et lui a assuré une activité qui n'a pas cessé à travers les siècles, toujours prête à se perpétuer avec la même âme.

Il serait probablement impossible de trouver dans l'histoire une société qui soit restée aussi fidèle, aussi vivace, aussi féconde.

***

La beauté de la vie de saint François, c'est d'avoir été féconde, d'une fécondité qui ne s'est jamais arrêtée, qui se renouvellera pour tous ceux qui l'aiment, l'imitent et veulent la continuer. La bénédiction qu'il donna à tous ceux qui, à travers les siècles, s'inspireraient de la Règle évangélique n'a point perdu sa vertu pour ceux qui veulent « aller et faire de même ».

***

Nous avons dit ce que l'on trouvera de nouveau ici. Il y a quelque chose qu'on trouve sans cesse dans la plupart des autres œuvres qui concernent le *Poverello* et qu'on chercherait en vain ici. Mon but est surtout d'exposer ses paroles, ses actes, sa volonté. Les appréciations et les jugements seront, en général, écartés. L'essentiel pour l'histoire scientifique n'est pas de juger l'homme, c'est de résumer les documents, d'en tirer objectivement ce qu'ils disent.

Beaucoup de gens se sont surtout préoccupés de l'apprécier, de lui donner des notes.

Il arriva souvent que des écrivains exposant les rapports de François et du cardinal d'Ostie aient posé, avant toute autre, la question : le cardinal avait-il raison ? Ses directives n'étaient-elles pas conformes aux intérêts de l'Église, au bon sens, aux possibilités, aux expériences ?

Il y a, sans doute, dans cette voie, une foule de questions intéressantes, mais qui font perdre de vue l'essentiel, à savoir ce que cherchait et voulait François. Si grand que fût le bon sens d'Hugolin, celui de François fut plus grand encore, puisqu'il eut la sagesse de se croire et de se proclamer fou devant ce prélat, qui connaissait fort bien les Écritures, mais n'avait pas fait vœu de les réaliser.

***

Cette nouvelle *Vie* a un double but : Exposer au grand public la vie du *Poverello* telle qu'elle se dégage de l'ensemble des études et aussi de servir, si possible, de point de départ à de nouveaux travaux.

***

On pourrait diviser les biographes des hommes célèbres en deux catégories :

1° Ceux qui, probablement sans l'avoir prémédité, recherchent ce que l'on a dit et pensé de ces hommes;

2° Ceux qui tâchent d'arriver à savoir ce que furent ces hommes pour l'exposer à leurs lecteurs.

Les premiers travaillent sur les travaux de leurs prédécesseurs; les autres, par delà les écrits postérieurs, tâchent de remonter aux sources proprement dites. Et s'ils ont le bonheur d'en trouver, ils examinent s'il y a concordance entre les sources et ce que les biographes ont raconté.

Jusqu'à la fin du XIXe siècle, les biographes de saint François ont appartenu à la première catégorie. Ils ont cru avoir droit au titre d'historiens en remontant aux légendes primitives.

Or, qu'est-ce qu'une légende ? Les plus zélés ont amalgamé ces légendes, les complétant l'une par l'autre. Ils ont, en somme, travaillé comme travaillaient les auteurs des légendes et, particulièrement, saint Bonaventure.

Aujourd'hui, on pourrait croire que tout cela est changé.

En tête de presque toutes les biographies de saint François, on voit un chapitre consacré à l'étude des sources et des œuvres de saint François.

C'est un grand progrès, mais il est plus apparent que réel.

Sous peine d'aller contre l'évidence, on s'est cru obligé d'admettre que les écrits de saint François nous sont de meilleurs

témoins de sa vie que les pages littéraires de Celano ou de Bonaventure. Cette vérité une fois affichée en quelque sorte, on n'y a plus pensé, et entraîné par la tradition, par la tendance si humaine du moindre effort, on n'a donné à cette vérité aucun résultat pratique, aucune application. Et on a vu ainsi des ouvrages nouveaux, après avoir rendu aux bonnes méthodes cet hommage préliminaire, qui deviendrait un nouveau rite, tracer un portrait de François dont Celano et Bonaventure font à peu près tous les frais.

***

Évolution. — On s'est étonné que mon jugement ait évolué, mais si un chercheur étudie pendant des années un point d'histoire, n'est-ce pas pour le mieux voir et dans l'espoir qu'il trouvera quelque chose de nouveau et que, même s'il n'arrive pas à un résultat de ce genre, son effort d'observation, de réflexion et de méditation lui permettra de sonder mieux la personnalité ou la pensée qu'il scrute.

Il y a d'autres questions sur lesquelles j'ai abouti à des conclusions opposées à celles que j'avais d'abord adoptées ou émises. Y a-t-il là quelque chose d'étrange ? Y a-t-il quelque honte à se déjuger quand on expose nettement la raison de ces différences ? Le progrès n'est-il pas une lente évolution ? L'historien qui adopte des positions nouvelles ne montre-t-il pas par là qu'il n'avait donc pas de préjugé ni de parti pris ?

***

Projet de dédicace. — Aux fils et aux filles de saint François, fils par leur profession ou fils par leur désir, ces pages sont humblement offertes, avec l'espoir qu'ils y trouveront de nouvelles raisons d'aimer, d'admirer leur père spirituel et de continuer son œuvre (1).

(1) Ailleurs, Sabatier constate que les vrais héritiers de saint François

*
* *

Projets d'Introduction. — Le présent volume n'est pas impassible. Il veut servir la vérité et l'exactitude historiques, mais si l'auteur écrit dans le but de servir la vérité, ce bon propos n'est pas resté chez lui comme un devoir pénible et négatif.

Un sentiment très vif a encouragé et soutenu l'auteur, celui qu'il allait peut-être servir une bonne cause, qu'à une époque où tant de livres disséminent aux quatre vents du ciel des ferments contagieux qui menacent la beauté et la noblesse des âmes de leurs lecteurs, le souvenir du *Poverello* (leur) apportera des ferments efficaces de vie, d'optimisme, d'amour, de simplicité, de sacrifice.

Est-ce là du subjectivisme, un oubli des devoirs scientifiques ? Pasteur n'avait-il pas, au milieu de ses travaux, une consécration de ce genre qui lui donnait la force et la confiance nécessaires pour les continuer ?

*
* *

En quoi l'œuvre offerte aujourd'hui au public diffère-t-elle de la précédente ? Par le fond même et par la solidité historique.

Il y a trente ans, j'ai signalé dans les écrits de François la source essentielle pour étudier sa vie. Aujourd'hui, on peut les étudier beaucoup mieux; les circonstances dans lesquelles ils ont vu le jour sont beaucoup mieux connues; elles nous les expliquent et, en même temps, nous permettent (de comprendre) l'attitude prise par François devant les événements, de suivre

— les Clarisses, notamment — ont ardemment secondé les efforts faits depuis une trentaine d'années, par ce qu'on a appelé la « nouvelle école », pour éclaircir l'histoire franciscaine.

ses sentiments, de distinguer ses volontés, ses projets, ses espoirs et, aussi hélas! ses échecs, ses craintes, ses angoisses.

Tout à côté des opuscules du saint et en constituant comme le prolongement, les monuments de la tradition léonine ont été remis au jour et offrent une base historique tout autrement solide que les légendes officielles.

Grâce à d'autres découvertes, la collaboration de sainte Claire avec saint François prend une importance beaucoup plus grande. La figure de la vierge d'Assise n'est plus un vague reflet de celle du fondateur de l'Ordre des Pauvres Sœurs; elle est tout à fait nette et originale et devient une des plus nobles apparitions féminines qu'il y ait dans l'histoire.

On a la sensation que si, par modestie, elle ne s'était pas tenue à l'arrière-plan et, surtout, si, par sottise, par paresse, par fausse prudence ou, même, par esprit de rivalité entre les Ordres, d'autres ne l'avaient pas repoussée dans l'ombre, cette figure féminine serait au tout premier rang parmi les plus grandes de l'histoire.

Enfin, habitué qu'on était jusqu'à maintenant à ne chercher l'histoire des saints que dans les travaux hagiographiques, on en arrivait à perdre de vue complètement leur attitude devant les problèmes religieux, politiques, sociaux, qui s'étaient posés de leur temps.

On finissait par avoir l'air d'admettre que les saints ont été, comme nous le disaient les légendes, surtout et presque uniquement des thaumaturges. Cet uniforme dont on les affuble bon gré mal gré ne convient pas à tous, surtout pas à François d'Assise.

Il fit beaucoup de miracles, je n'en doute pas, mais, dans ceux qu'il fit, il mit beaucoup plus d'intelligence, de dévouement et de volonté que dans la plupart de ceux qu'on lui attribue. Mieux que personne il a compris ce que valait la thaumaturgie. Une de ses plus grandes gloires est d'avoir proclamé et fait comprendre à ses disciples que la joie parfaite ne consiste pas à stupéfier le monde des croyants ni à convertir les

incrédules par des miracles, serait-ce en ressuscitant des morts de quatre jours.

Des légendes laissent vaguement entrevoir le succès prodigieux de son apostolat et racontent, par exemple, qu'au Chapitre des Nattes se rencontrèrent parfois jusqu'à cinq mille assistants, mais elles sont si parcimonieuses de détails expliquant ces chiffres considérables, que de pieux auteurs n'ont pas pu y croire. Le P. Suyskens, par exemple, qui, en général, n'est pas exigeant, n'hésite pas ici à faire des réserves et à se montrer tout à fait sceptique.

Il avait parfaitement tort : l'histoire montre que le seul François a, en quelques années, créé en Europe un mouvement religieux tel que la chrétienté n'en avait pas vu depuis le drame du Golgotha ; tel qu'elle n'a pas su en créer un autre depuis sept cents ans. Les hagiographes, préoccupés de voir en lui surtout le saint, n'ont pu comprendre la grandeur de l'homme, sa réalité historique, son action, qui, dépouillées des nuages de l'encens traditionnel hagiographique, prennent une tout autre puissance.

François a vécu à l'heure la plus intéressante du moyen âge, au moment où Innocent III, le grand pontife romain, était tourmenté de la ruine de l'Église et la voyait ébranlée jusque dans ses fondements. Ce sentiment était partagé par tous les fidèles assez intelligents pour avoir des vues d'ensemble et comprendre les signes du temps. Intelligente, audacieuse, organisée, prête à tous les sacrifices, l'hérésie cathare dressait autel contre autel, bravait l'Église romaine jusqu'à Saint-Jean de Latran et dans les basiliques des Saints-Apôtres.

Qu'est-ce qui empêcha le cataclysme ? La légende répond : « François d'Assise », et l'histoire confirme cette réponse. Mais comment comprendre que devant un fait historique pareil, on n'ait pas eu l'idée de demander à François le secret de sa méthode et que l'on se soit tenu devant lui comme si cette transformation avait été obtenue par quelque baguette magique?

C'est saint François qui a délivré l'Europe du cauchemar de l'hérésie. Comment a-t-il pu accomplir une œuvre pareille ? Voilà une question à laquelle ni Thomas de Celano, ni saint Bonaventure, n'ont répondu. Ils ont constaté le fait, mais n'ont pas songé à en rechercher les raisons.

Si la critique historique n'a pas encore entre les mains les documents qu'elle souhaiterait pour résoudre ce problème, le plus important, peut-être, que posent les résultats inouïs de la prédication franciscaine, elle peut pourtant fixer avec sécurité les raisons pour lesquelles François put sauver l'Église au moment où elle paraissait le plus en péril.

Enfin, le développement de la critique historique permet aujourd'hui de saisir, à peu près dans toute son ampleur, ce qu'il faut bien appeler le drame de la vie de saint François.

Ce drame est double.

Dans un élan d'une pureté et d'une noblesse incomparables, il s'était uni au Christ, tel qu'il l'avait trouvé dans l'Église, dans l'Évangile, et continuait à le trouver sans cesse dans son propre cœur, comme en des prières et des colloques qui étaient l'inspiration de tous ses actes. Et voilà que la parole dans laquelle il voulait n'être que le fidèle et simple messager de son divin Maître, avait des résultats prodigieux. La foi libératrice, la foi qui ramène la joie et l'espérance dans le cœur des hommes, redescendait sur la terre, la fécondait. L'humble serviteur voyait se réaliser ce que, dans son poétique langage, il appelait le mystère de l'Évangile.

Mais, pendant qu'il était en Orient, l'Esprit malin profita de son absence pour saccager cette moisson déjà jaunissante, et à partir de 1221, on voit le triomphant réformateur d'hier, vaincu tout à coup par des forces occultes, faisant des efforts désespérés pour faire entendre sa voix sans y parvenir.

A côté de ce drame individuel où on ne peut s'empêcher de partager la douleur de François, s'en déroule un autre, bien plus émouvant encore. En saint François, l'Église avait enfanté son sauveur et, au début de sa mission, il avait

trouvé successivement auprès de deux pontifes romains, d'une exceptionnelle hauteur de vues, l'appui et les encouragements indispensables pour que le renouveau franciscain pût produire tous ses fruits.

Il n'en fut pas de même ensuite. Dès le début du pontificat d'Honorius III, le cardinal Hugolin, qui se préparait à lui succéder, n'avait pas eu de peine à s'apercevoir que l'élément prépondérant dans l'Église était l'Ordre des Frères mineurs. Il patronnait cette force incomparable, non pas avec les préoccupations désintéressées et idéales de ses deux prédécesseurs, mais pour l'attacher à sa politique pontificale et s'en servir (1).

Ce détournement au profit de fins temporelles de forces qui étaient en train de régénérer l'Église est, peut-être, une des plus tristes erreurs commises par les Pontifes romains.

Si Grégoire IX n'avait pas créé, au sein même des disciples de saint François, un parti qui pouvait se réclamer de lui, la famille des Mineurs n'aurait pas souffert, dès 1220, d'une division qui n'a jamais plus cessé de la tourmenter. La réforme franciscaine aurait continué son chemin librement, à l'intérieur de l'Église et pour sa plus grande gloire; l'Inquisition n'aurait pas eu à brûler de très authentiques fils de saint François, dont le seul crime était de vouloir obéir au Testament de leur séraphique patriarche, déchiré par un pape qui s'était donné pour son meilleur ami (2).

N'est-il pas vrai de dire que les manœuvres par lesquelles, dans un esprit de calcul mesquin, Grégoire IX fit dévier l'activité franciscaine, sont un des grands drames de l'histoire spirituelle, sur lequel on est aujourd'hui solidement documenté ?

(1) Jean Parenti l'avait déjà vu : François, cherchant la réforme de l'Église, a rencontré deux vieillards — Innocent III et Honorius III — qui l'ont soutenu. Mais, après eux... Cf. *Sacrum Commercium.*

(2) Grégoire IX. V. *Opuscules critique historique. Examen de la vie de frère Élie* : « Les prêcheurs et l'alleluia » effervescence critique vers : 1230. — *Declaratio regulae* 1230, p. 189. — La science : « Paris! Paris! » (frère Égide). *Id*, 199.

On vit un jour Grégoire IX, emporté par une sorte de courroux mystique, menacer un évêque des plus terribles châtiments. C'était l'évêque d'Olmütz qui avait dénié les stigmates. Certes, il avait été téméraire, mais comment le pontife ne songea-t-il pas que François n'avait donné aucune importance à ces stigmates, mais en avait donné une fort grande à sa pensée, et qu'il avait supplié avec toute l'ardeur de sa foi et de sa volonté qu'on prît sa pensée telle qu'elle était, dans sa pure et simple clarté, sans l'expliquer ou la gloser ? Pendant le mois de sa longue agonie, il n'avait pas cessé d'être hanté par le cauchemar des honneurs qu'on rendrait à son corps, tandis que, sous prétexte de rendre ses paroles plus claires, on les interpréterait et on les trahirait.

Les dernières années de la vie de François se sont écoulées dans un effort constant pour donner des documents. Il ne s'agissait pas pour lui de créer sa légende, de fournir des *exempla* à ses futurs biographes ou panégyristes. Non, il était tourmenté par le désir de marquer chaque jour devant tous ses visiteurs, le caractère, le but de sa mission. Il avait trouvé le secret de la rénovation religieuse, et ce secret, il aurait voulu le crier au monde entier. Sa vie est merveilleusement une, à partir de sa conversion. L'effort des biographes est, nous semble-t-il, de se conformer à ce désir... L'exactitude historique est ici l'humble créatrice d'une incomparable figure religieuse.

Il y a beaucoup d'historiens qui ne songent plus à méconnaître les divisions qui jetèrent le trouble dans la famille franciscaine dès 1219, mais qui, au lieu de les exposer avec indépendance, ne peuvent s'empêcher de prendre parti, les uns pour saint François, les autres pour la Curie ou pour les mécontents contre lui.

La plupart du temps, ils croient devoir adopter cette attitude étrange, sous prétexte que le fondateur conduisait sa famille spirituelle à un désastre certain.

Mais ces considérations et d'autres du même genre doivent rester étrangères à la tâche d'un historien. Ce qui importe

avant tout à celui-ci, c'est de savoir ce qu'a fait et voulu saint François et de le dire. Examiner s'il a eu tort ou non, est une préoccupation étrangère à sa mission.

***

Un des côtés par lesquels presque toutes les dernières biographies de saint François se distinguent de celles des générations antérieures, c'est que les auteurs n'ont pas isolé François de son milieu. Ils ont étudié l'histoire religieuse de son époque et ont voulu se familiariser avec l'Ombrie, et non seulement avec Assise, mais avec les autres lieux où s'écoula sa vie.

On se tromperait en croyant qu'en faisant ainsi ils se conformaient à la mode littéraire qui consiste à étudier les milieux : ils se laissaient simplement entraîner par une expérience bien rare dans le domaine hagiographique.

La vie de saint François n'est pas une vision irréelle à force d'être idéale, suspendue entre ciel et terre, et qu'il faut bien se garder d'approcher de trop près, si on ne veut pas la voir s'évanouir. C'est tout le contraire. Plus on la scrute, plus elle devient précise, plus humaine et plus idéale tout à la fois.

Il est bien rare, dans les annales du monde, que la légende soit moins belle que l'histoire. C'est pourtant vrai pour saint François et ses disciples. La critique hagiographique lui écrit peu à peu une histoire infiniment plus belle et plus édifiante que celle des témoignages officiels.

Il reste pourtant un grand pas à faire dans cette connaissance de l'atmosphère dans laquelle s'est développé le génie religieux de saint François.

Nous savons quels ont été les collaborateurs de sa formation intellectuelle, morale, religieuse. Le lait spirituel dont s'est nourrie son enfance et tout le reste de sa vie, c'est l'Église qui le lui a fourni, d'abord par les récits miraculeux des vies de ses héros, puis par ses livres liturgiques, enfin par ses livres saints proprement dits.

On vit un jour Grégoire IX, emporté par une sorte de courroux mystique, menacer un évêque des plus terribles châtiments. C'était l'évêque d'Olmütz qui avait dénié les stigmates. Certes, il avait été téméraire, mais comment le pontife ne songea-t-il pas que François n'avait donné aucune importance à ces stigmates, mais en avait donné une fort grande à sa pensée, et qu'il avait supplié avec toute l'ardeur de sa foi et de sa volonté qu'on prît sa pensée telle qu'elle était, dans sa pure et simple clarté, sans l'expliquer ou la gloser ? Pendant le mois de sa longue agonie, il n'avait pas cessé d'être hanté par le cauchemar des honneurs qu'on rendrait à son corps, tandis que, sous prétexte de rendre ses paroles plus claires, on les interpréterait et on les trahirait.

Les dernières années de la vie de François se sont écoulées dans un effort constant pour donner des documents. Il ne s'agissait pas pour lui de créer sa légende, de fournir des *exempla* à ses futurs biographes ou panégyristes. Non, il était tourmenté par le désir de marquer chaque jour devant tous ses visiteurs, le caractère, le but de sa mission. Il avait trouvé le secret de la rénovation religieuse, et ce secret, il aurait voulu le crier au monde entier. Sa vie est merveilleusement une, à partir de sa conversion. L'effort des biographes est, nous semble-t-il, de se conformer à ce désir... L'exactitude historique est ici l'humble créatrice d'une incomparable figure religieuse.

Il y a beaucoup d'historiens qui ne songent plus à méconnaître les divisions qui jetèrent le trouble dans la famille franciscaine dès 1219, mais qui, au lieu de les exposer avec indépendance, ne peuvent s'empêcher de prendre parti, les uns pour saint François, les autres pour la Curie ou pour les mécontents contre lui.

La plupart du temps, ils croient devoir adopter cette attitude étrange, sous prétexte que le fondateur conduisait sa famille spirituelle à un désastre certain.

Mais ces considérations et d'autres du même genre doivent rester étrangères à la tâche d'un historien. Ce qui importe

avant tout à celui-ci, c'est de savoir ce qu'a fait et voulu saint François et de le dire. Examiner s'il a eu tort ou non, est une préoccupation étrangère à sa mission.

***

Un des côtés par lesquels presque toutes les dernières biographies de saint François se distinguent de celles des générations antérieures, c'est que les auteurs n'ont pas isolé François de son milieu. Ils ont étudié l'histoire religieuse de son époque et ont voulu se familiariser avec l'Ombrie, et non seulement avec Assise, mais avec les autres lieux où s'écoula sa vie.

On se tromperait en croyant qu'en faisant ainsi ils se conformaient à la mode littéraire qui consiste à étudier les milieux : ils se laissaient simplement entraîner par une expérience bien rare dans le domaine hagiographique.

La vie de saint François n'est pas une vision irréelle à force d'être idéale, suspendue entre ciel et terre, et qu'il faut bien se garder d'approcher de trop près, si on ne veut pas la voir s'évanouir. C'est tout le contraire. Plus on la scrute, plus elle devient précise, plus humaine et plus idéale tout à la fois.

Il est bien rare, dans les annales du monde, que la légende soit moins belle que l'histoire. C'est pourtant vrai pour saint François et ses disciples. La critique hagiographique lui écrit peu à peu une histoire infiniment plus belle et plus édifiante que celle des témoignages officiels.

Il reste pourtant un grand pas à faire dans cette connaissance de l'atmosphère dans laquelle s'est développé le génie religieux de saint François.

Nous savons quels ont été les collaborateurs de sa formation intellectuelle, morale, religieuse. Le lait spirituel dont s'est nourrie son enfance et tout le reste de sa vie, c'est l'Église qui le lui a fourni, d'abord par les récits miraculeux des vies de ses héros, puis par ses livres liturgiques, enfin par ses livres saints proprement dits.

Puisque de plus en plus nombreux sont ceux qui voudraient comprendre l'épanouissement de cette personnalité exceptionnelle, il est très naturel de les inviter, s'ils veulent y arriver complètement, à porter leur attention sur ce que François reçut ainsi.

C'est d'autant plus nécessaire qu'il n'a jamais songé à prendre une attitude de novateur : il a voulu seulement servir un idéal qu'il n'avait pas créé, mais qui s'était imposé à lui par l'Église et auquel il voulait rendre hommage jusqu'au martyre, si c'était nécessaire.

S'il est intéressant de suivre François pas après pas dans toutes les étapes de ses pérégrinations, il l'est davantage de ne pas perdre de vue les voies suivies par sa pensée.

C'est dans ce but qu'en tête de chaque chapitre ont été intercalées des pages où on trouvera des groupes de passages empruntés tantôt à l'Ancien ou au Nouveau Testament, tantôt aux liturgies du XIIIe siècle, tantôt aux pages hagiographiques les plus connues à cette époque.

Peut-être certaines personnes s'étonneront-elles de cette innovation (1).

Les croyants, comme les savants, ont raison d'attribuer une grande importance au fait que l'on possède encore à Assise le crucifix que contempla saint François à Saint-Damien, lorsqu'il entendit la voix du Christ lui dire : « Va et répare ma maison », mais les passages sacrés qui ont été la trame de sa vie intime, qui chantaient dans sa mémoire, auxquels il demandait la force et la lumière, ne sont pas d'une moindre valeur.

En les lisant, et en apportant à cette lecture l'esprit de simplicité qu'il y mettait, on entre en quelque sorte dans le sanctuaire où il aimait à se recueillir.

Est-il nécessaire d'ajouter que l'on risquerait de ne rien comprendre à ces passages, du moins en ce qui concerne leur

(1) L'intention que Paul Sabatier exprimait ainsi, il l'a réalisée dans l'édition dite de guerre de la *Vie de saint François,* qui a servi de modèle pour la récente édition définitive.

rôle dans la vie du *Poverello*, si on les abordait avec les préoccupations de la critique actuelle? Ses principes les plus élémentaires étaient tout à fait étrangers à son esprit. Dans sa pensée, les saints livres étaient, dans le sens le plus étroit des mots, la parole de Dieu, et il était persuadé qu'en elle était contenue la réponse à toutes ses questions, à toutes ses angoisses. Il se tournait vers elle avec la foi, l'amour de l'enfant regardant vers sa mère, de laquelle il attend tout.

Le culte de saint François pour le Saint Sacrement revêt la même vigueur que celui qu'il avait pour les Écritures, ou plutôt c'était un seul et même culte. Dans l'hostie consacrée, il adorait le corps glorifié du Christ, tandis que dans les livres sacrés, il cherchait, non plus un avant-goût de la vision béatifique, mais une parole actuelle, un enseignement, un programme. Ici, le Christ se montrait, se donnait et, surtout, se promettait d'une façon encore mystérieuse; là, il prenait son disciple par la main et répondait, aussi clairement que lorsqu'il cheminait à travers la Galilée, aux questions de son nouvel apôtre.

François, comme les chrétiens pieux de tous les temps, trouvait dans la Bible des passages faits spécialement pour lui. Il la sondait avec l'ardeur de l'ouvrier qui remue une terre dont il connaît par expérience la fécondité, et à laquelle il demande sa nourriture.

Il a paru naturel de donner d'abord les citations dans le latin traditionnel. C'est ainsi que François les a connues. La traduction française est donnée par surcroît et en second lieu. C'est que le latin à la fois si simple et souvent si savoureux de la Vulgate, nous avertit dès l'abord que ces textes s'adressent moins à nos facultés intellectuelles qu'à nos facultés affectives. La voix de Dieu, comme celle de la conscience, a quelque chose de mystérieux qui s'exprime plus efficacement en une langue comme le latin d'église, qui nous arrive chargée de l'émotion des siècles...

*
* *

Projet de conclusion. — En somme, saint François a réussi. Il a sauvé l'Église. La croisade et l'Inquisition auraient pu dompter l'hérésie. Saint François la dissipa comme la lumière dissipe les ténèbres. Il ne réussit pourtant pas complètement.

S'il débarrassa l'Église romaine des tristes adversaires qui avaient juré sa ruine, il ne l'avait pas transformée intérieurement.

La réforme qu'il avait prêchée a laissé dans le sol des semences qui ont germé et se sont reproduites çà et là, au gré de la rosée du bon Dieu et de son soleil, mais si, de siècle en siècle, des calculs de politique humaine n'ont jamais pu parvenir à étouffer le soupir de la Chrétienté après un retour à la pensée de François d'Assise, ils n'ont pas permis à ce soupir de s'exhaler librement. Ils ont voilé à l'Église que ces soupirants étaient son élite, sa force vivante, ses fils les plus légitimes, les seuls qui demain peuvent lui mériter la victoire.

Si, au XVIe siècle, avait vécu un saint François, la voix de Luther et de Calvin n'aurait eu qu'une importance épisodique. L'Église aurait probablement recouvré sa santé morale et sa vigueur religieuse si, au lieu du schisme, il y avait eu un nouveau réveil de la foi.

Aujourd'hui, la situation spirituelle du monde n'est pas très différente de celle du XVIe siècle. Tandis que chez les peuples désemparés, le matérialisme fait rage, on voit des foules frapper éperdûment à la porte de tous les édifices où se célèbre un culte quelconque, fût-il le plus grotesque et le plus absurde.

*
* *

Faut-il ajouter que ce qui donne à cette histoire un intérêt d'actualité n'est peut-être pas toujours bien perçu par le lecteur ?

La hâte fiévreuse de la vie moderne amène beaucoup de gens à considérer l'histoire comme la connaissance d'un passé mort pour toujours. Peut-être aussi y a-t-il des hommes qui tuent l'histoire pour n'avoir pas besoin de tenir compte de ses enseignements, ou pour n'avoir pas de remords lorsqu'ils ne veulent pas reconnaître leurs dettes envers le passé ?

Ce qui donne à l'histoire de saint François une emprise si singulière sur nos contemporains, ce n'est pas seulement la surabondance de l'énergie avec laquelle il a vécu ses idées et qu'ainsi il grandit l'homme en lui révélant des forces dont il n'avait pas conscience; mais ce qui ajoute à l'intérêt, c'est que saint François a non seulement créé une famille spirituelle qui porte son nom et s'efforce de réaliser son idéal, mais que la ressemblance entre les fils, les filles, et leur père est si grande qu'après sept siècles d'existence, cette famille est encore tourmentée par les mêmes problèmes.

Ce n'est donc pas dans un cimetière que l'on entre, en abordant l'histoire du *Poverello* et de son effort religieux. On arrive, au contraire, sur un terrain où tout est vie. Ce serait se méprendre tout à fait que de marcher sur la pointe des pieds, de parler bas; on ne risque pas de se heurter à des cadavres.

***

La *Vie* « refondue ». Parties nouvelles. — Les Chapitres. Les Laudes. Rôle du chant.

Saint François, son attitude devant l'hérésie. (Il semble ne pas la voir. Il l'ignore. Il a réfléchi, l'a étudiée : sa méthode est fausse. Elle attaque l'Église, qui est mal servie, parfois trahie, par son clergé, mais les critiques de l'hérésie n'ont aucun bon résultat; elles créent la haine des critiqués et des calomniés ; l'orgueil dans le cœur des calomniateurs.)

L'imitation du Christ. Le rôle de la Bible dans la pensée et l'activité de François.

Nouvelle critique des Sources.

La valeur historique de Celano. Sa crédibilité.

Frère Élie. Un exposé de l'histoire de l'Ordre, jusqu'en 1260, est nécessaire.

Les brefs.

Les affiches de la Portioncule.

La chevalerie.

La poésie.

Le loyalisme envers Dieu.

L'amour de Dieu.

Un chapitre sur la vie érémitique intercalé avant celui de la montée à l'Alverne. Il voulait par là revenir à l'idéal primitif, élever une digue contre l'envahissement de la science, donner l'exemple aux frères de l'esprit de solitude.

Titres des cahiers contenant des notes pour les différents chapitres de la « Nouvelle Vie ». (V. la 4e partie du présent recueil.)

1. Enfance et jeunesse de François jusqu'à son retour de Pérouse, fin août 1205.
2. Les préludes.
3. Le crucifix de Saint-Damien.
4. État de l'Église au début du XIIIe siècle.
5. La conversion, mars 1207.
6. La vocation. La réparateur d'églises.
7. La première amitié franciscaine.
8. Les Prédicateurs de la Pénitence.
9. Innocent III.
10. A Rivo Torto, les serviteurs des lépreux. (C'est la période résumée dans le Test. 4 et 5. Tract. 4, 7 *Et eramus idiotae et subditi omnibus.*)
11. A la Portioncule.

    Ei cominciò a far sentir la Terra
    Della sua gran virtude alcun conforto

    Par. XI, 56 s.
12. Pusillus grex. La bonne nouvelle. L'apostolat franciscain.

13. Les fiançailles avec la Pauvreté.

14. Sainte Claire.

15. Premier voyage de François en Syrie et mission qui suivit. Marches. Donation de l'Alverne. Le chapitre de 1213. La joie.

16. Aux Carceri. L'ermite.

17. 1213-1215. La mission d'Espagne. Donation de l'Alverne à saint François. Vocation de Celano. Chapitre de 1215.

18. Le Tiers-Ordre. La lettre à tous les chrétiens. Le privilège de la pauvreté. Concile du Latran. Chapitre de 1216. Le privilège. Les prohibitions évangéliques.

18 *bis*. La mort d'Innocent III, 16 juillet 1216. Jacques de Vitry à Pérouse. Son témoignage sur le réveil ombrien. L'élection d'Honorius III.

19. L'apothéose, juillet 1216. L'indulgence de la Portioncule.

19 *bis*. Le poète, le troubadour. La vie intérieure. Les sermons de saint François. Le merveilleux.

20. Saint François et l'âme italienne. Les *laudesi*. Saint François et l'âme populaire italienne. Sentiment vrai de la nature. L'œuvre de la Renaissance. En François, l'histoire triomphe de la légende et du rite. Le goût ombrien, la finesse de toute cette civilisation. Frère Égide et son bon sens. Les brigands de Monte Casale. Le loup de Gubbio. La joie parfaite. *Joculatores Domini*. Le *Dies irae*. Les Fioretti. Le *Sacrum Commercium*. Dante. Frère Jacopone da Todi.

20 *bis*. Le loup de Gubbio. Le Chapitre des nattes. Saint François et les hérétiques.

20 *bis*. Le chef-d'œuvre par excellence de François : le dialogue sur la joie parfaite.

21. 1217. L'évangile de la pauvreté prêché à toute créature. Le départ pour la France et l'Eucharistie. (Pendant le carême de 1217, frère Guillaume de Montferrat fut l'hôte du cardinal Hugolin et y rencontra saint Dominique.)

22. Le cardinal Hugolin. Saint Dominique et saint François.

23. Chapitre de 1219, 26 mai. Saint François chez le Soudan. Troubles en son absence. L'approbation solennelle de l'Ordre et la mission de François auprès du Soudan.

24. 1220. Retour d'Égypte.

25. Chapitre des nattes de 1220. François renonce à la charge de ministre général.

26. Frère Élie général. La règle de 1221. Chapitre de 1221. Le Tiers-Ordre reçoit une règle.

27. La grande épreuve (1221 à 1223).

28. 1223. Préparation de la règle de 1223. Chapitre, 4 juin 1223.

29. La règle définitive des frères Mineurs (Période comprenant les faits postérieurs au chapitre de 1223 — 11 juin — jusqu'à l'approbation de la règle — 29 novembre — inclusivement).

30. Noël à Greccio, 25 décembre 1223.

31. 1224 (Hiver 1223-1224 à Greccio), jusqu'à l'arrivée à l'Alverne. La montée à l'Alverne. La science, la simplicité, la joie parfaite.

32. L'Alverne et les stigmates, 15 août-30 septembre 1224.

33. De l'Alverne à Assise, 1224-1225.

34. Le Cantique du Soleil. Deux mois à Saint-Damien, août-septembre 1225.

35. A Rieti, automne 1225-printemps 1226.

36. Retour à l'ermitage de Greccio et le voyage de Greccio à Sienne.

37. A Sienne, fin avril-mai 1226.

38. De Sienne aux Celle di Cortona, à Nocera et à Assise.

39. A l'évêché d'Assise. Le portrait du ministre général, *Speculum Perfectionis*, 80. La visite de frère Richer, *Spec. Perf.*, 2. Quare non corrigebat excessus qui fiebant tempore suo, *Speculum Perfectionis*, 71. Si ad generale capitulum venero, *Spec. Perf.*, 41. Lettre au Chapitre général. Réconciliation de l'évêque et du podestat, *Speculum Perfectionis*, 101. La visite de Buon Giovanni, *Speculum Perfectionis*, 122. La dernière strophe du Cantique du Soleil, *Spec. Perf.*, 122, 17;

123. Trop de musique, la réponse à frère Élie, *Speculum Perfectionis,* 121.

40. Le retour à la Portioncule.
    La bénédiction d'Assise vers le 20 septembre.
    Le Testament.
    Frère Jacqueline (commencement de la dernière semaine).

41. In cœna Domini (dernier mercredi).
    La prière sacerdotale ou la fécondité de la mort.
    Le fidèle époux de la pauvreté.

42. La délivrance.

SAINT FRANÇOIS ET LES TEMPS MODERNES

Dire que saint François est l'homme du jour serait à la fois trop et trop peu. Si populaire qu'il soit, il ne peut, à cet égard, être comparé à son disciple Antoine de Padoue.

Mais qui dira combien, parmi nos contemporains les plus illustres et les meilleurs, il en est dont le cœur et l'intelligence se laissent émouvoir et se laisseront peut-être un jour éclairer, illuminer, des clartés de l'évangile franciscain ?

Quel contraste entre Gœthe visitant Assise et refusant dédaigneusement de voir le tombeau de ce mendiant, et l'instinctive sympathie de Renan pour tout ce qui se rattachait à saint François et à l'Ombrie !

Une génération ne s'est pas écoulée depuis que Scherer écrivait sa fameuse boutade : « On voit bien que saint François n'était pas un économiste !... » et voici qu'un homme d'État, un des économistes les plus autorisés, a pu, aux applaudissements enthousiastes d'un auditoire universitaire, en appeler aux solutions franciscaines pour résoudre les angoissantes questions de l'heure présente.

(Luigi Luzzati, Leçon inaugurale Université de Padoue, 20 nov. 94.)

***

A propos du Jubilé de 1926. — Les pèlerinages de cette année, à Assise, ont un caractère spécial qui mérite d'être

noté. Ils comportent une proportion tout à fait extraordinaire de jeunes gens et de jeunes filles, qui appartiennent aux classes aisées et intellectuelles. Or, au début du mouvement franciscain, il en avait été tout à fait de même. François s'adressait aux pauvres comme aux riches, aux lettrés comme aux ignorants, et il se sentait des devoirs spéciaux et même une certaine prédilection pour les pauvres et les ignorants. Ce furent des nobles, des riches, comme frère Bernard de Quintavalle, des nobles ayant étudié dans les Universités, comme Pierre de Catane, frère Rufin, frère Ange, ou à la fois riches et instruits comme frère Léon, frère Illuminé, qui furent parmi les premiers à se joindre à lui (Sainte Claire, Jacqueline de Settesoli).

Un mouvement attire aujourd'hui vers saint François les éléments juvéniles des mêmes milieux.

L'égalité fut très vite parfaite entre les membres de la famille, et l'on se rappelle leur frère aîné saluant frère Égide du titre de chevalier de la Table Ronde, tandis qu'il appelait Jean le Simple, un autre représentant des plus humbles agriculteurs de la banlieue d'Assise, du titre de frère saint Jean.

Or, voici que quelque chose d'analogue se produit de nos jours. C'est une jeunesse analogue qui s'éveille et s'en vient à l'appel qui arrive de la mystique cité d'Assise.

Certes, toute cette jeunesse ardente qui a vécu la guerre et vit, en ce moment, le malaise humiliant de l'après-guerre, va contempler les fresques de Giotto, mais ce n'est pas pour cela qu'elle s'est mise en route; c'est pour saint François qu'elle se met en route, pour le comprendre mieux, lui parler, recevoir ses instructions.

« J'y vais », me disait, ces jours-ci, un élève de l'École des Chartes, à la fin d'une longue conversation qui se terminait par des confidences pleines de charme et de simplicité — « j'y vais plein d'enthousiasme. Ne croyez pas que je songe à me faire moine : je suis déjà fiancé; mais j'y vais porté par la nostalgie intense, vigoureuse et pratique. J'aspire à devenir un collaborateur de saint François. »

***

Il faudrait que ce petit livre (1) fût pour ses lecteurs un peu ce qu'est le pèlerinage d'Assise pour ceux qui s'y sont préparés, avec une joie vivante et féconde, non seulement en lisant une bonne vie de saint François, mais surtout en scrutant ses œuvres si brèves, si simples, si riches, et en tenant la Bible, et particulièrement le Nouveau Testament, sans cesse ouverte sous leurs yeux, afin de se nourrir de la nourriture qui était devenue son pain quotidien. Quel progrès spirituel feraient ceux qui comprendraient la sagesse de ce conseil ! De cette façon, sous ce ciel qui est celui qui a mis en son cœur et sur ses lèvres le Cantique du soleil, dans ces campagnes d'Ombrie où vit un peuple qui a conservé à travers les âges la simplicité, la bonté expansive, la courtoisie, le sens de la beauté de la nature et des choses, l'admiration de la pureté morale, ils prendront très vite l'habitude de ne pas s'occuper seulement des souvenirs matériels du saint, ils pénétreront dans son âme et vivront avec lui comme vivaient ses compagnons, non pas seulement en disciples, mais en collaborateurs. Ce point de vue n'est-il pas à la fois le plus scientifique et le plus religieux ?

Il y a déjà des pèlerins qui l'ont trouvé d'eux-mêmes sans qu'on ait eu à les conseiller, et on peut bien dire que déjà, parmi les foules qui ont admiré Assise dès 1925, (se trouvaient) beaucoup de gens qui, d'instinct, ne s'y sont pas rendus comme on va visiter un célèbre couvent du passé ou la tombe de Tutt-Ank-Amon.

(1) Un petit guide historique que Sabatier se proposait d'écrire à l'intention des pèlerins d'Assise.

*
* *

Saint François a rendu à la chrétienté du XIIIe siècle le plus grand service qu'il pût lui rendre. Il a créé une épopée, celle après laquelle sa génération soupirait. Et ici le terme « créateur » doit être pris dans toute sa force. Il a demandé la force à l'inspiration divine.

Une conscience comme la sienne reviendrait et le monde s'agenouillerait encore. Voir un homme qui ait la modestie qui sied à un être humain, qui se voit et se juge, et qui aurait la foi et le courage de vouloir sans hésitation tout ce que Dieu veut, mais ce serait le salut et la vie (1925).

II

LA PERSONNALITÉ DE SAINT FRANÇOIS

L'Ombrie. — Terre de fécondité, de beauté naturelle, de sainteté, qui pourrait dire la nostalgie qui monte du sol de l'Ombrie ou qui descend de ses montagnes, tantôt sauvages, tantôt radieuses ?

Le génie humain y a semé ses chefs-d'œuvre avec une prodigalité qu'on chercherait vainement ailleurs, mais cette prodigalité reste toujours harmonieuse : l'art ici n'est pas quelque chose d'ajouté à la vie, une sorte de luxe : il est l'expression même de la vie, de la santé, un besoin.

Ailleurs, l'idée de beauté artistique éveille aussitôt l'idée d'un musée; ici, c'est celle du soleil, de la nature, de quelque *maestà*, d'une fresque peut-être bien maladroite, mais qui, encadrée par des oliviers et des cyprès, au moment où les ombres s'allongent, fait germer dans les cœurs des émotions inattendues, des regrets et des espoirs qu'ils ne connaissaient pas.

Ce que dit aussi le paysage de l'Ombrie, c'est l'effrayante consommation de sainteté que fait l'humanité pour durer et progresser quelque peu. Tous ces clochers nous parlent d'efforts vers Dieu, et les ruines innombrables nous disent combien précaires et provisoires ils ont été.

*
* *

Fils de l'Ombrie, François ne fut pas moins fils de l'Église.

***

Saint François, sainte Claire, frère Léon et frère Élie, enfants d'Assise. — On ne sait que très peu de chose sur les parents de François et le milieu où il se forma, mais, par contre, on est fort bien renseigné sur la cité où il naquit et dont il se montra jusqu'à son dernier soupir le citoyen dévoué et reconnaissant.

Jamais homme n'a été plus que lui l'enfant du terroir, de cette terre féconde qui produisit presque en même temps François, Claire, Léon et Élie. Que de contrastes entre eux et d'antithèses, mais ils avaient tous la même passion, un sentiment civique et local, que nos mœurs actuelles nous donnent de la peine à comprendre.

François porta le nom de sa cité natale de siècle (en siècle) jusqu'aux extrémités de la terre et l'y fit bénir. Qu'est-ce que les dollars de l'Amérique à côté de cette grâce invincible de l'Évangile de la Pauvreté ?...

Claire porta, elle aussi, une âme virile dans un corps bien faible. Elle défendit victorieusement le sol ancestral contre les bandes impériales, mais elle ne fut pas moins résolue pour défendre son héritage spirituel devant un pape, et c'était l'impérieux Grégoire IX, qui cherchait à lui faire oublier l'idéal auquel elle avait voué sa vie.

Le culte de frère Élie pour Assise lui fit oublier son vœu de pauvreté, mais il fit surgir de terre, comme par enchantement et sur un abîme, une basilique qui a bravé les siècles et, peut-être, le bon Dieu, qui a tant aimé ce coin d'Ombrie, et a été si prodigue pour lui de ses dons, se montrera-t-il indulgent pour ce *frate* de génie qui voulut que la beauté ruisselât sur le coteau sacré comme le remerciement de la terre au soleil qui l'embrase de ses chastes baisers.

Frère Léon frémissait d'indignation en regardant de la Portioncule les échafaudages du *Sacro Convento* qui se dres-

saient sur le ciel, mais si son patriotisme local se manifesta d'une façon moins orgueilleuse, il n'aima pas Assise avec moins de tendresse, ni moins d'efficacité.

Tandis que les légendes officielles avaient dépeint l'apostolat des Frères Mineurs comme un mouvement à peu près anonyme, en dehors de François, lui, jaloux de l'honneur du pays, et avec un sentiment de la réalité historique tout nouveau à cette époque, groupa autour du créateur de ce réveil religieux le groupe de ceux qui en avaient été les collaborateurs indispensables. Saint François, sous sa plume, est plus grand parce qu'il est plus vrai et qu'à côté de lui, on voit vivre et travailler, vibrer à ses appels et à son exemple, la *Cittadinanza* entière, représentée tantôt par son élite, tantôt par ses plus modestes enfants, mais qui, soulevés au-dessus d'eux-mêmes, deviendront, comme frère Égide, des personnalités créées en quelque sorte par l'âme de François.

Ici, c'est frère Bernard, le fils aîné de la famille franciscaine, auquel on sait gré d'avoir été un important personnage dans le siècle et d'avoir pris avec un dévouement légèrement naïf l'habit de la pénitence. On l'a connu de trop près pour ne pas sourire de quelques défauts innocents, celui de gourmandise, par exemple, qu'il eut beaucoup de peine à perdre.

Tout ce monde est très humble, mais pourquoi oublierait-il que frère Élie, malgré ses palefrois, n'est qu'un parvenu ? On le lui reproche sans miséricorde.

Ailleurs, c'est la silhouette de frère Rufin, qui avait peur des diables comme un enfant; ailleurs, Junipère, un frère au fond des sottises duquel se cachaient les constatations les plus singulières et les plus profitables. Léon lui-même, un de ces disciples scrupuleux qui, parfois, croient savoir la doctrine du maître mieux que le maître lui-même et vont jusqu'à l'admonester pour l'y ramener.

Tous ces hommes, avec Jean le Simple, le *contadino* originaire de Notiano, là-bas, là-bas, de l'autre côté du Subasio, presque aux confins du comté, qui paraissent encore aujourd'hui

à certains Assisiates, avec Paradiso et Collepino, comme le bout du monde; avec le prêtre Sylvestre, d'une lésinerie légendaire avant sa conversion; avec Pierre de Catane, chanoine de Saint-Rufin, qui avait étudié à Bologne; avec frère Masseo, à la belle prestance et à la parole facile, qui reçoit bien plus que François quand il va mendier; avec ces hommes, on est très loin des apparitions blafardes que Celano et Bonaventure introduisent dans leurs légendes, mais qui pour le lecteur demeurent inexistantes.

Il en est de même pour la localisation des souvenirs. Celano et Bonaventure sont allés à Assise, mais cette cité leur reste étrangère. Ils y situent certains faits, mais à peu près comme un auteur s'imagine un décor qui a servi déjà pour une série indéfinie de scènes.

Ce qui à eux semblerait fastidieux, pour frère Léon est un besoin, une satisfaction. Il connaît tous les sentiers de la plaine ombrienne et tous les replis des Apennins. Les noms, indifférents à d'autres, sont des pages de ses souvenirs les plus chers. Toutes ces routes, il y a passé avec François, plein de santé, l'entraînant avec enthousiasme à la conquête du monde, et, plus tard, il y a repassé avec le pauvre stigmatisé, tourmenté par la souffrance et, plus encore, par les douleurs morales, devant les difficultés qui se dressaient devant lui.

***

Frère Léon. — Par un cas rare dans l'histoire, François a été prophète dans son pays. Et quand il est mort, deux de ses concitoyens, à peu près du même âge que lui, semblent n'avoir vécu que pour se consacrer à lui. Quelle fécondité spirituelle que celle d'Assise qui a vu naître presque en même temps François, Claire et Égide, qui vécurent pour un seul et même idéal, sur les cimes les plus abruptes de la sainteté ! Il faut placer frère Léon à côté de ces géants spirituels, mais

un peu au-dessous : chez lui, le don de soi avait été absolu comme chez les autres, mais il l'avait fait à saint François plutôt qu'à Dieu. C'était bien Dieu qu'il cherchait en son maître, mais quelquefois sa faiblesse humaine s'arrêtait au maître qu'il avait vu, servi et admiré de si près. Peut-être y avait-il un autre sentiment humain dans la fidélité de Léon à François. Il lui plaisait qu'on aimât son maître, mais il ne lui plaisait pas qu'on l'aimât d'une autre manière que la sienne. Y aurait-il eu entre Léon et Élie quelque différend tenace ? On peut se le demander; ce qui est sûr, c'est que Léon et Élie étaient loin de comprendre de la même façon leur devoir envers la mémoire du fondateur de l'Ordre. Pour Léon, c'était de continuer l'œuvre de réformation de l'Église, de répandre ses écrits, de fixer le souvenir de sa vie et de sa pensée d'une façon si éclatante qu'il ne pût y avoir la moindre équivoque (1915-1916).

***

Originalité de saint François. Personnalité. Caractéristiques. — Sa création a été tout à fait originale. Il a interprété des besoins et des sentiments qui étaient ceux de toute sa génération, mais il l'a fait avec une telle simplicité, une telle modestie, une telle intensité, une telle profondeur, que ceux mêmes dont il exprimait les aspirations et l'idéal sont demeurés saisis à la fois de surprise et d'admiration.

C'est ainsi que la prédication franciscaine, qui empruntait tout à l'Évangile, parut absolument nouvelle et originale. Elle l'était, en effet, par le sentiment qui l'avait créée.

Cette originalité, l'institut franciscain l'a gardée à travers les âges. Chaque fois que cela a été nécessaire, il a trouvé des forces non seulement pour affirmer sa vitalité, mais pour trouver dans l'idéal de pauvreté et de dévouement qui fut celui du fondateur, les lumières et la force nécessaires pour répondre à des besoins nouveaux.

***

La vie de saint François constitue trois moments très nettement marqués : 1° la préparation, jusque vers 1205 (?); l'ascension (1206-1217); 2° le milieu de la journée (1217-1219); 3° vers le couchant (1220-1226).

La splendeur du couchant n'est point celle de l'aurore; celle-ci nous donne une assurance presque inconsciente en l'effort, tant elle est profonde, parfaite, instinctive; celle-là est pleine d'émotion, travail inachevé, illusions perdues : le vent du soir qui nous murmure des mots dont nous connaissions, depuis longtemps, l'orthographe et le son, mais dont nous ignorions (le sens profond)... Le mystère du sommeil, l'énigme de la mort s'avancent doucement, nous frôlant et nous caressant avant de nous entraîner.

***

La vie de saint François offre trois périodes nettement délimitées :

Dans la première, qui va jusqu'à la fin de 1216, tout lui réussit. Sa pensée ne cesse de se développer, devenant de jour en jour plus originale, plus nette, plus efficace; elle est victorieuse.

De 1217 à 1219, le succès extérieur du mouvement ombrien s'affirme encore, mais il ne suffit pas à saint François d'énoncer sa pensée pour qu'elle soit acceptée : il faut qu'il la défende.

La troisième période commence en 1220, au moment où il se sent dans l'impossibilité de garder la direction de l'Ordre. Son œuvre lui a échappé, et puisqu'il n'a pas pu réaliser son idéal dans la famille spirituelle issue de lui, il s'efforcera désormais d'en laisser dans sa vie un irréprochable exemplaire et d'en donner dans ses écrits une image qu'aucun effort ne pourra altérer.

Il est vrai que de nombreux biographes ont refusé d'admettre qu'il y ait eu dans la vie du *Poverello* quelque chose d'analogue à cette troisième période. Ils admettent comme démontré que le prestige de saint François dans l'Église en général, et au milieu de ses disciples en particulier, était trop grand pour qu'il ait pu être réduit à vivre en marge de son œuvre.

Ce raisonnement est une magnifique preuve du bon cœur de ceux qui le font, mais il a le défaut d'être en contradiction complète avec les œuvres du saint lui-même.

A partir de 1220, de son abdication, on le sent tout à coup rongé non seulement par la douleur, mais par une maladie spirituelle, celle du scrupule.

Il se reproche d'avoir mangé du poulet (3 Comp. Marcell., LXI), s'accuse de vaine gloire (LXIII), veut avoir un gardien (LXVII). Saint François n'est plus la Pauvreté, mais l'Obéissance.

***

Formation de la pensée de François. — Pour saint François, la pauvreté n'est pas seulement un bien spirituel, c'est un bien temporel. Cela veut dire que c'est la foi religieuse qui l'a amené à sa pensée, mais aussi son raisonnement personnel, son bon sens. *Speculum Perfectionis*, 17 (*la poverta : il mio tesoro spirituale e corporale*).

Gradation pauvreté : 1° les pauvres à Assise; 2° à Rome; 3° les lépreux. Je voudrais être un artiste pour marquer cette profonde unité de la vie de François. L'amour du pauvre lui apparaît d'abord, dans les préludes de la conversion, comme une sorte d'instinct divin. Plus tard, à Sainte-Marie des Anges, la pauvreté lui apparaîtra comme *la loi.*

***

Il prend la tradition entière, il la voit avec des yeux tout neufs et la vivifie par l'amour.

Il n'a pas eu la moindre tentation d'hérésie, mais il n'a pas été non plus un antihérétique.

***

Homme d'action, François ne voyait pas dans les dogmes des définitions à s'assimiler intellectuellement. C'était la proclamation active, joyeuse, de la foi, le chant de victoire de celui qui, avec enthousiasme, se jette du côté de ceux qui marchent par la vie pour créer une humanité nouvelle. Son *Credo* n'était pas composé d'une série d'affirmations. C'était un programme de vie dont il comprenait le mystère en le réalisant, en le revivant de jour en jour.

***

Nouveauté de François. — La grande nouveauté apportée par saint François, c'est qu'il a substitué, à des habitudes ecclésiastiques acceptées passivement, une vie religieuse qui était un effort viril continuel, un principe d'inlassable activité morale et mystique. A la croyance satisfaite succède un désir d'ascension et de perfection. Le fidèle du Christ qui lui dit : — *Viens, suis-moi* — répond avec une soumission toujours la même, mais qui le fait changer de plan et lui crée une existence toute transformée et sans cesse renouvelée : *Me voici pour faire votre volonté.*

De cette façon, sans le savoir, il donnait satisfaction au soupir de ce merveilleux XIIIe siècle vers une foi, non pas nouvelle — comme l'avaient cru les hérétiques — mais supérieure, plus puissante et plus immolée. C'était la foi, mais saisie par des cœurs capables de la comprendre et de la chercher avec une ampleur et une profondeur qui allaient la renouveler, lui donner un ascendant qu'elle n'avait jamais eu.

*
* *

Le vrai saint François et le faux. — Voici saint François mettant d'une façon catégorique la joie parfaite dans la souffrance et ne faisant aucun cas des miracles. Plus loin, le voici qui en opère de fabuleux.

Où est le vrai saint François ? Évidemment, dans le premier, puisqu'il est en opposition avec les idées courantes d'alors. Le second, c'est saint François vu par son entourage, rapetissé à la taille de ses contemporains. Je vais plus loin. On me montrerait François faisant des miracles, comme les partisans de l'Alleluia, je dirais : Ce n'est pas saint François, c'est son siècle qui les fait.

*
* *

La vie chrétienne lui apparaissait comme une imitation active de Jésus, mais qui, par mille voies diverses, montait au Calvaire, avant d'ouvrir au disciple fidèle les mystérieuses douceurs éternelles dont le Christ montra le chemin.

Devant ces perspectives où on parlait au plus pauvre de perfection et d'une beauté nouvelle, le moyen âge eut une sorte d'extase. Pendant quelque temps les hérésies gardèrent le silence.

*
* *

Nova verba. — Un fait qui n'a pas encore été noté, que je sache, c'est que François, ayant remué, recréé, exalté, délivré l'âme de ses contemporains, a tout naturellement et sans y penser, créé une langue nouvelle pour exprimer les conquêtes et les aspirations de cette victoire spirituelle.

On la trouve dans les Opuscules, mélangée dans Celano, parfaitement sûre d'elle-même dans la tradition léonienne. C'est son écho dans les *Fioretti* qui a donné à ce recueil sa force rayonnante.

***

La vie de François n'a rien de stupéfiant. La thaumaturgie est absente de ses actes. L'éloquence et la nouveauté de sa parole... Ce qui est surprenant c'est la rapidité, l'amplitude des résultats et leur permanence, leur puissance de vie et de résurrection.

Il ne copie jamais, mais il imite sans cesse. On a vu des gens de lettres et même des critiques parler devant cette vie de plagiat. C'est ne rien comprendre à la vie religieuse et même à la vie tout court. Accuse-t-on de plagiat la femme qui, dans les douleurs de l'enfantement, répète les gestes, les paroles, de celles qui l'ont devancée ?

L'œuvre de François fut l'enfantement d'une nouvelle génération chrétienne. Longuement, il s'était préparé à sa mission, avec crainte et tremblement, avec modestie, avec une pudeur faite de chasteté et de simplicité. Il avait étudié les saints, les modèles et par-dessus tout le Christ.

Tout cela ressort de ses Opuscules, comme aussi de ses biographes, tout particulièrement des documents léoniens.

Ici on s'attachera à montrer cette imitation qui regarde sans cesse le modèle divin et crée chez l'humanité d'alors un peuple nouveau. Révolution immense en profondeur et en étendue. Elle s'est réalisée sans bruit, sans luttes. Elle a eu ses martyrs, mais martyrs volontaires. Jamais on n'a autant aimé, autant chanté ; jamais on n'a eu autant de liberté (1925-26).

***

Il fut essentiellement actif, d'une activité qui ne se payait pas de mots. Il avait une salutaire horreur des mots, de la rhétorique grandiloquente et vaine. De là *Spec. Perf.* 74, où il y a peut-être un peu d'ironie (Quand agréable à Dieu, quand non).

***

La prédication de François telle qu'elle se révèle aux frères dans *Speculum Perfectionis*, 72 (par l'exemple, non par la science). Suite de tableaux magnifiques de simplicité, de franchise, d'ardeur printanière, de réalisme, d'idéal vainqueur.

Cela descend tout droit de l'Évangile, mais vécu et réalisé. Et tout cela monte sans effort à une radieuse beauté qui nous montre que le don de soi, le sacrifice, est le secret du plus grand art comme aussi celui de la science.

Les larmes jouent dans cette page le rôle historique qu'elles ont joué dans la pensée et l'éducation religieuse du moyen âge (1925-26).

***

Un des caractères les plus beaux de François est de montrer la modestie et la simplicité à un degré qu'il est difficile d'imaginer, tant ces deux vertus sont infiniment rares. Dans la personne de François, elles acquièrent un prestige peut-être unique, même dans l'histoire des saints, cette élite de l'humanité, parce qu'elles sont associées chez lui à une puissance de caractère, à une force de volonté tout à fait extraordinaires. Par là, François nous montre combien (est faux) le sentiment habituel du monde actuel de considérer la simplicité et la modestie comme une vertu des pauvres gens, contraints par la misère ou les circonstances à renoncer aux grandes ambitions. François montre qu'au contraire elles sont les vertus des forts et des héros, qu'ils soient des peuples ou des hommes (1925-26).

***

Saint François a adopté, dans toute sa vigueur, la parole de Jésus : *Si vous ne devenez pas comme des enfants...* Son regard

vers Jésus, c'est celui de l'enfant vers sa mère, pour tout en recevoir et pour tout lui donner. Regard irraisonné et sentiments irraisonnés, mais qui ne connaissent ni l'hésitation ni la limite.

Voilà ce qu'il y a dans la simplicité franciscaine.

Ce regard vers Jésus, c'est aussi le même qu'il adresse à l'Église, car il ne conçoit pas l'un sans l'autre. Son Christ est celui de l'Église. Il est là devant lui comme elle est là ; c'est la maison spirituelle dans laquelle il a vécu, grandi, travaillé, rêvé de perfection (1925-26).

***

Une erreur fréquente est de se représenter François comme un impulsif, obéissant à des inspirations inattendues, sans suite, venant des côtés les plus divers.

Sa vie a été, au contraire, essentiellement harmonieuse, chacun de ses actes longuement réfléchi, préparé — extraordinaire, surnaturelle même, si l'on veut, parce que la vie d'un homme qui puise à une source idéale devient un mystère incompréhensible pour tous ceux qui sont en apparence ses semblables, mais, en réalité, ignorent les réservoirs des forces spirituelles de l'humanité.

Le récit des *Fioretti* où François, incertain sur le chemin à suivre, avait dit à frère Massée de tourner sur lui-même, à la façon des enfants, a peut-être trop agi sur les imaginations et fait croire que cet appel au hasard était la méthode de saint François. C'est une grave erreur.

Sa vie a été toute faite de cohérence, de progrès, de réflexion. Elle est d'un seul tenant. Ce fait a été mis en lumière par les 3 *socii* à propos du crucifix de Saint-Damien.

Les historiens ont été très embarrassés pour savoir quel est l'épisode qui marque sa conversion. C'est qu'à proprement parler il n'y (en a pas ?).

A première vue, ce fut un individualiste, mais de très bonne

heure ce fut par son meilleur lui-même qu'il fut inspiré, et jamais il ne paraît avoir eu cet individualisme égoïste et agressif qui oppose un homme aux autres hommes et le remplit d'orgueil. Il faisait contrôler ses inspirations, sans aucune humilité de commande ou feinte, mais non sans modestie, par les expériences des autres, soit ses pareils, soit ses supérieurs. Il ne fut à aucun degré l'inspiré professionnel qui ne souffre pas la discussion.

La réflexion chez lui joue un rôle continuel. Un des mots les plus fréquents chez frère Léon parlant de lui est *consideravit*, c'est l'attention intense, un regard scrutateur, presque inquisitorial, braqué sur la réalité, puis l'indication de l'idéal, enfin, l'appel à tous les conseils (1925-26).

***

Tradition de sa pensée. — Toute la première partie de la vie spirituelle de François a été une recherche faite dans un esprit de simplicité et d'humilité parfaite, un effort et une prière. De là un exaucement continuel.

Le premier de ses exaucements, c'est quand il dit à ses compagnons : *Oui, je pense à une dame.* Les biographes ont devancé le temps, en y voyant la Pauvreté. Cette dame ne lui deviendra tout à fait nette que quelques années plus tard. Il la cherchera et ainsi la créera peu à peu, jusqu'au jour où la parole évangélique lui fournira le nom et les traits de celle qu'il devait épouser.

François est l'opposé de l'homme indécis qui ne sait pas de quel côté lui viendra la lumière et la force. Dès le commencement, il savait ce qu'il croyait, il ne savait pas exactement tous les sentiers par lesquels il allait passer, mais il était sûr que la direction dans laquelle il marchait était la bonne... De là l'équilibre de sa vie, l'absence de toute improvisation, l'*homo consonans cum se ipso*, les résolutions mûries dans la réflexion, la solitude et la prière (1925-26).

***

François a puisé sa force dans la Bible, dans ses promesses — par exemple, *Speculum Perfectionis*, 23 (Aumônes chez le cardinal) — et a cru à la force illimitée de l'homme quand il n'agit qu'en union avec Dieu. Et si on a vu parfois un seul homme animé par l'esprit du mal suffire à empoisonner un pays, François a montré qu'il peut suffire d'un homme pour redresser l'Église (1925-26).

***

Quelle tragique amertume il y a dans *Speculum Perfectionis* 71, cité par Casal, comme de Léon (Pourquoi il a abdiqué), amertume qui n'a rien d'inspiré par un orgueil contristé, mais provient de la douleur morale la plus haute, la plus désintéressée — la douleur du père qui avait cru élever une race de héros, de saints, de chevaliers sans peur et sans reproche, et qui s'aperçoit qu'une partie de ses enfants a fait fausse route. Douleur divine d'un créateur qui n'a vécu que par Dieu...

Son trouble fut si grand qu'il sondait du regard tous les côtés de l'horizon, pour essayer d'y voir arriver du secours... Dieu règne pourtant. Il enverra quelque chose de pire que le bras séculier dont il avait connu la redoutable et honteuse activité. Il enverra ses *gastaldi* pour tirer vengeance des coupables.

François, vaincu, renonce à l'offensive... La foi est toute vivante en lui, l'amour aussi, une troupe de mauvais disciples a suffi pour tuer en lui l'espérance. Il ne lui restait qu'à maudire, qu'à appeler les diables à son secours.

Frère Léon n'acceptait pas cette espèce de capitulation. Il n'admettait pas (et, sans doute, Claire le soutenait avec son enthousiasme, sa virilité) que son maître devînt dans quelques jours un cadavre qui opérerait des miracles. Penser à son maître mort, inerte, inactif, lui paraissait une impossibilité et un

blasphème. La pensée de la volonté qui avait régénéré l'Église n'était pas morte, ne pouvait pas mourir. Il fallait qu'elle fût proclamée à la face du monde. Ainsi germa l'idée du Testament et sa réalisation.

***

Les persécutions religieuses, François ne les eut pas approuvées. On en a la preuve dans *Speculum Perfectionis*, 71. Pour aller à Saint-Jacques, il avait traversé la France de part en part. La méthode qu'il voulait, c'était celle de la *prædicatio, admonitio, exemplare* (1925-26).

***

A la proposition théologique : *Aimer le Créateur dans les créatures*, François a donné un sens réaliste et actuel. Il a été l'artiste qui, dans le bloc informe, voit, contemple le chef-d'œuvre qu'il en tirera et qui y est déjà. De même lui, dans les plus méprisés, voyait l'idéale créature nouvelle qu'il en pouvait tirer. Et qu'est-ce que cela, sinon s'associer à l'œuvre créatrice du principe éternel dans ce qu'elle a de plus haut ?

***

Nul mieux que lui n'a vu que le progrès ne consiste pas à créer des mots sonores et à partir à la course, quitte à tomber dans des précipices, mais que l'avenir a ses sources dans le passé qu'il faut accomplir et non pas abolir. Il nous a laissé une méthode de réformation qui est la plus longue mais la plus sûre, pour les collectivités comme pour les individus.

***

Saint François ne pourra pas céder sur la notion même de

la pauvreté, parce qu'il sent, de la façon la plus sûre, que sa révélation est là, et que si elle peut être qualifiée de folle, l'Esprit-Saint a appelé sagesse cette folie. Il sait aussi que les récoltes spirituelles que l'Église a serrées dans ses greniers, ont eu pour semence l'idée de pauvreté, et il ne peut pas, sans infidélité à Celui dont il n'est que l'humble représentant, admettre une atténuation quelconque au message qui lui a été confié.

Nature noble et droite, il y avait un vice que François avait en horreur plus que tous les autres : celui de la duplicité et de l'hypocrisie.

Paraître pauvre et ne pas l'être, lui paraissait, pour lui et pour ses frères, le plus grand des périls, et on le verra, dans les derniers mois de sa vie, prendre toutes les précautions imaginables pour empêcher ses fils spirituels d'enlever le mot de pauvreté ou trouver avec la pauvreté des accommodements.

***

Saint François et l'Église. — Il y a quelque cnose d'infiniment grand et solennel dans la vie de saint François, c'est qu'en lui et par lui s'est résolu un des plus grands moments de l'histoire religieuse et morale de l'Europe. A cet instant, l'Église a été naturellement toute-puissante, mais elle n'a pas compris les devoirs, les redoutables responsabilités que lui créait cette situation, la nécessité de mettre cette puissance au service de l'éducation, de l'ascension... La curie romaine, éblouie, n'a pas vu qu'elle était faite pour l'Église et non l'Église pour elle. Elle s'est sans cesse posée (elle-même) comme but. Grégoire IX n'a rien su comprendre à ce qui se passait. Le geste de refus, le *nescio vos* du Sanhédrin devant Jésus, il l'a répété devant saint François : il n'a pas eu le courage de le crucifier, il l'a trahi. C'est de ce moment que date le divorce entre l'Église et la vie moderne, dû non pas à des révoltes d'hérétiques, mais à l'incapacité de l'Église d'établir son

autorité sur un magistère moral, progressif, évident. Tandis que les fidèles soupiraient vers l'Église universelle, la curie répondait en organisant l'universelle hégémonie.

*
* *

Par saint François, l'Église a été protégée, non de l'extérieur, ainsi que le Latran, dans la vision d'Innocent III, mais elle a été fortifiée dans son être intérieur, elle a été non seulement *rinsanguinata* par l'arrivée de l'élite de la jeunesse d'alors qui, d'enthousiasme, se jeta à la suite du *Poverello*, — mais certains éléments nouveaux viennent ajouter à la lyre sur laquelle l'humanité, de siècle en siècle, chante sa prière et sa foi, une corde de plus.

Cette corde nouvelle a permis aux enfants de l'Église d'exhaler leur plainte, leur nostalgie des âmes, leur impatience de les atteindre, avec une intensité et une passion que jamais on n'avait connues.

Amour, amour, amour. On dirait que tout à coup l'humanité ait acquis un sens nouveau, celui de l'amour spirituel, qui n'est pas celui d'un pur esprit pour de purs esprits, mais celui d'un être qui ne veut plus vivre que pour se donner, se sacrifier... Et ici aussi l'amour parfait bannit la crainte.

*
* *

L'idée même qu'il puisse y avoir conflit entre l'Église et le fidèle semble n'avoir jamais frôlé la pensée de François et, par là, il reste étranger aux luttes qui ont déchiré l'Église. Il avait résolu la question par une voie qu'il faut comprendre, celle de l'amour. Et voilà qui est spécifiquement ombrien.

*
* *

Saint François et la Bible. — Il a fait de la Bible une

autorité pratique et non pas une sorte de code intellectuel. Il a apporté une nouvelle notion de l'obéissance, non pas que les mêmes choses n'aient pas été dites (déjà), mais il les montra, les incarna, avec cet amour à la fois physique et spirituel, pour parler son langage, qui réchauffait le corps et transportait les âmes sur la croix et dans le ciel (1925-26).

***

La plupart des peintures primitives représentent saint François portant l'Évangile ou la Bible.

***

L'Évangile est accepté par François comme norme, programme, de sa vie; à Saint-Damien, de son apostolat. Il ne lui est pas tombé du ciel; il l'a trouvé, parce qu'il le cherchait (3 *Soc.* 8). D'abord, ce sera l'imitation extérieure, simple et ingénue, de l'enfant qui, sans raisonner, répète les gestes de son père, se crée une méthode de vie. Mais peu à peu, François réfléchit; de l'humanité du Christ, il passe à sa divinité : il est le Sauveur du monde par son sacrifice, et à cause de lui. Il a été obéissant jusqu'à la mort.

Il le suivra donc jusque dans ses souffrances. Il recherche donc dans l'Évangile la présence réelle, vivante, actuelle, du Christ. C'est une apparition continue qui se dresse devant lui, se révèle à lui et le dirige. Et c'est pour cela que la présence réelle de Jésus dans l'Eucharistie a joué un si grand rôle dans sa pensée et ses écrits. Il y voit le législateur, le consolateur, le bon berger, mais, par-dessus tout, le roi de gloire se faisant le serviteur des disciples du Cénacle et leur laissant, sous le symbole le plus humble, la promesse et le gage de la vie éternelle.

Quand il ouvrait l'Évangile, c'était une entrevue qu'il de-

mandait à son maître et celui-ci lui parlait. Il lut l'Évangile, mais il en fut surtout le contemplateur.

Le regard persévérant de François sur les Écritures est fort différent de celui des protestants par sa sécurité, sa foi, sa confiance. Il écarte la question critique. Il sonde les Écritures, mais sans songer à y chercher des solutions scientifiques ou infaillibles.

*
* *

Depuis longtemps, on s'est efforcé de restituer le milieu où a vécu François, géographique, ethnographique, social, politique, et on a fort bien fait, mais on n'a pas assez vu que par delà toutes ces influences qui ont formé sa personnalité, il y en a eu une autre qu'il a voulue, cherchée, poursuivie, dont il a fait son atmosphère et sa nourriture.

Il a voulu être apôtre dans le sens le plus humble et aussi le plus difficile et le plus complet du mot, et, pour cela, il s'est fait l'homme de l'Évangile qu'il ne songeait pas à séparer de l'Ancien Testament, sa préface.

Il lisait le livre sacré avec simplicité, pureté, obéissance, il en étudiait la lettre, il cherchait à le répéter, d'abord à haute voix, puis en le jouant dans des scènes en action, qui étaient bien des mystères, puisque, en vivant ainsi ce qu'il avait lu, lui et ses compagnons, ou ses auditeurs, se sentaient des forces pour aider à la réalisation progressive du mystère de l'Évangile.

Cette attitude devant la Bible n'était pas absolument nouvelle et, bien avant la rénovation ombrienne, les principales pages du recueil sacré avaient donné lieu à des représentations, mais avant saint François, c'était surtout pour fixer fortement dans le souvenir du peuple les faits essentiels de l'histoire sainte. François cherche à en recréer la figure, le symbole extérieur, pour de là pénétrer jusqu'à son sens profond, jusqu'à la semence de vie qu'il cache.

Il y a complète opposition entre cette méthode et celle des hérétiques. Ceux-ci se sont saisis de la Bible, l'ont brandie bien haut en l'opposant à l'Église, et se sont condamnés ainsi à ne rien comprendre à la vie de celle-ci. Ils se sont *excommuniés* en fait, bien avant d'être retranchés de l'unité par l'autorité ecclésiastique.

L'Évangile n'est donc pas quelque chose d'extérieur à saint François. Il existe en dehors de lui, mais il se l'assimile par un effort de tous les instants.

Il y trouve vraiment son pain quotidien et on peut bien dire qu'il réalise la parole de saint Augustin : *Cherchons donc comme cherchent ceux qui doivent trouver.*

Ce n'est pas toujours dans la Bible directement qu'il a cherché son pain spirituel, mais dans les passages dits ou chantés dans les Offices.

Pour une âme candide comme la sienne, qui s'efforçait de revivre toute la gamme de la vie du Christ, de ses apôtres et de ses confesseurs, la liturgie prenait un sens révélateur et personnel qui a été la force, la joie et le secret de sa vie.

L'office de Saint Jean-Baptiste, par exemple, l'a inspiré (1re antienne des 1res vêpres). N'était-il pas, lui aussi, un précurseur auquel s'adressait l'épître (*Is.* 49) ?

Pour lui, l'Église, le prêtre, l'Eucharistie, la Bible, sont des aspects différents de la puissance de Dieu. La Bible est l'histoire de l'Eucharistie et celle-ci le symbole de la réalisation de l'œuvre de Dieu dans l'humanité.

***

Ce qui rend la vie de saint François si intéressante, c'est qu'elle est une perpétuelle conquête. Jamais il n'y a chez lui de pure et simple répétition. S'il y a répétition, elle est apparente, et il suffit d'un peut d'attention pour voir que l'idée s'est approfondie, complétée, que l'émotion surtout s'est intensifiée.

C'est un conquérant qui n'a jamais cessé de conquérir son âme et de gagner ainsi des victoires extérieures.

Cette activité est surtout une assimilation : il prend tous les riches éléments que l'Église mettait à sa disposition et avec une assurance instinctive, naïve, inconsciente même, et pourtant ferme, il choisit les éléments particulièrement aptes à le nourrir, lui et son époque. Pour être complète, une vie de François doit donc donner l'idée très nette de ce qu'était l'Église de son temps, de ce qu'elle lui offrait et aussi de la mesure dans laquelle il agit sur elle.

*
* *

François scrutait sans cesse la Bible et y trouvait partout des conseils, des directions pratiques.

Dans des lignes devant lesquelles les plus pieux chrétiens actuels passent sans songer à en tirer quoi que ce soit, lui trouvait de la beauté, de la joie et des conseils.

Le *Cantique des cantiques : Je suis la fleur des champs, je suis le lys des vallées,* lui suggérait l'idée de ce petit jardin de Claire où les fleurs rappellent la gloire et (célèbrent) la louange de Dieu.

V. *Speculum Perfectionis,* 118, ce que lui suggérait *Psaume* LX, 3. Son respect pour les pierres, parce qu'il a été dit : *Sur la pierre vous m'avez exalté.*

*
* *

François a trouvé dans la Bible l'assurance de sa mission prophétique. Ce qui lui a permis d'y croire d'une façon absolue, c'est son humilité; c'est qu'il était sûr par elle de ne pas tomber dans l'erreur qui en avait fait échouer tant d'autres avant lui — et qui devait en faire échouer tant d'autres, après lui — l'orgueil.

Sa réponse au cardinal Hugolin (*Speculum Perfectionis,* 65)

se place par sa fermeté et sa grandeur à côté de celle que Claire devait faire à Grégoire IX.

***

Il faut lire saint François à travers l'Église et la Bible. Comment le comprendrait-on, sans voir que la trame de sa vie est une simple, loyale, humble, enthousiaste imitation du Christ ? Mais il ne s'est pas arrêté là. De même que le Christ s'est inspiré des Prophètes d'Israël, François est remonté, lui aussi, à ces sources de poésie.

Isaïe XLII, 1-4 (1) est par beaucoup de côtés un portrait de François, et presque tous les mots de ce passage correspondent à des gestes et à des attitudes de lui, parce qu'il s'était efforcé de ressembler à ce portrait.

***

A voir le rôle que joue la Bible dans la vie de saint François, il arrive qu'on soit tenté de voir en lui un précurseur de la Réforme. Il passa sa vie à sonder la Bible et c'est là l'attitude caractéristique du protestantisme. Mais si l'on s'approche pour s'efforcer de comprendre l'usage qu'il faisait de la Bible et celui qu'en fait le protestantisme, on aperçoit bientôt des différences et finalement un contraste complet.

Pour le protestant, la Bible est un arsenal où il va chercher des armes pour défendre ses idées, son système doctrinal; contre ceux qui ne pensent pas comme lui, il brandit le livre

(1) 1. Voici mon serviteur dont je prendrai la défense, voici mon élu dans lequel mon âme a mis toute son affection; je répandrai mon esprit sur lui, et il annoncera la justice aux nations.

2. Il ne criera point, il n'aura point d'égard aux personnes, et on n'entendra point sa voix dans les rues.

3. Il ne brisera point le roseau cassé, et il n'éteindra point la mèche qui fume encore, il jugera dans la vérité.

4. Il ne sera point triste ni précipité, jusqu'à ce qu'il exerce son jugement sur la terre, et les îles attendront sa loi.

sacré comme une massue qui doit pulvériser ses innombrables adversaires. C'est un intellectuel qui n'a jamais douté de son infaillibilité. Ses opinions peuvent changer du jour au lendemain, il ne les défend pas avec moins d'âpreté. Ce sont donc surtout des arguments pour plaider en faveur de ses idées que le protestant demande à la Bible.

L'orientation de la pensée de François est exactement le contraire. La discussion théologique lui paraît une tentation contre laquelle il prémunit ses disciples.

Bien loin de chercher dans la Bible des armes pour s'évader de la tradition, il ouvre le livre sacré pour s'y plonger. Là où le protestant s'en sert avec l'orgueilleuse assurance d'un habile avocat maniant son code au profit de sa cause, François l'aborde avec l'ardent désir d'y trouver des leçons d'humilité et de dévouement. Toutes les routes que la tradition y a tracées et les sentiers que lui-même y a ajoutés sont pour lui comme autant de rayons convergeant toujours vers un point central qui est la croix du Calvaire. *Mihi absit gloriari nisi in cruce Domini.*

Il n'y a donc dans le champ religieux rien de plus différent du protestantisme que le mouvement franciscain. Les ordres religieux créés expressément pour prévenir l'hérésie du XVIe siècle ou pour la détruire ont été parfois moins nets à cet égard. Amenés à poursuivre l'adversaire sur son propre terrain, ils ont fini par créer un genre de polémique qui est violemment antiprotestant dans ses conclusions, mais qui est protestant par ses méthodes et les habitudes qu'elles entraînent, et qui tend à créer des individualités chez lesquelles le dogme catholique s'appuie sur une apologétique suffisante pour conduire avant tout à une adhésion intellectuelle.

Il semble bien que François d'Assise ait eu l'intuition du danger que court la foi lorsqu'elle veut se baser sur des arguments intellectuels.

C'est là ce qu'il appelait la science, cette science contre laquelle il ne cessait de prémunir ses disciples.

***

Plus on serre de près la vie de saint François, plus on y voit l'influence profonde de la Bible.

Il lisait la Bible avec la préoccupation d'y chercher le *chemin*, la *vérité* et la *vie*, et se transformait en chacun des personnages dont il lisait la vie ou les exploits.

La façon dont il appliquait la Bible à sa personne et à son Ordre, se voit fort bien dans *Spec. Perf.* 26, 5 et 6.

Il interprétait tout dans le sens de ses préoccupations, par exemple le mot Portioncule : *Spec. Perf.* 35, 10-13.

***

Il a vécu de la Bible, en a pris la langue ; en a adapté les sentiments à une situation nouvelle, et on peut dire qu'il lui ajoute quelque chose. La valeur de la Bible s'accroît sans cesse de ce que chaque génération lui apporte d'émotion ; c'est une mine dans laquelle chaque génération qui vient creuse de nouvelles galeries.

***

Les exégètes ont bien raison de chercher à fixer *ne varietur* le sens original, mais ce serait une grande erreur — même scientifique — de ne voir que celui-là.

L'agriculteur qui, à force de labeur, a conquis sur la lande inculte où ne poussaient que de maigres genêts un champ qui le nourrit, lui et sa famille, aime à rappeler les étapes de ses efforts, mais il considérerait comme une sorte de snob et de malade celui qui chercherait à reconstituer la lande et prétendrait en vivre.

Pour saint François la Bible était le livre de Dieu et plus

encore le livre de l'Église, celui qu'elle relit sans cesse avec des yeux toujours nouveaux.

***

La vie de saint François n'est au fond qu'un décalque de celle de Jésus, elle a voulu n'être que cela, mais François s'aperçut bientôt qu'il y a le frère spirituel qui imite selon l'esprit et le frère charnel.

Le décalque n'était en somme qu'une forme, qu'un mot tout à fait infirme pour exprimer le mystère de la vie sacrifiée.

François avait commencé par se donner avec cette passion et cet entraînement dont l'amour humain est la préfiguration.

Avait-il du Christ une vision un peu historique ? demande-t-on.

Oh ! l'insensée question.

Il en avait, comme saint Paul, une vision mystique. Il le voyait pauvre avec sa mère et ses apôtres, au Cénacle, humilié, jugé.

***

Il est bien évident qu'une foule de traits sont en quelque sorte coulés dans le moule biblique préexistant. Par exemple, tout le monde peut s'en apercevoir pour *Actus*, 48, où on sent l'influence du récit de la Pentecôte, la bénédiction de frère Bernard dominée par celui de l'histoire de Jacob, celui de la confection de la Règle qui s'assimile peu à peu des images venues du Sinaï.

Mais quand on prétend partir de là, et de là surtout, pour révoquer en doute certains faits, on exagère, on dépasse la mesure et le but, on ne voit pas que les influences qui se sont exercées sur les biographes se sont exercées déjà sur les personnages. Une vie sainte n'est jamais une improvisation, elle est imitation, communion.

Elle ne peut pas ne pas l'être, car si elle ne l'était pas, elle ne serait pas humble, et l'humilité est la condition primordiale de la sainteté. Être humble, c'est nous subordonner, voir notre infinie petitesse et la grandeur de la tâche à accomplir. Être humble, c'est mettre notre activité au service du mystère éternel et l'adorer.

Et quand on part pour ce voyage idéal, pour cette conquête des cimes, on s'informe d'un guide à suivre.

Il est fort possible que les biographes de frère Égide aient çà et là appuyé un peu le trait, mais il est bien certain que des biographes n'auraient pas pu inventer une imitation si joyeuse, si exacte et pourtant si libre, de la vie des anciens Pères.

***

Les premiers frères portaient la Bible suspendue au cou : *libros continue suos, videlicet bibliotecas in forulis a collo dependentes bajulantes.* (Matth. Paris Pertz SS. t. XXVIII, p. 397, l. 44.)

Qu'il ait cherché dans la Bible la réponse aux questions qui le préoccupaient, nous est montré par *Spec. Perf.*, 27, 12, 3 *Soc.* 29.

Sa connaissance, son assimilation de la Bible éclatent dans l'Office de la Passion.

***

La connaissance que saint François a de la Bible est à la fois pratique et sentimentale. Il voit les idées plus que les mots et les personnages plus que les idées, il évoque des images héroïques. Ni la question exégétique, ni la question historique ne se posent pour lui. Il est dans une galerie de portraits très vivants; c'est sa famille, sa vraie famille. Il converse avec eux, et chacun a quelque chose à lui dire. Il est littéralement environné d'une nuée de témoins.

La connaissance de la Bible qu'il y a dans frère Élie, *Epistola ad fratres de morte b. P.*, est différente, elle est verbale.

***

Le P. Van Ortroy (*An. Boll.*, t. XXIX, p. 451) montre (saint François) « trouvant en Césaire l'homme qu'il cherchait pour retoucher sa première Règle en y introduisant des citations de l'Écriture ».

C'est se méprendre sur le fond même de l'inspiration de François. Il suffit de lire les Opuscules pour s'apercevoir que celui qui les a écrits avait une parfaite connaissance de la Bible et n'avait besoin de personne pour lui trouver des passages pour orner la Règle.

L'erreur n'est pas moins grande si on ne voit pas que l'inspiration de François procède de la Bible. Il n'a pas commencé par faire la Règle et puis cherché dans la Bible des passages confirmant ces vues, des autorités, comme on disait alors: ce sont les récits de la mission des apôtres qui lui ont en quelque sorte dicté sa Règle, et non pas le contraire.

***

Ce que François répondit à un frère qui lui conseillait de se faire lire un passage des Prophètes (2 Cel. 3, 48) : *J'ai tellement fréquenté les Écritures qu'il me suffit maintenant de les méditer.*

***

La Bible est avant tout un document, le document de la révélation chrétienne ou, si l'on aime mieux, le document de l'histoire du peuple de Dieu.

Mais c'est le document à l'état brut.

La liturgie, le missel, le bréviaire, c'est le même document, mais vécu et utilisé par l'Église.

La Bible document est un immense musée conservant les fastes religieux de la partie de l'humanité à laquelle nous appartenons.

Dans la liturgie et le bréviaire c'est ce musée devenu vivant, cultivé, que l'Église nous invite à parcourir sous la conduite de ceux qui l'ont le mieux connu, exploité, où ils ont ouvert des routes, dont ils ont savouré les fruits, exploité les richesses, augmenté la fécondité.

François y trouvait l'Église, non pas seulement dans son passé et ses monuments, mais l'Église y poursuivant au jour le jour son œuvre éternelle, l'Église vivante et agissante, créatrice.

*
* *

Grégoire IX, François, Claire et la Pauvreté. — Grégoire avait, certes, le droit de ne pas partager les idées de saint François sur la Pauvreté et, en sa qualité de pape, il pouvait imposer les siennes. En fils soumis de l'Église, le réformateur ombrien était prêt à s'incliner devant toute décision de l'autorité légitime. Et les zélateurs de la Règle qui ne vivaient que pour rendre témoignage à la clarté et à l'intégrité de la pensée de leur maître étaient prêts à en faire autant. Malheureusement, Grégoire commit l'erreur de vouloir défendre ce point de vue, non pas en disant : « Vous me devez obéissance », mais en alléguant son intimité avec le saint, ce qui lui permettait de connaître sa pensée mieux que personne.

Ici, la position du pontife était indéfendable. François avait pris toutes les précautions nécessaires pour que sa pensée fût d'une clarté parfaite. Il avait défendu de l'interpréter parce qu'elle n'avait pas besoin d'interprétation.

Il existe de nos jours des personnes qui croient devoir défendre Grégoire contre les historiens qui tâchent d'exposer la pensée de François et leur disent : « Vous vous trompez, la pensée de François telle que vous la montrez est absurde,

parce qu'irréalisable. Une vaste société comme celle des Frères Mineurs ne pouvait pas continuer à vivre dans la pauvreté absolue. » — C'est bien possible, mais le rôle essentiel de l'historien n'est pas de montrer les conséquences auxquelles aboutiront les idées de son héros, mais bien de montrer fidèlement ce qu'elles ont été.

D'ailleurs, ceux qui, tout en exaltant saint François, le dépeignent comme un doux poète, incapable de rien comprendre aux réalités de la vie terrestre, et qui aurait infailliblement conduit sa barque au plus affreux naufrage, se sont-ils préoccupés de confronter leurs théories avec les faits historiques ?

Saint François et la Science. A propos des Chapitres de 1217 et 1218. — Désigner des frères chargés de la prédication n'était pas seulement réserver cette charge à un groupe, c'était aussi constituer un corps de professionnels qui, fatalement, avec les mœurs du moyen âge, deviendrait jaloux et orgueilleux de ses prérogatives.

Jusqu'à ce moment, la prédication franciscaine avait été essentiellement morale et pratique. Son but était d'éveiller les consciences, de les exciter à faire pénitence, pour les amener à Dieu et à son Église. Les premiers Franciscains s'étaient considérés comme les auxiliaires bénévoles de l'Église; ils ne songeaient pas plus à s'arroger l'administration des Sacrements qu'à s'immiscer dans l'enseignement doctrinal. Ils ne voulaient être que d'humbles rabatteurs.

Naturellement, ces vues de l'élite n'avaient pas pu s'imposer à tous les frères, avec la même force. Très vite, il dut se trouver, çà et là, des frères à la vie intérieure moins riche, qui ne trouvaient pas dans leur cœur les ressources nécessaires pour les faire brûler d'amour pour les âmes, et qui cherchaient ailleurs, dans leur mémoire, des recherches de style, des préciosités de pensée, des effets oratoires.

L'institution à part d'un groupe de prédicateurs devait donner à ces frères, qui n'avaient pas su saisir dans toute sa

perfection d'humilité l'idéal de saint François, une sorte d'encouragement. Ils purent se croire les précurseurs d'un mouvement qui contribuerait pour une grande part à la gloire de l'Ordre.

François comprit tout cela avec sa finesse ordinaire. A des signes nombreux, il vit que deux courants opposés étaient en train de se former qui pouvaient menacer l'union de sa famille spirituelle. Il sentit le besoin de rappeler à ceux de ses disciples qui étaient instruits et à ceux qui, peut-être, avaient déjà quelque réputation, avant d'entrer dans l'Ordre, qu'ils y avaient leur place toute naturelle, mais pour n'être que plus simples et plus humbles que leurs frères les plus humbles.

On peut penser aussi que la présence de saint Dominique a dû agir sur lui, l'amener à affirmer avec une force particulière un des caractères les plus originaux de sa fondation. Thomas de Celano nous a conservé le souvenir de ses réflexions d'alors, soit dans des conversations, soit dans ses allocutions (Cel. 3-123). Il montre avec une clarté parfaite les caractères fondamentaux de la prédication franciscaine et le devoir, pour ceux de ses disciples qui pensaient éblouir leurs auditeurs par l'étalage de leur science, de rester parfaitement simples et pratiques.

Ses paroles s'inspiraient d'un passage de saint Paul qui a joué un rôle spécial dans sa pensée et dans celle de quelques-uns de ses disciples : *Si quelqu'un d'entre vous pense être sage selon le monde, qu'il devienne fou pour devenir sage* (I Corinthiens, III, 18).

Nous verrons réapparaître sans cesse des idées analogues, sur les lèvres ou dans les écrits du patriarche de la pauvreté, mais à mesure que la brise du soir lui soufflera plus violente au visage, elles s'assombriront, se compliqueront de regrets, de soupirs, de craintes, de cauchemars. Les exhortations à l'humilité deviendront, en apparence du moins, la condamnation de la science et même sa malédiction.

Cette fois — en 1217 — saint François est bien loin d'en

être arrivé là. Il voit des nuages se formant à l'horizon, mais il ne songe pas du tout qu'ils pourraient être les avant-coureurs d'une terrible tempête.

Mais comme çà et là, quelques frères prédicateurs avaient contesté à leurs confrères le droit d'exhorter, il pense utile de constater dans la Règle ce qui allait de soi-même, depuis l'approbation de la Règle par Innocent III, à savoir que tous les frères, sans distinction, étaient autorisés à annoncer la pénitence. C'est de cette époque que date vraisemblablement le chapitre 21 de la Règle de 1221.

Les prédicateurs, par un entraînement fatal de circonstances, devaient, dès lors, — sans en avoir conscience et même en voulant tout le contraire, — devenir le péril le plus menaçant pour la pureté de la pensée franciscaine.

Amenés à apprécier la valeur de leur ministère d'après des signes tout à fait extérieurs et, en particulier, d'après leur succès auprès des foules, ils en arriveront à devenir plutôt des virtuoses de vertu que les humbles imitateurs de Celui qui a gravi le Calvaire.

Le prestige subit de François attirait fatalement dans l'orbite de l'Ordre une foule de gens parfaitement incapables de comprendre la profondeur de sa pensée. De là tant de pages où saint François s'efforce de faire comprendre à ses enfants la distance énorme qu'il y a entre des succès oratoires, ce qu'il appelait *vana gloria*, et la coopération efficace, lente, cachée, souvent invisible, à l'œuvre divine.

***

Le XIIe siècle finissant avait paru désespérer de la raison; jamais les mystiques contempteurs de la raison et de la curiosité scientifique, n'avaient été plus nombreux qu'au temps où l'école théologique de Saint-Victor de Paris fut dans sa gloire. Le XIIIe, au contraire, le plus intellectualiste du moyen âge, a eu passionnément confiance dans la raison; il a essayé de

savoir, il a voulu tout démontrer (Langlois, *Histoire de France*, Lavisse, III, 2e partie, page 387).

François a été fidèle, dans sa pensée et son enseignement, aux tendances du siècle dans lequel il était né et où sa pensée s'était éveillée.

On s'est fréquemment trompé à l'égard de celle-ci en en parlant comme si elle eût été fragmentaire, basée sur des impressions passagères, des impulsions sans lien, sans suite ni unité, pour ne pas dire contradictoires. Sous prétexte d'en faire un inspiré, on le représente comme un homme qui aurait à peine connu l'effort de la pensée cherchant la lumière, la vérité, le devoir. Or, toute cette activité a existé chez lui à un degré éminent dès avant sa conversion qui n'en a été qu'un épisode.

Innée, semble-t-il, chez lui, comme un élément de son caractère, elle y devient de plus en plus religieuse, au point que réflexion, considération, prière, termes qui reviennent sans cesse sous sa plume et sous celle de son biographe, frère Léon, arrivent à être synonymes et prennent un sens à la fois profond, idéal et expérimental, tout à fait original.

Chez lui tout se tient. Sa pensée est merveilleusement une, non pas de l'unité extérieure et fictive que confère un raisonnement logique à une suite de propositions, mais de l'unité intime et vivante que la semence porte en elle-même et qui fait qu'en se transformant sans cesse elle se réalise de plus en plus.

Il n'a pas eu besoin d'aller demander aux saints et aux réformateurs qui avaient vécu avant lui, ou à l'autorité ecclésiastique pour laquelle il avait un si sincère respect, ce qu'il doit faire quand il voit ses disciples tourmentés par le désir d'acquérir la science.

Celle-ci en elle-même ne lui fait pas peur. Lui qui chantait si volontiers le soleil du bon Dieu et les ailes de l'oiseau, bénissait bien volontiers les flots d'une lumière conquise par l'homme, et les autres progrès.

Ce qui le préoccupait, et avec combien de raison, c'était que, si le désir de savoir est légitime chez le frère mineur qui veut s'instruire par amour du prochain, il l'expose à une épreuve dans laquelle il risque de perdre irrémédiablement son âme.

Le désir de savoir peut devenir insensiblement égoïste, intéressé; il peut entraîner inconsciemment d'honnêtes jeunes gens jusqu'à la folie de l'orgueil.

Le frère mineur qui, en dehors de la réalisation de l'Évangile, ambitionnerait la science des rhéteurs ou celle des secrets divins ou terrestres, lui paraissait mettre l'esprit de pauvreté et d'humilité en un péril aussi grand que celui qui aurait essayé de sauvegarder sa chasteté en vivant au milieu des tentations charnelles.

C'est donc une erreur historique de faire de saint François un obscurantiste, mais c'en serait une autre de le représenter comme un promoteur de l'esprit scientifique moderne. Pour lui, le but de la vie, c'est l'amour de Dieu et du prochain, c'est le sacrifice. La science est bonne dans la mesure où elle aide l'homme à marcher dans cette voie. Elle est dangereuse dans la mesure où elle l'en détourne (1925-26).

***

Saint François et les règles monastiques. — A toutes les époques, il y a eu des gens qui ont établi un classement dans les ordres religieux en les jugeant, non d'après leur activité, mais d'après la sévérité de leur Règle, les privations, jeûnes, pénitences qu'elle impose.

Cette tournure d'esprit était fort répandue au XIIIe siècle comme de nos jours. Elle était celle du cardinal Hugolin. Elle n'était pas du tout celle de saint François.

Il n'avait, certes, aucun dédain pour leur règles de saint Augustin, de saint Benoît, de saint Bernard; il les connaissait bien mieux que ne le supposent beaucoup de ses historiens.

Mais, puisque l'Église était en train de tomber en ruine, il en conclut qu'il fallait penser à autre chose et, tout en ayant de la reconnaissance et de l'admiration pour ces hommes de Dieu, il chercha quel était le message nouveau qui pourrait ramener à Dieu ses contemporains, et il le trouva dans l'Évangile vécu.

***

Le Cantique du Soleil. — 2 Celano 2, 101, reproduit à peu près tout *Speculum Perfectionis*, 118; mais il en élimine tout doucement le cantique des créatures. L'a-t-il trouvé peu pieux, trop *joculator ?* (Voir pourtant 1 Celano, 80-81 (allusions).

Le Cantique du Soleil est la composition par laquelle François a marqué la dernière étape de sa pensée, la prise de possession de la nature. Chez lui, chaque période du travail de la pensée ou de ses vues pratiques a été concentrée (?) en un document écrit destiné à rester.

Cette prise de possession de la nature s'est réalisée comme la prise de possession de la Bible, lentement, profondément, par l'Église et pour l'Église. Depuis bien longtemps, il avait été impressionné par le charme de la nature, pris de pitié pour les animaux, maintenant il avait trouvé l'explication et la justification de sentiments qui auparavant étaient plus instinctifs.

Celano, en général plus préoccupé de littérature et de belles phrases, semble ici avoir voulu ne pas s'arrêter aux gestes extérieurs, et il rapproche avec grande raison ce moment de la vie du Poverello, de l'élan mystique du saint qui souffre sans cesse de douleurs comparables à celles de l'enfantement pour se délivrer et arriver à la glorieuse liberté des enfants de Dieu (Épître Romains, VIII). François communiait avec le mysticisme de l'apôtre des Nations.

Il sentait, lui aussi, la vie, l'espérance, qui animent toutes les créatures et, à son poste, selon ses moyens, il se considérait comme le collaborateur de ce travail universel.

Ces idées étaient du reste dans l'air. C'étaient celles qui, par exemple, inspiraient les bâtisseurs de cathédrales, lorsqu'ils réunissaient autour du sanctuaire, avec les chœurs des anges, les statues de tous les animaux connus de leur temps. C'est cet esprit de joie, d'amour pour toute la nature, se doublant bientôt d'un désir ardent de connaître les pays les plus lointains, qui en une génération amènera les disciples du Poverello jusqu'aux extrémités de l'Europe.

Le Cantique du Soleil ne joue plus qu'un rôle tout à fait restreint dans la vie des Franciscains modernes, mais (la trace ?) qu'il laissa au XIIIe siècle est pourtant loin d'avoir disparu.

François goûta, avec délices, toutes les beautés, toutes les grandeurs et les aspects de la nature. Quand il contemplait la nature, ceux qui le voyaient trouvaient qu'il semblait en extase dans le ciel et non sur la terre, tant la joie s'exhalait de toute sa personne. Puisant lui-même sans cesse à cette source, il voulut enseigner à tous les hommes, ses frères, à s'y consoler, à s'y vivifier, à y prendre conscience tout à la fois de la puissance et de la bonté de Dieu.

Qu'il ait eu raison de penser qu'on pourrait arriver à donner à l'âme de très humbles gens (une faculté de sensibilité nouvelle), pourquoi ne dirais-je pas que j'en ai sous les yeux une preuve aussi humble que convaincante. C'est un cahier d'écolier tout simple où un petit paysan ombrien qui fréquentait, il y a trente ans, l'école primaire de la Montesca, près de Città di Castello, a peint le *Cantique du Soleil* en se servant d'une boîte à couleurs de quelques sous. Que cet enfant ait été inspiré par la maîtresse d'école ou ait subi une autre influence morale ou religieuse, c'est possible et peut-être même sûr, mais la simplicité tout à fait originale de la pensée, la sincérité naïve, montrent chez le petit peintre une réelle netteté de vision... Les images qu'il produit prouvent qu'il avait d'abord voulu bien voir dans sa pensée les choses qu'il dessinait, puis que cette image toute rudimentaire avait excité chez lui des sentiments très forts d'admiration, de tristesse et, peut-être, de peur.

Si la pensée de François après tant de siècles est encore parfois si expressive et évocatrice, que ne devait-elle pas être lorsqu'elle se transmettait directement de lui à des foules qui l'aimaient, l'admiraient ? C'est un hymne à la beauté du monde extérieur, à la fois un enrichissement et un affinement, une exaltation des sens et de l'âme, de l'homme intérieur et extérieur. Par là, François préparait la Renaissance et lui donnait un but divin.

III

LE COURS DE STRASBOURG

Leçon inaugurale

Nous commençons aujourd'hui un cours qui, si Dieu le permet, nous occupera jusqu'à la fin de l'année académique. Nous lui consacrerons donc une trentaine de leçons.

Il y en a, sans doute, parmi vous qui sont un peu surpris : « Voilà, pensent-ils, une place bien considérable faite à un seul homme dans la chaire d'histoire de la Faculté de théologie protestante. Et quel homme! Un catholique, un moine, mort il y a 698 ans, trois siècles avant la Réforme, et qui n'eut jamais rien à faire avec le Protestantisme! »

Tout cela est parfaitement exact : L'office de la fête de saint François commence aux vêpres du 3 octobre par l'antienne :

> Franciscus vir catholicus
> Et totus apostolicus
> Ecclesiæ teneri
> Fidem romanæ docuit
> Presbyterosque monuit
> Præ cunctis revereri.

« François, homme catholique et tout apostolique, en-

seigna la fidélité à l'Église Romaine et recommanda de révérer les prêtres plus que tous les autres hommes. »

Cette antienne, qui résume le côté doctrinal de sa vie, est l'expression de la stricte vérité historique.

Mais, serez-vous très étonnés, Messieurs, si je vous dis que c'est précisément parce que saint François a été un catholique incomparable, le plus catholique des saints, qu'il me semble particulièrement intéressant pour nous, protestants?

Tous, nous voudrions, je le suppose du moins, connaître, apprécier ceux qui nous entourent, mais souvent nos tentatives et nos efforts dans ce but échouent piteusement, faute de savoir comment nous y prendre.

En étudiant saint François, nous ferons connaissance avec le plus grand saint que l'Église catholique ait engendré à travers les âges.

On pourrait dire, qu'en procédant ainsi, on juge sur une exception. C'est vrai. Mais y a-t-il grand mal à cela? Les réalités quotidiennes ne viendront-elles pas rectifier les erreurs possibles? Pour connaître l'Église n'est-il pas nécessaire de la connaître dans ce qui est son meilleur elle-même, plutôt qu'en fixant obstinément nos regards sur ses représentants les moins heureux?

Connaître un musicien de génie n'est-ce pas connaître et goûter ses chefs-d'œuvre? Comment connaître d'une autre façon celle qui, à travers les siècles, n'a pas seulement bercé et consolé l'humanité, mais lui a enseigné à lever les yeux vers les cimes, du haut desquelles seules, aujourd'hui, comme toujours, pourra descendre le salut?

Que saint François d'Assise soit encore tout vivant, tout actuel, est un fait reconnu par des hommes qui sont bien loin d'avoir la foi catholique.

Un matin de décembre 1884, Ernest Renan, à la fin d'une leçon d'hébreu au Collège de France, parlait à un petit groupe d'élèves qui, avant de sortir, l'avaient entouré. Ils espéraient qu'avec sa familiarité habituelle, il ajouterait à la leçon technique quelque réflexion d'ordre général, où l'on sentirait non pas le savant et l'érudit, mais le philosophe, le père, le vieillard au soir de la vie, plus préoccupé des choses éternelles qu'il ne voulait en avoir l'air. Anxieux, déjà à cette époque, devant la marée montante du matérialisme, il aimait à faire tout haut des réflexions qui apparaissaient à ces jeunes gens, comme des fragments anticipés de son testament spirituel.

Ce jour-là, répétant un verset de l'Évangile qui revenait souvent sur ses lèvres, il leur dit : « Oui, Marie a choisi la bonne part : ce qu'il y a de plus permanent au fond de l'histoire, c'est l'effort religieux. Là est l'âme, là est la vie. » Puis, regardant le sol, comme s'il y avait contemplé son tombeau ouvert, le visage illuminé de joie et d'un léger regret, il ajouta : « Quand je commençai à travailler, j'avais rêvé de consacrer ma vie à l'étude de trois périodes — Bénies soient les illusions de jeunesse! — Trois périodes: les origines du christianisme avec l'histoire d'Israël, la Révolution française, et la merveilleuse rénovation religieuse réalisée par saint François d'Assise.

« Je n'ai pu venir à bout que du premier tiers de mon programme, mais vous, Monsieur Leblond, dit-il à un jeune homme qui paraissait plein de santé, mais qui mourut peu de temps après, à la suite d'excès de travail, il faut que vous deveniez le créateur de l'histoire religieuse de la Révolution.

« Vous, dit-il à un autre (1), en lui mettant la main

(1) Cet « autre » était, on s'en doute bien, Paul Sabatier.

sur l'épaule pour l'empêcher de se dérober, vous serez l'historien séraphique. Je vous envie : saint François a toujours souri à ses historiens. Son œuvre initiale et son action sur les siècles suivants, n'ont jamais été complètement comprises. Il a sauvé l'Église au XIIIe siècle, et son esprit est resté étrangement vivant depuis lors. Nous avons besoin de lui. Si nous savons le vouloir, il reviendra.

« Vous vous rappelez que les moines d'Assise, jusqu'au siècle dernier, ont proclamé qu'il était debout, vivant, dans son tombeau. Cette jolie tradition n'est que le symbole populaire d'une profonde vérité historique : depuis son triomphe sous Innocent III, le mouvement franciscain a subi de nombreuses éclipses, mais elles n'ont jamais été totales, encore moins définitives. Quand certains de ses représentants ont laissé tomber le flambeau, il en est toujours surgi d'autres qui l'ont relevé, et qui ont trouvé les forces nécessaires pour rester fidèles à l'idéal de leur père spirituel... »

On vint lui rappeler qu'une voiture l'attendait, il y entra péniblement, et de la portière qu'il maintenait entr'ouverte, à la fois ému et enjoué, il leur dit : « Adieu, les enfants ! »

Huit ans plus tard, le 2 octobre 1892, Renan mourait presque à la veille de la fête du saint qui, disait-il, « lui voulait tant de bien ».

Il mourut, un ou deux ans avant le début du mouvement scientifique autour de la vie de saint François qu'il avait prévu, et auquel il aurait si vivement désiré collaborer.

Les années 1893 et 1894 marquent, en effet, une date importante pour l'histoire des biographies de saint Fran-

çois. Toutes celles qui ont paru depuis cette époque ont un air de famille et une âme commune qui font qu'elles se ressemblent toutes et qu'elles sont fondamentalement différentes des biographies écrites avant ces dates. Ces dernières forment, elles aussi, une famille très nette et très caractérisée.

Vous avez pensé, sans doute, que ce fait étrange doit s'expliquer par la découverte, en 1893, de quelque document sensationnel, qui aurait brusquement bouleversé de fond en comble la connaissance de la vie de saint François. C'est un peu cela, mais c'est pourtant beaucoup plus étrange encore. Il n'y a eu, en effet, ni découverte, ni document nouveau; il y a le fait très simple que, jusqu'en 1893, les historiens n'avaient pas songé à demander à saint François lui-même les bases essentielles de l'histoire de sa vie et de sa pensée. Ils avaient ses œuvres sous les yeux, mais l'idée ne leur venait pas d'aller leur demander autre chose que de l'édification et des directions morales. Dans les Règles, les prières, les lettres, les chants qui les composent, ils sentaient bien la piété caractéristique du Poverello, chaleureuse, pressante, émue; ils s'apercevaient bien que lorsqu'il recommande la pauvreté, sa voix se fait déchirante et tragique; mais, persuadés que c'était là le fruit de ses prières et de ses méditations, ils ne pensaient pas à les rattacher à sa vie terrestre, c'était pour eux sa vie cachée avec le Christ en Dieu. Et, certes, ils n'avaient pas tort, puisque la vie mystique a joué dans son existence un rôle essentiel et continu; cependant ses appels à Dieu, ses conversations avec le Christ étaient la suite naturelle des événements de sa vie et, par conséquent, s'y rattachent. Chacune des lignes qu'il a écrites ou dictées est ainsi le prolongement

d'un fait. Les relations entre tous ces documents et les circonstances qui les ont provoqués peuvent être recherchées, et une critique prudente arrive, en général, à les fixer avec une suffisante sécurité.

S'il est rare que François fournisse des indications sur les faits extérieurs de sa vie, il a, sans y prendre garde, laissé dans ses Opuscules, une sorte d'autobiographie qui illumine l'histoire de sa pensée et de la crise qui fut le drame de sa vie.

C'est ainsi que l'étude de ses œuvres a renouvelé sa biographie de fond en comble, en lui donnant une base d'une authenticité incontestable : de plus, elle a montré dans ces mêmes œuvres une sorte de pierre de touche pour éprouver et fixer la valeur relative des biographies primitives, qui ont en général servi de point de départ aux historiens modernes.

Ces biographies primitives, je veux dire celles qui s'échelonnent de 1227 à 1270, se copient les unes les autres. C'était dans les mœurs du temps, et il ne faut pas appliquer aux hagiographes du XIIIe siècle nos idées actuelles à cet égard. Les critiques récents qui ont cru pouvoir affirmer que saint Bonaventure, en découpant dans Thomas de Celano sa célèbre légende de saint François, a rendu hommage à la valeur historique des œuvres de son prédécesseur, ont été, peut-être inconsciemment, amenés à servir une cause qui n'est pas celle de la simple réalité historique.

D'un autre côté, ceux qui, devant les emprunts continuels de saint Bonaventure à Thomas de Celano, ont crié au plagiat, n'ont pas été mieux inspirés, puisque l'idée honteuse que comporte le terme de plagiat n'existait pas au XIIIe siècle.

Tout en copiant beaucoup, ces auteurs n'ont pas copié toujours. Il y en a qui copient, mais en abrégeant sans cesse, d'autres copient, et développent presque continuellement, tantôt en ajoutant à leur texte de base des éléments empruntés à d'autres textes plus développés, parfois aussi ils puisent tout simplement dans leur imagination. D'autres, enfin, combinent ces divers systèmes.

Il est facile de deviner combien ces documents, si souvent identiques et si souvent, tout à coup, fort différents, plongent le critique dans des perplexités qui, au premier abord, paraissent inextricables.

Un examen attentif arrive pourtant à le tirer d'embarras : il permet, en effet, de dresser l'arbre généalogique des divers membres d'une documentation de ce genre et de montrer comment ils procèdent les uns des autres. Ce résultat, déjà considérable, est encore insuffisant : l'historien a besoin de beaucoup plus; il faut qu'il sache non seulement à quel rang doivent se classer les diverses biographies primitives, mais qu'il puisse déterminer d'une façon nette et précise la dose de confiance que mérite chacune d'elles. Comment arriver à cela?

Jusqu'aux environs de la fin du siècle dernier, on n'avait guère essayé d'appliquer les méthodes critiques à la vie de saint François. Racontée par les *Fioretti*, elle est si poétique et si délicate qu'on l'estimait très fragile. On hésitait à l'aborder, et au fond de cette hésitation il y avait un réel manque de foi : la persuasion trop évidente que la vie de François ne résisterait pas plus que bien d'autres au marteau des critiques.

Eux ne se découragèrent pas : ils montrèrent qu'il suffit, pour être fixé sur la valeur relative des plus anciennes biographies de François, de les rapprocher de ses écrits

authentiques. De cette confrontation jaillit la lumière : il est bien évident, en effet, que la biographie la plus vraie sera celle qui concorde le mieux avec la pensée et les volontés du saint, fixées par lui dans ses œuvres avec une précision et une clarté qui ne laissent rien à désirer.

Telle est l'idée toute simple et élémentaire qui a amené, vers 1893, un changement profond dans tous les travaux qui ont eu la vie de saint François pour objet.

Il suffit de les parcourir pour voir combien la valeur historique de presque tous est supérieure à celle des travaux antérieurs. A peu près tous débutent par la critique des sources et placent au premier rang de ces sources les écrits de François.

Une autre constatation aussi heureuse qu'inattendue s'impose dès l'abord, c'est qu'en devenant, depuis une trentaine d'années, sans cesse plus scientifique, la biographie du patriarche de la pauvreté est devenue, non seulement plus solide, mais plus belle, plus émouvante, plus forte, infiniment plus communicative et plus efficace — je veux dire plus capable d'agir sur les cœurs et sur les volontés, de continuer, dans ces tristes journées d'après-guerre, l'œuvre du réformateur ombrien.

C'est comme une résurrection du saint lui-même que nous devons à la science; et depuis trente ans elle ne cesse d'avoir les conséquences les plus heureuses, à la fois sur le terrain de l'histoire, et sur le terrain religieux. Je ne puis songer à établir ici la nomenclature des études d'ensemble sur les sources franciscaines qui ont été publiées dans tous les pays du monde civilisé. Au début quelques esprits chagrins avaient pensé que cette belle ardeur ne pourrait pas continuer bien longtemps, que c'était un snobisme élégant, un engouement passager

qui durerait ce que durent les modes. Ces prophètes désabusés ne sont plus là, hélas! pour constater eux-mêmes la vanité des prévisions que, par je ne sais quelle aberration d'esprit, ils brandissaient comme des menaces, pour tâcher d'arrêter le mouvement des études franciscaines.

Il y a trente ans qu'il a commencé, et, bien loin de perdre le souffle, il ne cesse pas de s'étendre, et, ce qui vaut mieux encore, de s'intensifier et de s'approfondir. Dans presque toutes les régions du monde il est organisé, possède des périodiques dont la valeur scientifique augmente continûment. Il serait fastidieux d'indiquer ici toutes les revues franciscaines qui, en de gros cahiers trimestriels, publient des travaux inspirés des meilleures méthodes critiques. Je n'en nommerai qu'une dont on peut bien dire qu'elle est un modèle du genre : je veux parler de l'*Archivum Franciscanum Historicum*, publié à Quaracchi, près de Florence, par une équipe de savants et de chercheurs qui ont fait leurs preuves. Ils appartiennent à l'Ordre des Frères Mineurs, ce qui ne les empêche pas d'ouvrir leurs colonnes aux travaux que leur offrent les collaborateurs les plus divers. Ils les acceptent à une seule condition : celle qu'ils soient strictement scientifiques.

C'est en feuilletant les gros fascicules de cette Revue qu'on peut se rendre compte de l'intensité croissante des recherches franciscaines, et avoir des notices sommaires sur les livres et les articles nouveaux qui intéressent de près ou de loin ces études.

Qu'il me soit permis d'envoyer d'ici un respectueux salut et le vœu traditionnel *ad multos annos*, à deux de nos concitoyens alsaciens qui ont été depuis longtemps

les organisateurs et les éminents collaborateurs de l'*Archivum*, les RR. PP. Michel Bihl et Livier Oliger, O. F. M.

Ce que nous avons appelé tout à l'heure la résurrection de saint François n'a pas eu seulement pour résultat le magnifique mouvement scientifique, dont nous venons de parler, elle a été le point de départ tout naturel d'un réveil de l'idéal poursuivi par le fervent apôtre de la pauvreté.

N'est-il pas bien remarquable que ce mouvement religieux, conséquence d'un mouvement scientifique, se propage jusque dans les milieux où on ne pouvait guère l'attendre : les milieux protestants? Il ne s'y propage pas, remarquez-le bien, comme une tentative insidieuse de pénétration catholique dans nos rangs, comme une infiltration, pour me servir d'un mot qui naguère fit fortune. En aucune façon. Ce ne sont pas des catholiques qui l'ont exporté, mais des protestants qui l'ont importé. Ce sont des représentants des églises issues de la Réforme qui vont, sans hésitation ni crainte, au-devant de saint François, sans la moindre idée d'abjurer entre ses mains, et qui lui disent : « Nous t'aimons. Tu nous apparais comme la plus pure création de Dieu, après celle dont le nom est au-dessus de tous les autres noms. Nous sommes las des vaines polémiques qui engendrent les malentendus, les haines et l'orgueil. Durant ta vie terrestre tu n'as pas discuté, tu es monté au Calvaire, à la suite du Christ éternellement béni. Nous voudrions tâcher d'en faire autant. »

Des rapports ainsi engagés, entre personnes qui semblaient fort étrangères les unes aux autres, sont nés des sentiments qu'il serait difficile de caractériser et de raconter. Les âmes ont leurs secrets qu'elles sont parfois incapables de se raconter à elles-mêmes. Mais qui sait

quels peuvent être les résultats d'un mouvement du cœur, qui commence avec tant de simplicité et de sincérité?

Mais si je ne vous indiquais pas quelques faits précis, peut-être pourriez-vous penser que je m'exagère la place qu'occupe saint François dans les préoccupations de nos coreligionnaires. Je ne vous en citerai que deux, tous les deux publics et récents. Peut-être vous apparaîtront-ils comme les symptômes inattendus de courants nouveaux.

Le premier s'est passé en Angleterre, à Canterbury, le 10 septembre dernier. Il n'y a donc que trois mois.

Les voyageurs, qui sont arrivés inopinément dans cette ville ce jour-là, ont pu jouir d'un spectacle auquel ils ne pouvaient guère s'attendre, s'ils n'avaient pas été prévenus.

Canterbury est, vous le savez, la capitale spirituelle de l'Angleterre; c'est de là que le christianisme s'est répandu dans le reste du pays, et les Anglais en songeant à elle disent avec raison *Ave, Mater Angliae.*

Si les tours de sa cathédrale ne sont pas comparables à la flèche de Strasbourg, la nef paraît immense à côté de la nôtre, et elle est le siège de l'archevêque-primat de toute la communion anglicane, qui étend sa juridiction, non seulement sur les parties anglicanes de l'Écosse et de l'Irlande, mais sur le Canada, les Antilles, l'Australie, l'Inde, Ceylan, l'Afrique du Sud, le Japon et les contrées d'Amérique rattachées à l'Église protestante épiscopale.

Or, le 10 septembre dernier, on vit, dès le matin, cette ville envahie par des visiteurs qui ne ressemblaient guère aux touristes qu'on y rencontre d'habitude : des trains spéciaux déversaient à la gare une foule de gens où se mêlaient les éléments les plus divers de la société.

En suivant le flot, on s'apercevait qu'il se subdivisait bientôt en deux grands courants, l'un se dirigeant vers la petite église Saint-Thomas-Martyr, qui est une église catholique romaine, et l'autre vers la vénérable cathédrale, métropole de l'Église anglicane.

Chose étrange, ces deux courants séparés étaient pourtant venus à Canterbury pour célébrer une seule et même solennité, une fête en l'honneur de saint François et, plus spécialement, en mémoire du 700e anniversaire de l'arrivée de sept pauvres frères Mineurs envoyés d'Assise par saint François, et qui, le 10 septembre 1224, avaient fait, inaperçus, leur entrée dans la ville sainte de l'Angleterre.

Aux étrangers qui voulaient en savoir davantage on remit un programme complet de la journée, où ils purent voir annoncés, côte à côte, les offices catholiques de la petite église de Saint-Thomas-Martyr, sous la présidence du cardinal Bourne et avec sermon de Mgr Casartelli, évêque de Salford, et ceux de la cathédrale anglicane avec le panégyrique de saint François par le docteur W. H. Frere, évêque de Truro.

L'église Saint-Thomas-Martyr fut naturellement trop petite pour contenir le flot des fidèles qui auraient voulu y entrer; mais la cathédrale anglicane, malgré ses extraordinaires proportions, était remplie bien avant l'heure, et il en fut de même, l'après-midi, pour une conférence intitulée : *Le Message de saint François a-t-il perdu son opportunité et son efficacité* (1) ? où l'on put voir, mélangés à la foule dont une partie ne cessait pas d'assiéger les portes, des groupes de Franciscains de toutes les obédiences, d'autres moines aussi, Dominicains, Bénédictins, et

(1) Conférence faite par Paul Sabatier. (*Note de l'éditeur.*)

même çà et là des religieuses, qui avaient voulu, elles aussi, s'associer à cette fête.

Quelques instants après, protestants et catholiques, comme aussi leur clergé respectif, se retrouvaient dans les jardins qui furent jadis l'emplacement du terrain cédé aux premiers Franciscains pour s'y bâtir un modeste refuge. A force de recherches et de patience, le propriétaire actuel a pu reconstituer cette historique demeure, singulièrement émouvante par sa pauvreté et par les grands et nobles souvenirs qu'elle évoque.

On ne saurait songer à exposer ici tous les détails d'un programme si touffu, débordant de sens historique, religieux et artistique : sa réalisation, qui fut merveilleuse, suppose la collaboration intense depuis de longues années de volontés désintéressées et concordantes.

Est-il possible de penser qu'un pareil concert d'âmes et d'activités n'ait pas de durables conséquences et soit sans lendemain? Poser la question, c'est la résoudre. La Cité de Canterbury et, avec elle, toute la Grande-Bretagne, ont montré, ce jour-là, la force spirituelle que constituent pour un peuple ses souvenirs historiques, quand il sait y trouver un programme d'avenir, de progrès et de fraternité civiques.

Le second fait que je désire vous signaler et qui montre combien la pensée de saint François pénètre le protestantisme, est aussi symptomatique que le précédent.

Il s'est passé tout près de nous, à cette Faculté de théologie protestante de Paris qui fut, lors de sa fondation, la fille et l'émanation de la glorieuse Faculté de Strasbourg, et à laquelle nous nous sentons unis par des liens singulièrement puissants.

Là, le 7 novembre 1923, à l'occasion de la séance solennelle pour la rentrée des cours, dans sa leçon d'ouverture que je voudrais pouvoir vous lire tout entière, un professeur qui porte un nom cher à tous les protestants de France, M. Wilfred Monod, a parlé, comme un réformateur sans peur et sans reproche, des lacunes de notre vie religieuse et de notre vie ecclésiastique. Ceux qui liront cet examen de conscience, en s'efforçant de comprendre les sentiments de dévouement à Dieu, à son Christ, à l'Église, qui l'ont inspiré, se sentiront troublés dans leurs habitudes, bouleversés, peut-être, dans leurs préjugés, mais ils se trouveront obligés d'acquiescer dans leur for intérieur, s'ils en ont un, à des idées contre la réalisation desquelles ils se révolteront probablement, parce qu'elles dérangeraient leur vie, et qu'ils sont trop enlisés. Mais qui sait? l'enlisement devient, à certains instants, un supplice épouvantable. L'heure du désespoir est parfois l'heure de Dieu. Ces pages de Wilfred Monod deviendront, nous devons l'espérer, pour des collectivités paralytiques aussi bien que pour des individus, un programme de guérison et de vie.

Voulez-vous me permettre de vous en citer quelques fragments, ne serait-ce que pour vous montrer la sève puissante qui y circule?

« Il y a un spiritualisme intrépide qui risque d'aboutir aux mêmes résultats que le panthéisme athée. En effet, si Dieu est théoriquement partout, il n'est pratiquement nulle part; comment déceler, désormais, sa présence? Renoncer aux symboles cultuels, ce n'est pas nécessairement spiritualiser la religion, mais la volatiliser. Non que l'expérience religieuse dans le for intérieur, doive

disparaître fatalement avec ses énonciations extérieures; l'affirmer serait un non-sens. Néanmoins, de *telles manifestations expriment et fortifient l'expérience, comme le langage incarne et précise la pensée.* En théorie, une religion tout intime est une religion parfaite, sinon complète. Mais, une piété pareillement idéalisée est-elle concevable ou désirable, dans l'état présent de la mentalité générale? La métaphysique l'accueille, la psychologie l'écarte. Or, c'est ici que le protestantisme montre le défaut de la cuirasse.

« L'ambition de retourner au modèle scripturaire de l'Église primitive l'a parfois égaré. Le christianisme n'étant point, dans son essence, une religion cultuelle, mais un mouvement prophétique et spirituel, les protestants eurent tendance à diminuer l'importance des pratiques régulières de piété. Telles n'étaient point, certes, leurs intentions; nos pères bravèrent la mort pour maintenir les Assemblées du Désert; mais la logique interne d'un système, longtemps voilée peut-être, finit toujours par triompher des sentiments et des institutions qui en masquaient le ressort caché.

« Jusqu'où les protestants ont-ils glissé, peu à peu, sur une voie dangereuse? Mon propos est d'apporter les éléments d'une réponse à cette question, en me bornant à des remarques fort simples sur un thème volontairement circonscrit. »

Et plus loin :

« Les actes, symboles vivants, ont leur mission préceptorale. Nos attitudes peuvent servir d'avertissement et de « *garde à vous* » pour notre âme. Il est utile de prier à des moments fixés; les catholiques sont rappelés vers Dieu, trois fois par jour, par l'*Angelus*. Sachons invoquer

le Saint-Esprit, non seulement le matin et le soir, mais surtout au milieu de la journée, par un fervent *Veni Creator* prononcé en bon français, dans la communion de l'Église universelle. Pourquoi ne pas adopter, entre protestants, une règle spirituelle qui consisterait à réciter les Béatitudes au début de l'après-midi?

« Et chaque vendredi, en souvenir du sacrifice consommé sur le Golgotha, pourquoi ne pas transcrire dans un cahier consacré, quelque hommage ancien ou moderne rendu à Notre-Seigneur Jésus-Christ? »

Il semble, Messieurs, que nous soyons bien loin de saint François. En réalité nous en sommes tout près. Les réflexions de l'éminent professeur de Paris sur la nécessité d'organiser dans le protestantisme la vie intérieure et même la vie contemplative, de faire une part dans la formation des futurs pasteurs à l'éducation mystique, et de les initier, ainsi que nos élites religieuses, à la haute spiritualité, avaient pour but de préparer ses auditeurs à comprendre comment il était arrivé à l'idée de créer dans le protestantisme une institution dont l'inspiration vient en droite ligne de saint François d'Assise.

Mais ici, pour être sûr de ne pas altérer, si peu que ce soit, la pensée de mon collègue, il vaut mieux le citer textuellement.

Il disait en terminant :

« L'heure est si grave, que je formulerai toute ma pensée. Pourquoi ne point créer, dans nos églises, une milice analogue à celle du Tiers-Ordre franciscain, humble et silencieuse armée internationale, éprise de pureté, de charité, de pauvreté volontaire?

« Il faudra bien que le protestantisme français, de-

vant les immenses problèmes légués par la guerre, propose aux catéchumènes les plus sincères et les plus sérieux un idéal de ce genre. Comme on accepte la *loi de l'éclaireur*, comme on signe un engagement d'abstinence, les ligueurs pour la vie évangélique vraiment conséquente, les « Volontaires chrétiens de l'après-guerre », se lieraient par des règles précises, en vue de leur propre sanctification. En cela ils seraient simplement fidèles aux Engagements des catéchumènes.

« Malgré les critiques prévues, malgré les rappels à une liberté chrétienne qui n'est point en cause, malgré les accusations inévitables, mais contradictoires, de puritanisme et de catholicisme, de légalisme et de mysticisme, il faudra bien que les nouveaux chevaliers d'un *Tiers-Ordre* laïque s'engagent, tout en vivant dans le monde, à s'affranchir de la stupide et stérile mondanité qui paralyse tant d'intelligences, rétrécit tant de cœurs, endurcit tant de consciences : organisation du courage en temps de paix, organisation de l'indépendance évangélique à l'égard du barbare qu'en dira-t-on.

« Je m'arrête. Pour conclure, je tiens à déclarer non sans hésitation, mais en hommage à « l'Esprit qui souffle où il veut » et avec crainte et tremblement, que le Tiers-Ordre protestant a cessé d'être un rêve pour devenir une réalité. Il existe. Obscurément, lentement, il a élaboré ses principes; il s'exerce à pratiquer ses règles; il a groupé ses premiers et humbles « novices ». Et voici l'article final des Statuts constitutifs : *Les Veilleurs* forment désormais entre eux une Ligue pour la vie sainte et la vie simple, une confrérie ou camaraderie d'associés qui, sur les ruines de la civilisation et dans la courageuse espérance d'une ère nouvelle, veulent esquisser pratiquement au sein de

Là, le 7 novembre 1923, à l'occasion de la séance solennelle pour la rentrée des cours, dans sa leçon d'ouverture que je voudrais pouvoir vous lire tout entière, un professeur qui porte un nom cher à tous les protestants de France, M. Wilfred Monod, a parlé, comme un réformateur sans peur et sans reproche, des lacunes de notre vie religieuse et de notre vie ecclésiastique. Ceux qui liront cet examen de conscience, en s'efforçant de comprendre les sentiments de dévouement à Dieu, à son Christ, à l'Église, qui l'ont inspiré, se sentiront troublés dans leurs habitudes, bouleversés, peut-être, dans leurs préjugés, mais ils se trouveront obligés d'acquiescer dans leur for intérieur, s'ils en ont un, à des idées contre la réalisation desquelles ils se révolteront probablement, parce qu'elles dérangeraient leur vie, et qu'ils sont trop enlisés. Mais qui sait? l'enlisement devient, à certains instants, un supplice épouvantable. L'heure du désespoir est parfois l'heure de Dieu. Ces pages de Wilfred Monod deviendront, nous devons l'espérer, pour des collectivités paralytiques aussi bien que pour des individus, un programme de guérison et de vie.

Voulez-vous me permettre de vous en citer quelques fragments, ne serait-ce que pour vous montrer la sève puissante qui y circule?

« Il y a un spiritualisme intrépide qui risque d'aboutir aux mêmes résultats que le panthéisme athée. En effet, si Dieu est théoriquement partout, il n'est pratiquement nulle part; comment déceler, désormais, sa présence? Renoncer aux symboles cultuels, ce n'est pas nécessairement spiritualiser la religion, mais la volatiliser. Non que l'expérience religieuse dans le for intérieur, doive

disparaître fatalement avec ses énonciations extérieures; l'affirmer serait un non-sens. Néanmoins, de *telles manifestations expriment et fortifient l'expérience, comme le langage incarne et précise la pensée.* En théorie, une religion tout intime est une religion parfaite, sinon complète. Mais, une piété pareillement idéalisée est-elle concevable ou désirable, dans l'état présent de la mentalité générale? La métaphysique l'accueille, la psychologie l'écarte. Or, c'est ici que le protestantisme montre le défaut de la cuirasse.

« L'ambition de retourner au modèle scripturaire de l'Église primitive l'a parfois égaré. Le christianisme n'étant point, dans son essence, une religion cultuelle, mais un mouvement prophétique et spirituel, les protestants eurent tendance à diminuer l'importance des pratiques régulières de piété. Telles n'étaient point, certes, leurs intentions; nos pères bravèrent la mort pour maintenir les Assemblées du Désert; mais la logique interne d'un système, longtemps voilée peut-être, finit toujours par triompher des sentiments et des institutions qui en masquaient le ressort caché.

« Jusqu'où les protestants ont-ils glissé, peu à peu, sur une voie dangereuse? Mon propos est d'apporter les éléments d'une réponse à cette question, en me bornant à des remarques fort simples sur un thème volontairement circonscrit. »

Et plus loin :

« Les actes, symboles vivants, ont leur mission préceptorale. Nos attitudes peuvent servir d'avertissement et de « *garde à vous* » pour notre âme. Il est utile de prier à des moments fixés; les catholiques sont rappelés vers Dieu, trois fois par jour, par l'*Angelus*. Sachons invoquer

le Saint-Esprit, non seulement le matin et le soir, mais surtout au milieu de la journée, par un fervent *Veni Creator* prononcé en bon français, dans la communion de l'Église universelle. Pourquoi ne pas adopter, entre protestants, une règle spirituelle qui consisterait à réciter les Béatitudes au début de l'après-midi?

« Et chaque vendredi, en souvenir du sacrifice consommé sur le Golgotha, pourquoi ne pas transcrire dans un cahier consacré, quelque hommage ancien ou moderne rendu à Notre-Seigneur Jésus-Christ? »

Il semble, Messieurs, que nous soyons bien loin de saint François. En réalité nous en sommes tout près. Les réflexions de l'éminent professeur de Paris sur la nécessité d'organiser dans le protestantisme la vie intérieure et même la vie contemplative, de faire une part dans la formation des futurs pasteurs à l'éducation mystique, et de les initier, ainsi que nos élites religieuses, à la haute spiritualité, avaient pour but de préparer ses auditeurs à comprendre comment il était arrivé à l'idée de créer dans le protestantisme une institution dont l'inspiration vient en droite ligne de saint François d'Assise.

Mais ici, pour être sûr de ne pas altérer, si peu que ce soit, la pensée de mon collègue, il vaut mieux le citer textuellement.

Il disait en terminant :

« L'heure est si grave, que je formulerai toute ma pensée. Pourquoi ne point créer, dans nos églises, une milice analogue à celle du Tiers-Ordre franciscain, humble et silencieuse armée internationale, éprise de pureté, de charité, de pauvreté volontaire?

« Il faudra bien que le protestantisme français, de-

vant les immenses problèmes légués par la guerre, propose aux catéchumènes les plus sincères et les plus sérieux un idéal de ce genre. Comme on accepte la *loi de l'éclaireur*, comme on signe un engagement d'abstinence, les ligueurs pour la vie évangélique vraiment conséquente, les « Volontaires chrétiens de l'après-guerre », se lieraient par des règles précises, en vue de leur propre sanctification. En cela ils seraient simplement fidèles aux Engagements des catéchumènes.

« Malgré les critiques prévues, malgré les rappels à une liberté chrétienne qui n'est point en cause, malgré les accusations inévitables, mais contradictoires, de puritanisme et de catholicisme, de légalisme et de mysticisme, il faudra bien que les nouveaux chevaliers d'un *Tiers-Ordre* laïque s'engagent, tout en vivant dans le monde, à s'affranchir de la stupide et stérile mondanité qui paralyse tant d'intelligences, rétrécit tant de cœurs, endurcit tant de consciences : organisation du courage en temps de paix, organisation de l'indépendance évangélique à l'égard du barbare qu'en dira-t-on.

« Je m'arrête. Pour conclure, je tiens à déclarer non sans hésitation, mais en hommage à « l'Esprit qui souffle où il veut » et avec crainte et tremblement, que le Tiers-Ordre protestant a cessé d'être un rêve pour devenir une réalité. Il existe. Obscurément, lentement, il a élaboré ses principes; il s'exerce à pratiquer ses règles; il a groupé ses premiers et humbles « novices ». Et voici l'article final des Statuts constitutifs : *Les Veilleurs* forment désormais entre eux une Ligue pour la vie sainte et la vie simple, une confrérie ou camaraderie d'associés qui, sur les ruines de la civilisation et dans la courageuse espérance d'une ère nouvelle, veulent esquisser pratiquement au sein de

nos églises protestantes une moderne Imitation de Jésus-Christ. »

Devant une foi si ardente, Mesdames et Messieurs, n'a-t-on pas le droit de dire que la journée du 7 novembre 1923, où cette déclaration a été faite, marque une date importante dans l'histoire du protestantisme français et l'éclosion dans son sein d'un esprit nouveau?

Après les paroles de M. Wilfred Monod nous voudrons tous nous recueillir et méditer. Dans les jours obscurs que nous traversons, il a senti l'impératif devoir de dire, modestement et simplement, les préoccupations dont son cœur de chrétien était harcelé.

Les âmes qui veulent complètement réaliser la vie chrétienne, en y mettant de l'héroïsme s'il le faut, sont plus nombreuses qu'on ne pense. Nous devons respect et reconnaissance à celui qui veut les réunir et hâter ainsi le jour où il n'y aura plus qu'un seul troupeau sous un seul Pasteur.

DEUXIÈME LEÇON

La jeunesse de saint François

Saint François fait mentir le proverbe : nul n'est prophète en son pays. C'est un héros national dont la gloire n'a jamais pâli. L'admiration affectueuse que toute l'Italie professe pour lui ne s'est jamais démentie. Même ceux d'entre ses enfants qui quittent la mère patrie pour émigrer dans de lointaines contrées, emportent le souvenir du saint d'Assise comme le plus précieux bijou du trésor qui leur appartient à tous et à chacun, trésor spirituel dont aucun accident ne peut les dépouiller.

Si, parmi eux, il s'en trouve parfois, quoique bien rarement, qui, entraînés par l'incrédulité des milieux dans lesquels ils se trouvent jetés, perdent la foi catholique, il y a une foi qu'ils ne perdent jamais, que je sache, c'est la foi en saint François.

Un Italien peut devenir propagateur d'athéisme, mais il serait bien difficile d'en trouver un, ayant cessé de s'enthousiasmer pour saint François.

Quelque chose d'analogue se passe pour l'Alighieri.

Saint François et Dante sont, en effet, bien souvent associés dans la pensée italienne, non seulement parce que le saint a préparé le poète, et que le poète a mieux

que personne chanté le saint, mais surtout parce qu'ils sont comme deux divinités tutélaires de l'Italie, symboles de son unité, de sa gloire, de la direction de sa pensée et de sa mission parmi les autres peuples.

Mais, si le nom de l'*Altissimo poeta* pénètre partout où est planté le drapeau italien, l'étude de son immortel chef-d'œuvre est pourtant réservée à une élite intellectuelle. L'influence morale et religieuse de saint François, au contraire, est la même dans tous les rangs de la société, les plus humbles comme les plus élevés.

Heureux les pays qui ont ainsi conscience de la valeur de leur patrimoine spirituel, savent le faire valoir et s'en montrer dignes! Ces sentiments sont un des plus nobles traits de toute la nation italienne et la mettent fort au-dessus de certaines autres qui se croient plus raisonnables, parce qu'elles ne songent guère qu'aux réalités matérielles et immédiates.

S'il en est ainsi dans les parties les plus écartées de la péninsule, on peut s'imaginer ce qu'il en est dans le centre, en Toscane, dans les Marches, les Abruzzes et surtout en Ombrie, cette province où il naquit. Depuis de longs siècles, elle avait été déjà policée par la civilisation étrusque, puis par la civilisation romaine, qui, malgré les tremblements de terre et les fréquentes guerres, ont laissé son sol tout émaillé de monuments d'une rare beauté.

Là, et surtout à Assise, sa mémoire est restée toute vivante, tout actuelle, si vivante qu'elle continue à y renouveler sans cesse sa légende. Grand péril pour elle, car une légende qui est en un perpétuel devenir, risque bien, en vivant, de se surcharger d'éléments hétérogènes, banaux et vulgaires, qui lui enlèveront son caractère primitif et la feront devenir insipide.

Eh bien, non. Les Assisiates d'il y a septc ents ans ont vu de trop près leur saint concitoyen, ils l'ont trop admiré, trop bien compris sa fine originalité, sa foncière noblesse, sa générosité, ils ont trop vibré à l'unisson de ses émotions, de ses espoirs, de ses découragements, pour que son portrait moral, une fois gravé dans leur esprit, ait pu se déformer, perdre ses traits caractéristiques et devenir celui d'un saint quelconque. Les récits, en partie peut-être traditionnels, en partie certainement transformés, qui se racontent de nos jours dans les environs de la Cité séraphique, ne ressemblent en rien aux mornes histoires surchargées d'un merveilleux de mauvais aloi qui s'ajoutent dans d'autres contrées à la vie des saints locaux.

Les enfants de toutes les écoles élémentaires de l'Ombrie ont eu les *Fioretti* entre les mains, comme une sorte de Bible locale, et ils ne risquent pas d'oublier le fameux et incomparable chapitre sur la joie parfaite où saint François lui-même enseigne qu'elle n'est point dans les miracles, même si on pouvait ressusciter des morts de quatre jours.

C'est souvent bien avant d'arriver à Assise qu'on commence à comprendre le rôle que le souvenir de François joue encore constamment dans la pensée des habitants de la contrée. Si on arrive du côté de Rome, et qu'on ait la chance de voyager en 3e classe, où l'on est bien plus facilement en contact avec les gens du pays, on assiste souvent à des scènes de nature à fournir de précieuses indications sur ce que pensent les autres voyageurs. La population de la contrée est très sociable, à la fois curieuse et très complaisante : désireuse de rendre service. Pour peu qu'un voyageur ne se blottisse pas farouchement dans son coin, les lèvres cadenassées, son voisin

cherche à lier conversation avec lui, à savoir d'où il vient, où il va et, s'il devine en lui un étranger, n'hésite guère à lui dire : « Vous allez à Assise, vous y serez à telle heure. Vous avez hâte d'arriver, n'est-ce pas? Mais déjà avant d'arriver à Spolète on voit toute la cité et toute la vallée ombrienne. Ah! que c'est beau! Je vous indiquerai tout. »

Cette hâte de voir Assise, même de très loin, les habitants du pays ne l'attribuent si volontiers aux étrangers que parce qu'ils la ressentent eux-mêmes les tout premiers. Et ce rite, car c'en est un peut-être, est singulièrement intéressant à noter. Le versant de Terni est séparé de celui de Spolète par un long tunnel, dès la sortie duquel on découvre toute la vallée ombrienne depuis Spolète jusqu'à Pérouse. Au moment où le train sort du tunnel toutes les fenêtres s'ouvrent brusquement, comme si les voyageurs voyaient pour la première fois ce paysage, et aussitôt ils commencent à détailler à leurs voisins ce qu'ils aperçoivent : d'abord à droite Monteluco, et on vous explique qu'avant le christianisme cette étrange colline était un bois sacré, puis on vous signale avec des exclamations admiratives les maisonnettes étincelantes de blancheur qui se montrent entre les chênes verts et qui furent durant de longs siècles habitées par des ermites, puis saint François vint fonder au sommet une maison pour ses disciples. On a eu à peine le temps de voir et on entend un cri de joie : *Assisi! Il Subasio!* et les explications reprennent. C'est la montagne qu'on aperçoit dès maintenant en face de soi vers le nord. Quelques minutes d'arrêt à Spolète, où on arrive, permettront de la bien voir. De sa noble et puissante masse elle domine Assise qui s'étend à ses pieds sur un con-

trefort. A la volubilité de vos compagnons, au plaisir évident avec lequel ils vous montrent les points auxquels se rattachent des souvenirs franciscains, ou se les montrent entre eux, vous comprenez la place immense et radieuse que le saint d'Assise occupe dans leur vie. Pour peu que vous vous soyez intéressé à leurs indications qui sont exactes en général, s'ils descendent dans quelque station avant Assise, d'autres les remplaceront. Cet empressement qui étonne ceux qui arrivent en Ombrie pour la première fois, est un trait bien intéressant du caractère local. Dès que ces inconnus ont appris le but de votre voyage, ils se sont senti pour vous de la sympathie et des devoirs. Vous êtes un ami, vous êtes pour eux sous la protection de saint François, puisque vous venez le visiter. Comment n'honoreraient-ils pas ceux qui honorent leur plus célèbre concitoyen? Ces sentiments confus, irraisonnés, mais puissants, qui ont donné aux Ombriens tant de charme natif, de distinction et de finesse, disparaîtront-ils devant les automobiles et leur brutalité, devant l'industrialisation à outrance, qui risque d'enlever à cette contrée, comme à tant d'autres, le caractère spirituel qu'elle avait acquis à travers de longs siècles de labeur artistique, intellectuel et moral?

Ce qui est sûr, c'est que jusqu'à cette année 1925, aucune altération importante n'est venue modifier la beauté extérieure de l'Ombrie, ni enlever à ses habitants les dons de gaieté, de franchise, de simplicité et d'idéalisme qui rendent les rapports avec eux si agréables.

Puissent les étrangers qui vont s'y porter en foule, d'abord pour le jubilé de 1925, puis, en 1926, pour les fêtes du 7e centenaire de la mort de saint François, songer qu'ils ont, eux aussi, des devoirs vis-à-vis des Assisiates,

et que le saint, en l'honneur duquel ils entreprendront ce pèlerinage, a recommandé à ses disciples une vertu qui, pour n'être pas nommée dans l'Évangile, n'en est pas moins évangélique, la courtoisie.

« La courtoisie, leur disait-il souvent, est une des propriétés du Seigneur; il fait luire son soleil sur les justes et les injustes et leur distribue de même sa pluie courtoisement. La courtoisie est sœur de la charité, elle éteint la haine et maintient l'amour. »

Nous pouvons ajouter que ceux qui sauraient, comme François, être courtois, non seulement à l'égard des personnes, mais aussi à l'égard des choses, rapporteraient d'un voyage à Assise des joies dont ils ne se doutent peut-être pas. Si, par exemple, ils abordaient la cité séraphique depuis la station, non pas comme des touristes quelconques, dans un autobus où on étouffe et d'où on ne voit rien, mais à pied, comme des pèlerins qui veulent voir lentement et pieusement, ils jouiraient d'une vue sur la vieille Cité, à la fois élégante et songeuse, qui est comme une perpétuelle symphonie et explique à elle seule l'exaltation d'amour civique qu'elle éveille dans le cœur de tous ses enfants. Toutes les maisons se pressent autour et au pied de la cathédrale Saint-Rufin, un peu comme on voit, dans certains tableaux, tous les habitants d'une ville se réfugier sous le manteau de leur saint protecteur. Saint Rufin est, en effet, le protecteur d'Assise, et quoique sa gloire soit bien loin d'égaler celle de François, il a gardé là-haut vers la cime de la Cité son trône incontesté.

Les voyageurs qui feront ainsi la route qui sépare la Cité de la station et qui, se rappelant un autre conseil emprunté par François à l'Évangile, salueront tous ceux

qu'ils rencontreront par le chemin, en seront grandement récompensés par la vive réponse qu'on fera à leur politesse : *San Francesco la benedica* qui commencera déjà à leur révéler qu'ils sont arrivés sur une terre d'élection, qui est en somme un grand sanctuaire, et pour laquelle ils se sentiront déjà pris de sympathie.

Au moment où la pente devient un peu plus raide, et où l'on embrasse la ville d'un seul coup d'œil, ils s'arrêteront devant une grande maison où une plaque de bronze rappelle que c'est là le point où saint François malade, transporté par ses disciples à la petite église de la Portioncule, où il voulait mourir, demanda qu'on s'arrêtât un instant. Et alors, tourné vers cette ville qu'il avait tant aimée, il la regarda, quoique ses yeux fussent devenus incapables de la voir, et il la bénit, disant :

« Cette Cité, Seigneur, fut dans l'antiquité, je crois, la place forte et la demeure d'hommes iniques; mais dans votre abondante miséricorde, au moment qu'il vous a plu de fixer, vous avez manifesté dans son sein la multitude de vos compassions d'une façon unique, et par un pur effet de votre bonté, vous vous l'êtes choisie, pour qu'elle devînt la place forte et la demeure de ceux qui vous connaîtront en vérité, donneront gloire à votre saint nom et répandront le parfum de leur bonne renommée, de leur sainte vie, de leur enseignement très pur et de la perfection évangélique chez tous les peuples chrétiens.

« Je vous en prie donc, Seigneur Jésus, vous qui êtes le Christ, le père des miséricordes, ne considérez pas notre ingratitude, mais rappelez-vous sans cesse l'inépuisable compassion que vous avez manifestée à son

égard, afin qu'elle soit la place forte et la demeure de ceux qui vous confessent et glorifient votre nom béni et glorieux aux siècles des siècles. Amen. »

Après cette lecture, pour peu qu'on soit porté à la méditation ou à la simple réflexion, il est bien difficile de ne pas se demander si l'originalité spirituelle qui caractérise les Assisiates leur vient de saint François, ou si, selon les vues en vogue il y a une quarantaine d'années, François aurait été le fruit tout naturel de son temps et de sa petite patrie.

Nous ne nous aventurerons pas dans la discussion de ces questions qui, en général, sont résolues, non pas pour des raisons historiques, mais en vertu de systèmes préconçus.

D'ailleurs, ces deux points de vue, surtout quand il s'agit de saint François, sont bien loin de s'exclure, et ils peuvent se combiner. Il a, comme d'autres de ses contemporains et de ses concitoyens, réuni les dons spirituels les plus élevés et les plus rares de son temps et de son milieu, si bien que toute sa génération a reconnu en lui son idéal et a fait de lui son chef et son inspirateur.

Ce fait essentiel a été complètement négligé par la plupart de ses biographes. Ceux qui, au XIIIe siècle, écrivirent les légendes officielles, suivirent tout naturellement les habitudes déjà prises dans ces sortes de travaux. Ils isolèrent le saint, croyant ainsi l'honorer, comme on isole un pape ou un potentat dans un cortège. Ceux qui sont venus ensuite n'ont pas aperçu cette grave erreur historique et l'ont perpétuée. Ils n'ont ni vu, ni montré que le succès prodigieux de saint François s'explique fort bien, puisqu'il trouva presque immédiate-

ment dans Assise même, et on pourrait dire dans son entourage, ses collaborateurs les plus dévoués et les plus fidèles, ceux sans lesquels il n'aurait jamais pu réaliser sa mission. On fausse la réalité, quand on oublie de faire figurer, à côté de lui, le groupe de jeunes gens d'élite venus des rangs les plus élevés de la société qui, comme lui, avaient rêvé de pauvreté, de simplicité, de dévouement, de sacrifice, et qui ouvrirent leurs rangs, avec des sentiments bien rares alors, à un simple paysan étranger à leur caste, frère Égide d'Assise, qui devait devenir bientôt une des plus radieuses figures de la rénovation religieuse du XIIIe siècle. Ce n'est donc pas François seul qui a été l'instigateur du mouvement religieux parti d'Assise et qui, en dix ans, devait changer de fond en comble la situation religieuse de l'Europe. C'est, comme nous le verrons par la suite, la conspiration générale des cœurs et des consciences.

Il naquit probablement en 1182, dans le centre de la ville, tout à côté de la *Piazza*, dans une maison sur l'emplacement de laquelle a été édifiée beaucoup plus tard la *Chiesa Nuova*, l'Église Neuve.

Son père s'appelait Pierre Bernardone, Pierre fils de Bernardone. Il était *mercator*, marchand d'étoffes. Il appartenait donc à la catégorie la plus élevée des commerçants. Les *mercatores* de l'Italie Centrale étaient de gros personnages. Ils avaient entre les mains l'*arte della lana*, c'est-à-dire toute l'industrie de la draperie. Peu à peu, par leurs voyages à l'étranger qui les conduisaient fréquemment au delà des Alpes, à toutes les grandes foires des pays du Nord, ils étaient devenus les intermédiaires indispensables pour les échanges d'argent : ils

constituaient dès le XIIIe siècle la haute banque européenne. Ces voyages les mettaient en contact, parfois direct, avec les papes, les empereurs, les rois ou tout au moins avec leur entourage et leurs fondés de pouvoir. Les boutiques des *mercatores* étaient ainsi devenues comme des sortes de poste d'écoute où venaient converger toutes les nouvelles financières, politiques, comme aussi religieuses, si étrange que cela puisse paraître.

Tel est le milieu dans lequel vint au monde François. Deux tableaux ont été tracés de sa jeunesse, fort différents l'un de l'autre, pour ne pas dire diamétralement opposés.

Dans l'un d'eux, frère Thomas de Celano, qui, sur l'ordre du pape Grégoire IX, écrivit la première légende officielle, fait une description effrayante de l'éducation qui aurait été donnée au futur saint.

Voici son texte :

« Il y eut un homme de la Cité d'Assise, qui se trouve dans la vallée de Spolète, appelé François, qui dès sa plus tendre enfance fut élevé par ses parents selon la vanité du siècle, dans un faste insolent. Après avoir imité longtemps leur triste conduite, il finit par devenir plus vain et plus fastueux encore qu'eux.

« En effet, chez des gens qui sont réputés chrétiens s'est répandue une abominable habitude qui s'enseigne partout comme une loi bien confirmée et obligatoire, celle qu'il faut élever les enfants dès le berceau en leur permettant tout.

« Avant que ces petits êtres sachent parler, quand ils commencent à balbutier, on leur enseigne par des gestes et des paroles de fort vilaines choses, et quand le moment

de les sevrer arrive, on les force non seulement à dire, mais à faire des choses pleines de luxure et de lasciveté. Aucun d'eux — la faiblesse les en empêche — n'ose se conduire honnêtement dans la crainte d'être exposé à de sévères châtiments.

« Puis à mesure qu'ils se développent avec l'âge, ils glissent vers des actes de plus en plus mauvais. D'une racine viciée l'arbre qui pousse est vicié et ce qui a été une fois dépravé ne peut qu'à grand'peine revenir à la voie droite. Quand ils ont franchi les portes de l'adolescence, que pensez-vous qu'ils puissent devenir? Alors sûrement, se laissant aller à tous les genres de dissolution, puisqu'on leur permet de faire tout ce qu'ils veulent, ils finissent par s'adonner aux vices. Devenus les serfs volontaires du péché, ils font de leurs membres des armes de péché. Le temps vient où on n'aperçoit plus dans leur vie et leur conduite la moindre trace de religion chrétienne : il n'y a plus pour les protéger que leur nom de baptême. Et bien souvent ces malheureux se vantent d'avoir fait des choses criminelles qu'ils n'ont point faites de peur d'être d'autant plus méprisés qu'ils sont plus innocents.

« Tels sont les tristes enseignements selon lesquels cet homme que nous vénérons aujourd'hui comme un saint, parce qu'il est vraiment un saint, fut élevé dès son enfance; presque jusqu'à sa vingt-cinquième année il perdit misérablement son temps et s'épuisa.

« Plus que tous ses camarades il faisait des progrès dans la vanité et devenait le boute-en-train de sottises et de méchancetés. Il stupéfiait tout le monde, quand on le voyait marcher en tête du cortège des autres, fier et glorieux. Il était aussi le premier pour les jeux de mots,

les nouvelles, les étranges récits, pour le chant et la beauté de ses costumes. Il était, en effet, à la fois très riche et prodigue, étranger à toute avarice et à toute économie. Habile marchand, il dépensait sa fortune sans compter.

« Avec tout cela il était poli, se laissait volontiers approcher, et parlait à tout le monde, mais ces qualités ne servaient qu'à le rendre plus fou puisque ceux qui venaient à lui étaient surtout des fauteurs de vices et de méchantes choses. On le voyait ainsi passer, suivi de groupes de mauvais sujets, la tête haute et avec des attitudes de grand seigneur, se promenant sur les places de Babylone. Cela dura jusqu'au jour où Dieu regarda du ciel et pour la gloire de son nom éloigna de lui sa colère, pour mettre sa louange comme un frein sur sa bouche et ne pas permettre qu'il se perdît complètement. »

Les Trois Compagnons, c'est-à-dire frère Léon, frère Ange et frère Rufin, qui furent longtemps ses compagnons intimes, ont laissé une tout autre description de la jeunesse du saint : « François, né dans la cité d'Assise qui se trouve dans la vallée de Spolète, fut d'abord appelé Jean par sa mère, et, quelque temps après, François par son père, qui revenait de France et en l'absence duquel il était né. Lorsqu'il eut grandi et montré sa subtilité d'esprit, il exerça le métier de son père et s'occupa des affaires, mais d'une façon bien différente. Bien plus gai et plus libéral que le père, il aimait par-dessus tout chanter et plaisanter et, de nuit comme de jour, il allait à travers la Cité suivi de compagnons qui lui ressemblaient, et il faisait de telles largesses que tout l'argent qu'il pouvait avoir ou gagner il le dépensait en festins et autres choses. Aussi ses parents lui faisaient-ils souvent des reproches,

lui disant qu'à le voir tant dépenser, soit pour lui, soit pour les autres, on ne pouvait guère le prendre pour leur fils, mais qu'il paraissait celui de quelque grand prince. Cependant, comme ils étaient riches et qu'ils l'aimaient tendrement, ils le laissaient faire à cet égard et ne voulaient pas lui faire de peine ou le mettre en colère pour de pareils motifs. Quand des voisins parlaient à sa mère de ses prodigalités, elle répondait :

« Que pensez-vous donc de lui? Le jour viendra où « il sera un enfant de Dieu. » Mais lui ne se contentait pas de faire les largesses et les prodigalités dont il vient d'être parlé, mais il se montrait excentrique dans ses vêtements et s'en faisait de plus chers que ceux convenant à son rang. Il était si vaniteux et si recherché que parfois il faisait coudre un drap de grand prix à côté d'un drap tout ordinaire.

« Cependant, par une sorte de don naturel, il était courtois dans ses manières et ses paroles, et selon une résolution qu'il avait prise, il ne disait à personne de paroles injurieuses ou vilaines. Il se promit même, bien qu'il fût jeune, enclin à la plaisanterie et très étourdi, de ne pas répondre à ceux qui lui diraient de vilaines choses.

« A partir de cette époque sa réputation se répandit si bien dans le pays que beaucoup de gens qui le connaissaient disaient qu'il deviendrait quelque chose de grand.

« Par les vertus qui lui étaient naturelles, il arriva ainsi graduellement à la grâce de faire un retour sur lui-même et de se dire : « Puisque tu es si généreux et « courtois pour des hommes qui en retour ne te donnent « rien d'autre qu'une faveur transitoire et vaine, il est juste « qu'en l'honneur de Dieu qui est infiniment généreux dans

« ses rétributions, tu sois courtois, et généreux pour les « pauvres. »

Lequel de ces deux tableaux faut-il choisir pour en faire le point de départ de la vie du saint? Le premier, celui de Thomas de Celano, donne de l'éducation qui lui fut infligée par ses parents une idée vraiment épouvantable. Involontairement on se raidit et on se révolte contre cette page. Puis on se dit que Thomas de Celano n'étant devenu disciple de François que vers 1213 ou 1215, il ne le vit que lorsque celui-ci avait dépassé la trentaine. De plus, il appartenait à une contrée bien éloignée d'Assise, à la petite ville de Celano, dans une région isolée de l'Ombrie par les plus hautes montagnes d'Italie, et qui n'a pas cessé au moyen âge d'avoir sa vie propre sous le nom de Royaume de Naples. Frère Thomas n'avait donc, sans doute, aucun renseignement de quelque valeur sur la jeunesse de François. De plus, le style oratoire et grandiloquent de ce chapitre fait songer aux exagérations des prédicateurs qui, pour émouvoir à salut leurs auditeurs, dépeignent le diable plus effrayant qu'ils ne l'ont jamais vu.

Thomas aurait-il placé en tête de son livre un fragment à effet d'un sermon de jeunesse?

Puis, quand on songe que, dans le *Regno*, comme on dit encore en Italie, pour parler de l'ancien royaume de Naples, le niveau moral était bien inférieur à celui du centre de la Péninsule, surtout dans les milieux de la noblesse locale où les seigneurs avaient souvent des habitudes de brigands, on est tenté de se demander si l'affreuse vision de frère Thomas ne serait pas le souvenir d'une expérience personnelle.

Au point de vue de la critique, des réflexions de ce genre ne sont pas dénuées de toute valeur, mais elles n'ont pas une valeur démonstrative. Il faut trouver des raisons objectives pour établir l'importance relative de ces deux récits.

C'est donc le cas d'appliquer le critérium établi dans la précédente leçon. La légende dite des Trois Compagnons et celle de Thomas de Celano, quand on les rapproche des écrits de François concordent-elles avec eux? Il y a évidemment une certaine correspondance, mais elle est beaucoup plus forte pour la *Légende des Trois Compagnons.* Les idées chères au patriarche de la pauvreté l'inspirent sans cesse. De plus, on s'aperçoit bien vite que celui des trois qui a tenu la plume, frère Léon, était d'Assise, que son culte pour saint François est aussi un peu de la piété pour la cité natale. La vie mystique de son maître était devenue la sienne, mais il en admirait aussi tous les gestes et tous les actes.

Pour Thomas de Celano, régnicole, l'histoire des rapports de François avec Pérouse n'avait aucun intérêt, peut-être même jugeait-il que ce saint aurait mieux fait d'être un saint tout pur et de ne pas s'occuper de politique. Frère Léon n'est pas du tout de cet avis. François, au sortir de l'adolescence, a pris les armes avec ses concitoyens pour se défendre contre les gens de Pérouse conduits par quelques transfuges, et on sent l'allégresse qu'éprouve frère Léon à raconter la préface militaire de la vie de son héros.

Mais, reconnaissons-le tout de suite : si les écrits de François permettent d'établir que la *Légende des Trois Compagnons* est, en général, d'une fidélité historique bien plus grande que celle de Thomas de Celano, ils ne

permettent guère de déterminer la valeur comparative de deux récits concernant une époque où le futur saint n'avait pas encore choisi sa voie ni pris conscience de sa mission.

Malgré cela, on n'en est pas réduit à renoncer à trouver une solution répondant, du point de vue strictement critique, à la question posée.

Thomas de Celano a écrit sa légende entre le 16 juillet 1228, jour de la canonisation de François, et le 25 février 1229, date à laquelle le pape Grégoire IX déclara que désormais cette légende ferait autorité. La *Légende des Trois Compagnons*, ou plutôt de frère Léon, est datée du 11 avril 1246, soit une vingtaine d'années plus tard. Elle copie fréquemment, comme c'était admis alors, l'œuvre de Celano, mais très souvent aussi elle la corrige. C'est particulièrement sensible dans la page qui concerne la jeunesse de François. Les outrances de Celano disparaissent. Au lieu d'un adolescent qui se jette éperdument à la poursuite des jouissances les plus ignobles et que ses parents avaient dès sa plus tendre enfance formé à ces tristes aberrations, on trouve un jeune homme auquel ses parents n'ont qu'un reproche à adresser, celui de faire des dépenses très exagérées, mais ces dépenses ne sont pas motivées par d'inavouables penchants, elles viennent d'un besoin instinctif chez François de se faire des amis, d'être admiré, d'attirer les regards, de faire plaisir, d'être chef, et, si ses parents sont parfois attristés, sa mère ne perd jamais confiance en lui et en son avenir.

Tout cela était si bien une correction que Thomas de Celano comprit la leçon et en profita immédiatement. Il se mit au travail et fit, sur l'ordre du ministre général,

une nouvelle légende de saint François en 1247. Non seulement, dans cette œuvre, il admet le point de vue et les récits de frère Léon, mais il va beaucoup plus loin et compare, par exemple, la mère de François qu'il qualifie de *mulier totius honestatis amica*, femme qui eut toutes les vertus en amitié, à sainte Élisabeth, à laquelle elle ressemble, non seulement parce qu'elle avait appelé son fils Jean, mais aussi parce qu'elle eut comme Élisabeth l'esprit de prophétie. Quand ses voisines s'extasiaient sur la noblesse des sentiments de François et la beauté de sa conduite, comme si elle eût été inspirée par la parole divine, elle répondait: « Que pensez-vous que deviendra cet enfant? Sachez bien que par la grâce de Dieu il sera un jour le père de beaucoup de fils. »

Si un historien de nos jours faisait quelque chose d'analogue et, à une vingtaine d'années de distance, changeait l'orientation d'un récit au point de dire le contraire de ce qu'il avait dit d'abord, on dirait sans doute qu'il s'est rétracté. Je crains fort qu'il n'en ait pas été ainsi pour Thomas de Celano. Il fut avant tout un auteur de légendes officielles. *Dictator* de grand renom, c'est-à-dire connaissant à fond l'art d'écrire en prose cadencée, selon les règles du temps, les lettres, les discours, les biographies et même les actes de chancellerie, il avait été désigné pour écrire la légende de François surtout à cause de son beau style. Comme l'a fort bien mis en lumière le R. P. Delehaye, de la Compagnie de Jésus et Bollandiste, les légendes hagiographiques étaient alors un genre littéraire.

On appréciait ces sortes de travaux non pas d'après leur valeur historique, mais d'après leur charme littéraire. L'éloge qui vient toujours sur les lèvres des admirateurs

« ses rétributions, tu sois courtois, et généreux pour les « pauvres. »

Lequel de ces deux tableaux faut-il choisir pour en faire le point de départ de la vie du saint? Le premier, celui de Thomas de Celano, donne de l'éducation qui lui fut infligée par ses parents une idée vraiment épouvantable. Involontairement on se raidit et on se révolte contre cette page. Puis on se dit que Thomas de Celano n'étant devenu disciple de François que vers 1213 ou 1215, il ne le vit que lorsque celui-ci avait dépassé la trentaine. De plus, il appartenait à une contrée bien éloignée d'Assise, à la petite ville de Celano, dans une région isolée de l'Ombrie par les plus hautes montagnes d'Italie, et qui n'a pas cessé au moyen âge d'avoir sa vie propre sous le nom de Royaume de Naples. Frère Thomas n'avait donc, sans doute, aucun renseignement de quelque valeur sur la jeunesse de François. De plus, le style oratoire et grandiloquent de ce chapitre fait songer aux exagérations des prédicateurs qui, pour émouvoir à salut leurs auditeurs, dépeignent le diable plus effrayant qu'ils ne l'ont jamais vu.

Thomas aurait-il placé en tête de son livre un fragment à effet d'un sermon de jeunesse?

Puis, quand on songe que, dans le *Regno*, comme on dit encore en Italie, pour parler de l'ancien royaume de Naples, le niveau moral était bien inférieur à celui du centre de la Péninsule, surtout dans les milieux de la noblesse locale où les seigneurs avaient souvent des habitudes de brigands, on est tenté de se demander si l'affreuse vision de frère Thomas ne serait pas le souvenir d'une expérience personnelle.

Au point de vue de la critique, des réflexions de ce genre ne sont pas dénuées de toute valeur, mais elles n'ont pas une valeur démonstrative. Il faut trouver des raisons objectives pour établir l'importance relative de ces deux récits.

C'est donc le cas d'appliquer le critérium établi dans la précédente leçon. La légende dite des Trois Compagnons et celle de Thomas de Celano, quand on les rapproche des écrits de François concordent-elles avec eux? Il y a évidemment une certaine correspondance, mais elle est beaucoup plus forte pour la *Légende des Trois Compagnons.* Les idées chères au patriarche de la pauvreté l'inspirent sans cesse. De plus, on s'aperçoit bien vite que celui des trois qui a tenu la plume, frère Léon, était d'Assise, que son culte pour saint François est aussi un peu de la piété pour la cité natale. La vie mystique de son maître était devenue la sienne, mais il en admirait aussi tous les gestes et tous les actes.

Pour Thomas de Celano, régnicole, l'histoire des rapports de François avec Pérouse n'avait aucun intérêt, peut-être même jugeait-il que ce saint aurait mieux fait d'être un saint tout pur et de ne pas s'occuper de politique. Frère Léon n'est pas du tout de cet avis. François, au sortir de l'adolescence, a pris les armes avec ses concitoyens pour se défendre contre les gens de Pérouse conduits par quelques transfuges, et on sent l'allégresse qu'éprouve frère Léon à raconter la préface militaire de la vie de son héros.

Mais, reconnaissons-le tout de suite : si les écrits de François permettent d'établir que la *Légende des Trois Compagnons* est, en général, d'une fidélité historique bien plus grande que celle de Thomas de Celano, ils ne

permettent guère de déterminer la valeur comparative de deux récits concernant une époque où le futur saint n'avait pas encore choisi sa voie ni pris conscience de sa mission.

Malgré cela, on n'en est pas réduit à renoncer à trouver une solution répondant, du point de vue strictement critique, à la question posée.

Thomas de Celano a écrit sa légende entre le 16 juillet 1228, jour de la canonisation de François, et le 25 février 1229, date à laquelle le pape Grégoire IX déclara que désormais cette légende ferait autorité. La *Légende des Trois Compagnons*, ou plutôt de frère Léon, est datée du 11 avril 1246, soit une vingtaine d'années plus tard. Elle copie fréquemment, comme c'était admis alors, l'œuvre de Celano, mais très souvent aussi elle la corrige. C'est particulièrement sensible dans la page qui concerne la jeunesse de François. Les outrances de Celano disparaissent. Au lieu d'un adolescent qui se jette éperdument à la poursuite des jouissances les plus ignobles et que ses parents avaient dès sa plus tendre enfance formé à ces tristes aberrations, on trouve un jeune homme auquel ses parents n'ont qu'un reproche à adresser, celui de faire des dépenses très exagérées, mais ces dépenses ne sont pas motivées par d'inavouables penchants, elles viennent d'un besoin instinctif chez François de se faire des amis, d'être admiré, d'attirer les regards, de faire plaisir, d'être chef, et, si ses parents sont parfois attristés, sa mère ne perd jamais confiance en lui et en son avenir.

Tout cela était si bien une correction que Thomas de Celano comprit la leçon et en profita immédiatement. Il se mit au travail et fit, sur l'ordre du ministre général,

une nouvelle légende de saint François en 1247. Non seulement, dans cette œuvre, il admet le point de vue et les récits de frère Léon, mais il va beaucoup plus loin et compare, par exemple, la mère de François qu'il qualifie de *mulier totius honestatis amica,* femme qui eut toutes les vertus en amitié, à sainte Élisabeth, à laquelle elle ressemble, non seulement parce qu'elle avait appelé son fils Jean, mais aussi parce qu'elle eut comme Élisabeth l'esprit de prophétie. Quand ses voisines s'extasiaient sur la noblesse des sentiments de François et la beauté de sa conduite, comme si elle eût été inspirée par la parole divine, elle répondait: « Que pensez-vous que deviendra cet enfant? Sachez bien que par la grâce de Dieu il sera un jour le père de beaucoup de fils. »

Si un historien de nos jours faisait quelque chose d'analogue et, à une vingtaine d'années de distance, changeait l'orientation d'un récit au point de dire le contraire de ce qu'il avait dit d'abord, on dirait sans doute qu'il s'est rétracté. Je crains fort qu'il n'en ait pas été ainsi pour Thomas de Celano. Il fut avant tout un auteur de légendes officielles. *Dictator* de grand renom, c'est-à-dire connaissant à fond l'art d'écrire en prose cadencée, selon les règles du temps, les lettres, les discours, les biographies et même les actes de chancellerie, il avait été désigné pour écrire la légende de François surtout à cause de son beau style. Comme l'a fort bien mis en lumière le R. P. Delehaye, de la Compagnie de Jésus et Bollandiste, les légendes hagiographiques étaient alors un genre littéraire.

On appréciait ces sortes de travaux non pas d'après leur valeur historique, mais d'après leur charme littéraire. L'éloge qui vient toujours sur les lèvres des admirateurs

de la légende de François écrite par saint Bonaventure, c'est qu'elle est écrite *miro stylo*, en un style ravissant. Ces sortes de louanges ne pèsent pas beaucoup dans les balances de la critique historique.

Il serait de mauvais goût d'entrer ici dans de longs détails techniques pour montrer l'exactitude de ce point de vue. On les trouvera dans le livre du P. Delehaye qui ouvre une ère nouvelle pour l'étude scientifique des vies de saints

Il suffira de préciser en quelques mots ce qui se passait, lorsque l'autorité ecclésiastique confiait à un *dictator* la charge, singulièrement honorable, de rédiger une légende.

En même temps qu'elle le chargeait de cette besogne, elle le documentait, en général, en lui remettant les actes du procès de canonisation. Dès lors, le rôle de l'auteur était de prendre ces matériaux un peu informes et de leur donner la vie, d'en faire des récits agréables à lire, édifiants pour les fidèles et parfaitement conformes aux règles du *cursus* ou style rythmé, très en vogue au XIIIe siècle, et dont la curie romaine se servait pour tous les documents importants.

Une habitude constante chez ces auteurs de légendes est de placer au début de leur travail une préface où ils protestent solennellement de leur scrupuleux respect pour la vérité. Cela ne veut pas dire qu'ils aient fait une enquête personnelle pour vérifier la valeur des documents qu'on leur a fournis, mais qu'ils ont suivi très exactement les indications de ces documents.

Ce souci de reproduction scrupuleuse était loin d'être absolu. Le *dictator* devait donner forme aux éléments fournis par ses sources; très souvent il n'hésitait pas à lâcher la bride à son imagination et à transformer le fond.

Pour la première légende de saint François qu'écrivit Thomas de Celano nous n'avons pas la documentation qui lui fut fournie. C'était vraisemblablement le procès de canonisation. Il a disparu.

Pour sa seconde légende, au contraire, nous possédons, sinon la totalité, tout au moins une grande partie des documents qu'il devait utiliser, au premier rang desquels se trouvait l'œuvre des Trois Compagnons ou de frère Léon.

En voyant la façon dont frère Thomas a traité les matériaux qu'il mettait en œuvre, il est aisé de constater ses méthodes de travail et le genre de confiance qu'il mérite. Les paroles de la mère de saint François, citées tout à l'heure : *Quid de filio meo putatis ? Adhuc erit filius Dei per gratiam*, paroles toutes naturelles sur les lèvres d'une mère défendant son fils contre les insinuations des voisines jalouses, deviennent dans Celano une prophétie inspirée à Pica par une révélation divine : *Quis putatis iste filius erit ? Multorum, gratiâ Dei, filiorum patrem ipsum noveritis affuturum.* Elle annonce qu'il sera un jour le père d'un grand nombre de fils, elle prédit la fondation de l'Ordre des Frères Mineurs. On voit ainsi la liberté avec laquelle, tout en suivant pas à pas ses sources, il les interprétait et les transformait.

Tout cela a été fait d'une façon en quelque sorte irréfléchie. On se trouve devant un écrivain décorateur, qui fait la toilette de matériaux informes, ou qui du moins lui paraissaient tels, parce qu'ils n'avaient pas reçu l'éclat emprunté dont les artistes littéraires savent peindre et orner les faits qu'on les prie de raconter.

Attribuer à un auteur de ce genre des préoccupations historiques, c'est se méprendre gravement sur ce qu'il

entend fournir, c'est demander à un écrivain du moyen âge des idées et des manières de voir, de sentir et de juger, qui sont en somme très récentes. Celano eût été stupéfait si on lui avait fait remarquer les contradictions qu'il y a entre les deux portraits qu'il a fournis de saint François. Dans les deux circonstances il avait fait son métier de maître du style.

Vous voudrez bien excuser, j'espère, Mesdames et Messieurs, ces rudiments de critique historique un peu sévères, indispensables, m'a-t-il semblé, pour caractériser nettement le genre de vérité qu'on peut attendre des légendes hagiographiques. Nous n'aurons, heureusement, pas à y revenir dans les prochaines leçons. Qu'il me soit permis, en terminant, de faire remarquer la nécessité de définir le terme de «légende». Dans notre langage moderne, une légende est un récit qui peut avoir pour point de départ un fait historique, mais qui, ayant fortement frappé l'imagination des foules, s'est transformé, s'est surchargé de merveilleux, est devenu souvent méconnaissable et n'a plus avec l'histoire que des points de contact pour ainsi dire imperceptibles.

Au moyen âge, ce mot avait un sens très différent.

La légende, c'était, comme l'étymologie l'indique, *ce qu'il faut lire :* c'était le récit de la vie d'un saint qui devait être lu à son office solennel, c'était son portrait officiel, peint sous les yeux et la surveillance de l'autorité ecclésiastique. De là le soin que cette autorité prenait de confier la mission de rédiger ces travaux à des professionnels spéciaux. Mais le fait que toute légende était un document canonique a entraîné pour ces documents, d'une part, une exceptionnelle autorité, si l'on se met au point de vue ecclésiastique, d'autre part, certains dé-

fauts importants, si l'on se place au point de vue de la critique historique. La légende de saint François par Thomas de Celano est un exemple typique de ce genre d'œuvres.

Par contre, l'œuvre de frère Léon connue sous le nom de Légende traditionnelle des Trois Compagnons ne devrait pas du tout être qualifiée de légende, puisqu'elle n'est pas une légende dans le sens actuel de ce mot, et qu'elle ne l'est pas non plus dans le sens médiéval de légende officielle. Frère Léon, dans sa préface, prit soin de bien marquer ce fait : *Per modum legendae non scribimus.* Ce n'est pas une légende que nous écrivons, dit-il. L'humble compagnon et secrétaire du saint savait bien qu'il n'avait pas de titres littéraires comparables à ceux de Thomas de Celano. Il avait d'autres qualités qui ont fait de lui, pendant sa longue vie, le témoin par excellence de la pensée de son maître et, devant la critique historique du XX[e] siècle, l'incomparable biographe du patriarche de la pauvreté (Décembre 1924) (1).

(1) P. S. avait d'abord adopté la version de Cel., 1, sur les excès juvéniles de saint François. Reprenant, plus tard, l'étude des textes, il était resté indécis, tout en inclinant à croire que Thomas de Celano s'était trop abandonné, à ce propos, à son penchant à la rhétorique oratoire. On voit ici que le grand historien en était venu, finalement, à récuser tout à fait le témoignage du Celanese sur ce point délicat. (*Note de l'éditeur.*)

TROISIÈME LEÇON

Nous avons vu dans la précédente leçon que le récit de frère Thomas de Celano sur la jeunesse de saint François ne peut être accepté qu'avec une prudente réserve. Par contre, les frères Léon, Ange et Rufin, qui furent pendant longtemps les témoins de sa vie et ses compagnons de prédilection, puis ses héritiers spirituels, et, après sa mort, les réalisateurs de son idéal, nous ont laissé un tableau de cette période qui s'impose à l'historien.

Avant de l'exposer dans toute sa simplicité, une question préalable surgit à laquelle il faut répondre.

Comment s'expliquer l'acte de Celano, qui a dépeint les débuts de la vie de son héros sous des couleurs si défavorables, a fait de lui un débauché, si ces écarts n'ont rien de réel? De nos jours, une si grande transformation des faits serait impossible. Les témoins protesteraient contre de pareilles entorses à la vérité. Au XIIIe siècle il en était un peu autrement. Ce qu'on exigeait d'une légende officielle, ce n'était pas une exactitude en quelque sorte extérieure et matérielle, c'était, nous l'avons vu, une perfection de style qui rendît l'œuvre digne d'être offerte en hommage sur l'autel du nouveau saint, puis d'être lue et relue, voire même apprise par cœur d'un bout à l'autre, copieusement citée par les panégyristes,

digne enfin de devenir la charte de noblesse de l'innombrable famille religieuse qui avait, à Assise, la garde de la prestigieuse basilique qui se construisait en son honneur, et d'où partaient inlassablement ses disciples, pour aller propager son esprit jusqu'aux extrémités du monde.

Il fallait, de plus, que la légende fût édifiante, qu'elle excitât ses lecteurs ou les auditeurs auxquels on la lisait, à se rendre chez le saint, *ad limina sancti*, suivant l'expression consacrée, pour solliciter son intercession et vénérer ses reliques.

Ces considérations fournissent la réponse à la question posée.

Thomas de Celano, placé en face du travail éminemment honorifique dont l'avait chargé Grégoire IX, voulut consacrer à son père spirituel une œuvre écrite de sa meilleure plume. Tout naturellement il songea à ce que nous appellerions aujourd'hui la littérature de ce genre de sujets, je veux dire aux légendes les plus réputées des saints antérieurs, pour les utiliser.

Il connaissait les écrits de saint Augustin; il admirait son style, sa manière, les conseils littéraires dont le célèbre évêque les a parsemés. Il s'en inspirerait. Ce Père de l'Église a proclamé (1) « qu'une des plus brillantes parures du discours est l'antithèse, et si ce mot, ajoute-t-il, n'est pas encore passé dans la langue latine, la figure elle-même, je veux dire l'opposition ou le contraste, n'en fait pas moins l'ornement de cette langue ou plutôt de toutes les langues du monde ».

Personne n'était mieux préparé que Thomas de Celano à prêter l'oreille à un tel enseignement. La contrée dont il était originaire est, en Italie, une des plus tourmentées,

(1) Cité de Dieu, livre IX, chap. XVIII (Guyau, p. 298, v. 1).

une de celles où les contrastes sont les plus frappants dans la nature avec ses cimes aux neiges presque éternelles, tandis que les vallées et les côtes étalent çà et là une végétation quasi africaine, et ils ne le sont pas moins dans le caractère des habitants, puisque les sentiments les plus violents et les plus contradictoires se succèdent chez eux avec une rapidité déconcertante.

Est-ce l'exemple de saint Augustin qui a conduit Thomas de Celano à ne pas seulement rechercher les antithèses de style, mais à opposer la première partie de la vie de saint François à la seconde ? On a le droit de le supposer, non celui de l'affirmer. Ce qui est sûr, c'est qu'il a décrit la jeunesse de l'Assisiate un peu comme saint Augustin dans ses *Confessions* a dépeint la sienne, et qu'un certain nombre de ressouvenirs augustiniens y sont évidents.

En procédant ainsi il ne croyait pas seulement faire un livre plus intéressant et plus beau : il était persuadé qu'il le faisait beaucoup plus édifiant. Sans doute il n'avait pas tort, car l'homme, en général, aime à voir les défauts de ceux qu'on lui présente comme des modèles de sainteté, parce qu'il se reconnaît dans ces défauts et que leur présence, chez celui qui a atteint les sommets de la sainteté, l'encourage, lui montre qu'il peut espérer, lui aussi, se débarrasser des chaînes du péché.

Ce point de vue explique la popularité de Marie-Madeleine et du brigand converti, qui inspira d'ailleurs une des plus belles strophes du *Dies irae : Qui Mariam absolvisti et latronem exaudisti.*

Des considérations de ce genre ont presque toujours influé sur les hagiographes, de façon à altérer, à des degrés très divers, la valeur historique de leurs écrits.

En constatant les déformations qui ont pu en résulter, il est nécessaire de tenir compte des habitudes littéraires et religieuses de chaque époque, de toutes les causes qui ont agi sur eux. Leurs apologistes n'ont certes pas raison, lorsqu'ils prétendent en faire des historiens non seulement fidèles en gros, mais précis et exacts même dans les détails; mais leurs détracteurs ont tort s'ils refusent de tenir compte des circonstances atténuantes qui expliquent des tendances fâcheuses pour la stricte exactitude historique.

Il faudrait être bien naïf de nos jours pour se fier absolument aux éloges politiques ou académiques. Ceux qui les prononcent sont cependant, en général, de très honnêtes gens qui ont de bonnes raisons pour ne pas dire toujours toute la vérité. La valeur historique des légendes officielles est d'un genre analogue.

Dans la question spéciale qui nous occupe aujourd'hui, une circonstance atténuante en faveur de Thomas de Celano, c'est que saint François, humble comme sont tous les saints — l'humilité est, sinon la source, tout au moins la compagne de toutes les autres vertus — déplora très vite le temps qu'il avait misérablement perdu dans sa jeunesse. Quel est l'homme raisonnable qui n'en fait pas autant, et qui n'expérimente pas douloureusement la vérité du dicton : *Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait?*

Dans la vivacité de ses regrets, dans l'exaspération de ses remords de n'avoir pas travaillé plus tôt uniquement pour la gloire de Dieu et de l'Église, il trouva des accents si émouvants pour parler de ses péchés, que Thomas de Celano, homme au sang chaud, à l'imagination enfiévrée — il ne faut pas oublier qu'il est très probablement l'auteur de la célèbre prose des morts : *Dies*

irae, dies illa... — ce Méridional pour lequel le mot de *peccatum* ne pouvait guère signifier que les passions charnelles, s'il assista à quelqu'une de ces conversations intimes où le *Poverello* s'efforçait de former ses disciples à la contemplation de l'idéal de pauvreté, à la consécration parfaite à Dieu, à son Christ, à l'Église, et où dans ce but il cherchait à les faire profiter de ses expériences, Thomas de Celano a pu être amené à ne concevoir d'autre explication à des remords si douloureux qu'un passé plein des pires excès.

Or, il n'en était rien. La conversion de saint François ne doit pas être rapprochée de celle de saint Augustin. Sa vie a été d'un seul tenant, si l'on peut dire, elle a été une marche à l'étoile, une ascension ininterrompue où il est monté de clarté en clarté. Dès son enfance, on le voit passionnément désireux de devenir quelque chose de grand; mais déjà là il s'aperçoit très vite qu'il y a des ordres très différents de grandeur, et il cherche, avec une persévérance qui ne se démentira jamais, parmi tous les rêves très divers qui se présentent à lui, quel est celui qui est le plus digne d'être réalisé.

Les témoignages de l'époque le montrent luttant, mais ce n'est pas contre les basses tentations qu'il lutte; l'effort qu'il fait est d'un caractère infiniment élevé, il cherche à comprendre les inspirations qui se présentent à lui et à distinguer entre toutes ces voix quelle est sûrement celle de Dieu. Il n'hésitait pas, il savait déjà qu'il avait trouvé la perle de grand prix, et le disait, mais avec un tact religieux assez rare, même chez les saints, il sentait l'absolue nécessité d'un immense labeur intime avant de commencer à réaliser les idées dont il était cependant décidé à faire désormais l'âme de sa vie.

N'est-il pas vrai que le jeune homme qui en est à ce point, qui, par delà l'idéal qu'il vient d'entrevoir, en cherche sans cesse un autre, plus élevé, dans la réalisation duquel son âme trouvera à la fois la paix et l'activité parfaites, n'est-il pas vrai que ce jeune homme est déjà converti, même s'il a la modestie de ne pas le savoir ? En tout cas, il est en route et il lui suffit de persévérer dans la même direction.

Cela veut-il dire que le processus de la conversion de saint François soit supérieur à celui de la conversion de saint Augustin et qu'on puisse les opposer l'un à l'autre ? Nullement, ce sont deux grands saints et Fra Angelico a eu grandement raison de les placer côte à côte dans ses tableaux du *Couronnement de la Vierge.* Mais ce qui est permis à un artiste de génie, si on ne peut guère s'empêcher de le regretter dans Thomas de Celano, on ne saurait le tolérer chez un critique. Il faut qu'il s'efforce de voir l'originalité concrète de chacun des héros de l'histoire.

Il n'y a donc pas eu chez François de crise décisive qui ait coupé sa vie en deux parties, l'une en pleines ténèbres, l'autre en pleine lumière. Cela est si vrai, que les historiens n'ont pas encore pu tomber d'accord, je ne dis pas sur la date précise de cet événement, mais sur le fait qui aurait amené ce changement si important.

On n'a pas assez songé à aller lui demander à lui-même la réponse à cette question.

Son Testament est un document fort connu, d'une authenticité indubitable, où il a donné sur sa vie quelques indications, très brèves il est vrai, mais suffisantes, semble-t-il, pour se faire une opinion à cet égard.

Cette pièce est si vénérable, si belle dans sa simplicité

que, si vous le permettez, je vous en lirai les cinq ou six premières lignes, dans l'original latin, avant d'ajouter la traduction française.

Dominus ita dedit mihi fratri Francisco incipere facere pænitentiam : quia cum essem in peccatis, nimis mihi videbatur amarum videre leprosos ; sed ipse Dominus conduxit me inter illos, et feci misericordiam cum illis. Et recedente me ab ipsis, id quod videbatur mihi amarum, conversum fuit mihi in dulcedinem animæ et corporis et postea parum steti et exivi de sæculo.

Voici la traduction littérale :

« Le Seigneur m'a donné à moi, frère François, de commencer à faire pénitence de la façon suivante : quand j'étais dans les péchés, il m'était très amer de voir les lépreux. Or, le Seigneur lui-même me conduisit au milieu d'eux et je leur fis miséricorde. Et quand je les quittai, ce qui me paraissait amer devint pour moi plein de douceur spirituelle et physique. Après cela, j'attendis peu de temps et je quittai le monde. »

Tous les mots de ce passage (1) doivent être scrutés.

(1) Chose étrange, Celano cite tout ce passage et le fait suivre d'un souvenir de très bon aloi. Il raconte que quand François regardait depuis la Cité la plaine d'Ombrie qui s'étendait à ses pieds, si ses yeux rencontraient la léproserie, qui se trouvait là où est aujourd'hui la chapelle Sainte-Marie-Madeleine, à 3 kilomètres de distance, en droite ligne, il se bouchait les narines avec dégoût.

Peut-être le jour viendra-t-il où, dans l'œuvre de Celano, la critique cherchera à fixer la provenance des diverses couches superposées dans la première légende qu'il écrivit du Patriarche de la Pauvreté.

Il suffit d'un coup d'œil sur la seconde pour s'apercevoir qu'elle est formée par la copie souvent presque textuelle de trois documents principaux.

La documentation qui lui avait été fournie pour la 1re Vie avait été beaucoup plus variée et hétérogène; il ne serait peut-être pas impossible

François y résume sa vie, à partir du jour où il a fait le premier pas sur le chemin de la pénitence jusqu'à celui où il a quitté le monde, c'est-à-dire, où il est virtuellement entré en religion, en renonçant aux biens paternels. Dans ce style tout simple et qui rappelle un peu celui des enfants, rien n'est dramatisé.

C'est à Dieu, duquel procède toute grâce excellente et tout don parfait, qu'il rapporte l'inspiration qui l'a conduit dans cette voie nouvelle; mais bien loin de dépeindre cette inspiration divine comme une sorte de chemin de Damas, comme une irruption brusque qui

de rechercher d'ores et déjà quelques-uns des éléments dont elle procède. Le procès de canonisation a été sûrement l'un des documents essentiels, puis les indications données de vive voix (?) ou par écrit (?) par frère Élie et par Grégoire IX. On peut considérer comme certain que dès que Celano eut été chargé de la biographie officielle, il eut des rapports avec frère Léon, soit que lui-même les ait entamés, soit que frère Léon en ait pris l'initiative. Celui-ci, quand la vérité sur la mémoire de son maître lui paraissait en péril, pouvait très bien être indiscret, voire même se laisser entraîner par un zèle passionné. Ce qui est sûr, c'est que dans 1 Celano on trouve çà et là des chapitres où se montrent tout à coup des lignes, des expressions caractéristiques du style de frère Léon.

Il suffit ici d'indiquer la question, sans essayer de la traiter. Il en est une autre toute voisine et qui s'enchevêtre dans celle-ci.

La voici en quelques mots.

La disparition du procès de canonisation de saint François est une perte particulièrement déplorable. Elle est d'autant plus étrange que les enquêtes avaient été organisées avec une solennité tout à fait extraordinaire. Ce qui complique beaucoup les efforts que l'on pourrait tenter pour le retrouver, c'est le fait que la disparition paraît remonter fort loin. Pour expliquer cette disparition, on ne peut pas songer à parler des pillages et des invasions qui ont si souvent, paraît-il, ravagé les archives et la bibliothèque du Sacro Convento d'Assise. On y trouve encore, Dieu merci, une magnifique collection de documents dont un certain nombre remontent précisément à l'époque de la canonisation, titres de propriété, instruments de vente ou d'achat, testaments et pièces de ce genre.

Frère Léon ayant été nécessairement le principal témoin du procès, on est en droit de se demander s'il n'y aurait pas eu tout simplement suppression de ce document pour des raisons auxquelles l'animosité contre frère Léon et son témoignage n'aurait pas été étrangère.

aurait bouleversé sa personne et sa vie, ses expressions indiquent au contraire un travail lent, intime, progressif: il rappelle qu'il y eut une période de sa carrière où il vécut dans les péchés, et il précise, avec un profond sentiment de culpabilité, le vice qui le tenait loin de Dieu et de l'action bonne. Ce vice n'avait aucun rapport avec les passions charnelles, ni avec les sept péchés capitaux : c'est un défaut, une grave faiblesse, plutôt qu'un vice; pour appeler les choses par leur nom, c'était une lâcheté. Comme on le sait, les preux chevaliers regardaient la moindre trace de couardise comme un suprême opprobre. Or François, aspirant chevalier, ne pouvait pas voir les lépreux sans être saisi d'une indicible terreur.

Tel est l'obstacle insurmontable qui se dressait entre la chevalerie et lui, comme aussi entre Dieu et lui. La victoire qu'il remporta sur lui à cet égard, ne lui permettait pas seulement d'aspirer à devenir chevalier, elle le jetait dans les bras de Dieu et ouvrait devant son âme, devenue enfin maîtresse d'elle-même, l'idée d'une chevalerie toute nouvelle, toute spirituelle, tendant à la perfection.

Cette victoire sera suivie de beaucoup d'autres, mais on voit combien ce point de départ est différent de celui de saint Augustin.

Maintenant que le chemin est débarrassé de la discussion des sources, on peut essayer de se faire une idée nette de ce que fut la formation intellectuelle, morale et religieuse du futur saint. La première indication offerte à ce sujet par les Trois Compagnons, c'est, nous l'avons vu, que le fils de Pierre Bernardone, venu au monde en l'absence de son père, reçut de sa mère, à sa naissance, le nom de Jean. Le père, à son retour de France, l'appela

François. Il y a évidemment, dans cet acte, une idée, une volonté.

Écartons d'abord une toute petite et inoffensive erreur qui se retrouve sous la plume d'une foule d'écrivains récents. Ils ont déclaré que c'est la première fois que ce nom fut employé en Italie, et ils ont parfois tiré de ce fait — qu'ils déclarent surprenant, quand ils ne vont pas jusqu'à y voir une sorte de miracle — une foule de considérations, bien peu intéressantes au point de vue littéraire et en tout cas dénuées de base historique. On trouve, en effet, le nom de Franciscus, dès le XIIe siècle, en usage dans les diverses provinces d'Italie.

D'autres auteurs ont pensé que Pierre Bernardone, en appelant son fils François, voulut honorer sa femme qui aurait été d'origine française. C'est une assertion qui se répète encore tous les jours, quoique l'origine française de Pica — c'est ainsi que s'appelait la mère de François — ne se trouve appuyée, jusqu'ici du moins, par aucun commencement de preuve.

D'ailleurs il ne faut pas oublier qu'à Assise même, à cette époque, les mots de *franciscus* ou *francescus* étaient très usités comme adjectifs; c'est ainsi que le chemin appelé aujourd'hui *via Francesca*, qui longe le bas de la colline sur laquelle s'étage la cité, n'a pas reçu ce nom postérieurement au saint et en son honneur; il s'appelait ainsi, un siècle avant sa naissance, comme le prouvent de vieux parchemins remontant à cette époque et dernièrement retrouvés. Le nom de ce chemin vient simplement de ce que la petite cité ombrienne était située tout à côté de la grande voie suivie par les pèlerins qui, chaque année, au mois de juin, se rendaient en foule de France à Rome, pour gagner les indulgences attachées

à la visite du tombeau des Saints Apôtres. C'est pour la même raison qu'au nord d'Assise, le vieux pont par lequel on traversait le torrent du Tescio s'appelait, et s'appelle encore, *ponte dei Galli*, pont des Gaulois. Tout à côté sont les ruines assez bien conservées de l'hôtellerie *Santa Croce*, où pouvaient dormir les pèlerins trop fatigués pour continuer leur chemin.

Ceux qui ont dit que Pierre Bernardone, par le nom dont il appelait son fils, voulut marquer son désir de l'élever à la française, se placent, sans avoir de preuves décisives à fournir, sur le terrain de la vraisemblance. On sait, en effet, de la façon la plus sûre, que François parlait très volontiers la langue française, surtout dans les heures les plus lumineuses de sa vie; nos romans de chevalerie furent la nourriture d'une partie de sa jeunesse, enfin il eut à plusieurs reprises l'occasion de manifester sa prédilection pour notre pays. Le centre de sa piété devint bientôt le Saint Sacrement ou sacrement de l'Eucharistie. Et lorsque, en 1216, il se mit à la tête de ses frères pour aller évangéliser les principaux pays de l'Europe, c'est la France qu'il choisit pour lui, « parce que, dit-il, c'est un pays catholique, et où le culte de l'Eucharistie est plus en honneur que dans les autres pays de la chrétienté ». François enfin s'est toujours montré imbu des idées françaises de son temps par le rôle éminent qu'il a donné à la courtoisie, dans sa vie comme dans son enseignement.

C'est probablement Pierre Bernardone, qui, en parlant à son fils de la générosité des chevaliers, enflamma son imagination et lui montra, dans les largesses et la prodigalité, le signe caractéristique des belles manières et de la noblesse.

Pour ce qui concerne son instruction, les divers biographes primitifs s'accordent à dire qu'il fut *illiteratus* ou *sine litteris*. On se tromperait en traduisant ces expressions par le mot français *illettré* : il veut dire simplement que le jeune François n'alla pas étudier au *Studium generale*, c'est-à-dire à l'Université de Bologne, par exemple, ville déjà célèbre par son école de droit, et où se rendirent deux autres Assisiates, ses futurs disciples, qui jouèrent dans la vie de son institut un rôle prépondérant : frère Pierre de Catane et frère Élie. Cette absence d'études supérieures n'empêcha pas François d'avoir une culture tout à fait solide et suffisante. Tout petit *infantulus*, disent les documents (1), il apprit à lire à l'église Saint-Georges, sa paroisse, église qui subsiste encore (2).

Aurait-il passé de là sous la direction du futur frère Élie ? Rien ne nous permet de l'affirmer ou de le nier. Ce qui est bien établi, c'est, d'une part, qu'à une certaine époque, celui qui devait devenir plus tard son successeur comme général de l'Ordre, enseigna aux enfants d'Assise à lire le psautier, et surtout, sans doute, à le chanter, et que, d'autre part, le psautier joua dans la vie du saint un rôle primordial.

Cette première éducation orienta la pensée de l'enfant sans cesse vers la piété et la religion. Celle-ci était alors la grande, et il faut ajouter merveilleuse, inspiratrice. L'immense panorama ombrien qui, pendant la plus grande partie de son existence, fut le cadre de sa pensée et de son activité, était alors bien plus qu'aujourd'hui essentiellement mystique. De nombreux monu-

(1) Cel. 23.
(2) Encastrée dans les bâtiments de la basilique et du monastère de Sainte-Claire.

ments romains rappelaient de tous côtés les faux dieux, les persécutions impériales dont le souvenir était encore très vivant à cette époque, les glorieux martyrs qui avaient assuré le triomphe de la foi chrétienne. Grâce aux jongleurs qui allaient, de cité en cité, chanter les héroïques prouesses des saints protecteurs de chacune d'elles, l'atmosphère était imprégnée de sentiments nobles et héroïques; dans toutes les directions les mères faisaient voir, de leurs terrasses d'Assise, à leurs enfants, des ermitages qui avaient été habités à travers les siècles par d'humbles personnages, morts en odeur de sainteté. La vénérable tradition, qui subsiste encore pour les vrais Assisiates, de gravir chaque année le mont Subasio, et de passer là-haut, sur le sommet, toute la journée de la fête de l'Ascension, existait déjà. Et peut-être avait-elle son origine perdue dans les ténèbres des siècles païens.

Mais le tact intelligent du peuple ombrien avait su lui donner une signification nouvelle et singulièrement bienfaisante, pour l'âme et pour le corps, pourrait-on dire, en employant une expression fréquente sur les lèvres de François.

Tout le rythme de la vie était non seulement basé sur le calendrier chrétien, mais inspiré par lui.

Chateaubriand, dans son *Génie du Christianisme*, a utilisé cette idée, mais il est bien loin d'en avoir saisi toute la vérité; il l'a exploitée littérairement, il n'a pas su en voir, ni surtout en éprouver, la puissance et l'efficacité religieuses sur l'âme populaire.

Avec son tempérament poétique d'une exquise sensibilité, François fut très vite saisi et entraîné par les divers cycles de fêtes qui venaient, saison après saison, exalter ses sentiments les plus profonds; mais fils de banquier,

très désireux de gagner de l'argent, pour jouer de mieux en mieux son rôle de futur chevalier, il sentait le besoin de ne pas être dupe d'idées vagues sans conséquence pratique ou de projets qui l'enthousiasmaient, mais restaient sans lendemain.

Il lui parut qu'il était la victime d'une sorte de mirage, que ses élans vers l'idéal étaient sans consistance, qu'il ne savait pas les incarner dans des actes et les réaliser.

En réfléchissant aux largesses qu'il faisait à tort et à travers, en en considérant les résultats, il s'aperçut que ces résultats étaient très médiocres, qu'en voulant faire plaisir à des amis, il leur rendait parfois de très mauvais services, et qu'en faisant un heureux momentané, il faisait encore plus sûrement un grand nombre de jaloux immédiats. L'argent, qu'il avait regardé d'abord comme un moyen de se faire des amis, perdait lentement cette vertu à ses yeux.

Bien loin de se laisser aller au découragement, il continua à regarder en lui et autour de lui, à réfléchir sur la vanité de ses largesses. Leur stérilité leur venait-elle de ce qui était donné ou de celui qui donnait? Et, ainsi, il arriva à comprendre que le seul don efficace, qu'il s'agisse de Dieu ou des hommes, c'est le don de soi-même, et que sans celui-là, tous les autres sont vains.

Un des facteurs essentiels de son développement intellectuel et moral fut évidemment ce qu'il entendait raconter à son père. Celui-ci, obligé souvent, pour ses affaires, d'entreprendre de longs voyages, rapportait de chacune de ces absences des provisions de nouvelles. Les routes qu'il suivait étaient celles des pèlerinages et, par conséquent, des nouvelles religieuses et aussi antireligieuses.

Les *mercatores*, à la fois marchands et banquiers d'alors, maîtres du commerce de la laine et de l'industrie des draps, furent, pendant plusieurs siècles, les véritables colporteurs de l'hérésie. Le fils de Pierre Bernardone eut ainsi connaissance de tous les mouvements qui pendant sa jeunesse troublèrent la Lombardie et surtout Milan, sa métropole, tout le Languedoc et même diverses villes du nord de la France. Il semble que la plupart des historiens actuels n'aient pas assez tenu compte de l'importance que ces renseignements ont eue pour lui. Peut-être trouvera-t-on un jour des documents prouvant que le futur réformateur a fort bien connu tous les dangers qui menaçaient de son temps l'orthodoxie catholique. Il semble tout à fait impossible que, dans la situation où il était, il ait pu ignorer ce qui se passait. Si donc l'hérésie a passé près de lui, sans le troubler le moins du monde, on est amené à penser que son père et sa mère n'avaient pas été entamés davantage, et que leur fils, très vite, s'était rendu compte du danger terrible que constituaient ces mouvements, non seulement pour l'Église, mais aussi pour la morale et la civilisation.

Il n'est pas possible ici d'entrer dans une étude méticuleuse de l'influence qu'ont pu avoir les Humiliés de Milan sur la pensée de François quand il était jeune, et un peu plus tard, sur la façon dont il organisa les trois Ordres qu'il avait créés. Qu'il suffise de dire, pour le moment, que les Humiliés étaient une puissante association à la fois religieuse, commerciale et industrielle, fondée vers la fin du XII[e] siècle, composée de trois branches: d'un côté, celle des frères ouvriers qui travaillaient la laine et fabriquaient des draps; de l'autre, des sœurs ouvrières qui parachevaient laines et draps, et au-dessus

d'eux et d'elles, un groupe de religieux prêtres chargés de la direction générale des maisons.

Pierre Bernardone était naturellement très au courant de tout ce qui se passait dans ce milieu à Milan, et on comprend très bien que François ait profité à diverses reprises des expériences faites par la puissante association milanaise. On peut se demander si son père, frappé par la forte organisation des Humiliés, qui très vite avaient implanté leurs ateliers dans les principales cités lombardes, ne les aurait pas proposés à son fils comme des modèles à imiter.

Mais si François était un très bon commerçant, il était, dès lors, bien plus chevalier encore. Il restait près de ses parents, les aidait de son mieux, mais son cœur n'était décidément plus aux préoccupations matérielles. C'est vers cette époque, sa vingtième année, que ses ambitions prirent une autre allure. Auparavant il parlait volontiers à tout venant. Tout à coup il devint réservé, embarrassé; il n'avait pas à rougir de ce qui se passait en lui, mais il ne trouvait pas les mots pour l'exprimer. Il se sentait arrêté par une sorte de pudeur instinctive. Si lui-même ne comprenait pas son état d'âme, comment d'autres auraient-ils pu le comprendre?

C'était un tourment d'amour, il le savait bien, qui, tout à la fois, le torturait et le ravissait. Puis, quand il se réfugiait dans le silence et la solitude pour tâcher d'y trouver un peu de détente et de force, il s'étonnait que son émotion pût être si forte, alors qu'il ne distinguait pas clairement encore l'objet de son amour, ni le but inconnu vers lequel son être tout entier se hâtait d'un élan si doux et si mystérieux. En réalité, son âme avait

été conquise, peu à peu, et sans qu'il s'en doutât, par la foi la plus élevée.

Ici, il faut ouvrir une parenthèse : on parle beaucoup de nos jours, du drame liturgique au moyen âge. On a raison; mais on en parle surtout au point de vue littéraire, artistique ou philologique; on ne pense pas à l'étudier au point de vue religieux et à constater la distance bien grande qu'il révèle entre la piété de ces temps-là et la nôtre. La différence n'est malheureusement pas en notre faveur. Nous protestants, en particulier, nous croyons facilement aux ténèbres du moyen âge, et nous nous persuadons volontiers, qu'à cette époque, la vie religieuse n'était guère nourrie que par des rites, des formes et des observances. Du fait que la Bible n'était pas alors entre toutes les mains, nous concluons qu'elle n'avait aucun rôle dans la vie des fidèles. C'est une grande erreur. Une étude sérieuse de cette question aboutirait, je pense, à la conclusion que nos ancêtres du XIIIe siècle, à Strasbourg, Reims, Amiens, Paris, Chartres et dans des centaines de cités grandes ou petites où s'élevaient des cathédrales ou des abbayes, avaient une connaissance de la Bible plus complète, plus vivante, plus efficace que les laïques protestants d'aujourd'hui dans les mêmes pays.

Comment cela? C'est que si le petit peuple ne voyait pas souvent la Bible comme livre, il pouvait sans cesse contempler les personnages de la Bible, distribués en cortèges sur toutes les parties de sa cathédrale. Parmi eux il ne connaissait pas seulement les principaux, les seigneurs du logis, qu'on allait saluer les premiers, lorsqu'on venait aux offices, et qu'on ne quittait pas, en sortant, sans leur avoir donné un regard de remer-

ciement et de respect, en retour de la bénédiction reçue, il connaissait aussi les autres, même ceux des groupes des voussures que l'œil distinguait difficilement; il savait l'histoire de tous, la raison pour laquelle ils se trouvaient à telle ou telle place et non ailleurs, le rôle qu'ils avaient dans cette grande symphonie mystique, ou plutôt, pour employer l'expression italienne, dans cette « divine comédie » que constituaient alors les cathédrales.

Mais la cathédrale n'était pas seulement une Bible vivante, elle était aussi une histoire de l'Église avec ses théories de saints et de saintes, dont la légende était dans toutes les mémoires; elle était même une sorte de faculté de théologie, en tout cas une encyclopédie religieuse, sculptée sur les murailles de l'édifice, ses tourelles, ses contreforts, voire même sur ses gargouilles. Tout l'enseignement de l'Église était là, dans ce qu'il a de plus émouvant pour le cœur et de plus réconfortant pour la conscience. La morale et la philosophie y étaient aussi avec les vices et les vertus, les chœurs des anges, les bêtes mystérieuses.

De beaucoup de ces statues et de ces bas-reliefs, le sens n'est plus connu que d'un petit nombre de spécialistes et d'archéologues. Au moyen âge c'était une Bible parlante et populaire. Tout le monde en savait si bien le sens qu'on ne pouvait pas s'imaginer que ce sens ne restât pas dans la mémoire des peuples. Or, voici que certaines des allégories mystiques de nos cathédrales sont devenues des hiéroglyphes moins déchiffrables que celles de l'Égypte.

L'Église — est-il besoin de le rappeler? — ne s'était pas bornée à faire connaître la Bible par ses statues, ses

fresques et ses vitraux, à la messe paroissiale de chaque dimanche et de chaque fête, elle faisait lire solennellement par le prêtre deux fragments dits l'épître et l'évangile, qui donnaient à chacun de ces offices son caractère personnel et original. Ainsi était réalisée la variété dans l'harmonie, mais la vie y était aussi, car les jours des fêtes principales, à la simple lecture ou au chant des textes on ajoutait une véritable représentation, où les scènes bibliques étaient littéralement jouées, non seulement pour la plus grande joie des assistants, mais pour leur édification.

Tout cela, vous le saviez, mais il était bon de le rappeler parce que c'est ainsi que François a d'abord abordé la Bible et l'Évangile. Cet enseignement était si bien fait pour répondre à sa poursuite opiniâtre du mieux, qu'il embrassa cette vie de l'Église avec une joie et une passion profondes. C'était ce qu'il cherchait, c'était ce qu'il lui fallait. La liturgie journalière de l'Église ne fut plus pour lui désormais quelque chose se passant en dehors de lui, c'était l'enseignement de la mère éternelle du genre humain, venant non seulement faire appel à toutes ses énergies intellectuelles, pour qu'il s'efforçât de comprendre ses instructions, mais aussi à ses énergies morales et même physiques pour que de simple spectateur il devînt acteur, pour qu'il se fît son collaborateur enthousiaste et dévoué jusqu'à l'immolation.

Tout cela s'était passé lentement, sans bruit, sans secousse. François se croyait encore le même et pourtant il était profondément changé.

Aux qualités de gaieté, de courage, de fougue, de franchise qui lui étaient naturelles, il en ajoutait maintenant une autre, qui devait donner plus tard à son genre de

sainteté un caractère tout à fait original et lui permettre de rendre à l'Église des services qu'aucun autre saint ne lui a rendus : je veux parler du loyalisme.

C'était une vertu bien connue des chevaliers et c'est d'eux que François l'avait apprise, mais chez eux elle s'adressait surtout à la Dame, au Suzerain ou au Roi. François trouva que cela ne suffisait pas, et son loyalisme voulut englober tout le domaine de l'idéal, et qu'avant d'aller à des créatures, il montât d'abord vers le Créateur pour en redescendre purifié, fortifié, à la fois invulnérable et tout-puissant.

Par ce progrès à peine sensible, mais qui le mettait à la tête des aspirations les plus élevées de son temps, François a trouvé les accents mystérieux qui ont fait tressaillir de joie les veilleurs d'alors qui sondaient l'horizon.

C'est le loyalisme de François, associé à une incomparable simplicité de pensée et de parole, qui révéla au pape Innocent III ce qu'était l'homme sans apparence, *vilis et despectus*, debout devant lui ; c'est aussi le même loyalisme qui fit bondir le cœur des élites et des peuples de l'Europe à l'ouïe de la prédication de l'Assisiate.

En résumé, la personnalité de François avait été surexcitée par les légitimes ambitions de ses parents, décidés à ne rien ménager pour qu'il leur fît honneur. Arrivé au seuil de l'adolescence, il pensa d'abord que l'essentiel pour devenir chevalier était d'avoir les allures élégantes de cette aristocratie, mais très vite il épura cette notion enfantine et s'efforça de penser en chevalier; un nouveau pas l'amena à vouloir surtout agir en chevalier. A partir de ce moment il a conquis son caractère propre, celui qui lui confère une physionomie

unique, non seulement parmi les autres saints, mais aussi dans l'histoire. Il sera désormais chevalier par la courtoisie et par une notion de l'honneur de Dieu et du loyalisme envers l'Église qui ont été les ferments de la réforme religieuse du XIIIe siècle.

Maintenant que les grandes lignes de son développement ont été fixées, il sera possible d'aborder de plus près les épisodes les plus marquants de sa jeunesse (9 janvier 1925).

QUATRIÈME LEÇON

Il est nécessaire de consacrer ici quelques instants à l'examen d'une difficulté critique qui s'est, depuis longtemps sans doute, imposée à vos réflexions, celle qu'on pourrait appeler la question des lieux communs et des passe-partout dans les recueils hagiographiques.

On ne peut guère parcourir quelques vies de saints, par exemple le fameux recueil de Jacques de Voragine fort connu sous le nom de *Légende dorée*, sans être frappé par les récits qui se répètent, sous une forme à peu près identique, à quelques pages de distance. Prenons deux exemples élémentaires : Fra Angelico, sur la prédelle d'un de ses tableaux, a peint la vision dans laquelle le pape Innocent III contemple la basilique de Saint-Jean de Latran secouée par un tremblement de terre, tombant en ruine, soutenue par les efforts d'un petit homme dans lequel il reconnut le *Poverello* d'Assise. Et le même artiste, sur la prédelle d'un autre tableau, a représenté la même scène, avec la seule différence qu'à saint François il a substitué saint Dominique, le fondateur de l'Ordre des Frères Prêcheurs. En cela il ne faisait qu'interpréter ce qu'il avait trouvé dans la légende de l'un et de l'autre saint. Dans ce cas spécial, l'explication de la répétition est des plus simples. Les Trois Compagnons

ont, en 1246, raconté la vision d'Innocent III concernant saint François, et leur narration fut reprise par Thomas de Celano en 1247, dans sa seconde légende.

Puis, quand frère Humbert de Romans fut appelé à rédiger la légende de saint Dominique, il trouva que cet épisode ferait très bien dans cette œuvre et il l'y intercala, en substituant le nom de Dominique à celui de François. Des scrupules ne pouvaient guère lui venir à l'esprit : la rivalité des deux Ordres, à cette époque, était très vive. Humbert voulait la transformer, non sans raison, en amitié et en collaboration. Le meilleur moyen pour y parvenir n'était-il pas de mettre les deux saints sur le même plan, d'en faire deux frères jumeaux ayant entre eux une ressemblance frappante ? Leur mission dans l'Église avait été identique, donc les prodiges accomplis par Dieu en leur faveur avaient dû être pareils. Par conséquent, pour la vision que le pape avait eue sur saint François, il avait dû en avoir une pareille à propos de saint Dominique. Des raisonnements logiques de ce genre sont à la base de la dogmatique traditionnelle, ils ont toujours tendu à pénétrer aussi sur le terrain de l'histoire et à substituer des considérations accommodatrices, suivant l'expression habituelle du jargon théologique, à l'observation des faits et aux préoccupations historiques.

Un emprunt du même genre a été fait à la légende de saint François par l'auteur des *Actus sancti Francisci et sociorum ejus*, original latin du célèbre livre des *Fioretti*. Une des pages les plus populaires de ce recueil est celle où est raconté le sermon qu'il fit aux oiseaux sur le chemin de Bevagna.

L'auteur des *Actus* a utilisé cet épisode à la gloire de

saint Antoine de Padoue et pour rendre l'histoire plus extraordinaire et miraculeuse, il a montré celui-ci prêchant non pas à des oiseaux, mais à des poissons, ce qui est, évidemment, beaucoup plus merveilleux.

Les deux cas qui viennent d'être indiqués sont parmi les plus simples, il n'est besoin que d'un petit effort pour retrouver le modèle original et conclure à l'absence de toute vérité historique dans la copie. Celle-ci n'a été inspirée que par une préoccupation de piété mal entendue et plutôt encore par des habitudes littéraires.

Mais il y a beaucoup d'exemples où les répétitions, les imitations et les copies ne concernent pas seulement des épisodes isolés, mais tout un ensemble, toute une vie.

Si, par exemple, on lit celle de saint Antoine abbé, par saint Athanase, et ensuite celles d'un grand nombre d'ermites du moyen âge, on s'aperçoit très vite que le cadre de ces dernières paraît avoir été emprunté à la vie du célèbre anachorète de la Thébaïde.

Faut-il en conclure que ces vies ou légendes d'obscurs ermites locaux pour lesquels les biographes ne fournissent à peu près aucun trait original et ne savent guère, en dehors du lieu où se trouvent leurs reliques, attribuer à ces saints presque anonymes que des actes ou des paroles d'une fatigante banalité; faut-il en conclure que ces documents si dénués d'originalité ne correspondent à aucune existence réelle, qu'ils ont été fabriqués par des malheureux qui savaient tenir une plume et n'avaient pas d'autre moyen de gagner leur misérable vie? Qu'il ait pu en être ainsi quelquefois, cela n'est guère douteux; mais on se tromperait gravement, si on généralisait d'une façon trop hâtive, et si on arrivait à poser comme

une sorte de règle que tout fait qui, dans une légende de saint, paraît avoir une parenté évidente avec un récit d'une légende antérieure, doit être réputé avoir été copié par l'auteur de la légende et, par conséquent, n'avoir aucune base historique.

La logique a entraîné certains critiques à arriver à ces jugements extrêmes, mais la logique est en histoire une conseillère dangereuse. Les faits suivent rarement les voies que leur trace la logique en apparence la plus incontestable.

Devant des récits répétés en termes presque identiques dans des légendes diverses, le sens critique doit être en éveil et entreprendre une enquête patiente pour déterminer qui a copié. Est-ce bien le biographe? Si c'est lui, le fait qu'il raconte est sans valeur. Mais est-ce fatalement lui? Le saint dont il a écrit l'histoire n'a-t-il pas pu lui-même copier? N'a-t-il pas pu reproduire dans sa vie un trait historique qui a eu sur lui une influence inspiratrice? Les ermites de tous les siècles chrétiens, par exemple, n'ont-ils pas lu et relu la vie d'Antoine du Désert dans le but de la vivre et de la recommencer? Rien n'est donc plus naturel que de retrouver les pensées, les actes et les gestes du maître de la vie religieuse répétés à travers les âges par ceux qui regardent comme leur devoir essentiel de les suivre et de les imiter.

Si l'on veut comprendre la vie des représentants du christianisme, il faut partir du fait qu'ils ont voulu avant tout être des imitateurs du chef de l'Église. Puis, comme la perfection de sa vie risque de décourager de pauvres humains, ils ont songé à porter les regards sur des personnalités plus voisines d'eux, sur ses disciples et sur les saints. Mais qu'il s'agisse du Christ ou des saints, on peut

dire que la vie chrétienne est essentiellement une imitation. « Soyez mes imitateurs, comme je le suis aussi du Christ (1) », a dit saint Paul, et Pierre lui fait écho : « L'appel qui vous a été adressé consiste en ceci que le Christ a souffert pour vous, vous laissant un exemple afin que vous suiviez ses traces (2). » Saint Augustin exprime la même idée : « Ne laissons pas échapper la promission par laquelle Dieu nous a choisis pour devenir conformes à l'image de son fils (3). »

Enfin, la légende de sainte Paule, la dame romaine qui avait suivi saint Jérôme en Palestine, afin de lire les livres saints sur les lieux mêmes où s'était déroulée la vie du Seigneur, nous la montre cherchant à trouver le Christ dans les divers saints qu'elle rencontrait ou dont elle lisait l'histoire.

De là enfin les mots *Imitator Christi Franciscus* qui reviennent comme un *leitmotiv* dans toutes les pages des diverses légendes de saint François (4).

Faute d'avoir tenu compte de ce fait, des savants éminents sont tombés dans de très regrettables erreurs qui ont enlevé à des travaux, par ailleurs intéressants et méritoires, l'influence et l'autorité qu'ils auraient pu avoir.

Je n'en citerai qu'un exemple, mais qui est bien caractéristique et suffit à montrer combien, en critique historique, il faut se garder de pousser trop loin des raisonnements basés sur des principes bien établis.

(1) I Cor., XI, 1.
(2) S. Pet., 2, 21.
(3) V. dossier Imitation X[i].
(4) *Spec. Perf.* 73, 1; 1 Cel., 84, 1.
Sur l'imitation des saints par François, voir *Spec. Perf.* 20, 110; 1 Cel., 92, 7; 2 Cel., 2.

Il y a une vingtaine d'années, un professeur de l'Université de Padoue, aujourd'hui sénateur, M. Nino Tamassia, publia un petit volume de critique franciscaine qui eut tout de suite un grand retentissement.

Les élèves du Maître envoyaient aux journaux des articles enthousiastes, tandis que d'autres amis annonçaient que ce travail allait consacrer une nouvelle méthode critique. En réalité, il était de nature à éveiller la curiosité des Franciscanisants, mais ses conclusions raides, cassantes, exposées sur un ton de polémique cinglante contre ceux qui l'avaient précédé dans la carrière, amenèrent ceux qui auraient été les plus qualifiés pour mettre en relief la valeur scientifique de ce livre, à garder le silence ou à ne le mentionner qu'avec une extrême sévérité.

L'importance de cet essai gît dans le fait que son auteur a été très frappé de nombreux récits de la première vie de saint François par Thomas de Celano qui se trouvent dans des légendes antérieures. Puis il compara sommairement cette œuvre de Thomas de Celano aux autres biographies que nous avons du *Poverello*, ne retint qu'elle, éliminant toutes les autres comme dénuées de valeur historique.

Ainsi débarrassé des documents de l'école de frère Léon, il institua un examen très bien conduit et fait avec soin de l'œuvre de Celano. Il n'eut aucune peine à montrer qu'une foule de pages de celle-ci ont de singulières affinités avec les légendes antérieures. Malheureusement, l'idée ne lui vint pas que saint François lui-même avait très bien pu s'inspirer d'exemples antérieurs à lui et que si Celano a pu attribuer à son héros des actes glanés dans la vie de saints antérieurs, il n'en a pas été toujours nécessairement ainsi.

Dans la joie d'avoir trouvé une méthode nouvelle — elle ne l'était pas autant qu'il le croyait — ce savant l'appliquait trop uniformément et il finissait par arriver à des conséquences, logiques sans doute, mais dont l'exagération aurait dû lui sauter aux yeux. Si saint François n'a qu'un seul biographe, Thomas de Celano, et si cette biographie, quand on la critique avec un soin minutieux, n'est plus composée que de récits étrangers à la vie du *Poverello*, c'est qu'elle est un document littéraire ne correspondant à rien de vrai dans l'existence du saint, et on est bien forcé de conclure que celui-ci n'a guère existé. Et M. Tamassia laisse ses lecteurs devant un problème dont il ne paraît pas avoir aperçu l'amère ironie. Mais si saint François n'a en somme jamais existé ou si ce qu'on croit savoir de sa vie n'est qu'une banale compilation sans contact avec la réalité, comment expliquer la rénovation religieuse dont il a été le créateur, qui s'est propagée d'Assise dans tous les pays de l'Europe avec un enthousiasme qui n'a pas eu d'équivalent dans l'histoire et sur lequel nous sommes renseignés par des témoins nombreux et dont tous les renseignements peuvent être contrôlés?

A cause de ces exagérations, ce livre a tout de suite déçu les lecteurs qui auraient pu lui être le plus sympathiques, et c'est grand dommage, car présenté avec moins d'intransigeance, il aurait pu orienter certains chercheurs vers l'étude comparative de certaines catégories de légendes, étude qui aurait pu devenir féconde.

A voir le déplorable échec de cet effort critique, on pourrait être tenté de considérer les travaux hagiographiques comme un champ d'études à la fois vain et perfide, remué avec plus de zèle que la plupart des autres

départements de l'histoire depuis bien des siècles et sur lequel le progrès serait d'une désespérante lenteur, si toutefois on peut prétendre qu'il y ait le moindre progrès.

Cette vue décourageante est complètement erronée. S'il est vrai que pendant fort longtemps la critique hagiographique est restée complètement stationnaire, il faut constater que, depuis cinquante ans, sous l'impulsion de savants tels que Mgr Louis Duchesne, directeur de l'École française de Rome, le professeur Ernest Lucius de Strasbourg, mon inoubliable prédécesseur dans cette chaire, et surtout, dans ces dernières années, sous celle du R. P. Hippolyte Delehaye, président de la Société des Bollandistes, elle a rattrapé le temps perdu et tend à devenir, si ce n'est déjà fait, la partie de l'histoire pour laquelle la critique a le mieux pris conscience tout à la fois de ses droits et de ses devoirs.

A ces progrès, l'histoire de saint François contribuera pour une large part, à cause de sa documentation exceptionnellement riche.

Peut-être, sera-t-on tout d'abord amené à se demander s'il est possible de se faire une idée claire et objective de la notion qu'avaient les hagiographes de leur tâche?

A cette question on peut répondre affirmativement. Le oui peut même être tout à fait catégorique, si on a la précaution de restreindre la question à une période qui ne soit pas trop longue. On est arrivé à ce point qu'on peut en quelque sorte entrer dans la chambre où ont travaillé les auteurs des principales légendes, savoir les manuscrits qui étaient posés sur leur table ou éparpillés autour d'eux, on peut les surprendre en plein travail et se rendre compte des idées qui guidaient leur plume aussi

bien, si ce n'est mieux, que s'ils vivaient de notre temps.

Cela est vrai, par exemple, de la plus célèbre des légendes de saint François, celle qui fut rédigée entre 1260 et 1266, par frère Bonaventure de Bagnorea, à ce moment cinquième successeur du fondateur de l'Ordre des Frères Mineurs, futur cardinal, futur saint et docteur de l'Église.

On raconte qu'un jour Thomas d'Aquin alla le voir. Il le trouva si absorbé dans son travail de composition qu'il n'entendit pas la porte s'ouvrir. Thomas d'Aquin la referma tout doucement et, se retirant avec les Franciscains qui l'avaient conduit jusqu'au général, il leur dit : *Sinamus sanctum de sancto scribere.* « Laissons un saint continuer à écrire l'histoire d'un autre saint. »

Quoi qu'il en soit de cet épisode, saint Bonaventure a été une des figures dominantes du milieu du XIIIe siècle. Il est possible de scruter avec la plus grande rigueur son attitude comme hagiographe. Dans ce cas particulier, la documentation est telle que l'examen prend l'aspect d'une observation présentant une sécurité voisine de celle qu'on obtient dans les sciences expérimentales. En se livrant à cette étude qui a été faite en gros, mais non avec toute l'ampleur nécessaire, on arriverait à connaître et à juger l'hagiographie de cette époque dans son représentant le plus éminent.

Il y aurait là un splendide sujet de thèse de doctorat ès lettres où ce qu'il y a de fatalement un peu morne dans l'érudition pure serait à chaque instant vivifié par des constatations de la psychologie et de la critique historique la plus délicate et la plus intéressante.

Le texte de sa légende de saint François a été publié avec un soin critique irréprochable par les Pères du Collège de Quaracchi et, d'autre part, le texte des docu-

ments qui lui ont servi de sources existe aussi dans des éditions sinon parfaites, du moins tout à fait suffisantes au point de vue de l'exactitude.

Pour pénétrer l'âme de Bonaventure pendant qu'il exécutait ce travail, il est donc nécessaire et suffisant de constater, page après page, les remaniements qu'il fait subir aux récits qu'il insère dans sa légende. Les sources écrites qu'il avait sous les yeux remplaçaient pour lui la réalité des faits qu'il n'avait pas connus, mais en constatant les remaniements qu'il inflige à sa documentation, on voit ceux qu'il aurait infligés aux faits s'il en avait été le témoin direct.

Maintenant que nous avons indiqué quelques-uns des écueils à éviter dans notre voyage, en particulier ceux que présentent les lieux communs hagiographiques, vous sentez, je l'espère du moins, le terrain devenir plus solide sous nos pas, puisque vous distinguez la *via media* à suivre entre les deux extrêmes de la crédulité sans bornes et d'un scepticisme qui ne résiste pas aux constatations de l'élémentaire bon sens.

Nous pourrons donc reprendre le fil de l'histoire de saint François.

Les environs de sa vingtième année furent marqués par un événement qui lui fournit l'occasion de montrer son courage civique et son dévouement à la liberté de sa petite patrie. La cité de Pérouse, dont la silhouette se profile encore aujourd'hui à l'horizon comme une superbe affirmation dominatrice, s'était entendue avec quelques seigneurs du comté d'Assise pour soumettre l'humble cité à son pouvoir.

Une pareille félonie excita l'indignation du jeune marchand, qui se joignit à la troupe des défenseurs de la

petite commune. Ils rencontrèrent l'ennemi à Ponte San Giovanni, au pied de la colline au sommet de laquelle se dresse Pérouse. Ce fut la déroute. Le pauvre François fut fait prisonnier. La captivité fut longue, elle dura toute une année, mais comme il avait des allures de grand seigneur on le plaça avec les prisonniers appartenant à la noblesse. Dans ce nouveau milieu, il fit la stupéfaction de ses compagnons. Au lieu de se plaindre sans cesse, comme les autres, de son triste sort, il les encourageait, les égayait, se montrait courtois à l'égard de tous, et quand on lui demandait la raison de son expansion et de sa gaieté, il répondait : « Comment serais-je triste, puisque le jour viendra où je serai adoré par le monde entier? » Parole qui nous a été conservée dans toute sa simplicité par les Trois Compagnons (1), et que les légendes postérieures ont gâtée, en voulant lui donner le sens d'une prophétie précise, comme si, à ce moment, François avait annoncé toute sa carrière de sainteté et sa canonisation (2).

Le souvenir des Trois Compagnons est tout naturel dans la bouche d'un jeune homme qui, sans voir encore nettement où il allait, s'était déjà promis à lui-même de vouer sa vie à la cause qu'il trouverait la plus digne d'être servie, et le témoin intérieur auquel il avait fait cette promesse lui avait donné l'assurance que cette immolation serait payée par l'indicible reconnaissance de ceux pour lesquels il se sacrifierait.

Celano raconte que, revenu à Assise après la paix,

(1) 3 Soc. 4, II, 4: *Quid putatis de me? Adhuc adorabor per totum mundum.*

(2) 2 Cel. 1: *In quo exultare me credistis? Meditatio alia subest : Adhuc sanctus adorabor per sæculum totum.*

il y fut gravement malade à la suite des excès auxquels il se serait de nouveau abandonné. Par contre, les Trois Compagnons ne disent rien de cette maladie, et sans doute ont-ils dû avoir de bonnes raisons pour cela, puisqu'ils avaient le texte de Celano sous les yeux. Ce sont les préoccupations littéraires qui ont amené celui-ci à dramatiser ici encore la réalité. Nous avons vu ce qu'il fallait en penser dans la précédente leçon.

La captivité de Pérouse avait évidemment mûri François, et lui avait permis de faire bien des expériences qui devaient ne pas être sans profit. Il sentait s'approcher le moment où la compagnie de ses anciens amis ne lui suffirait plus. Mais cette fois, comme pendant tout le reste de sa vie, il ne cherche pas à brusquer la situation. Il sent le besoin de reconnaître bien longtemps d'avance les routes où il s'engagera. Peut-être est-ce un peu la prudence qui lui dicte cette conduite? C'est surtout l'instinct du bon ouvrier désireux de faire une œuvre parfaite. Le besoin de perfection le tourmenta depuis l'enfance jusqu'à la fin et il inocula à une partie de ses disciples cette sainte et dangereuse maladie qui explique les crises par lesquelles a passé son Ordre à travers les âges.

Deux ou trois années se passèrent ainsi, lorsque tout à coup se répandit dans la petite cité la nouvelle qu'un seigneur du pays s'apprêtait à quitter la contrée pour aller se mettre au service d'une des troupes qui guerroyaient dans les Pouilles. Il recrutait donc des aides pour se rendre avec eux dans le sud de la Péninsule et leur promettait monts et merveilles. Il fit probablement miroiter aux yeux de François la possibilité de devenir très rapidement chevalier et peut-être aussi la gloire de servir une grande et noble cause.

Malheureusement, nous ne savons rien sur ce condottiere, si toutefois ce mot n'est pas trop solennel pour désigner un baron ou un comte quelconque qui pouvait partir à la tête de quelque cinquantaine de fantassins et de la moitié moins de cavaliers. Ce qui est sûr, c'est que François s'enthousiasma, se fit faire des costumes superbes, beaucoup plus beaux que ceux de son chef; mais une fois muni de ce bel équipage, il sentit l'embarras que créait cette situation et fit cadeau de son beau costume à celui sous les ordres duquel il allait servir (1).

La nuit suivante, il fut récompensé de sa bonne action par un songe qui exalta encore son imagination. Un inconnu lui apparut qui le conduisit à travers les salles d'un magnifique palais dont tous les murs étaient ornés d'armes de toutes sortes, commed ans les palais des plus fameux chevaliers. Puis, quand il demanda de qui était ce palais et toutes ces splendeurs, il lui fut répondu : « Tout cela est à toi et à tes chevaliers. »

Le lendemain matin, il se leva tout joyeux, plus heureux que jamais de partir pour les Pouilles, et à tous ceux qui l'abordaient et le félicitaient, il répondait, un peu comme à Pérouse : « Je sais que je deviendrai un grand prince. »

Quelque temps après, le cortège quittait Assise pour aller passer la nuit à Spolète. Par Spello, Foligno, Trevi, le Temple du Clitumne, il suivit la grande route des pèlerinages. A Spolète, sur la façade de la vénérable église Saint-Pierre, François put contempler des bas-reliefs déjà bien vieux alors, et qui existent encore dans toute leur simple et royale beauté. Il y en a un entre autres,

(1) 3 Soc. 6 disent simplement : *Omnia indumenta sua quæ de novo sibi fecerat cuidam pauper militum donnaverat illa die.*

qui représente la mort du juste et la mort du méchant, auquel il a peut-être emprunté plus tard une des pages les plus saisissantes de ses Opuscules, celle où dans la lettre à tous les chrétiens, il dépeint, avec un réalisme qui n'a jamais été dépassé, la mort du pécheur.

Quoi qu'il en soit de cette supposition, cette journée finit bien autrement qu'elle n'avait commencé. Le soir, il se sentit mal à l'aise, tout fiévreux, il s'occupait encore de la suite de son voyage le lendemain. Mais à peine fut-il étendu sur son lit, qu'avant de s'endormir, il entendit une voix lui disant : « François, où vas-tu? » Il répondit aussitôt à la mystérieuse question en exposant tout son projet. Alors la voix ajouta : « Qui peut te faire le plus de bien, est-ce le Maître ou est-ce le serviteur? » Il répondit : « Le Maître. » — « Mais alors pourquoi laisser le Maître pour le serviteur? » Et alors François, qui avait compris qui était son interlocuteur, ajouta : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse? » — « Retourne, lui dit-il, dans ton pays et tu apprendras ce que tu as à faire, car la vision que tu as eue hier, il faut que tu la comprennes autrement que tu ne croyais. »

Alors il s'éveilla et se mit à réfléchir sur ce qui venait de se passer et ne put plus se rendormir de toute la nuit.

Le lendemain, à l'aube, il reprenait le chemin d'Assise, bien décidé à ne plus aller dans les Pouilles, mais à attendre que la volonté de Dieu se manifestât à lui de mieux en mieux.

Le récit de ces deux visions est chez les Trois Compagnons, dont vous venez d'entendre la traduction à peu près littérale, d'une remarquable simplicité. Le travail de la légende s'y fait à peine sentir. Ce sont les expériences religieuses de François racontées par lui-même

avec les habitudes de langage de cette époque. La voix de sa conscience s'extériorise un peu, mais on est là bien loin du merveilleux massif et quelque peu matérialiste des légendes postérieures.

Dès son retour à Assise, les compagnons habituels vinrent lui faire fête et se grouper de nouveau autour de lui. Quoique son cœur ne fût plus avec eux comme autrefois, un soir il se laissa encore élire par eux roi d'un festin qu'il leur offrit. Puis, comme de coutume, après avoir mangé, ils se répandirent dans les rues de la Cité, chantant et dansant.

Mais si le roi tenait encore son sceptre à la main, déjà il n'était plus à la tête de la bruyante colonne : ils s'aperçurent qu'il était resté bien en arrière, absorbé dans ses réflexions. Il était devenu comme étranger à tout ce qui se passait autour de lui, et plus tard, il raconta qu'à ce moment on aurait pu le couper en morceaux et qu'il ne se serait aperçu de rien. Il avait eu le clair sentiment de la présence divine qui l'avait dépouillé de toute sensation physique et l'avait inondé d'une douceur qu'il n'avait jamais connue auparavant, et qui était indicible.

Cependant les compagnons l'avaient rejoint et furent effrayés du changement qui venait de se faire dans tout son être. « Que pensais-tu donc, lui demandaient-ils, pour être ainsi resté en arrière? Aurais-tu songé à prendre femme? » — « Vous avez dit vrai, répondit-il sur un ton qu'ils ne lui avaient jamais entendu : car j'ai pensé à épouser une femme plus noble, plus riche et plus belle que toutes celles que vous avez jamais pu voir. »

A ces paroles, ils éclatèrent de rire. Mais frère Léon ajoute : « Il ne dit pas cela de lui-même, mais inspiré par

Dieu, car la femme qu'il épousa fut la vraie religion, il veut dire par là l'ordre des Frères Mineurs, plus noble, plus riche et plus beau que tous les autres, par sa pauvreté (23 janvier 1925).

CINQUIÈME LEÇON

La scène qui montre François arrêté dans les rues d'Assise au milieu de la nuit, devenu insensible à ce qui se passait autour de lui, absorbé par des réflexions auxquelles il ne pouvait pas s'arracher, est un exemple nouveau du phénomène bien connu dans la vie de tous les mystiques, celui de l'extase ou du ravissement. Il fait songer au ravissement de saint Paul qu'il a raconté lui-même dans sa seconde épître aux Corinthiens (1) : « Je connais un homme en Christ, qui, il y a quatorze ans, fut ravi jusqu'au troisième ciel (si ce fut avec son corps ou sans son corps, je ne sais, Dieu le sait) et je sais que cet homme-là (si ce fut avec son corps ou sans son corps, je ne sais, Dieu le sait) fut enlevé dans le paradis, et qu'il entendit des mystères qu'il n'est pas possible à un homme de révéler. »

Elle rappelle encore davantage le ravissement de sainte Monique et de son fils saint Augustin, longuement décrit par celui-ci (2) et popularisé par le chef-d'œuvre d'Ary Scheffer au musée du Louvre. C'était à la fin de la vie de Monique. La mère et le fils s'étaient arrêtés à Ostie qui était alors le port de Rome. Voici les principales lignes

(1) 2 Cor., XII, 1, 4.
(2) *Conf.*, lib. IX, cap. x.

du récit d'Augustin : « Le jour s'approchait où elle devait quitter cette vie; vous le saviez, Seigneur, mais nous l'ignorions. Un jour, par un dessein secret de votre providence, du moins je le crois, nous étions tous deux, elle et moi, appuyés à une fenêtre, d'où l'on voyait le jardin de la maison que nous habitions, et de là les bouches du Tibre, où bientôt, loin de la foule, après nous être remis des fatigues d'un long voyage, nous comptions nous embarquer. Nous causions donc ensemble seuls, avec une grande douceur, oubliant les choses passées, tout entiers à celles qui sont éternelles, et nous cherchions entre nous, en présence de votre vérité, qui est vous-même, quelle serait la vie éternelle de vos saints, cette vie que l'œil ne voit pas, que l'oreille n'entend pas, et qui ne peut entrer dans le cœur de l'homme. Les bouches de nos cœurs s'ouvraient avec avidité pour recevoir d'en haut les eaux de votre fontaine céleste, de cette fontaine de vie qui est en vous, afin qu'inondés par les flots de cette source, nous pussions concevoir une aussi grande chose selon la nature de notre esprit... Tandis que nous parlions ainsi de cette vie éternelle et que nous y aspirions de toute notre âme, nous y touchâmes presque pendant un instant, par un élancement subit de nos cœurs : puis, soupirant, et renonçant à ces prémices de l'esprit, nous dûmes revenir au bruit de notre parole, à cette parole qui commence et qui finit. Et qu'y a-t-il de semblable entre une telle parole et votre Verbe notre Seigneur, qui demeure en lui-même sans jamais vieillir et qui renouvelle toutes choses (1) ?... »

Les trois exemples de ravissement qui viennent d'être évoqués sont en même temps très analogues et très

(1) Trad. Paul Janet, p. 229 s.

différents. Les mêmes besoins et les mêmes efforts créent dans chaque âme des émotions diverses profondément individualisées.

Chez saint François, cette nuit fut une date mémorable et frère Léon montre qu'il aimait à y revenir quand il racontait ses premières expériences; mais ce ne fut pourtant pas la date décisive : dès le lendemain il se remet au travail, comme un bon apprenti, qui a besoin encore d'une longue période d'exercice et d'humble effort.

Telle était la situation regardée de son point de vue. Par contre, si on l'observe du point de vue de ses concitoyens, les gens d'Assise, elle est passablement différente. Depuis bien des années, il avait été le jeune homme sur lequel s'étaient portés les regards, plus que sur tout autre. L'assurance avec laquelle on l'avait entendu souvent proclamer qu'un jour il serait adoré du monde entier n'était si imperturbable que parce que déjà il sentait sur son passage bien des cœurs s'épanouir, et non seulement des cœurs de jeunes filles, mais aussi une foule de cœurs qui n'avaient aucune raison de l'aimer, sinon le fait que la vie appelle la vie et que l'être humain est naturellement porté à saluer avec admiration une personnalité supérieure en formation. Les compagnons de route qu'on rencontre au cours du pèlerinage terrestre sont si souvent déplaisants ou même dangereux, qu'on acclame avec ardeur celui qui est porteur de paix et de joie.

Au lendemain de la nuit racontée par frère Léon, François attira donc plus que jamais les regards de sa cité natale. C'était un triomphe pour sa mère et ceux de ses amis qui n'avaient jamais douté de son avenir. C'était

encore bien plus : François, sans le vouloir et sans le savoir, devenait déjà un convertisseur et un missionnaire. Plus tard, il deviendra tout cela, à la suite d'une précise vocation divine; il l'est dès aujourd'hui par le fait des circonstances. On l'observe, on le suit du regard des yeux, plus encore de celui du cœur, et il est déjà, par ses actes, le plus efficace des prédicateurs. De là, quand il montera en chaire, l'inouï succès de ses appels; de là, aussi, la magnétique attraction qu'il devait exercer sur l'élite de sa cité. Cinq ans plus tard, l'efficacité de sa parole se manifesta avec une soudaineté qui parut miraculeuse aux historiens postérieurs. En réalité, elle avait été le fruit d'une longue et profonde préparation des cœurs qui avait duré plusieurs années. Tel fut le cas pour Bernard de Quintavalle, un des hommes les plus considérés d'Assise, fort riche et déjà âgé. Longtemps il avait observé la vie de François pour devenir enfin son premier disciple. De même, évidemment, pour plusieurs des bruyants compagnons du futur saint, remués par ce qui s'était passé cette nuit-là.

Dans le récit fait par frère Léon de cette heure si émotionnante, il importe de distinguer ce qui se passa, du bref commentaire ajouté par le narrateur; commentaire parfaitement justifié d'ailleurs, mais qui a le tort pourtant d'introduire d'une façon un peu prématurée un mot qui fut probablement dans la pensée de François, mais qui ne fut pas sur ses lèvres. A ses compagnons, railleurs, qui le questionnaient : « Penserais-tu donc à prendre femme ? », il répondit simplement, mais sur le ton de l'homme qui ne veut pas être questionné, et qui gardera jalousement pour lui le nom de sa fiancée, à la fois par une pudeur farouche et par prudence, de peur

qu'on ne crée des obstacles à ses projets : « Vous avez dit vrai, car j'ai pensé à prendre une femme, plus noble, plus riche, plus belle que toutes celles que vous avez jamais pu voir. »

Pourquoi ne désigna-t-il pas clairement tout de suite la Pauvreté? C'est qu'il voulait la mériter, s'éprouver lui-même, pour savoir s'il en était digne. En bon et vrai chevalier, il ne voulait pas s'exposer à la honte, à la *vergogna* (comme il disait, en un mot qui a joué un grand rôle dans son langage et plus encore dans sa conscience), d'aller chercher au désert la vierge mystérieuse à laquelle il voulait consacrer sa vie, pour se fiancer à elle devant l'univers, au risque de s'apercevoir bientôt qu'il n'était pas capable de lui être fidèle.

Dès lors, tout son programme de vie est orienté de ce côté; il sera l'amant qui fait un stage de préparation, pour devenir digne de celle après laquelle son cœur soupire.

Tous les actes de François continueront ainsi à avoir une cohérence qui n'a guère été aperçue que par frère Léon, tandis que chez les autres biographes primitifs, les faits se succèdent un peu au hasard, sans lien intime qui les relie entre eux.

A la fameuse nuit durant laquelle il laissa deviner partiellement ce qui se passait en lui, succède une période de recueillement et de prière. Autant les instincts sociaux étaient développés chez lui auparavant, autant le besoin de la solitude s'imposait à lui maintenant. On aurait dit que sa devise était devenue celle des Pères du Désert : *O beata solitudo ! O sola beatitudo !* Si on lui demandait pourquoi il se retirait pendant de longues heures dans des sites écartés, il répondait évasivement ou dans un

langage symbolique, emprunté à l'Évangile, qui ne pouvait guère satisfaire ses interlocuteurs; il leur parlait, par exemple, de la perle de grand prix à la recherche de laquelle il s'était mis, et pour l'achat de laquelle il vendrait volontiers tout ce qu'il avait. Tout cela, au fond, n'était guère que des fins de non recevoir destinées à écarter les fâcheux, à ne pas perdre de temps avec eux à parler de soi, ou à recevoir des conseils toujours inutiles, parfois ineptes. La voix intérieure par laquelle il savait que Dieu lui-même lui parlait et répondait à ses questions lui paraissait un guide autrement sûr, fidèle et discret, que toutes les autres voix bien peu qualifiées pour lui prodiguer des directions. En cas d'embarras, il se rendait du reste auprès de l'évêque pour lui demander son avis.

A mesure que les jours se passaient, le besoin de solitude grandissait encore en lui. « Son besoin de solitude allait, dit frère Léon, à ce point (et on sent ici parler le citoyen d'Assise pour lequel les habitudes locales traditionnelles avaient une grande importance) qu'on le voyait parfois quitter la *piazza* pour s'en aller dans quelque endroit caché. » Il fait penser qu'à cette époque, comme encore aujourd'hui, la *piazza* d'Assise avec son temple de Minerve et son vieux forum romain, était chaque jour, vers le coucher du soleil, le rendez-vous de toute la cité. Quitter la *piazza*, à cette heure-là, était une sorte de discourtoisie à l'égard de toute la ville. Jadis François ne se serait pas permis un tel acte, et cela dénotait clairement la transformation qui s'était faite en lui.

Elle se manifestait aussi par d'autres indices. Il avait toujours été bon pour les pauvres, mais à cette époque ses rapports avec eux devinrent tout autres. Peu à peu,

ils jouèrent dans sa vie le rôle de premier plan qui y avait été tenu auparavant par ses compagnons de danse et de chant ou d'autres divertissements élégants, à la mode de ce temps. Il n'augmentait pas seulement ses aumônes, il se rapprochait de tous les déshérités, leur parlait, les écoutait longuement; il ne réservait pas sa gaîté pour les heureux de ce monde, mais la prodiguait à ceux que l'on voit d'ordinaire arriver sans plaisir, aux prières desquels on tâche de se dérober. Lui les recherchait, les attirait, les fréquentait. Ils s'étaient aperçus bien vite qu'on ne l'invoquait jamais en vain.

Un jour, François s'était fait le raisonnement suivant :

Si quelqu'un venait me demander quelque chose de la part d'un baron ou d'un comte (et sans doute qu'en pensant cela il songeait aux divers hobereaux dont les tours se dressaient de tous côtés dans les environs de la cité), je me hâterais d'être courtois avec l'inconnu et de lui donner tout ce qu'il me demanderait. A plus forte raison, quand un pauvre vient à moi en me demandant quelque chose pour l'amour de Dieu, dois-je lui donner, être courtois et généreux avec lui. A partir de ce moment, il adopta comme une règle de conduite de ne jamais repousser un pauvre qui s'adressait à lui « pour l'amour de Dieu ». Quand on lui demandait, il commençait toujours par se donner lui-même, par consoler et réconforter, le don matériel n'arrivait qu'ensuite. S'il n'avait pas d'argent, il donnait quelque chose de son vêtement, son bonnet, sa ceinture, une courroie ou un morceau de drap. Quand il n'avait rien qui pût être enlevé de son vêtement extérieur, il allait se cacher derrière un buisson ou un bosquet, se déshabillait, laissait là quel-

que pièce de son vêtement de dessous et disait au pauvre d'aller ramasser cela.

Souvent Bernardone, son père, s'absentait pour ses affaires commerciales et emmenait avec lui quelques-uns de ses aides pour le seconder et le servir. Cela faisait que la famille restée à la maison était singulièrement réduite, puisqu'à cette époque le terme de *familia* n'indiquait pas seulement ce que nous appelons aujourd'hui de ce nom, mais, en outre, l'ensemble des serviteurs et des servantes, dont le nombre était en général considérable. Malgré cela, François faisait apporter sur la table autant de pains que si la famille eût été au complet, et si sa mère s'étonnait, il répondait qu'il s'était promis de ne jamais repousser un pauvre et qu'il voulait leur donner tous ces pains superflus. Pica se gardait bien de lui faire le moindre reproche et admirait de plus en plus ce fils qu'elle préférait à ses autres enfants.

Mais ces rapports de généreuse affection avec les pauvres ne suffisaient pas à son zèle toujours plus grand. Tout cela c'était la charité du passé.

L'épouse pour laquelle il se préparait lui demandait bien autre chose. L'époux de la pauvreté devait être pauvre, le plus pauvre de tous les pauvres. Et voilà un nouvel effort, un nouveau dressage qui s'imposait à sa pensée, à sa volonté de réalisation toujours plus parfaite de l'idéal. Comment pourrait-il s'exercer à être pauvre? A Assise, en restant dans sa famille, ce n'était guère possible. Il ne pouvait pas songer, dans le milieu luxueux où il vivait, à imposer à tous les siens un complet changement de vie. Peut-être plus tard, quand il aurait fait toutes ses expériences, pourrait-il les gagner à ses idées. Pour le moment, il fallait suivre une voie beaucoup plus

longue. Il sentait d'ailleurs que même s'il avait pu, à Assise, vivre indépendamment de sa famille, il n'aurait pas la liberté nécessaire pour éprouver sa vocation de pauvreté. Le projet qui peu à peu prenait forme dans son imagination avait besoin, pour se réaliser et l'amener à des résolutions solidement basées, d'être tenté en pleine liberté, dans un milieu où il serait inconnu et où il se trouverait seul avec Dieu pour l'inspirer.

On était au mois de juin, au moment où les troupes de pèlerins se rendant à Rome pour la fête des Saints Apôtres Pierre et Paul se faisaient plus nombreuses que jamais. Il annonça à ses parents l'intention de faire ce pèlerinage. Rien n'était plus naturel. Il partit évidemment avec un des groupes de pèlerins riches, refit jusqu'à Spolète le chemin qu'il avait suivi quelques années auparavant pour se rendre dans les Pouilles. Les pèlerinages italiens, de nos jours, chantent à peu près sans cesse. A cette époque de l'année, ils cheminent surtout la nuit, et dans les villages qu'ils traversent, on est bercé par leur chant qui ne s'arrête pour ainsi dire pas de toute la nuit. Il ne devait pas en être autrement au moyen âge. On chantait surtout, dans les compagnies où les prêtres étaient nombreux, les psaumes des degrés, ceux que chantaient les Israélites en se rendant à Jérusalem. Puis le matin on arrivait à la localité où le pèlerinage devait entendre la messe, c'était la messe des saints Pierre et Paul qui était célébrée pour se placer, dès avant l'arrivée dans la Ville Éternelle, sous leur protection spéciale.

En arrivant à Rome, François se rendit à la basilique Saint-Pierre, pour prier sur le tombeau du prince des Apôtres et se débarrasser tout de suite de l'importante aumône qu'il avait apportée. Il se joignit aux pèlerins

qui entouraient l'autel de la confession, c'est-à-dire le lieu traditionnel où saint Pierre avait été mis à mort pour avoir confessé sa foi.

Une surprise et une désillusion l'attendaient dans ce célèbre sanctuaire. S'imaginant les autres d'après lui-même, il s'était figuré que tous les pèlerins apportaient au prince des Apôtres des dons abondants, et voilà qu'il en était tout autrement. Déçu et un peu indigné de ce qu'il estima, peut-être à tort, un signe d'avarice, il voulut donner à tous ces gens qu'il ne connaissait pas l'exemple de la générosité; tirant sa sacoche de pièces bien sonnantes, il la vida sur les dalles de la confession, où elles firent grand bruit et éveillèrent l'attention des assistants, stupéfaits d'une si généreuse oblation.

Le pèlerinage de la Saint-Pierre avait été plutôt un prétexte que la vraie raison de son voyage à Rome. Se rappelant ce qu'il avait vu à de précédents voyages, il savait qu'un des endroits du monde où il y avait le plus de mendiants était le parvis, ou, comme on disait alors, le paradis qui s'étendait devant la basilique du premier vicaire du Christ. Sur les gradins qu'il y avait là, déjà à cette époque, une innombrable cohue de mendiants passaient les journées et les nuits, car alors les portes des sept basiliques ne se fermaient ni le jour ni la nuit.

Son plan, longuement étudié et mûri, était donc de venir se mêler à tous ces malheureux pour les étudier, vivre de leur vie, s'éprouver lui-même, pour savoir s'il lui serait possible, non seulement de se mêler à eux, mais de mendier comme eux et de ne vivre pendant un certain temps que de ce qu'il devrait ainsi à la charité des passants.

Frère Léon raconte tout cela d'une façon un peu sèche

et étriquée, à la façon des vitraux de la même époque, où un vague arceau représente une maison, quelquefois même une ville, où un bâton sortant de terre en forme d'asperge représente une forêt. Tout est chez lui concentré, abrégé. Il ne dit que l'essentiel et ne fournit guère que le squelette du récit, s'en remettant, pour combler les vides, à l'imagination du lecteur.

Au premier abord on pourrait croire que ce qu'il dit du séjour de François à Rome s'est passé en quelques heures. Il ne donne aucune indication de temps, mais il est bien évident que la réalisation du projet qu'on vient de voir a exigé un séjour d'une certaine durée. La lenteur avec laquelle on l'a vu agir auparavant en est un sûr garant.

Aujourd'hui, les mendiants ont à peu près disparu des abords de Saint-Pierre de Rome, mais les personnes curieuses d'observer quelque chose de très analogue le trouveraient au célèbre sanctuaire de l'archange saint Michel au Monte Gargano, près de Manfredonia, dans la province des Pouilles. Là, les mendiants semblent être, sinon les maîtres du sanctuaire, du moins ceux de l'escalier très haut — il a peut-être une soixantaine de marches — par lequel on y descend. A chaque marche, il y en a deux, un à droite, l'autre à gauche, et les gens du pays qui se rendent en foule à Sant'Angelo, munis d'un solide sac rempli de monnaie, d'environ quarante centimètres de long, en tirent des pièces qu'ils remettent sans la moindre hésitation, comme une sorte de tribut auquel on ne saurait se soustraire, à la double haie de mendiants qui paraît plutôt les percevoir que les recevoir. Il serait donc curieux de savoir quelle est l'organisation actuelle des mendiants du mont Gargano et de chercher si, au

XIIIe siècle, il n'en aurait pas existé une du même genre entre les mendiants du parvis de la basilique Saint-Pierre.

Ce qui rend cette question intéressante, c'est que François s'approcha de l'un d'eux et lui fit cette étrange proposition : « Voudrais-tu, lui dit-il, me prêter pour un certain temps les vêtements que tu as, je te laisserai ceux que j'ai sur moi en gage et quand je te rendrai les tiens, tu me rendras les miens ? » Frère Léon dit seulement que le pacte fut accepté par le mendiant, sans rien ajouter. Une fois que François eut revêtu les loques de son prêteur, il se glissa parmi les autres mendiants, tendit la main comme eux, avec cette différence qu'il mendiait en français. Pourquoi en cette langue plutôt que dans celle de son pays ? Nous avons vu que le français était sa langue de prédilection dans les heures d'émotion et d'enthousiasme. Peut-être aussi pensa-t-il en cette langue étrangère mieux émouvoir les pèlerins français, et qu'il ferait profiter de l'aubaine ses nouveaux amis. Il n'est pas impossible qu'il ait voulu se livrer ainsi à quelque innocente plaisanterie et qu'après avoir été pendant longtemps le roi de la jeunesse dorée d'Assise, il ait ambitionné d'une façon autrement sérieuse le titre de roi des mendiants de Rome. Quoi qu'il en soit, quand il estima que l'épreuve était suffisante, il alla trouver son prêteur, lui rendit son vêtement, reprit le sien et repartit pour Assise.

Comme on le voit, il avait gradué ses épreuves, par prudence sans doute, et aussi par humilité. Il lui en restait une, la plus difficile de toutes, celle par laquelle il arriverait à sa majorité spirituelle. Nous avons déjà vu, en passant, que, dans son Testament, il a daté le

commencement de sa conversion du jour où il sut vaincre la terreur que lui inspiraient les lépreux. Elle était chez lui un mouvement instinctif insurmontable. Quand, depuis la Cité, il apercevait à près de trois kilomètres de distance, dans la plaine, la maladrerie, c'est-à-dire l'ensemble des maisons où ils étaient confinés, il se bouchait le nez avec horreur, comme pour échapper aux miasmes qui auraient pu monter jusqu'à lui de ce coin de terrain maudit. Cet emplacement existe encore, il se trouve exactement à l'endroit où la principale route d'Assise, sortant de la Porta Mojano, descendait en droite ligne, pour rejoindre la grande voie de Pérouse à Rome. La chapelle Sainte-Marie-Madeleine, qui servait aux lépreuses, y existe encore, mais restaurée; quant à celle de San Lazaro d'Arce, qui était celle des lépreux, elle a disparu, à moins qu'il n'en subsiste quelques débris faisant partie d'un oratoire privé dédié à San Rufino d'Arce ou San Rufinello.

François revenant à Assise n'avait pas, semble-t-il, fait de plan détaillé pour fixer comment il pourrait se délivrer de sa honteuse couardise vis-à-vis des lépreux. Il continuait à prier, à se recueillir, à lire les livres saints, et sans doute comptait sur la bonté du Christ béni pour mesurer les devoirs aux forces de celui qui doit les accomplir. Plus tard il avait l'habitude de dire à ses disciples agenouillés qui lui demandaient sa bénédiction avant de partir en mission : *Jacta cogitatum tuum in Domino et ipse te enutriet.* « Remets tes préoccupations sur le Seigneur et lui-même te nourrira. » Il s'était répété à lui-même cette promesse divine depuis bien longtemps.

Il se reprochait avec d'autant plus de rigueur sa

lâcheté que de son temps toute l'Église appliquait au Christ le verset d'Esaïe, LIII, 3 :

Il n'avait ni beauté, ni éclat pour attirer nos regards,
Et son aspect n'avait rien pour nous plaire.
Méprisé et abandonné des hommes,
Homme de douleur et habitué à la souffrance,
Semblable à celui dont on détourne le visage.
Nous l'avons dédaigné, nous n'avons fait de lui aucun cas,
Cependant il a porté nos souffrances.
Il s'est chargé de nos douleurs et nous l'avons considéré (1) comme un lépreux,
Frappé de Dieu et humilié.

Dans beaucoup d'églises du XIIIe siècle, on voit des lépreux couronnés d'un nimbe sur lequel se détache la croix, et désignés ainsi comme le Christ en personne.

Enfin, dans un récit emprunté aux dialogues de saint Grégoire le Grand, très populaires alors, on voyait un moine du nom de Martin, qui, croyant porter sur ses épaules un lépreux, s'était tout à coup trouvé déchargé de son fardeau et n'avait pas même pu le voir disparaître. Il avait porté le Christ sous l'aspect d'un lépreux (2).

Un peu plus tard, nous verrons François lui-même appeler les lépreux *fratres christianos* (3), « les frères chrétiens », pour bien marquer leur éminente dignité.

Depuis son retour à Assise, ses prières étaient devenues plus ardentes que jamais, ainsi que son effort pour comprendre sans cesse mieux ce que le Seigneur attendait de lui. Il avait déjà fait l'expérience que les victoires qui avaient exigé les plus grands sacrifices de sa part avaient été suivies des plus précieuses bénédictions (4).

(1) La traduction Segond a ici *puni ;* mais la Vulgate : *postaviminus ipsum quasi leprosum.*

(2) Lemmens. Excerpte celanensia, p. 11-12.

(3) *Spec.*, *Perf.*, 58, 7.

(4) 3 Soc., 11.

C'est sur ces entrefaites que l'heure décisive arriva tout à fait à l'improviste. Un jour qu'il se promenait à cheval dans les environs d'Assise, au détour d'un chemin il se trouva brusquement en face d'un lépreux. Son émoi fut grand, mais si le geste de fuite des anciens jours lui vint à l'esprit, il sut cette fois le maîtriser immédiatement. Reprenant conscience de son devoir envers Dieu et envers la Dame de ses pensées, il se laissa glisser de cheval, prit la main du lépreux pour la baiser, comme il aurait fait à un prêtre, lui remit une aumône et voulut avant de le quitter recevoir de lui le baiser de paix. Cela fait, il remonta à cheval et poursuivit son chemin. La secousse avait été singulièrement rude et il rentra chez lui plus mort que vif. Frère Léon dit qu'à partir de ce jour-là, il se mit à se mépriser encore plus que par le passé. Évidemment ce qui le troublait ainsi était la crainte de ne pas avoir été à la hauteur de ce que Dieu attendait de lui.

Il se ressaisit donc et résolut, en bon chevalier, d'aborder de front, cette fois, ces lépreux qui l'effrayaient si fort. Ce n'est pas à l'égard d'un seul, rencontré par hasard, qu'il se montrerait courtois, mais à l'égard de tous. Il irait les trouver tous, chez eux, réunis solennellement, il leur baiserait la main et demanderait pardon à tous ensemble, et à chacun individuellement, de les avoir si longtemps méconnus et méprisés et ne les quitterait qu'après avoir obtenu leur pardon et leur bénédiction.

Peu de jours plus tard, il mettait son projet à exécution. Muni d'une importante somme d'argent, il prenait le chemin dont il a été question tout à l'heure, qui descend tout droit d'Assise à Sainte-Marie-Madeleine.

Frère Léon semble indiquer que sa démarche eut une

certaine solennité, qu'elle fut un acte public. L'idée à laquelle François obéissait en agissant ainsi est bien naturelle. Sa couardise avait été publique, il fallait que la réparation le fût aussi. Et puis, il sentait que désormais il n'était plus un individu pouvant agir à sa guise, mais qu'il commençait à porter des responsabilités qu'il sentait redoutables, même si elles ne lui apparaissaient pas tout à fait clairement.

On peut s'imaginer la joie, l'admiration, la reconnaissance de ces pauvres malheureux, mis hors la loi par leur affreuse maladie, en voyant arriver le jeune homme dont ils avaient si souvent entendu parler. Il dépassa le projet qu'il avait fait, sa visite se prolongea : non seulement il prodigua sa sympathie et des secours à tous, leur baisa la main à tous, mais il prolongea sa visite et se mit à les servir, comme un bon serviteur sert son maître, à la fois avec humilité et avec allégresse.

Quand il se retira, il put promettre à ses nouveaux amis que cette visite ne serait qu'un prélude, car nous le verrons bientôt venir s'établir tout à côté d'eux avec ses premiers disciples et faire de ce *castrum dolorum omnium animae et corporis*, de ce camp retranché de toutes les souffrances physiques et morales, pour employer une expression du XIIIe siècle (1), le centre de leur première activité.

Cette léproserie, qui avait été naguère pour lui la cause de tant de tourments et de déroutes, allait devenir la source des joies les plus pures. Non seulement il avait illuminé les demeures et les cœurs de ces malheureux des rayons d'un amour qu'ils n'avaient jamais connu, mais lui savait maintenant par expérience comment le

(1) Jacques de Vitry (?).

Seigneur récompense ceux qui lui obéissent : Les paroles du Roi des siècles et du souverain Juge (1) chantaient en son cœur :

« J'avais faim et vous m'avez donné à manger, j'avais soif et vous m'avez donné à boire; j'étais étranger et vous m'avez recueilli; j'étais nu et vous m'avez vêtu, j'étais malade et vous m'avez soigné; j'étais en prison et vous êtes venu me voir; car toutes les fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait. »

Saint-Damien, la Portioncule, les Carceri, sont de nobles et émouvants sanctuaires. Leur importance et leur éclat ne deviendra que plus grand, si on n'oublie pas le chemin qui de la piazza d'Assise, par la Porta Mojano, descend à Sainte-Marie-Madeleine et à l'emplacement de l'ancienne léproserie (30 janvier 1925).

(1) Matth., xxv.

SIXIÈME LEÇON

La mission du réparateur des Églises.

A la fin de la dernière leçon, nous avons quitté François au moment où il revenait de chez les lépreux, vainqueur enfin de l'effroi maladif que ces malheureux lui avaient inspiré jusqu'alors. Sa joie de cette délivrance était si grande qu'elle débordait. Lui, si taciturne les jours précédents, aurait voulu aborder tout le monde, parler à tous de son bonheur. Quelques essais dans ce sens ne furent sans doute pas heureux, soit que ceux auxquels il s'adressa ne fussent pas en état de comprendre cette exaltation inattendue, soit que lui, dans son exubérance, ne sût exprimer que bien imparfaitement encore ce qui se passait en son âme.

Il eut donc recours à un compagnon qu'il avait beaucoup aimé. Il l'entraînait souvent au loin dans la campagne, tantôt lui ouvrant tout son cœur, tantôt se servant d'un langage symbolique pour tâcher de lui expliquer sa joie et ses perplexités. Il le conduisait parfois à une grotte des environs immédiats de la cité, où il avait trouvé, disait-il, un grand trésor. Il y entrait seul, et là, dans le secret, adressait au Père céleste les plus ardentes prières. Il y souffrait de véritables luttes spirituelles. Sa volonté de servir Dieu était ardente, mais s'il n'éprouvait aucune tentation de regarder en arrière

et de retourner aux plaisirs d'autrefois, il se sentait envahi parfois de la terreur de ne pas avoir la force de tenir bon.

Aussi, quand il rejoignait son ami, apparaissait-il à celui-ci brisé par la fatigue et bien différent de ce qu'il était en entrant.

Quel était donc cet ami qui eut le privilège d'être son confident et son secours dans ces heures difficiles?

Aucun des biographes primitifs ne l'indique et tous sont également réservés en ce qui concerne la grotte. Ce silence est à noter, car il est le signe manifeste de la pureté des textes qui nous sont parvenus. S'ils avaient été remaniés comme tant d'autres documents hagiographiques, on trouverait ici le nom de quelqu'un appartenant à une famille d'Assise qu'on aurait voulu glorifier, et, pour la grotte, le nom d'un sanctuaire vers lequel on aurait cherché à diriger les pèlerins.

Il est fort possible que ces deux noms aient été négligés ici, parce que les témoins de la vie de François ayant écrit sur le théâtre même des événements ou très près de lui, à une époque où les habitants d'Assise se rappelaient tous les faits, avaient compté que des souvenirs si bien fixés dans la mémoire de toute une population ne pourraient jamais en sortir.

Cette erreur, ne la commettons-nous pas pour ainsi dire continuellement, malgré l'expérience souvent répétée de la fragilité de notre mémoire. Nous nous figurons que certains faits historiques sont gravés pour toujours dans notre souvenir avec tous les détails, les précisions, les émotions qui les accompagnèrent. Les années passent et nous n'en retrouvons que des fragments éparpillés, incohérents. Les enseignements qui auraient dû en découler pour notre conduite, au lieu d'être acquis

définitivement ne sont plus guère que des clartés de feux follets entrevus dans un rêve.

Le regretté historien d'Assise, Antonio Cristofani, a suggéré que la grotte dont il est question ici n'aurait pas été autre chose que la crypte qui se trouve sous Santa Maria Maggiore, appelée aussi à Assise Chiesa del Vescovado (église de l'Évêché). Cette identification se heurte au fait que cette église est au centre même d'Assise et non pas près de la ville ou dans un endroit écarté, comme disent les premiers biographes (1).

On s'est demandé à notre époque si la crypte où se cachait alors François ne se trouverait pas du côté de la villa de Grotte, pittoresquement placée sur une éminence à une bonne demi-heure au nord de la cité, mais il semble bien que cette idée n'ait d'autre point d'appui que l'affinité de signification des mots *crypta* et grotte.

Si l'emplacement de la grotte est, en somme, peu important, n'est-il pas étrange que les historiens contemporains n'aient pas désiré savoir quel pouvait bien être le compagnon qui, à cette époque de la vie de François, l'accompagna avec une inlassable persévérance. Celano dit simplement (2) qu'il était particulièrement cher à François et que l'intimité qu'il y avait entre eux avait préparé la voie aux confidences. Frère Léon répète les mêmes choses dans les mêmes termes, mais ses lignes semblent préciser que l'ami de la grotte aurait été un des compagnons les plus chers de François durant la période antérieure de sa vie (3).

(1) 1 Cel., 6 : [*Franciscus*] *eum ad loca remota et consiliis apta sæpius perducebat. Crypta quædam erat juxta civitatem.* Cf. 3 Soc., 12.

(2) 1 Cel., 6.

(3) 3 Soc., 12.

On s'est déjà demandé si cet ami de la grotte n'aurait pas été frère Élie. Cela aurait expliqué l'ascendant difficile à comprendre que celui-ci devait exercer plus tard sur le fondateur de l'Ordre. Il faut écarter cette hypothèse. Si frère Élie avait, dès avant la vocation définitive de François, joué auprès de lui un rôle si important, Celano, dans la première légende où il cherche sans cesse à mettre en avant frère Élie, à appuyer en particulier sur ses relations amicales avec le saint, Celano n'aurait pas manqué de s'emparer d'un fait si favorable à des vues qui étaient ardemment les siennes au moment où il écrivait.

Ce qui est étonnant, c'est que personne, du moins que je sache, n'ait eu l'idée de chercher si cet ami n'aurait pas été frère Léon, celui qui devait devenir le compagnon de prédilection et le secrétaire de François pendant les six dernières années de sa vie au moins.

Pourquoi Celano ne l'aurait-il pas clairement désigné par son nom? Cela s'explique fort bien. Celano écrivant sa première légende était fort bien renseigné sur les relations toutes particulières de François, dans les dernières années de sa vie, avec ceux qu'on appelait, peut-être avec un brin d'amertume dans certains milieux de l'Ordre, les quatre Compagnons, Léon, Bernard, Ange et Rufin. Plus tard, quand Bernard fut mort, on dira les Trois Compagnons, et cette expression a été consacrée par la postérité, à cause de la légende écrite par frère Léon en collaboration avec frère Ange et frère Rufin. Or, que voit-on se passer quand Celano raconte les dernières années de la vie de son maître? Il n'ignorait pas ce qu'avaient été les quatre Compagnons pour lui, et, en particulier, frère Léon, et il leur prodigue les plus pom-

peux éloges (1), mais il ajoute que, pour épargner leur modestie, il taira leurs noms. Quand on se reporte aux pages voisines, on est bien forcé de constater que l'écrivain s'est montré bien rarement aussi soucieux de ne pas blesser la modestie de ceux dont il parlait. Si frère Léon, comme on peut le supposer, a été le compagnon, le confident, l'ami intime de François dès les premiers pas de celui-ci dans la voie nouvelle, Celano n'aurait fait qu'appliquer dès le début de son livre les procédés qui devaient lui servir aussi à la fin.

Cette hypothèse n'est formulée ici que pour ce qu'elle est. Elle expliquerait bien des choses.

En lisant attentivement les pages où frère Léon raconte ce qui s'est passé à cette époque, on s'aperçoit que, tout en reproduisant en général le récit de Celano, il y ajoute une foule de faits et de précisions. Or, ces additions, bien loin de ressembler à des déformations légendaires, sont des passages où la critique la plus sévère ne révèle rien de suspect.

Dans ces morceaux, il y en a un de particulièrement curieux. Non seulement il n'a pas de parallèle dans Celano, mais quand celui-ci remaniera, à son tour, l'œuvre de frère Léon, il se gardera bien de faire entrer ce trait dans sa nouvelle vie. Cela n'a rien de surprenant.

L'histoire de la bossue d'Assise, qui y est rappelée, n'est guère à l'honneur de François. Cette silhouette difforme aurait déparé le style solennel et volontiers un peu ampoulé de Celano, tandis que pour frère Léon elle était un souvenir de jeunesse. Il aimait à l'évoquer,

(1) 1 Cel., 102.

comme il ressuscite tant d'autres détails concernant les personnes et les choses d'Assise.

Un peu embarrassé pour faire comprendre à ses lecteurs le genre de combat livré par François dans la grotte, il expose une des confidences qu'il avait reçues et montre son héros tourmenté par une superstition populaire, celle de la *gettatura* ou du mauvais œil, qui a maintenant à peu près disparu en Ombrie, mais qui est encore profondément enracinée ailleurs. Il y avait à Assise une bossue affreusement contrefaite qui faisait la terreur de toute la cité. On était persuadé qu'elle avait la *gettatura ;* les femmes, quand elle passait, se hâtaient de rappeler leurs enfants ou, tout au moins, de les dérober aux yeux de la sorcière. François lui-même n'avait pas échappé à la contagion. Dans la grotte où il cherchait Dieu, il croyait parfois trouver, comme autrefois saint Antoine dans les cavernes de la Thébaïde, le démon qui venait le tenter. Celui-ci se glissait jusque dans sa pensée, faisait tant et si bien que l'image de la sorcière le hantait, sans qu'il pût lui échapper, et, quand le Malin le voyait à bout de forces, il lui murmurait : « Si tu continues à faire ainsi pénitence je jetterai sur toi la bosse de cette femme. » François cependant sut résister à cette tentation comme aux autres, malgré l'angoisse dont il était étreint dans ces heures difficiles. Elles cessèrent bientôt complètement. La voix intérieure lui annonça qu'il ne tarderait pas à être fixé sur la route qu'il avait à suivre.

Tranquillisé par cette perspective, il revit un peu ses anciens compagnons. Mais si son corps était avec eux, son âme était ailleurs; il le leur laissait sentir et s'ils cherchaient à le taquiner sur ses projets de mariage, il

leur renouvelait la réponse qu'il leur avait déjà faite, quelques mois auparavant, en leur disant à quelle épouse il réservait son amour et sa foi.

Peu de temps après, il se promenait aux abords du chemin qui d'Assise conduisait à Spello et Foligno. Il était tout près de la petite église de Saint-Damien qui menaçait ruine. Il s'arrêta sans doute un instant, debout sous les oliviers, qui, alors comme aujourd'hui, faisaient à l'humble sanctuaire un cadre de rare beauté et de recueillement.

Une inspiration lui montait au cœur : celle d'y entrer et d'y faire oraison.

Au moment où nous sommes arrivés, sa personnalité religieuse est déjà fortement marquée. La plupart des saints avant lui, avaient cherché la vérité intellectuelle. Comme beaucoup de Pères de l'Église, ils avaient voulu créer des systèmes de défense du dogme chrétien. Plus tard, d'autres étaient venus qui avaient organisé les résultats antérieurs pour ramener, convaincre ou confondre les hérétiques. François, dès ses premiers pas, avait considéré comme acquis ces efforts antérieurs. Le dogme lui paraissait aussi clair et aussi indiscutable que le sont pour nous les règles de l'arithmétique et de la géométrie. Par contre, il y avait un aspect sous lequel il se sentait chrétien bien faible, c'était celui de la perfection pratique : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » ou, quand il aura des disciples : « Que voulez-vous que nous fassions? », telle sera la prière qui, jusqu'à la fin de sa vie, sera sans cesse sur ses lèvres et dans son cœur. Sa foi a été essentiellement réalisatrice.

C'est par là, sans doute, qu'il nous intéresse si fort, que nous le sentons si près de nous, si voisin de nos an-

goisses civiques et religieuses. Il a trouvé ce que nous cherchons, ou plutôt ce que nous devrions chercher dans le même esprit de foi, de vaillance et de sincérité que lui.

Dans les jours qui ont précédé, on l'a vu chercher son devoir en ce qui concerne les pauvres et les lépreux; mais, après ces souffrances et ces détresses des hommes, il en découvrait d'autres qui faisaient à son cœur et à son zèle un appel non moins émouvant et non moins solennel, la détresse des églises tombant en ruine. Il avait lu et relu les prouesses des chevaliers, s'exposant à tous les dangers pour aller délivrer le Saint-Sépulcre des mains des Infidèles. Et voilà que tout près de lui, à quelques journées de marche du Siège du Vicaire du Christ, des églises menaçaient ruine. Et pourtant, chacun de ces sanctuaires, même le plus humble, n'était-il pas digne du dévouement et des sacrifices de quiconque est chrétien? La plus petite chapelle où se célèbre l'Eucharistie n'est-elle pas aussi vénérable que le Cénacle de Jérusalem où, au soir du Jeudi saint, le Christ institua le sacrement de l'Eucharistie? Saint-Damien était donc le palais du grand Roi, le trône de Dieu et de son Christ, et son état lamentable constituait un amer reproche pour le chevalier loyal qu'il voulait être.

Il entra, et se mit à genoux devant l'autel sur la table duquel était placé un Christ byzantin conservé aujourd'hui à la basilique Sainte-Claire, à Assise.

Dans cette peinture, le Christ est loin de ressembler au Christ douloureux que devaient représenter les artistes du XIIIe siècle. Celui de Saint-Damien ne disait pas aux fidèles : « Voyez combien j'ai souffert pour

vous. » Il leur disait : « Voyez combien je vous aime. » C'était un Christ de paix et de persuasion.

Un manuscrit du XVe siècle, aujourd'hui dans la bibliothèque de l'éminent professeur A.-G. Little, président de la Société britannique des études franciscaines, renferme un texte latin de la prière que François aurait alors adressée au Christ. Il est suivi d'une traduction en vieil italien, « langue dans laquelle le saint la fit ».

Altissimo glorioso Dio, illumina le tenebre de lo core mio, et da me fede diricta, speranza certa e caritade perfecta, senno et cognoscemento, Signore, che façа lo tuo santo e verace commandamento. Amen (1).

Le texte latin se trouve aussi dans le Ms 196 de Berlin du XIVe siècle. La traduction littérale en français serait :

« O Dieu grand et glorieux, remplacez par votre lumière les ténèbres de mon cœur; donnez-moi une foi droite, une espérance sûre, la charité parfaite, l'intelligence et la compréhension, afin que je puisse réaliser votre sainte et authentique volonté. »

Quelle est la valeur de ce document? Question fort difficile à résoudre. Aucun des biographes de François au XIIIe siècle ne le mentionne, ce qui est un argument grave contre son authenticité. Par contre, il ne s'y trouve rien qui soit en contradiction avec les circonstances dans lesquelles se trouvait François au moment de sa visite à Saint-Damien et le développement de sa pensée alors, dans la mesure du moins où on peut la connaître. Enfin, les deux manuscrits dont il vient d'être question contiennent, l'un et l'autre, une grande quantité de récits provenant de frère Léon. Le critique prudent ne peut donc que suspendre son jugement, jusqu'à ce que de

(1) *Opuscules de critique historique*, fascicule XVIII, n° 125, p. 60.

nouvelles découvertes aient fait plus de lumière sur cette question.

En regardant le Christ, si plein de douceur, les sentiments que François éprouvait avant d'entrer dans le sanctuaire se faisaient plus émouvants et plus intenses encore. Il lui sembla que la sainte victime s'adressait à lui personnellement, lui parlait avec une infinie bonté et lui disait : « François, ne vois-tu pas que ma maison se détruit? Va donc et répare-la-moi. » Tout tremblant de surprise et d'amour, il répondit : « Je le ferai volontiers, Seigneur. »

Quand il fut revenu de son émotion, il se trouva inondé de joie et de lumière et sentit que c'était vraiment le Christ qui lui avait parlé. En sortant de l'église, François trouva, assis près de la porte, le prêtre qui la desservait et, tirant sa bourse, il lui remit une offrande, disant : « Je vous prie, seigneur, veuillez acheter de l'huile et faites continuellement brûler une lampe devant le Crucifix, et quand cette somme sera dépensée, je vous remettrai de nouveau ce qu'il faudra. »

« A partir de cette heure-là, ajoute frère Léon, son cœur fut si profondément blessé et attendri au souvenir de la passion du Seigneur, que pendant toute sa vie il y porta les stigmates du Seigneur Jésus », et il cite un certain nombre de faits qui confirment son point de vue. Nous ne le suivrons pas dans l'énumération de ces anecdotes intéressantes, mais qui nous éloigneraient de la suite historique des événements.

Après avoir réfléchi pendant un certain temps à ce qui s'était passé à Saint-Damien, François, s'étant muni de draps de diverses couleurs, monta à cheval et se rendit à Foligno, importante cité ombrienne à quatre ou cinq

lieues au sud d'Assise. Il y vendit son cheval avec toutes les marchandises qu'il avait apportées et, sans s'arrêter davantage, repartit aussitôt, pour se rendre à Saint-Damien. Lorsqu'il eut découvert le pauvre prêtre, il lui baisa les mains avec foi et dévotion, lui offrit l'argent de sa vente et lui raconta les résolutions qu'il avait prises. Le prêtre, stupéfait d'un changement si extraordinaire et si rapide, ne pouvait croire que les projets exposés par le jeune homme fussent sérieux : craignant d'être victime de quelque plaisanterie, il refusa de prendre l'argent offert. François, peut-être blessé dans son amour-propre en voyant que le prêtre ne se laissait pas convaincre, s'efforçait de lui donner confiance. Il aurait voulu rester à Saint-Damien. Le prêtre finit par lui permettre de prolonger son séjour, mais effrayé par la possibilité d'avoir des difficultés avec Bernardone, il resta inflexible sur l'argent. François, lassé de cette lutte inutile, prit ces pièces qu'il n'avait pas pu tout de suite consacrer à l'œuvre qu'il avait entreprise et les jeta sur le rebord d'une fenêtre.

Nous arrivons maintenant à une série d'épisodes singulièrement délicats et difficiles. C'est le moment où la situation de François va se préciser définitivement. Pendant de longues années il a cherché sa voie. Personnellement il s'est déjà engagé vis-à-vis de Dieu, mais il n'a pas rompu ouvertement avec le monde.

Il aurait souhaité encore ne pas brusquer les événements, s'imposer de nouvelles épreuves, et c'est pour cela qu'il avait songé à demeurer avec le prêtre de Saint-Damien, mais la logique de la situation était plus forte que ses désirs. Dans les années précédentes, il est bien évident que ses combats n'avaient pas toujours été

vagues et imprécis, comme on pourrait le croire à la lecture des biographes primitifs. François voulait se vouer à Dieu; or, il vivait dans une contrée où, autour de lui, une foule de gens étaient entrés dans les abbayes bénédictines. Sous les murs mêmes de la Cité d'Assise, il voyait la gracieuse église Saint-Pierre dont l'architecture simple et digne était à elle seule, elle l'est encore, une fête pour les cœurs et les yeux. Les moines qui y habitaient étaient dans la dépendance de ceux de l'abbaye San Benedetto au mont Subasio dont les vastes bâtiments n'existent plus qu'en partie. Ils étaient alors cachés par les bois touffus de la montagne, à deux heures de marche de la Cité.

De l'autre côté du Subasio, dans la partie qui descend sur Spello, une autre abbaye, encore plus importante, celle de San Silvestro, avait été pour le versant de Spello ce que San Benedetto avait été pour le versant d'Assise, un centre d'influence intellectuelle et morale.

La vie du fils du riche *mercator* d'Assise, à la fois marchand de drap et banquier, était naturellement bien connue dans ces abbayes. Si l'étrangeté de sa conduite faisait rire les moines, sa générosité les émerveillait; ils ne pouvaient pas ne pas se préoccuper d'attirer à eux un sujet aussi exceptionnel. Si donc François, déjà décidé à vivre pour Dieu et l'idéal, n'alla pas frapper à la porte d'une de ces trois maisons, ce n'est pas faute de les avoir connues, ni d'avoir été sollicité. Dans ses écrits, on trouve souvent des ressouvenirs de la Règle bénédictine, et le songe du palais aux armes étincelantes semble bien n'avoir été que le résultat du travail de son imagination sur un passage de cette Règle; celui où le supérieur dit au postulant qu'il accueille dans l'Ordre :

Domino Christo Regi militaturus obedientiae arma fortissima atque praeclara summis (1).

« Au moment où tu t'engages dans la chevalerie du Seigneur Christ, notre roi, tu reçois les armes les plus fortes et les plus étincelantes, celles de l'obéissance. »

Les perplexités dont il était assailli dans la grotte n'étaient donc pas une sorte d'incapacité à se décider, c'était un effort pour faire de son sacrifice un holocauste pur, saint, sans tache et vraiment agréable à Dieu.

En refusant de prêter l'oreille aux appels qui lui venaient soit des Bénédictins, soit des nombreuses réformes qui s'étaient greffées sur le tronc bénédictin, il préparait, sans le savoir, les raisons pour lesquelles, plus tard, il devait refuser de donner à son Ordre la Règle de saint Augustin, de saint Benoît ou de saint Bernard.

Il n'était pas facile à son père de comprendre ce qui se passait. Il aimait tendrement son fils, avait patiemment supporté ses dépenses exagérées; mais comment aurait-il pu ne pas déplorer maintenant une conduite incohérente où jamais on ne pouvait savoir la veille ce que François ferait le lendemain, où, en quelques minutes, il renonçait brusquement à des projets longtemps préparés, sans donner d'autres raisons que des rêves ou des visions? Déçu de tous ses espoirs, cruellement blessé dans son amour-propre, Bernardone ne souhaitait plus qu'une chose, un dénouement qui fût définitif.

Un sentiment du même genre existait aussi, sans doute, chez son fils, avec la différence qu'il n'y avait en son cœur ni colère, ni armertume contre son père et qu'il ne songeait qu'à une chose, obéir parfaitement à la voix intérieure en laquelle il voyait la claire volonté de Dieu.

(1) Reg. bened. Prol. 2, 6 ss.

Un autre personnage, aussi important que les précédents, peut-être, attendait, comme eux, le dénouement, avec une égale impatience; c'était le peuple d'Assise. Il était persuadé que tout cela finirait par une entrée en religion, que Bernardone en serait furieux, que l'on aurait une bonne occasion de rire de sa déconvenue et de voir comment il manifesterait sa colère. A cette époque, en effet, les abbayes et les monastères attiraient beaucoup, les unes l'élite des jeunes gens, les autres l'élite des jeunes filles. Cela jetait parfois la désolation dans les familles qui s'efforçaient, mais en vain, d'empêcher leurs enfants de s'y enfermer.

Peu à peu, l'opposition des familles contre leurs enfants qui entraient en religion était devenue un rite, une cérémonie qu'il aurait été de mauvais goût de supprimer. Il en existe encore des traces, aujourd'hui, dans certains pays. Dès le moyen âge, on voyait des familles qui s'étaient débarrassées de leur fille ou de leur fils en l'envoyant dans un cloître, se livrer à de tapageuses manifestations de colère ou de désespoir, comme si elles avaient voulu absolument les retenir. C'est que ces gestes peu sincères étaient avantageux pour tout le monde : pour les parents, qui manifestaient ainsi leur amour, ou du moins en avaient l'air, pour leurs enfants; pour les postulants, dont les violences avaient pour résultat de montrer l'irrésistible vocation, une vocation qui ne se laissait ébranler ni par les larmes de la mère, ni par la colère du père qui allait parfois jusqu'à l'injure et à la malédiction; enfin pour les religieux ou les religieuses qui, en exhortant les nouveaux venus à ne pas oublier leurs devoirs vis-à-vis des parents, prouvaient ainsi combien ils étaient respectueux jusqu'à la dernière minute de la liberté des voca-

tions. Tout cela explique pourquoi ce rite est devenu dans beaucoup de légendes un morceau de choix dans lequel les écrivains ont montré beaucoup plus leur talent pour la composition littéraire que leur souci de réalité historique. Thomas de Celano, qui a écrit aussi la légende de sainte Claire, la montre se cramponnant aux nappes de l'autel de l'abbaye Saint-Paul (1) pour échapper aux persécutions de son père, venu pour l'enlever coûte que coûte.

Si l'on veut avoir une idée des narrations étranges que ces sortes de scènes pouvaient inspirer à ceux mêmes qui en avaient été les héros, on peut lire dans la Chronique de fra Salimbene (2) les pages où il raconte, avec une infatuation qui transpire dans chaque mot, son entrée chez les Frères Mineurs de Fano en 1233. Il dépeint son père furieux et énumère avec complaisance les paquets de passages bibliques qu'il prétend lui avoir adressés, non sans les entremêler d'injures effroyables.

Telles sont les raisons pour lesquelles il ne faut aborder ce genre de récits qu'avec une prudence spéciale. Pour se conformer aux habitudes, les biographes de François risquent à cet égard, plus qu'à un autre, d'avoir lâché un peu la bride à leur imagination.

Ils racontent que Bernardone, apprenant ce qu'avait fait son fils et devinant qu'il était désormais perdu pour lui, réunit en hâte ses amis et ses voisins pour aller à la recherche du fugitif. Il ne le trouva pas à Saint-Damien. François, en entendant le bruit et voulant laisser passer la colère de son père, s'était réfugié dans une cachette qu'il s'était préparée à cet effet. Il avait un confident

(1) Leg. Clar., 9.
(2) Mon. Germ. Hist. SS., t. XXXII, p. 39 ss.

dans la maison paternelle qui était au courant de tout et lui apportait la nourriture nécessaire. Un mois se passa ainsi, au bout duquel il trouva qu'il était assez sûr de lui-même pour se présenter, résolu et même joyeux, devant son père.

Quand on le vit entrer dans la Cité, défiguré par le souci, les veilles et les privations, on eut au premier abord de la peine à le reconnaître, mais bientôt la foule ameutée criait : « Il est fou, il est fou! » Le tapage se transforma bien vite en folie furieuse; on le poussait, on cherchait à le faire tomber, il était devenu le jouet de tous; des instincts étranges étaient déchaînés. Le cortège s'engouffrait dans les rues, précédé d'un vacarme étourdissant. Tout à coup, Bernardone en perçoit les premières rumeurs. En un clin d'œil, il devine ce qui se passe. Ce fils sur lequel il avait tant compté pour être sa gloire n'était plus seulement le tourment qui le rongeait nuit et jour, il devenait son désespoir, sa honte à tout jamais. Et, dans un accès de colère, il bondissait sur son enfant, l'empoignait et le jetait dans un réduit ténébreux.

François fut délivré par sa mère en l'absence de son mari. Celui-ci, à son retour, demanda aux consuls de la Cité d'appeler son fils devant eux pour lui faire restituer ce qu'il avait emporté de la maison paternelle. Il répondit que, s'étant mis au service de Dieu, il ne relevait plus de la juridiction civile, mais de la juridiction ecclésiastique. Les consuls adressèrent donc son père à l'évêque qui l'invita à comparaître. Le tribunal n'était autre chose que la place de l'évêché. L'évêque s'asseyait à la porte de l'église Santa Maria Maggiore, entre les deux lions qui y étaient le symbole de sa juridiction. Il conseilla

à François de rendre à son père l'argent qu'il avait rapporté de Foligno. Celui-ci, tout heureux des paroles qu'il venait d'entendre, déclara : « Non seulement je lui rendrai avec joie cet argent qui lui appartient, mais aussi, mes vêtements. » Il entra précipitamment dans les appartements de l'évêché ouverts à côté de lui et en ressortit presque aussitôt dépouillé de tout. Il avait fait un paquet de ses vêtements et il avait placé l'argent dessus; il vint poser le tout devant l'évêque. Puis, s'adressant aux spectateurs, il dit : « Écoutez tous et sachez-le bien : jusqu'ici j'ai appelé Pierre Bernardone, mon père, mais puisque je suis décidé à servir Dieu, je lui rends cet argent, pour lequel il était si troublé, avec tous les vêtements que j'ai reçus de lui, car désormais je veux dire : « Notre Père qui es aux cieux » et non pas « mon père, Pierre Bernardone ».

Il faisait très froid. L'évêque, ému de ces paroles, s'approcha de lui et étendit sa chape pour l'abriter au moins partiellement.

Pendant ce temps, Bernardone s'était hâté de ramasser l'argent et les vêtements, sans rien laisser à son fils, et de disparaître, accompagné par l'indignation de tous ceux qui avaient assisté à ce dénouement qui était plus encore le prologue, la première journée, de la vie nouvelle du futur saint (6 février 1925).

SEPTIÈME LEÇON

A la fin de la dernière leçon, nous avons laissé François au moment où l'évêque venait de l'abriter sous son manteau. Lorsque tout le monde se fut retiré, il pria les gens de sa maison de lui donner de quoi se couvrir. Le jardinier lui remit un vieux manteau qu'il accepta avec grande reconnaissance.

Après toutes les émotions de cette matinée, François avait besoin de solitude et de plein air. Celano le montre sortant aussitôt de la ville, et s'enfonçant dans les bois. Il chantait à gorge déployée, heureux de sa liberté conquise, des chansons françaises. Ce bruit inaccoutumé éveilla l'attention de quelques malandrins du voisinage qui se précipitèrent sur lui. « Qui es-tu? » lui dirent-ils. « Je suis le héraut du grand Roi. Et d'ailleurs, ajouta-t-il, que vous importe? » Alors ils le rouèrent de coups et le jetèrent dans un trou plein de neige. « Tiens, voilà ta place, piteux héraut de Dieu. » Il se débarrassa tant bien que mal de la neige, puis, quand ils se furent éloignés, il sortit du trou, et, de nouveau, le cœur en fête, continua à faire retentir la forêt des louanges du Créateur.

On peut se demander d'où lui était venue l'idée de ce titre *Praeco magni Regis*. Il pourrait très bien n'être

qu'une des nombreuses expressions du style chevaleresque qui fut le sien durant toute sa vie. Il n'est point impossible non plus que ce fût chez lui un ressouvenir emprunté à saint Grégoire le Grand dont la Règle pastorale était fort connue au moyen âge (1).

Les brigands avaient gardé son manteau, si bien qu'il ne lui restait plus d'autre ressource que d'aller frapper à la porte d'un couvent de Bénédictins. En le voyant arriver dans cet équipage rudimentaire, on n'eut pas grande opinion de lui et on l'envoya à la cuisine comme *garcio*, terme dans lequel se trouve déjà l'expression française de garçon. Il n'y souffrit pas seulement de la faim, mais aussi du froid ; et, comme il ne voulait pas se plaindre, il se décida au bout de quelques jours à continuer son chemin dans la direction de Gubbio.

Quelle était cette maison bénédictine ? Les documents ne le disent pas. La supposition la plus vraisemblable, c'est qu'il s'agissait de l'Abbaye de Saint-Benoît, au mont Subasio. Plus tard, lorsque François fut devenu célèbre, les moines, apprenant qui était l'étrange visiteur qu'ils avaient si mal accueilli, envoyèrent leur prieur s'excuser auprès de lui. Il leur pardonna naturellement de bon cœur, mais ce qu'il vit dans cette maison durant son court séjour ne fut pas de nature à lui donner une très haute opinion de cet Ordre si puissant.

Il avait choisi le chemin de Gubbio parce qu'il savait y trouver un ami dont il espérait une tunique. Sa visite eut le résultat désiré.

Tous les faits qui précèdent sont racontés par Celano, mais sont passés sous silence par frère Léon, qui pourtant suit, en général, pas à pas, son prédécesseur. Cette

(1) Regula pastoralis IV (p. 31) Praeconis offitium.

omission marquerait-elle une opposition? Il serait bien délicat de le décider. Dans ce qui suit, frère Léon offrira un récit beaucoup plus détaillé, et comme il s'agit de faits qui se sont passés à Assise, peut-être sous ses yeux, et où la personnalité de saint François s'affirme par des actes et des paroles bien en harmonie avec le caractère original et prime-sautier qu'on lui connaît, il semble que la valeur historique de ces pages soit particulièrement importante.

Elles nous montrent François très pressé de retourner à Saint-Damien et s'y faisant une sorte de vêtement d'ermite, pour s'installer à côté du prêtre qui faisait le service de cette église. Les ermites, au moyen âge, étaient loin d'être, comme on se l'imagine parfois, des religieux proprement dits. C'étaient en général des hommes qui par piété, pour faire pénitence, ou par suite de certaines infirmités qui les empêchaient de travailler, se vouaient au service d'un sanctuaire souvent des plus modestes, le balayaient, s'occupaient de l'entretien des lampes, et priaient pour les personnes qui leur donnaient l'aumône. Ils étaient vaguement sous la direction de l'évêque diocésain. A part cela, le seul lien qui les unît à la hiérarchie était le fait qu'au moment où ils se chargeaient du soin d'un sanctuaire, leur vêtement recevait une bénédiction rituelle.

On voit donc qu'ici encore François agit avec une grande lenteur. S'il choisit ainsi un poste si humble, c'est qu'il éprouve le besoin de ne pas engager l'avenir et de continuer ses expériences.

Pour le moment, son programme était tout tracé, il avait à réparer Saint-Damien. Il le fit avec un enthousiasme et un dévouement qui impressionnèrent beaucoup

le prêtre dont il était devenu l'aide et le compagnon. Frère Léon le dépeint parcourant les rues et les places de la Cité pour se faire donner les pierres dont il avait besoin pour les réparations.

Les pierres qu'il mendiait n'étaient pas des pierres ordinaires, c'étaient des pierres de taille, comme on en voit beaucoup encore de nos jours, à Assise, dans les quartiers qui ont eu à souffrir des tremblements de terre. On y remarque de nombreuses façades, derrière lesquelles il n'y a pas de maisons ou plutôt où l'intérieur des maisons a été comblé par les décombres et remplacé peu à peu par des jardins. C'étaient les pierres de ces façades, derniers vestiges des palais détruits, que François voulait obtenir, c'est-à-dire des matériaux excellents et prêts à être employés.

En faisant ainsi appel à ses concitoyens pour restaurer une église tombant en ruine, il touchait une des cordes les plus sensibles de leur cœur. Les habitants des cités ombriennes ont eu à travers les siècles, la passion de la beauté de leur petite patrie. Elle est pour eux une piété et un culte, culte du passé et culte du beau, culte aussi de la vie. Le peuple italien n'est-il pas essentiellement constructeur et maçon? Quelle plus belle affirmation de civilisation que les débris dont la puissance romaine a semé le sol gaulois. Ce besoin de bâtir et de créer était très fort à Assise à cette époque, comme le prouve la cathédrale Saint-Rufin, de quelques années seulement antérieure à saint François.

Aussi, le trouve-t-on dès lors se servant, pour demander l'aide et le secours de ses concitoyens, des méthodes qu'il emploiera un peu plus tard pour convertir les âmes. Dans la plénitude de sa force, il dira : « Que sont

les serviteurs de Dieu, sinon des sortes de jongleurs qui doivent éveiller les cœurs des hommes et les amener à la joie spirituelle? » Et le narrateur ajoute : « Il disait cela tout spécialement des Frères Mineurs qui ont été donnés au peuple de Dieu pour son salut. Et il voulait même envoyer ses frères par le monde, prêcher et chanter les louanges de Dieu. Quand ils arrivaient sur une place, le meilleur orateur d'entre eux devait faire la prédication au peuple, puis tous ensemble devaient chanter en chœur les louanges de Dieu comme de bons jongleurs du Christ. Le chant fini, l'orateur devait dire au peuple : « Nous ne sommes pas des jongleurs ordinaires, mais des jongleurs du Christ, mais nous souhaitons, comme les autres, avoir notre récompense, ce sera que vous deveniez de bons chrétiens. »

Cette méthode missionnaire, il l'avait réalisée dès le premier jour. Sur la place de sa cité natale, on le vit seul, chanter de toutes ses forces à la gloire de Dieu, puis rappeler Saint-Damien et l'église qu'il avait à réparer. Pour émouvoir les cœurs, il avait même tourné une sorte de chanson, qui ne montre certes pas un talent poétique très développé encore, mais il avait trouvé certaines assonances qui, chantées peut-être sur un air connu, eurent en tout cas le résultat désiré, celui d'attirer de nombreux dons :

Qui mihi dederit unam lapidem
Unam habebit mercedem ;
Qui autem dederit duos,
Duas habebit mercedes.
Qui vero tres,
Totidem mercedes habebit.

Il y eut encore quelques moqueurs, mais beaucoup d'autres gens, qui se rappelaient sa vie antérieure et le luxe dans lequel il avait été élevé, étaient émus jusqu'aux larmes devant le changement qui s'était fait en lui, et de le voir prendre sur ses épaules les lourdes pierres qu'on lui donnait, pour les porter à Saint-Damien.

A ce spectacle, le prêtre de la petite église, quoiqu'il fût bien pauvre, fut touché de compassion et essaya de lui faire une meilleure nourriture, de peur qu'il n'épuisât rapidement ses forces avec un labeur aussi continu et si nouveau. Mais François ne tarda pas à s'apercevoir des sacrifices que son compagnon s'imposait et se dit à lui-même : « Trouveras-tu partout où tu iras ce prêtre pour te manifester tant de bonté et de cordialité? La vie que tu as ici n'est pas la vie du pauvre que tu as voulu choisir : il faut que, comme un pauvre quelconque qui va de porte en porte, tenant à la main une écuelle où il mange tout ce qu'on lui donne, tu ailles toi aussi, pauvre volontaire, pour l'amour de Celui qui, né dans la pauvreté, vécut dans la pauvreté, resta nu et pauvre sur le gibet et fut enseveli dans un sépulcre d'emprunt. »

Ici encore, on retrouve des assonances analogues à celles que nous avons vues tout à l'heure dans la laude. Cela montre que ce petit morceau était, comme le précédent, parfois chanté par François. Il revient, du reste, à diverses reprises dans ses œuvres et il l'avait aussi enseigné à sainte Claire. Le voici dans son texte latin :

Pauper natus,
Pauperrimus vixit in saeculo
Ac remansit nudus et pauper in patibulo,
Sepultusque in alieno sepulcro.

Ramené par la pensée du Christ crucifié à toutes les souffrances que celui-ci avait endurées, il voulut le suivre de plus près et s'imposer toutes les privations que le bon prêtre avait voulu lui épargner.

Un jour donc il monta à Assise, une écuelle à la main, pour demander l'aumône de porte en porte, au grand étonnement de ceux qui se rappelaient sa jeunesse. Devant tous les mets entassés dans l'écuelle, il eut, lui qui n'avait jamais mangé, ni même vu, semblable mélange, un mouvement de répulsion. Ce ne fut qu'un instant, et vainqueur de lui-même, il lui sembla qu'il n'avait jamais rien goûté de si bon. Il rendit donc grâces à Dieu, qui, selon sa promesse, avait changé pour lui en douceur les choses les plus amères, et lui avait donné la force dont il avait besoin, puis il avertit le prêtre de ne plus chercher, soit à lui préparer des mets spéciaux, soit à lui en procurer.

Pendant ce temps, la douleur de Pierre Bernardone restait aussi grande. Il avait trop aimé son fils pour ne pas ressentir de la honte lorsqu'il le voyait réduit à une telle situation, et il souffrait physiquement en voyant son pauvre corps, la chair de sa chair, rongé par la misère et le dénûment. Ces sentiments chez lui étaient si violents que lorsqu'il le rencontrait, il ne pouvait s'empêcher de prononcer contre lui des paroles de malédiction. Le cœur de François en était profondément troublé. Il chercha anxieusement comment il pourrait détourner l'effet des malédictions paternelles, et alla dans ce but trouver un malheureux en lui annonçant qu'il l'adoptait pour père : « Viens avec moi, dit-il, je te donnerai la moitié des aumônes que je reçois, et quand tu verras mon père prononçant des malédictions contre moi et que je te dirai : « Bénissez-moi, mon père », tu feras sur

moi le signe de la croix et tu me béniras à sa place. » Par la suite donc, ce pauvre homme bénissait François qui disait alors à Bernardone : « Ne crois-tu pas que Dieu puisse me donner un père pour détourner de moi tes malédictions ? »

Ces diverses épreuves n'avaient pas ralenti le zèle de François pour la restauration et l'embellissement de Saint-Damien. Après qu'il eut trouvé les pierres nécessaires pour le gros œuvre, il songea aussi à l'ornementation et se mit à mendier de l'huile pour y entretenir des lampes perpétuelles. Un jour qu'il faisait sa tournée, il arriva à une maison où il y avait une grande fête. C'était une demeure qu'il connaissait bien, et pensant à la surprise désagréable qu'il allait produire dans un pareil milieu, il fut tenté de reculer, mais se reprochant presque aussitôt sa lâcheté, il revint en courant, avoua sa faute, et avec plus de courage que jamais demanda la charité pour les lumières de son église.

L'avancement des travaux, bien loin de l'inciter au repos, ne faisait qu'exciter davantage son activité. On le voyait parfois, debout sur la bâtisse, appeler les gens qui passaient et solliciter leur concours. Il était toujours là, encourageant le labeur des maçons.

Saint-Damien se trouve à quelques minutes seulement de la *via Francesca* ou *via Francigena*, celle où passaient les pèlerins. Nul doute que souvent il soit descendu jusqu'à ce chemin pour inviter les pèlerins d'outre-monts à participer à son œuvre.

La plupart des biographes parlent de cette entreprise de restauration, comme si elle eût été un simple effort de dévotion, une réparation superficielle, que François se serait imposée par un sentiment de pénitence. Il est

plus exact de la considérer comme une tentative de grande envergure, pour laquelle François fit appel à la collaboration effective de toute sa cité natale. Les biographes primitifs parlent de trois églises restaurées par lui : Saint-Damien, Saint-Pierre et la Portioncule. Il y en eut certainement encore au moins une quatrième, celle de Sainte-Marie Majeure ou de l'Évêché, mais peut-être qu'une étude comparative de l'abside des églises qui se trouvent dans les environs immédiats de la ville d'Assise, montrerait que plusieurs d'entre elles proviennent d'une seule et même époque, et que François a eu sur le renouveau de l'architecture des vingt premières années du XIIIe siècle, dans son pays, une influence prépondérante.

Plus tard, quand on songeait à l'exaltation avec laquelle il s'était donné à cette mission, on crut qu'il avait annoncé d'avance le rôle brillant qu'allait avoir Saint-Damien dans le mouvement de rénovation religieuse : « Venez, aurait-il dit, et aidez-moi pour la reconstruction de l'église Saint-Damien qui deviendra un monastère de dames, par la réputation et la vie desquelles notre Père céleste sera glorifié dans l'Église universelle (1). »

Il aurait été bien difficile que des prévisions de ce genre ne lui eussent pas été attribuées. Les enfants qui entrent dans une maison bâtie par leur père, se figurent toujours qu'elle a été construite pour eux. Ils ont sans doute raison. Sainte Claire eut plus tard un sentiment de ce genre. Sa reconnaissance, si grande qu'elle pût être, ne pouvait jamais l'être trop, pour celui qui lui avait montré un idéal, et l'avait aidée à y tendre, fière et inlassable jusqu'à la fin.

(1) 3 Soc., 24. Cf. Test. S. Clarae.

L'entraînement avec lequel François s'était consacré au travail de restauration de Saint-Damien était, sans doute, un écho de la fougue avec laquelle, par delà les Alpes, les communes de France transformaient leurs cathédrales ou en bâtissaient de nouvelles. Ce mouvement s'étendait de proche en proche dans les diverses parties de l'Europe. Au fond de tout cela, il y avait le désir et peut-être l'illusion de préparer des cieux nouveaux et une terre nouvelle. En attendant, on bâtissait des églises, obéissant ainsi à un besoin obscur, mais impérieux, de réaliser une œuvre désintéressée et idéale.

Quand les travaux de Saint-Damien furent achevés, François fut loin de considérer son œuvre comme terminée. Le succès de ses efforts n'avait fait que l'encourager à de plus grandes entreprises. Celano nous dit que la seconde église qu'il rebâtit était située tout près de la cité, mais il ne la nomme pas. Par contre, saint Bonaventure dit qu'il s'agissait d'une église Saint-Pierre, plus loin d'Assise que Saint-Damien. Il faut admettre qu'elle n'était en réalité que l'abbaye Saint-Pierre sous les murs de la ville (1). Il paraît qu'elle était dans un bien triste état, mais qu'il en mena la restauration jusqu'à complet achèvement. Puis il alla s'établir près de Sainte-Marie de la Portioncule, à trois quarts d'heure de marche de la cité, dans la vallée. Pour celle-là, comme pour les précédentes, il obtint le concours dévoué de ses concitoyens. Ceux qui ne pouvaient pas l'aider comme bâtisseurs, trouvaient d'autres moyens de participer à son entreprise. C'est ainsi que le procès de canonisation de sainte Claire, découvert depuis quelques années, montre que

(1) Au XVe siècle, le mur d'enceinte a été agrandi et aujourd'hui cette église se trouve en deçà des portes.

toute jeune elle fut déjà indirectement sa collaboratrice : pendant les travaux de la Portioncule, elle envoyait de l'argent pour acheter du vin destiné à rafraîchir et à encourager les maçons.

Trois années s'étaient écoulées depuis que François s'était mis à l'œuvre à Saint-Damien. L'état des bâtiments de la Portioncule était si triste qu'il n'y avait aucun prêtre chargé d'y célébrer la messe (1). Est-ce parce qu'elle était plus ruinée que les précédentes que François s'y attacha avec une prédilection particulière. Peut-être était-ce aussi à cause de la Vierge Marie à laquelle elle était dédiée. Il avait naturellement pour la Mère du Sauveur une piété ardente, pleine de délicatesse et d'émotion. On peut s'imaginer sa joie lorsque, la reconstruction terminée, il put rendre l'humble chapelle au culte public.

Les paroles de la liturgie sacrée, dans une circonstance pareille, prenaient pour lui un sens infiniment solennel, il se les appliquait et en attendait des directions personnelles. Or ce jour-là, le prêtre lut l'évangile de la mission donnée aux Douze apôtres par Jésus (2) :

« Allez, prêchez et dites : « Le royaume des cieux est « proche », guérissez les malades, ressuscitez les morts, purifiez les lépreux, chassez les démons. Ce que vous avez reçu gratuitement, donnez-le gratuitement. Ne possédez ni or, ni argent, ni monnaie dans vos ceintures, ni sac pour la route, ni deux tuniques, ni chaussures, ni bâton, car l'ouvrier mérite sa nourriture.

« Dans quelque ville ou village que vous entriez, informez-vous s'il s'y trouve quelque homme honorable, et demeurez chez lui, jusqu'à ce que vous partiez. En en-

(1) 1 Cel., 23 : *A nomine curabatur.*
(2) Matth., x, 7-12.

trant dans une maison, saluez-la, disant : « Que la paix « soit sur cette maison ! »

Ces paroles, il les avait entendues bien souvent, mais cette fois elles s'imprimaient avec une vigueur nouvelle, comme réponse aux préoccupations dont il était assailli sur l'état de la chrétienté. Il sentait que son travail de constructeur d'églises n'était guère que la préparation, la préfigure ou le symbole d'une œuvre infiniment plus importante, et qu'à la réparation des églises matérielles devait succéder la réparation de l'Église spirituelle. Il demanda donc quelques explications au prêtre et quand il les eut reçues, il termina leur conversation par ces paroles : « C'est bien là ce que je veux, ce que je cherchais, ce que je désire réaliser de tout mon cœur. »

Immédiatement, il se débarrassa de ses chaussures, de son bâton d'ermite et ne gardant qu'une seule tunique, il se serra les reins avec une corde en guise de ceinture.

A partir de ce jour-là, animé de l'esprit divin, il commença à être un messager de la perfection évangélique et à prêcher simplement la pénitence.

Cette nouvelle étape de son développement religieux ne lui fit pas interrompre son travail de restauration des églises.

Il y a une quinzaine d'années, on a découvert à l'extérieur de l'abside de Sainte-Marie-Majeure, à Assise, une inscription gravée grossièrement dans la pierre au moment où cette abside a été édifiée : elle porte la simple mention : *tempore fratris Francisci et domini Guidi*, c'est-à-dire : « construite du temps de frère François et du Seigneur évêque Guido ». On se trouve donc là en présence d'une des églises réparées par François et qui pourra servir de point de départ pour l'enquête dont j'ai parlé

tout à l'heure au sujet des églises des environs d'Assise, pour voir lesquelles sont susceptibles d'avoir été rebâties et restaurées sous sa direction, puisque cette abside fournit un spécimen aussi beau qu'authentique de son style. Les hésitations qu'on pourrait concevoir quant à l'interprétation de l'inscription indiquée, disparaissent devant une autre inscription qui n'existe plus aujourd'hui, mais dont le texte nous a été conservé par un historien d'Assise du XVIIIe siècle. Elle se trouvait à l'intérieur de l'abside et portait : *Sanctus Franciscus hanc tribunam fieri fecit anno Domini MCCXVI.*

Cet énoncé si simple a malheureusement donné lieu à une bien étrange erreur. Les premières personnes qui en ont parlé ignoraient le sens du mot *tribuna* en italien et en latin. Dans ces deux langues, il a le sens d'abside. On l'a interprété comme s'il signifiait tribune; et, comme il n'y a pas de tribune dans cette église, on en concluait que toute trace du travail de François y avait disparu. L'abside, puisque c'est d'elle qu'il s'agit, s'y trouve encore maintenant dans toute sa radieuse et simple beauté.

M. Henry Thode a consacré un gros ouvrage, intitulé *François d'Assise et les débuts de l'art de la Renaissance en Italie*, à la question de l'influence que saint François et son Ordre ont pu exercer sur l'art de leur époque et des siècles suivants. Cette œuvre, qui n'est pas dénuée d'une certaine valeur, manque pourtant du chapitre qui aurait dû être le premier et le plus intéressant, puisque l'auteur a ignoré le monument dont il vient d'être question et où François a laissé la trace de sa foi et de son génie artistique.

Il faut donc bien se garder de se représenter la restauration des églises par François comme une œuvre abso-

lument individuelle et où seul il aurait payé de sa personne. Ce fut pendant de longues années une œuvre collective à laquelle s'associèrent tous ses concitoyens. Il s'était mis à la tête de véritables chantiers de construction.

Ses premiers auditeurs après la messe solennelle des Saints-Apôtres furent naturellement ses collaborateurs, auxquels il ne pouvait pas parler comme un prêtre qui prêche, mais comme un compagnon de travail à des amis réunis dans le même but. Par sa gaieté, son endurance, son entrain et ses chants il avait gagné tous les cœurs. Maintenant il gagnait les consciences et s'attaquait aux préoccupations qui étaient les plus profondes, à cette époque, dans toutes les classes de la société. Il donnait à leur concours une récompense à laquelle ses aides n'avaient jamais pu songer, celle de leur faire expérimenter la joie d'un groupe d'hommes qui travaille pour la gloire de Dieu.

On s'est étonné quelquefois de la rapidité avec laquelle, une vingtaine d'années plus tard, devait surgir la basilique d'Assise, dont la construction n'exigea qu'une dizaine d'années : l'explication de ce fait, c'est que l'équipe formée par François de 1206 à 1216 existait encore en 1228, et qu'elle put travailler à l'œuvre nouvelle avec l'enthousiasme et l'ardeur qu'elle devait au saint lui-même.

Mais la compagnie des bâtisseurs groupée autour de lui devait lui rendre des services plus grands encore pour la continuation et le développement de son œuvre spirituelle. C'est dans ce milieu-là que le Tiers-Ordre, quelques années plus tard, devait trouver une partie de ses membres les plus intelligents et les plus dévoués.

Ce sera aussi la pépinière d'un mouvement étroitement apparenté à celui du Tiers-Ordre, celui des *Laudesi*, ces sociétés de chanteurs des louanges de Dieu qui ont donné à la piété du XIIIe siècle un caractère tout spécial de poésie. On a reconnu depuis longtemps les rapports qui ont existé entre les *Laudesi* et les Franciscains, mais peut-être n'a-t-on pas assez bien vu que leur véritable initiateur avait été François lui-même par le rôle caractéristique qu'il s'efforça de donner à de courtes exhortations rythmées et chantées, du genre de celles indiquées tout à l'heure, qu'il introduisait dans ses appels.

L'activité déployée par François pour la restauration des églises ne devait pas s'arrêter aussi vite qu'on le croit, en général. La fondation de l'Ordre des Frères Mineurs devait naturellement tourner ses disciples surtout vers des occupations plus étroitement religieuses, mais la direction pratique qu'il avait donnée, pendant une dizaine d'années, à son zèle réalisateur, devait influer encore longtemps sur eux.

En 1224, frère Laurent de Beauvais part d'Assise pour l'Angleterre où il va avec 6 compagnons répandre les idées franciscaines. Il était artisan, mécanicien, et ne cessa pas, jusqu'à sa mort, de continuer son métier. En 1225, encore du vivant de François, c'est un Frère Mineur du nom de Jacques qui décore toute la coupole du Baptistère de Florence des mosaïques qu'on y admire encore. En 1228, frère Élie est le seul et véritable architecte de la basilique d'Assise. La même année, bien loin de là, à Gênes, on trouve un frère Ambroise, *operarius*, ou maître de l'œuvre de l'église des Clarisses. En 1238, Jean de Penna est appelé à l'abbaye de Sassovivo pour

y achever un aqueduc. Il semble d'ailleurs que vers cette époque les Frères Mineurs aient été considérés comme les plus habiles architectes pour la construction des conduites d'eau et des aqueducs, question qui a toujours joué un si grand rôle en Italie. Malgré les rivalités qui divisaient les communes ombriennes, on les voit s'adresser au couvent franciscain d'Assise pour lui demander des *magistri fontium*, des maîtres des fontaines, en d'autres termes, des directeurs techniques du service des eaux. Tel fut le cas pour Pérouse et pour Todi.

Ce ne sont là que des renseignements isolés, provenant des pièces officielles consultées par hasard. Mais il est évident qu'ils sont très fragmentaires et ne peuvent pas donner une juste idée de ce que fut l'activité des Frères Mineurs dans ces diverses directions. Ce qui a été dit suffit, je pense, pour prouver qu'il y a un important chapitre de la vie de François qui reste encore à écrire et qui montrerait combien sa pensée avait déjà pénétré les diverses couches sociales à un moment où on la croyait à peine en formation (18 février 1925).

HUITIÈME LEÇON

Les premiers disciples.

Dans la précédente leçon j'ai tâché de montrer que dès qu'il fut remis des émotions de la fameuse scène de l'évêché, François n'eut plus qu'une idée : réaliser aussi vite que possible, et au pied de la lettre, l'ordre qu'il avait reçu du Christ dans le sanctuaire de Saint-Damien : *Vade et repara.*

Une vingtaine d'années plus tard, quand ses disciples seront devenus des prédicateurs, ses biographes interpréteront ces paroles dans un sens symbolique et spirituel; lui n'y vit que le sens immédiat et évident de la restauration proprement dite des ruines de Saint-Damien. Et pour commencer par le commencement, il se chargea des emplois les plus humbles et les plus durs; c'est lui qui servit les maçons, comme le plus infime manœuvre; c'est lui qui allait mendier dans tous les coins d'Assise les grosses pierres de taille, les chargeait sur ses épaules et les apportait à pied d'œuvre, inlassablement.

Après qu'il avait ainsi payé de sa personne, qui aurait pu lui refuser aide et concours?

Ainsi se constitua pour la reconstruction de Saint-Damien un noyau d'ouvriers pour travailler et de chefs pour les diriger, qui entraînés, les uns comme les autres, et enflammés par le zèle de François, ne restaurèrent

pas seulement Saint-Damien, mais aussi les autres sanctuaires qui, dans Assise et sa banlieue, menaçaient ruine. De cet élan à la fois religieux et artistique est resté un splendide échantillon : l'abside de Sainte-Marie-Majeure, qui date de 1216.

L'influence de saint François sur l'art de son époque n'est donc pas lointaine, inventée par des panégyristes complaisants, une influence honoraire, s'il est permis d'employer cette expression, elle a été immédiate et merveilleusement profonde. Le travail réalisé a eu une beauté qui évoque encore aujourd'hui l'idée de perfection, parce que l'offrande du concours matériel avait été précédée par la joie et l'offrande des cœurs.

A ces simples et nobles colonnettes extérieures de l'abside de Santa Maria Maggiore, pour lesquelles frère Soleil semble avoir une prédilection spéciale, tant il vient s'y jouer et y chanter, les mains de François ont travaillé, sur elles ses regards se sont reposés, en même temps que ceux de ses compagnons, unis dans le bonheur de pouvoir offrir au bon Dieu un pareil chef-d'œuvre.

Voilà comment, bien longtemps avant d'avoir des disciples proprement dits, il avait fondé, sans le savoir, un compagnonnage dont les membres, en moins de vingt ans, devaient rayonner sur l'Italie entière. Je vous en ai fourni des exemples caractéristiques dans la précédente leçon.

Cette première famille franciscaine dont on n'a jamais constaté l'importance et la vitalité a été, à la fois, la préface et la pépinière, d'une part du Tiers-Ordre dont nous aurons à parler plus tard, et de l'autre, des Sociétés de *laudesi* qui devaient imprégner la piété et la littérature du XIIIe siècle des idées, des sentiments et des allures

du *Poverello,* à un point tel que cette époque, pour porter son vrai nom, devrait s'appeler le siècle de saint François d'Assise.

Les historiens ont toujours fait coïncider la fin de la période de la réparation des églises avec la restauration de la Portioncule. En fait, elle s'est étendue au delà d'au moins quatre ans.

Ce qui est vrai, c'est que les paroles de l'Évangile, entendues par François, vers ce moment, à la Portioncule, ont ouvert une nouvelle étape de sa carrière.

L'appel du Christ qui lui avait été adressé à Saint-Damien, ne concernait que lui, personnellement, tandis que la vocation apostolique qui s'imposa à sa foi quand il entendit lire ou chanter à la Portioncule l'évangile de la mission donnée par le Christ aux Douze était un ordre tout nouveau qui lui ouvrait des horizons très différents. Le fond de sa nature était le besoin de se donner. Et voilà que Dieu venait au-devant de ses aspirations. Comme auparavant, il obéit à l'heure même et se mit à prêcher la perfection évangélique.

La nostalgie de la perfection était alors dans l'air. L'hérésie cathare s'en parait et l'arborait sur ses drapeaux. C'est du nom de *parfaits* et de *parfaites* qu'elle saluait ses prêtres et ses prophétesses.

Sous prétexte que ce mot servait aux adversaires de l'Église, pouvait-on le supprimer, l'expulser des Écritures Saintes? Le Christ n'a-t-il pas dit au jeune homme riche qui l'interrogeait : « Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu as et donne-le aux pauvres; et tu auras un trésor dans le ciel; puis, viens et suis-moi (1). »

(1) Matth., XIX, 21.

Avec une humilité et une obéissance également illimitées, François voulait donc arriver à cette perfection, et il savait bien qu'en la prêchant, il réveillerait d'innombrables âmes altérées de vie supérieure, de dévouement et de sacrifice.

Frère Léon voulant caractériser sa première activité missionnaire dit : « Ses paroles n'étaient ni vaines ni risibles; remplies de la vertu du Saint-Esprit, elles pénétraient au plus profond des cœurs. Ceux qui les entendaient demeuraient saisis d'étonnement. » Puis il rappelle que François abordait ceux qu'il rencontrait en leur disant : *Dominus det tibi pacem*, comme le Seigneur le lui avait enseigné. Mais il raconte ici un détail qui ne se trouve pas dans les autres biographies primitives. François aurait eu un précurseur qui, un certain temps auparavant, avait parcouru Assise à bien des reprises, en saluant les gens de la formule : *Pax et bonum.* On s'est demandé si frère Léon, en parlant ici d'un Jean-Baptiste, n'avait pas voulu créer à son maître une conformité avec le Christ. C'est fort possible. La tendance à faire des rapprochements de ce genre exista déjà chez les contemporains du Saint. Il me semble pourtant encore plus probable qu'il s'agit là d'un souvenir exact, mais auquel frère Léon aura ajouté une signification, ou, si l'on préfère, une glose mystique. Les formules de salutation employées par les missionnaires, qui souvent suivaient les grandes routes des pèlerinages, étaient réputées conférer une bénédiction à ceux à qui elles s'adressaient. Elles jouaient à peu près le même rôle que celui des médailles de dévotion distribuées souvent en Italie par les prêtres ou les moines. Ces formules étaient en général empruntées à la Bible. Le *Pax et*

bonum du précurseur de saint François a pu lui être inspiré, ou, comme on disait alors, révélé, par le passage de l'Épitre aux Romains, x, 15 : *Quam speciosi pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona!* que saint Paul emprunte à Isaïe, LII, 7, ou à Nahum, I, 15.

Après tout ce qui s'était passé depuis quelques années, la prédication de François devait lui amener non seulement des auditeurs, mais des disciples et des imitateurs. Le premier fut Bernard de Quintavalle, personnalité considérable à Assise à cause de sa fortune et de ses vertus.

Frère Léon dit de lui : *sanctae memoriae*, de sainte mémoire, ce qui montre qu'il était mort avant le 11 août 1246, date à laquelle les Trois Compagnons firent tenir au général de l'Ordre la biographie de leur maître.

(La leçon s'est terminée par la lecture de la vocation de frère Bernard dans les *Trois Compagnons*) (27 février 1925).

PLAN DE LA NEUVIÈME LEÇON

Il m'a paru nécessaire de remettre à la semaine prochaine le sujet que je vous avais indiqué, il y a huit jours, pour aujourd'hui : la situation religieuse vers 1210 au moment où l'Ordre des Franciscains se constitua définitivement.

La raison de ce renvoi.

On m'a demandé des détails, des éclaircissements.

Il n'y avait pas de vague dans ma pensée sur la scène qui s'est passée à l'église Saint-Nicolas.

Simplement le désir de communiquer l'impression que fait le récit de frère Léon.

Il s'y trouve deux récits passablement différents, qui s'y suivent et s'y mélangent, mais qu'on peut séparer et reconstituer indépendamment l'un de l'autre.

1° Un récit historique, souvenir net et clair de ce qui s'était passé.

2° Un récit où le merveilleux s'infiltre et crée une atmosphère de légende, résultat des émotions, des luttes et des crises qui de 1221 à 1246 ont déchiré la famille franciscaine.

Il faut que je vous les retrace brièvement :

1209 c'était la Règle.

Vers 1212, François s'aperçoit que c'est plutôt une

base qu'une Règle proprement dite. Il organise des Chapitres généraux de tout l'Ordre.

Vers 1215. Il y a des milliers d'assistants.

On y discute. On est près de Pérouse.

Des prélats y accourent : « Pourquoi perdez-vous votre temps à discuter, à faire une Règle? Il y en a déjà plusieurs qui ont fait leur preuve. Saint Augustin, saint Bernard, saint Benoît. Vous infuserez un sang nouveau aux anciens Ordres; eux, vous céderont leurs abbayes. Vous n'avez pas assez d'abstinences, de jeûnes. »

En 1219, François part pour l'Égypte; la crise se déchaîne. On le dit mort. Il arrive à temps.

En 1220, malgré tous ses efforts, on fait disparaître de la Règle un des trois fondements : *Nihil tuleritis in via*, sous prétexte qu'il se trouve déjà ailleurs. François donne sa démission. Il choisit Pierre de Catane pour lui succéder.

A partir de 1221, on voit frère Léon sans cesse à côté de François comme champion de l'observation pure et simple de la Règle.

En 1226, la mort de François, le cri d'amour et de détresse qu'il pousse dans son Testament ramène la majorité de l'Ordre à ses conseils et à ses volontés. Frère Léon fait paraître le *Speculum Perfectionis*. Le chapitre nomme général Jean Parenti; celui-ci écrit le *Sacrum Commercium*.

Mais bientôt Jean Parenti est remplacé par frère Élie. On ferme la bouche à frère Léon, on brise sa plume, il est persécuté et il faudra attendre 1246 pour que sa voix puisse de nouveau se faire entendre.

C'est alors qu'il a écrit la vie de François des 3 *Soc.*

Quand il raconte la vocation de frère Bernard, de Pierre de Catane, de frère Égide, comment aurait-il pu le faire sans émotion?

Une tradition populaire avait embelli la scène de Saint-Nicolas. Il la raconte. Évolution toute naturelle et qui, en somme, ne change rien au fond du récit.

LA 2e QUESTION

Importance de savoir si Bernard fut le premier ou le second disciple.

C'est Celano qui a fait cette importance.

2. Cel. 3, 52 (II, 75) s'est tacitement rétracté en 1247. Pourquoi? Le gouvernement de l'Ordre avait changé (1).

Revenons à Assise au mois d'avril 1209. Bernard et Pierre se mettent aussitôt en devoir de se défaire de tout ce qu'ils possèdent (2).

Cela eut lieu sur la place de l'église Saint-Georges en avril 1209.

La foule curieuse ou avide.

Un prêtre se glisse, le rapace Sylvestre, qui avait vendu des pierres à François.

Cet argent lui pesa et plus tard il entra dans l'Ordre.

Le soir, François, Bernard et Pierre descendirent à la Portioncule.

Huit jours après, le jour de la Saint-Georges, un jeune

(1) Thomas de Celano écrit, dans la *Vita Prima*, 10 : « Le premier à suivre l'homme de Dieu fut un habitant d'Assise, d'esprit simple et pieux. Après lui, frère Bernard »; dans 2. 1. 17 : « ... frère Bernard qui entra le second dans l'Ordre »; dans 2. 3. 52 frère B. « qui fut, après le saint, la première petite plante de l'Ordre. »

(2) La leçon n'a été développée que jusque-là, faute de temps.

paysan, frère Égide, vint dans la Cité. Il venait pour la fête, mais surtout pour s'informer de François.

Nous avons deux récits de frère Léon de la vocation d'Égide et ils se contredisent sur un détail.

Le *Spec. Perf.*, 67, dit que François était à Rivo Torto, la *Leg.* 3 *Soc.* 44 dit à la Portioncule. Où est le vrai, où est le faux? ont dit certains critiques. L'un et l'autre sont vrais. Rivo Torto était le lieu du travail, la Portioncule, celui de la prière, simultanément.

*
* *

Regardons François et ses trois premiers disciples. Ce ne sont pas des ombres légendaires, sans nom et sans individualité, des anonymes ni des icones interchangeables.

Frère Bernard : à Florence, à Bologne (?). Revient d'Espagne avec François.

En 1238-1239, se cachant à Sefro. 1242, à Sienne avec Salimbene.

Sa maison existe; Saint-Nicolas aussi. Peut-être, le missel consulté (il porte au 10 mars 1221 la date de la mort de frère Pierre). Nous sommes renseignés même sur ses petites faiblesses.

Il va tousser à la porte de frère Élie.

La physionomie de Pierre de Catane n'est pas moins caractérisée.

Fit le voyage d'Orient avec François.

Nous le verrons à chaque instant.

Égide qui travaille toujours de ses mains.

Première mission, François et Égide partent pour la marche d'Ancône. « Nous ferons comme un pêcheur qui va jeter son filet dans le fleuve. » (3 *Soc.* 33.) (IV).

Les opinions diverses sur les nouveaux apôtres. L'appréciation du temps.

Paucis diebus elapsis... Ils sont de retour. Sabbatinus, Moricus et Jean de Cappella arrivent. Allocution. (3 *Soc.* 36.) (6 mars 1925).

Notes extraites de la 7e section : La première amitié franciscaine.

Au XVIIIe siècle, le Bollandiste Suyskens avec un rationalisme inconscient, analogue à celui des Encyclopédistes, mais assez étrange chez un homme qui faisait profession de s'incliner devant tout le surnaturel enseigné par l'Église, crut scientifique de regarder comme des erreurs, des malentendus ou des rêveries les renseignements donnés sur le développement inouï de l'Ordre des Frères Mineurs.

En réalité, du point de vue de l'histoire la plus objective, il fut prodigieux. Et pourtant ce prodigieux était tout à fait naturel, car celui qui fait appel à un idéal est toujours sûr d'être écouté; et si cet idéal est un idéal d'amour et de génération spirituelle, il évoque chez ceux qui l'entourent l'instinct le plus mystérieux, mais aussi le plus élevé, le plus fort de l'âme humaine. Or c'est bien la corde que faisait vibrer le *Poverello*.

La force du catholicisme n'est ni sa discipline, ni son organisation, ni sa tradition, ni le caractère absolu de son dogme, ni la pompe de ses cérémonies, ni le mystère de son culte, ni la place qu'il y fait à l'art, ni le zèle de ses apologistes, ni l'habileté et la cohésion incomparable de sa presse, c'est un peu tout cela, mais sa force par excellence c'est qu'il est créateur de sacrifices.

Il complète la nature humaine, lui fait l'honneur de croire en elle. Il lui dit : « Tu feras des miracles », et elle en fait.

Arrivée d'Égide. — Ce fut un grand événement pour François.

Voir *Spec. Vitae*, 158 a. C'est que les plus petits détails le frappaient. Il y voyait un sens caché qu'il interprétait selon ses émotions momentanées. Pour les gens de cette époque le symbole, le mystère, le présage, une préfiguration...

François qui s'était essayé quelque temps auparavant à sa vocation de jongleur en chantant pour mendier des pierres et qui avait si bien réussi, était encore, lorsque Égide le rencontra, plein de grandes entreprises. Il méditait. Son imagination rêvait des exploits de Charlemagne et de Roland. On le voit bien par les paroles qu'il adressa au nouveau venu.

C'est que le nom de celui-ci avait tinté à ses oreilles comme une joie. La venue d'un compagnon inattendu en était toujours une pour lui, mais celui-ci apportait dans la jeune famille une note de gaieté, d'actualité, de jeunesse qui n'y était pas encore représentée et qui répondait, miraculeusement, comme il pouvait le croire, à ses désirs.

Dès ce jour, Égide, qu'en français il faudrait appeler plutôt frère Gilles, devint un des membres principaux de la nouvelle Table Ronde. Le fondateur de la fraternité le prit avec lui et ils remplissaient les chemins qui conduisaient d'Assise dans la Marche d'Ancône de leurs chants et de leur joie.

Sur ce chemin de Nocera et Fabriano, François com-

mença l'éducation de son SOCIUS en lui enseignant les chansons de geste dont il était plein (Voir Bédier, *Hist. de la littérature française*, t. I, p. 7). Il créait ainsi en lui le désir, la soif des aventures, des randonnées lointaines.

Serait-ce encore avec frère Égide que François aurait fait le pèlerinage des jongleurs et des troubadours, celui où, à chaque pas, on contemplait le souvenir des chansons de geste? Celui de Saint-Jacques de Compostelle?

PLAN DE LA DIXIÈME LEÇON

L'état de l'Église vers 1212.

Difficulté créée par la surabondance de la documentation. Sauf avis contraire tout sera basé sur les lettres des trois premiers papes du XIII[e] siècle. Au point de vue politique, c'est la guerre à l'état continu, c'est la croisade et la guerre de ville à ville, de château à château et, à l'intérieur de chaque cité, la guerre civile et intestine, entre *majores* et *minores* qui s'allient avec les cités voisines.

L'énervement, la peur, l'épouvante.

On annonçait la fin du monde. La Vierge empêchait l'ange de sonner le signal (Alphandéry, p. 192, n. 2).

Au point de vue religieux, tantôt on ne sait rien; tantôt, on est submergé par la documentation. A cause de cela, Innocent III attend encore son historien. Hurter, Achille Luchaire.

La délicatesse du sujet : il excite encore les passions.

C'est l'époque des contrastes. Il est impossible d'arriver à faire un tableau aussi noir que celui qui se dégage des lettres apostoliques. Il ne l'est pas moins de faire un tableau aussi lumineux que celui qui résulte de la réalité des actes, des monuments.

La confusion des esprits était au comble et cela vient en grande partie de l'exubérance sentimentale caractéristique de cette époque et des épidémies spirituelles qui éclataient périodiquement.

La croisade des enfants en 1212.

Les gens sont d'une émotivité, d'une sensibilité extrêmes. Leurs sensations et leurs sentiments sont extrêmes. De là, certaines recherches : les oiseaux, les agneaux jouent un plus grand rôle dans Celano que dans frère Léon.

Les folies et les transports mystiques de l'Alleluia en 1233.

Hugolin qui organisa l'Inquisition pleure devant les lits des frères, 2 Cel. 3, 9. Il fond en larmes au tombeau de François, 1 Cel. 123. Grégoire IX et les cardinaux pleurent tous à Saint-Damien, 1 Cel. 122.

Les pénitences et les désordres des flagellants en 1260 pour ne citer que les principales.

Le malaise, l'agitation, les terreurs folles.

L'incapacité de distinguer le chemin à suivre.

La confusion a engendré l'incertitude (*Tenebrarum caligo*) — *quae pene totam sic occupaverat regionem, ut vix aliquis sciret quo foret pergendum.* Les consciences étaient si plongées dans les ténèbres qu'on voyait à peine un homme sachant ce qu'il devait faire).

Pullulement des crimes, pullulement des maladies, des médecins et, par conséquent, des charlatans, des sorciers. La déraison maîtresse; les foules attirées par les thaumaturges.

Les côtés sombres :

Citer ici 1 et 2 Cel. écrivain officiel, 1 Cel. 119 (*Mundus, quadam tenebrarum voragine ad ejus occasum ne viderat occupatum.* Le monde entier se voyait comme près de

sa fin, plongé dans d'opaques ténèbres). Je me garderai bien de vous citer Salimbene. Un historien non officiel, *S. Commercium.* Accueil fait à François par les prélats.

Les contemporains notent l'extraordinaire, le singulier, l'exceptionnel et l'exagèrent encore, soit en bien, soit en mal.

La fresque 4 de l'église supérieure de saint François à Assise interprète le *Vade et repara... Rom. significans ecclesiam.*

Pæne mortuam suscitavit religionem in vespere mundi tendentis ad occasum. Jacques de Vitry, *Hist. Occid.* 38.

Ce qui correspond à 1 Cel. 8. Il n'était plus loisible à François d'attendre davantage pour proclamer ses nouvelles idées, parce que le péril mortel avait pris des proportions si grandes et la maladie s'était si bien emparée de tous les membres d'une foule de gens que, si le médecin eût tardé encore à venir, la vie religieuse aurait disparu d'un seul coup, par un brusque arrêt du cœur. C'est là du style noble, poétique et imprécis.

Clergé séculier. — Le chapitre de Novare vend le vin au détail. Honorius III, *Epist.* 172, lib. VII.

Clercs excommuniés *propter manifestam mulierum cohabitationem* continuent à célébrer. Honorius III, *Ep.* 54, lib. VIII.

Évêques ne se bornant pas à excommunier, mais faisant couper les arbres et incendier les vignes d'une cité. Hon. III, *Ep.* 63, lib. VIII.

En plein synode, les membres en viennent aux mains dans le chœur de la cathédrale de Tulles. Hon. III, *Ep.* 41, lib. IX.

*
* *

Ordres religieux. — L'abbé de Saint-Savin fait massacrer ses contradicteurs.

Les moines de Capolago se tuaient les uns les autres. Saint-Sylvestre du Mont Subasio est supprimé par le pape.

Les moines de Châlons cessent de se recruter afin de se partager les revenus en excès.

Les envoyés du pape étaient souvent mis dans l'impossibilité de faire leur devoir par la révolte et les menaces de ceux qu'ils devaient châtier; d'autres fois ils s'entendaient avec ceux qu'ils devaient corriger.

A Reims, la ville se révoltait contre l'archevêque, à Rome contre le pape. A Subiaco, les gens de Tivoli arrivent pour raser l'abbaye à cause de ses désordres.

Dicetur quod Ecclesia orientalis in numero et merito praecellat occidentalem. Annales Stadenses 1237.

Bon. *Opera,* XIII, 378.380.

Le triste état du Mont Cassin est prouvé par la bulle *Ad reformationem,* 1215.

Lorsque Innocent III demande aux Cisterciens le 40e (les 2 $^1/_2$ p. 100) de leurs biens pour la Croisade, ils se révoltent, processionnent, et maître Reynier Ord. Cist., confesseur du pape, le menace si bien que celui-ci cède. Voir Césaire de Heisterbach. *Dial.* pars II, p. 7. *Dist.* VII, cap. VI.

Sur les désordres des couvents Voir Hon. III, *Ep.* 51, lib. IX.

La volonté du Saint-Siège n'était pas respectée.

Dans la grande famille monastique, seuls les Cister-

ciens, les Chartreux et les Camaldules se maintiennent à la hauteur de leur vocation. P. Frédégand, *Études*, t. XXXIII, 1921, p. 360. Le célibat, lettre morte, *ibid.*, p. 361.

On est au zénith de la gloire de Vézelay, en Bourgogne, et sa réforme est d'une urgente nécessité.

Les Augustins de Bethléem sont dans un état de relâchement qui paraît inguérissable. La dissolution de l'abbaye de Grammont est devenue proverbiale.

Le monastère de Corbie est infecté de moines pestilentiels quelques mois après avoir été pris sous la protection du Saint-Siège.

L'abbé de Saint-Denis, en France, près Paris, ne pouvait remplir les devoirs de sa charge qu'au péril de sa vie.

Les ecclésiastiques se jouaient des farces énormes. Guillaume de Bussy, prévôt de Reims, envoie à l'abbesse d'Avenai un bouc puant dont il avait fait dorer les cornes, *cornuae et genitalia*, dit la bulle à laquelle j'emprunte ce détail.

La bulle d'Innocent III contre Cluny (15 mars 1213) est terrible.

Les efforts de saint Romuald dans la contrée de Camerino contre la simonie et les évêques sacrés pour de l'argent avaient été inutiles.

Un moine qui avait abominablement accusé Romuald devient par simonie évêque de Nocera Umbra.

Dans le Synode célébré à Avignon le 6 septembre 1209, sous la présidence du légat pontifical, le 17e canon ou décision est : « Lors des vigiles de la fête des saints on ne célébrera dans les églises aucune danse théâtrale *Chorae* (*histrioniae*), pas plus que des courses ou des jeux dé-

placés, et on ne chantera pas non plus de chansons érotiques » (Héfélé, *Conciles*, t. VIII, p. 84).

Le premier canon avait été : « Par suite de la coupable négligence des prélats qui se sont conduits en mercenaires plutôt qu'en pasteurs, diverses hérésies, tout à fait abominables, se sont répandues dans le pays. Aussi, à l'avenir, chaque évêque devra-t-il prêcher dans son diocèse plus fréquemment, et avec plus de soin qu'auparavant, et il devra faire choix d'hommes capables pour les employer à la prédication » (*Ibid.*, p. 79).

Les *gesta* d'Innocent III le louent de ne pas accepter *propinas*.

Témoin exceptionnel, Jacques de Vitry. Il donne à Grégoire IX un doigt de sainte Marie d'Oignies, qui le guérit de l'habitude de proférer des injures et même d'abominables blasphèmes. A. SS Junii, t. V, p. 577.

Sa description de la curie : *Coll.*, I, p. 299.

« Lorsque je fus depuis quelque temps à la cour pontificale j'y constatai une foule de choses qui me firent beaucoup de peine. On y est si occupé de ce qui concerne les affaires séculières (nous dirions aujourd'hui politiques et matérielles), les rois et les dynasties, les procès et les litiges, qu'il n'est guère possible d'y aborder les questions religieuses. » Et nous sommes à quelques semaines de la mort d'Innocent III, au début du pontificat d'Honorius III qui n'eut ni la force, ni le prestige de son prédécesseur, mais qui fit ce qu'il put.

Népotisme des papes et des cardinaux.

Le cardinal Octavien passait pour le fils du cardinal Hugolin (Salimbene, p. 385, l. 24). Hugolin pressait Honorius III d'élever son neveu, Nicolas, fils naturel de son frère Adenulphe, à l'archevêché d'York.

L'impression la plus nette qui se dégage des Registres, c'est celle de l'effroyable désordre qui régnait dans tout ce qui touchait à la justice. Rien de réglé, rien de sûr, rien d'organisé (1) (13 mars 1925).

(1) Innocent III, en s'érigeant en cour d'appel contre tous les jugements, l'entretenait et l'augmentait.

L'état spirituel des maisons qui dépendaient directement du S. S. était loin de briller. V. Auvray, *Registres Grégoire IX*, 3.668, 4024. *Succensa est.* 12 mai 1237. Sbar. I, p. 219.

PLAN DE LA ONZIÈME LEÇON

La situation religieuse au XIIIe siècle (fin).

Il y a eu surprise et émotion. Que faisait donc l'autorité ecclésiastique, avez-vous pensé, sans doute?

Elle tâchait bien d'intervenir, mais elle était débordée de besogne.

Dans un esprit de justice, elle avait facilité les appels en cour de Rome. D'autres fois aussi, elle l'avait fait pour établir de plus en plus solidement son hégémonie, sa puissance.

Ces causes en cour de Rome remplissaient les chemins de plaideurs, d'accusés venant se justifier, de légats et d'autres envoyés du Saint-Siège, revêtus de titres moindres, courriers allant porter des lettres et, en dehors de cela, chargés de missions orales.

La juridiction universelle du pape était plus théorique que réelle. C'étaient les tribunaux qui jugeaient pour lui.

Les légats vivaient sur le pays où ils avaient affaire. Ils avaient des droits. Leur arrivée était une charge souvent accablante. Rome disposait d'un nombre très grand de bénéfices et souvent des plus gros.

Les évêques et les archevêques privés ainsi d'une partie de leur juridiction se plaignaient. On faisait le possible

pour entraver l'exécution des ordres de Rome par les légats. Menacés, pris de peur, ils se faisaient remplacer par des suppléants, ce qui compliquait les dépenses. Même les légats s'acquittaient souvent fort mal de leur mission. Les procès à Rome n'en finissaient plus.

La riche abbaye de San Silvestro au Monte Subasio dut être fermée à cause de l'inconduite des moines. Le Pontife la donna à d'autres, mais le fait de pouvoir disposer à son gré de biens immenses était une tentation terrible pour les papes et un piège dont ils ne voyaient pas facilement le danger. Tentation de distribuer ces biens à des moines ayant des intelligences à la curie, habiles à calomnier les autres Ordres, à se représenter comme les plus fidèles gardes du corps du Saint-Siège et les exécuteurs les plus zélés de ses directions politiques, soit dans sa lutte contre l'Empire, soit dans ses desseins sur la direction de l'Église. C'est ainsi qu'on verra frère Élie devenir à force d'habileté le plus puissant des personnages à la fois auprès du Pape et de l'Empereur.

A la cime de la hiérarchie, Innocent III n'accepte jamais *propinas*, des pots-de-vin ou des pourboires.

Jugement de Jacques de Vitry. Ce qu'il dit du cardinal Hugolin. Et pourtant, Dieu sait quel éloge fait de lui Celano. Hugolin guérit de ses blasphèmes, mais pas de son népotisme. Il n'a pas été canonisé. Tandis que Claire et Agnès de Prague l'ont été, lui, l'organisateur de l'Inquisition, ne l'a pas été.

Vous pensez sans doute : mais les hérétiques protestaient, se conduisaient mieux.

Oui et avec violence, si bien qu'ils excitaient les passions. Il y a certains protestants pour lesquels le mot « hérésie » est une glorification, sinon un brevet de sainteté.

C'est sans doute la pitié pour les victimes et l'horreur pour l'Inquisition qui est cause de ces étranges jugements. Cette manière simpliste et négative de concevoir le protestantisme comme le contre-pied de l'orthodoxie a fait beaucoup de mal.

Je n'ai pas à faire une dissertation prouvant que la Réforme a été bien loin d'être une pure négation. Une chaire d'histoire n'est pas une chaire de dogmatique. Je veux simplement montrer, à la lueur de l'histoire, quelle erreur est celle de ceux de nos coreligionnaires pour lesquels toute hérésie est sainte et admirable.

La conduite de beaucoup des hérétiques fut très supérieure à celle des orthodoxes, mais ils étaient une minorité et la vertu est plus facile dans la minorité que dans la majorité.

Mais ce fait pourtant important laissé de côté, il faut, pour être juste, constater que les vertus hérétiques n'étaient généralement pas sincères (*sine cera*), sans mélange; elles procédaient non pas d'une volonté droite, mais de la haine, de la volonté de discréditer les adversaires.

« L'adversaire dangereux pour elle (l'Église) n'était pas le clerc qui, subtilisant sur l'Écriture ou réclamant des réformes, déviait presque sans le savoir du grand chemin de l'orthodoxie : c'étaient l'empereur, le roi ou le baron qui vendaient les dignités et les biens de l'Église et transformaient les évêques en fonctionnaires de l'État laïque. La simonie, l'investiture séculière, voilà l'hérésie redoutable contre laquelle les papes du XIe et du XIIe siècles luttèrent avec acharnement » (Luchaire, *Albigeois*, p. 38).

Pour que cette leçon fût complète, il faudrait présenter un tableau de l'hérésie, de ses progrès, de sa puis-

sance, de ses diverses formes : elles étaient innombrables :

Le Catharisme ou Patarisme.

La Vaudoiserie : Pauvres de Lyon, Vaudois, Léonistes. Comment ceux-ci se différenciaient des Cathares. La section espagnole des Vaudois devint un Ordre nouveau, les Pauvres catholiques.

La fermentation des esprits. Les Humiliés. Sectes évangéliques antérieures à François.

Historiens et érudits se sont mis à étudier tout cela, non sans raison. Ils ont examiné la création franciscaine, cellule après cellule, en se demandant d'où venait chacune d'elles. Tout cela est fort utile, mais à condition d'en voir les bornes.

On a grandement raison de dire que l'idée de pauvreté était dans l'air, et même la pensée du rôle qu'elle devait jouer dans la rénovation religieuse.

François a eu non pas un précurseur, mais beaucoup, éparpillés un peu partout.

Beaucoup plus que n'a su le montrer aucun historien, il a été attendu, désiré, souhaité, préparé par le soupir de l'humanité chrétienne.

Ses idées peuvent se retrouver dans une foule d'efforts antérieurs ou parallèles. Mais de là à le représenter comme ayant emprunté de-ci de-là son enseignement, c'est se méprendre et oublier la réalité historique. Les idées qui sont à la base de son enseignement, prêchées par lui, ont vécu et germé et germent encore et, si l'Europe veut sauver sa vie religieuse et morale, c'est vers lui qu'elle devra se tourner pour lui demander l'esprit de travail et de pauvreté, de joie et de liberté.

Prêchées par d'autres que par lui, elles ont misérablement échoué.

Et pourtant, toutes ces idées sont empruntées à l'Évangile qui avait été déjà scruté par ses prédécesseurs. Et de ce trésor, il avait tiré, *nova et vetera*, beaucoup de vieilles maximes fort connues, mais il en avait tiré aussi un esprit nouveau et une âme nouvelle pour la vie de son œuvre.

Il a apporté à une Europe avide de miracles et de surnaturel, l'idée que la souffrance, le dévouement, le sacrifice étaient la vraie noblesse de l'homme, sa joie parfaite (27 mars 1925).

*
* *

Ses idées étaient dans l'air (Voir Burchardi, *Chronicon.* Pertz 55, XXIII, p. 376). Mais, tandis que, chez les autres, les idées les plus justes étaient gâtées par l'orgueil, lui les vivifiait par l'humilité, l'amour et la soumission.

Sa pauvreté ne se dressait pas comme une critique contre l'Église officielle, elle se mettait au service de l'Église.

Ce qu'il y a de beau chez lui, c'est l'absence de toute polémique, et ce n'est pas une tactique : c'est sa révélation, son esprit, son évangile.

La pauvreté, la vie apostolique, tous les hérétiques la prêchaient, mais ils se séparaient, ils faisaient secte.

Saint François fut ardemment catholique.

*
* *

Notes extraites de la section 7.

Originalité de François et de sa mission. — Il fut essentiellement l'homme de son temps et de son pays.

Nul plus que lui ne chercha, n'étudia, n'écouta et n'entendit mieux toutes les voix de son époque.

Il ne serait pas difficile de montrer, en regard de tous ses actes et de l'organisation de ses Ordres, des actes analogues chez ses devanciers, les fondateurs d'Ordres et chez ses contemporains soit orthodoxes, soit hérétiques, et cependant il n'a jamais cessé, et avec raison, de revendiquer l'originalité de sa mission, il ne s'est jamais laissé dominer, il n'a pas *subi*. Il a regardé le passé non pour l'imiter, mais pour l'accomplir, et a vivifié les vieilles Règles en leur ajoutant la passion de l'apostolat.

Il a parfois adopté les préoccupations, profité des expériences, des réformateurs de l'Église, ses contemporains, mais il a vivifié, transformé tout cela en y apportant une inspiration nouvelle, celle d'un incomparable amour de Dieu et de l'Église.

Donner à ses auditeurs l'horreur du péché, leur en montrer la laideur, ce qui a déjà fortement prise sur l'âme italienne éprise, non de logique comme nous, non de sentimentalité comme l'allemande, mais de beauté, ce n'était là qu'un prélude. Il ne se croyait pas vainqueur pour avoir démontré avec des syllogismes certaines grandes vérités doctrinales, il entrait dans les cœurs, il y créait une surabondance de vie et d'amour. A des gens qui avaient les yeux fixés sur l'horizon, attendant le salut du dehors, il révélait que le salut, le royaume de Dieu, était en eux.

Tout comme l'amour terrestre lorsqu'il est pur s'empare de tout l'homme, l'époux et l'épouse sentent que leur union a une indicible puissance et que sa fécondité n'est que l'annonce et le gage d'une fécondité spirituelle plus radieuse encore. On parlait jadis beaucoup du coup

de foudre. Quelque chose de cela devait se passer dans le cœur de ceux qui l'écoutaient. En l'entendant, on l'aimait et on sentait en soi la vigueur, la force, l'instinct d'aimer Dieu et de faire sa volonté.

Sa parole faisait expérimenter à ses auditeurs ce qu'avait dit Jésus : *Regnum Dei intra vos est.* C'était déjà la doctrine de saint Antoine du désert (Monbritius, t. I, p. 81, l. 8) (1).

(1) Le plan de la douzième leçon n'a pas été retrouvé.

PLAN DE LA TREIZIÈME LEÇON

Les premiers efforts missionnaires de saint François et de ses disciples.

Vous avez déjà vu les deux premiers — Bernard de Quintavalle, Pierre de Catane, chanoine, docteur ès lois.

Ils distribuaient leurs biens aux pauvres sur la place Saint-Georges, lorsqu'un prêtre fendit la foule. Il s'appelait Sylvestre. Il avait vendu des pierres à François. A la vue de tout cet argent qui allait dans d'autres poches que les siennes, ses instincts d'avarice s'exaspérèrent. Il s'approcha, un peu gêné tout de même, de François.

Il réfléchit, se convertit, entra dans l'Ordre après son approbation par le pape. Ses sentiments se transformèrent en visions. Un dragon menaçant toute la contrée, mis en fuite par une croix étincelante qui sortait de la bouche de François.

Langage imagé du temps pour représenter l'hérésie et l'impression produite sur les foules par le message de François, à la fois lumineux et fortifiant.

La vente et la distribution des biens de Bernard et de Pierre de Catane avaient vivement impressionné les esprits et les cœurs. On en parla dans toutes les maisons de la plaine et de la montagne.

Huit jours après, le 23 avril, la paroisse Saint-Georges célébrait sa fête votive, sa *sacra*, comme disent les Italiens.

Un simple paysan des environs, très pur, âme mystique, avide d'idéal et de dévouement, n'avait pensé qu'à cela pendant toute la semaine. Il voulut en savoir plus, voir François dont on parlait tant.

On lui montra, d'Assise, le chemin. Vous le trouverez peut-être là-bas avec ses deux *socii*, soit dans le petit abri près de la léproserie, où se réfugient pour la nuit, les gens qui arrivent trop tard pour trouver encore ouvertes les portes de la ville. Ou bien en prière tout près de là, dans la chapelle ou aux abords de Sainte-Marie de la Portioncule.

Non seulement paysan, mais probablement montagnard, Égide était perplexe. Il va et, au carrefour, se trouve devant un inconnu, dans lequel, sans hésitation, il salue François, et se jette à genoux : « Pour l'amour de Dieu, je te prie, prends-moi au nombre de tes compagnons.

— C'est une grande faveur que Dieu te fait en te donnant cette inspiration. Car si l'Empereur venait à Assise pour y choisir un chevalier ou un chambellan, que de candidats sur les rangs ! Or, c'est Dieu lui-même qui t'appelle à sa cour. »

Il prit Égide par la main et le conduisit à frère Bernard et à frère Pierre : « Voici, le Seigneur nous a envoyé un bon frère. » Et pleins de joie, ils mangèrent un morceau.

(Ce détail prosaïque me paraît avoir une grande importance.)

Quelques instants plus tard, François invita Égide à

monter avec lui dans la Cité pour y chercher un vêtement pareil à celui que lui-même et ses deux *socii* avaient adopté.

Ils rencontrent une pauvre femme qui demande l'aumône à François...

Nous voici donc devant le premier groupe franciscain. Ils sont quatre, mais ils sont une élite.

Leur Règle : c'est l'obéissance pure et simple à l'Évangile, et cette expression est celle qui revient peut-être le plus souvent dans les écrits et la pensée de François, comme chez son meilleur disciple, frère Léon.

Ils sont décidés à mener la vie apostolique, non pas du tout à prêcher, ce qui est le rôle spécial des prêtres, et ils ne le sont pas; mais ils veulent louer Dieu par leur exemple, le récit du bonheur qu'ils ont trouvé, de l'expérience qu'ils ont faite.

Comme les apôtres, ils iront deux à deux : François, peut-être dès le lendemain, prenait frère Égide avec lui et tous deux se dirigeaient vers la Marche d'Ancône; frère Bernard et Pierre de Catane partirent d'un autre côté.

Pourquoi la Marche d'Ancône? Beauté du paysage. Monts Sibyllins dépassant 2.400 mètres et le Gran Sasso, 2.900. Gaieté des villes perchées toutes sur des hauteurs, qui toutes, à perte de vue, semblent rivaliser de beauté et de vie. Pays des *Fioretti*, contrée traditionnelle où, de siècle en siècle, le pur esprit franciscain revivra, se renouvellera. Pays où du terroir même sont nés les *Fioretti*, ce folklore franciscain.

François chantait sans cesse des chants de France, avec un enthousiasme débordant; il les entremêlait de

quelques conseils bien simples adressés à tous ceux qu'ils rencontraient. Puis Égide, avec sa conviction à la fois, naïve et profonde, ajoutait : « Il a bien raison, écoutez-le. » A cette époque, ajoute frère Léon, deux sentiments avaient disparu, celui de l'amour des hommes et celui de la crainte de Dieu. On les regarda d'abord avec étonnement, parfois avec défiance, mais bientôt la sympathie devait vaincre l'hésitation. Il ne fallait pas longtemps pour les connaître et s'apercevoir qu'il n'y avait en eux aucun ferment d'hypocrisie.

Quand François ne s'entretenait pas avec les passants, il lui arrivait souvent de causer avec Égide de l'avenir de leur fraternité. Il était trop enfant de Dieu pour ne pas être optimiste, et il voyait cet avenir radieux.

Si grande que fût leur joie, ils languissaient pourtant de revoir leurs frères. L'amitié entre hommes, quand elle est cimentée par un égal dévouement à Dieu et à la réalisation de l'idéal, peut devenir le plus noble et le plus efficace des sentiments. Quand ils eurent parcouru la Marche, François et Égide reprirent donc le chemin d'Assise et de Sainte-Marie de la Portioncule.

A leur arrivée, trois nouveaux postulants d'Assise vinrent demander à François d'entrer dans sa famille spirituelle: Sabbatinus, Moricus et Jean de Capella.

Mais quoique peu de mois se fussent écoulés depuis la vocation de frère Bernard, l'opinion générale semblait déjà moins favorable aux nouveaux frères. On leur reprochait d'avoir distribué leurs biens aux pauvres et de s'être mis dans la nécessité de vivre de la charité publique.

L'évêque d'Assise lui-même fit quelques remarques à François : « Votre Règle de ne rien posséder sous le soleil,

me paraît bien dure à pratiquer. — Mais, Seigneur, si nous avions des biens, il nous faudrait des armes pour les défendre et de là naissent les difficultés et les procès, voilà pourquoi nous ne voulons pas de biens temporels. »

« Et voilà pourquoi, ajoute frère Léon, dans toutes les Règles qu'il fit, il recommanda par-dessus tout la pauvreté. Il en fit, en effet, plusieurs qu'il mit à l'épreuve, avant de rédiger celle qu'à la fin il laissa à ses frères, et c'est pour cela que dans l'une d'elles il dit, pour inculquer le mépris de l'argent : « S'il nous arrive de trouver de l'argent quelque part, ne nous en occupons pas plus que de la poussière des chemins que nous foulons aux pieds. »

C'est vers cette époque qu'il réunit ses six premiers compagnons pour leur adresser de solennelles recommandations (3 *Soc.*, 10).

Bernard et un autre à Florence, avec l'autorisation de ramener des recrues.

François alla sans doute vers Ricti d'où il devait ramener frère Ange de Tancrède, un des 3 *Socii*.

A Florence, le portique et le four Guido. Réchauffés par la chaleur divine et la couverture de la Pauvreté ! Tous les gens de Florence ne faisaient pas comme Guido. On se moquait d'eux, on les tourmentait.

(Éd. Amoni. 3 *Soc.* 11). Tableau idyllique de la vie et des vertus de la première fraternité. Frère Léon veut établir un contraste entre ce qui se passa plus tard et ce qui s'était passé alors, et donner une leçon à ceux qui ont trop oublié.

Ils étaient 12, 11 disciples et François, leur père. Il trouva le moment venu d'aller demander les conseils et la direction de la suprême autorité ecclésiastique (3 *Soc.*, 12.)

Les pages qui précèdent contiennent tout ce que nous possédons du cours professé à Strasbourg par Sabatier. Elles nous livrent le dernier état de sa pensée sur les débuts de la carrière apostolique de saint François. Nous les complétons, autant qu'il est possible, par des notes extraites des dossiers qu'il avait constitués en vue de l'élaboration de la *Vie* refondue. Il avait subdivisé sa vaste matière en « sections » dont nous avons reproduit les titres à la page 22.

Ces « sections » formaient, en quelque sorte, l'articulation de l'œuvre qu'il méditait. Nous avons classé nos extraits sous le titre de la « section » à laquelle ils appartenaient, mais nous avons dû borner notre choix à l'essentiel, à l'exclusion, en général, des notes de documentation ou relatives à l'interprétation de certains textes.

IV

LES SECTIONS

SECTION 8

La salutation franciscaine. — La salutation fut la caractéristique de saint François et comme son « cri d'armes », le signe de ralliement qui était pourtant un programme (V. les dissertations XI et XII dans Ducange, *Glossarium,* t. X, pp. 31 et 44 : *De l'usage du cry d'armes*).

Elle est bien inspirée par l'Évangile, mais lui y vit un sens merveilleusement approprié aux circonstances, c'était un souhait, une sorte de promesse et de profession de foi d'harmonie politique, d'entente civique entre les divers partis qui divisaient alors les cités, mais surtout de paix religieuse.

Le trait commun de toutes les sectes hérétiques de ce temps-là était la manie de la discussion. Elles avaient le génie de la discorde. François s'aperçut que les suivre sur ce terrain serait une erreur et peut-être une faute. Dès l'abord la parole de *Pax* proclamait qu'il n'avait rien à faire avec ces gens-là, elle disait sa fidélité à l'Église et le fait que les frères n'étaient pourtant pas les gendarmes de l'Église, ni même des théologiens.

Ce côté de l'activité franciscaine doit être saisi avec précision. François vis-à-vis de l'Église est d'une fidélité incomparable, mais son instinct l'entraîne à la servir autrement qu'en se faisant l'antihérétique.

L'orgueil qu'engendre toute polémique lui paraissait dangereux : la lumière n'a pas besoin de partir en guerre contre les ténèbres pour les dissiper (V. 3 *Soc.* 56, 5 et *circa*).

Tout dans cette première activité de François est parfaitement un et cohérent, et ce serait se méprendre grandement sur son œuvre si, sous prétexte de ne pas y diminuer la part du surnaturel, on le voyait comme dominé par des révélations momentanées.

Les renseignements donnés par 1 Celano sur les prières que François donna à ses disciples comme base de leur activité confirment ces vues. Ses disciples savaient fort bien le *Pater*, mais il leur montre en lui leur programme.

L'*Adoremus te, Christe,* de son côté était une profession de foi en l'Église visible.

*
* *

Les prédicateurs de pénitence. — Jusque vers cette époque, l'activité de François et de ses compagnons avait été surtout une rupture avec le passé, une libération, plutôt que la vue claire et nette d'un programme complet de vie individuelle et d'activité extérieure. François, plein de confiance, attendait de Dieu et des circonstances de nouvelles lumières.

Jusque-là il avait obéi à des paroles évangéliques, mais maintenant ses premiers actes se coordonnaient et l'amenaient à voir dans l'Évangile la charte de sa mission. Sa voie, et celle de ceux qui voudraient le suivre, c'était l'observation pure et simple des préceptes donnés par le Christ à ses apôtres, elle serait l'imitation de Jésus : imitation scrupuleuse, dans les actes extérieurs d'abord : il sentait que le chrétien, avec ses faiblesses humaines, a besoin d'imiter par le dehors pour arriver à l'imitation intérieure et spirituelle.

François n'ignorait pas qu'il y avait çà et là des novateurs qui prêchaient le mépris de la lettre et des rites pour exalter l'esprit et qui se figuraient être les annonciateurs d'une foi

nouvelle, mais il se méfiait de ces trop beaux programmes qui, lancés avec orgueil, n'aboutissaient souvent qu'à des querelles de mots et à une vie où l'esprit ne jouait plus aucun rôle.

Dès lors, François commença à avoir en horreur les controverses et les joutes que certains groupes catholiques ou anticatholiques engageaient si volontiers. Les résultats de ces tournois où triomphait une logique toute formelle lui étaient profondément antipathiques. Il s'éleva résolument contre « la science qui enfle », et ne songea plus qu'à « l'amour créateur » (I Cor., VIII, 1). *Spec. Perf.*, 11, 9.

On le voit dès lors dire qu'il est *idiota et simplex*. Cette déclaration parfaitement sincère avait surtout pour but de bien séparer sa cause des groupes qui, au XIIIe siècle, rappelaient les Pharisiens et les Sadducéens du temps de Jésus-Christ.

Il savait mieux que personne que Dieu est partout, mais il se gardait bien de tirer de ce principe des conséquences qui, pour être logiques, n'en auraient pas été plus solides pour cela, et il avait une grande révérence pour toutes les églises, même pour les plus pauvres sanctuaires éparpillés un peu partout sous les oliviers de la campagne ombrienne. Il les saluait du plus loin qu'il les voyait, même si ce n'était qu'une simple croix de carrefour. Il enseignait à ses disciples à en faire autant et à réciter la prière : « Nous vous adorons, Seigneur Jésus-Christ, ici et dans toutes vos églises qui sont dans tout le monde, et nous vous bénissons de ce que par votre sainte croix vous avez racheté le monde. »

Ces quelques mots marquent déjà l'attitude de François avec une netteté parfaite. La plus petite chapelle est pour lui sainte et sacrée et, rappelant cette oraison dans son Testament, il aura une expression qui a fait hésiter bien des traducteurs, il dira qu'il avait *foi en elles*. C'est qu'elles étaient des membres dispersés de la grande Église historique et comme des pierres éparpillées de la Société des croyants qui présage et prépare la Jérusalem céleste.

Ces paroles étaient aussi une profession de foi et suffisaient à prouver qu'entre la création de François et les hérésies qui pullulaient de tous côtés il n'y avait rien de commun, puisque toutes les hérésies avaient l'horreur des églises.

SECTION 9

Le chevalier de l'Église. — François venait de terminer le triple noviciat qu'il s'était imposé comme chrétien (en obéissant au crucifix de Saint-Damien), comme moine (période où il fut ermite), comme missionnaire.

L'idée de la Règle évangélique lui était venue dès qu'il avait entendu la messe de la Saint-Matthieu à la Portioncule.

Il n'avait pas cessé d'y songer.

Cette règle devait être sa bannière, son idéal.

Elle devait être aussi ce qui, sans polémique, sans controverse ni attaque, montrerait que sa cause n'avait aucun point de contact avec l'hérésie.

Il serait le chevalier de l'Église, il lui rendrait hommage de tout son cœur.

Fr. Fr. promittit obedientiam et reverentiam d^{o} papae.

Ces paroles sont de lui, c'est le cri qu'il lance à la chrétienté.

SECTION 11

Les frères quittent la léproserie et reçoivent la Portioncule. — L'obtention de la Portioncule est antérieure à 1212 puisque cette année-là, le jour des Rameaux, saint François y reçut sainte Claire.

Rien ne s'oppose à la fixer à 1210 avec Wadding.

Spec. Perf., 55, 1-22.

1 Celano fait un tableau enchanteur de la joie et de la paix qui descendirent bientôt sur les contrées évangélisées par François.

Est-ce là un morceau de bravoure, un lieu commun hagiographique? Il ne semble pas.

La situation religieuse et même politique fut vraiment transformée. La Lombardie, l'Italie centrale, en particulier la Marche d'Ancône, la vallée de Spolète, avaient senti la menace de la guerre religieuse. C'était une perspective effrayante quand on songeait à ce qui se passait en Languedoc.

Le Pénitent d'Assise avait écarté le danger, de là l'explosion d'enthousiasme.

On comprend le songe de cet homme qui voyait la Portioncule devenir une sorte de Sion nouvelle, elle était vraiment

Urbs Jerusalem Beata
Dicta pacis visio.

Ce que dit saint François de la Portioncule rappelle ce que dit S. Grégoire à propos de Bethléem (7e leçon des Matines de Noël).

SECTION 12

Pusillus grex. — Cette époque du *Pusillus grex* fut sans doute celle où la jeune fraternité enthousiaste scruta fiévreusement l'Évangile pour en sonder tous les recoins et voir dans ce livre tout ce que Dieu attendait d'elle.

Ils réalisèrent alors les enseignements de l'Évangile avec une joie et une exactitude qui stupéfiaient les populations.

Ils furent vraiment alors ceux qui trouvent un trésor et l'annoncent à tous les hommes. Trésor que l'on peut donner aux autres, qui, bien loin de se perdre en se donnant, s'agrandit et s'accroît, trésor vivant et même immortel comme le gland du chêne.

Leur Règle, alors, ce fut l'Évangile interprété non par des savants, mais par des cœurs loyaux qui y cherchaient des ordres d'action.

La preuve, c'est qu'on les voit sans cesse pratiquer une

foule de préceptes qui ne sont dans aucune des Règles franciscaines, mais qu'on trouve dans les Évangiles.

Ces applications de paroles évangéliques qui n'étaient point dans la Règle parurent bientôt d'autant plus pénibles qu'elles étaient, pour beaucoup de gens, surérogatoires.

Il y avait donc deux Règles qui étaient loin de concorder : celle de l'Évangile et la Règle proprement dite.

Mais celle-ci avait un défaut évident, c'est qu'elle était très différente des Règles séculaires en honneur au XIIIe siècle. Certes, les Frères Mineurs leur préféraient la leur, mais certains d'entre eux ne pouvaient pas s'empêcher de regretter qu'elle ne fût pas, comme les autres, un bloc hiératique créé pour l'éternité. Le fait des modifications qu'on y apportait chaque année n'était pas seulement contraire à ce désir très humain que la loi soit l'objet d'une sorte de culte et qu'on ne puisse ni y retrancher, ni y ajouter, mais il présentait des inconvénients sans cesse renouvelés. Les modifications apportées à un document si vénérable exigeaient un travail de copie très délicat, et difficile à faire ; de plus, le respect pour la Règle pouvait souffrir de ces changements répétés.

Le fondateur de l'Ordre comprit si bien tout cela qu'en 1221, pour tâcher de rendre la Règle de cette année-là définitive et irréformable, il prit un ton d'autorité bien rare chez lui : *Et ex parte Dei omnipotentis et domini papae et per obedientiam ego fr. Franciscus firmiter præcipio et injungo, ut ex his quæ in ista vita scripta sunt nullus minuat vel in ipso scriptum aliquod superaddet, nec aliam regulam fratres habeant. Gloria P. et F. et SS., etc.*

***

Désormais, à peu près chaque journée amène de nouveaux disciples, tandis que la pensée de François se précise et se conquiert, tantôt par le travail de la réflexion, tantôt par l'étude de la Bible, tantôt, enfin, par le fait même des circons-

tances : le développement de la Fraternité le mettait, en effet, sans cesse en face de situations inattendues, de décisions à prendre.

Celles-ci, prises d'abord pour des cas spéciaux, devenaient des « précédents » pour des cas analogues, et après avoir été mûries et discutées, allaient s'adjoindre à la Règle dont elles n'étaient que des applications.

C'est ainsi que François, ayant eu l'occasion depuis le retour de Rome, de disperser une partie des frères dans des maisons particulières ou des abbayes pour y gagner humblement leur subsistance du travail de leurs mains et y observer l'Évangile, fut amené à leur donner quelques instructions nouvelles. Les maîtres qui se voyaient des serviteurs si étonnamment désintéressés, étaient bien vite tentés de les mettre à la tête de leut maison, de leur confier l'administration de leurs biens ou tour au moins des services.

Le fondateur de l'Ordre ne voulait pas que les frères acceptassent des charges de ce genre, moins à cause des tentations spéciales qu'elles comportent, que comme donnant à ceux qui en sont revêtus une position peu en harmonie avec les sentiments d'humilité, base de toutes les autres vertus chez un pauvre de Dieu. Et puis que d'occasions, pour celui qui commande aux autres, d'éveiller chez eux, même sans le vouloir, de mauvais sentiments, et peut-être d'être injuste!

C'est pourquoi, un jour, François fit rédiger quelques préceptes spéciaux pour les frères en service. Il dicta sans doute un texte qu'il avait soigneusement élaboré dans sa pensée et qui n'est autre que le début du chapitre VII de l'ancienne Règle :

« Que tous les frères en quelque maison qu'ils se trouvent en résidence, soit comme serviteurs, soit pour travailler les champs, ne soient ni trésoriers, ni préposés aux caves et aux provisions, qu'ils ne soient pas les intendants généraux de ceux qu'ils servent et qu'ils n'acceptent d'eux aucune de ces charges où il est si facile de scandaliser et où l'on peut perdre son âme (Marc, VIII, 36); qu'au contraire, ils soient au-dessous de tous

les autres et soumis à tous ceux qui sont dans cette maison » (Traduction d'un texte du Ms. 1,25 de S. Isidore, f° 57 a). Ce morceau est certainement un des plus anciens de la Règle dite de 1221 et n'a laissé aucune trace dans celle de 1223. Angelo Clareno, qui dans son *Expositio Regulae* cite si copieusement cette Règle, laisse complètement de côté ce passage si intéressant.

* * *

Et sint minores. — Au moment où il venait de dire ces mots, il s'arrêta; une idée inattendue avait frappé son imagination comme une inspiration céleste : « Je veux, s'écria-t-il, que désormais notre fraternité soit appelée l'Ordre des Frères Mineurs » (1 Cel., 38).

Cette trouvaille fut pour lui une immense joie.

Le nom qui venait de lui être brusquement offert et révélé n'était-il pas tout un programme, le résumé de l'Évangile de paix, de labeur et d'amour pour lequel il voulait vivre et mourir (1) ?

(1) S'il fallait interpréter tout à fait étroitement le passage *Spec. Perf.* 26, 7 : *Unde sicut revelatam fuit beato Francisco ut deberet vocari religio fratrum Minorum, sic fecit scribi in prima regula quam portavit coram domino papa Innocentio III...*, on pourrait se croire obligé d'en conclure que l'appellation *Ordo fratrum Minorum* serait antérieure à la première approbation de la Règle. Ce n'est guère possible : les paroles *sed sint minores* ne se laissent pas détacher du passage auquel elles appartiennent; or, les instructions pour les frères vivant dispersés comme domestiques et serviteurs que contient celui-ci n'ont pu être rédigées que dans la période des débuts de l'Ordre, et pourtant seulement à un moment où les compagnons du fondateur avaient dépassé le nombre de onze. Durant la première période, qui va jusqu'au retour de Rome, ils vivaient en général réunis, se préparant ensemble à leur mission dans le recueillement et la prière, et ne se séparaient que temporairement pour aller prêcher la pénitence.

De plus, il est bien évident que si dès avant l'approbation d'Innocent III, la fraternité avait été appelée *Ordo Minorum*, ce nom se trouverait au fronton de la Règle primitive, comme il est dans celle de 1223.

La difficulté que présentent ces lignes du *Speculum Perfectionis* dis-

Et puis ce nom ne mettait-il pas une harmonie profonde entre ses enthousiasmes de jeunesse et ses rêves de rénovateur religieux ? Son cœur jadis battait pour la cause des *Minores* d'Assise, de ce *popolo minuto* dont il savait la misère matérielle et aussi la grandeur d'âme.

Et se laissant entraîner par ses réflexions, il en vint à songer que ce nom brillait dans une des pages les plus solennelles des livres saints. Il se rappela que le Sauveur du monde, dans la description du jugement dernier, dit à ceux qui sont à sa droite :

« Venez, vous qui êtes les bénis de mon Père, entrez en possession du royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde, car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger et vous m'avez recueilli; nu, et vous m'avez vêtu; malade, et vous m'avez visité; en prison, et vous êtes venus à moi. Alors les justes lui répondront : « Seigneur, quand vous avons-nous « vu avoir faim ? »... Et le Roi leur répondra : « En vérité, je vous le dis, toutes les fois que vous l'avez fait à l'un de ces (Minores) plus petits de mes frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait » (Matth., xxv, 34-40).

paraît assez facilement : il suffit de tenir compte du sens complexe que présente l'expression *Regula prima.*

Absolument parlant, ce serait la Règle telle qu'elle fut approuvée par Innocent III, mais, en réalité, dès que fut approuvée la Règle définitive (29 nov. 1223) ou seconde Règle, le langage usuel des frères appela *Regula prima* la Règle antérieure qui était allée se développant et se précisant d'année en année.

Il est probable que frère Léon, lorsqu'il écrivait ce passage, n'avait pas sous les yeux d'autre texte de la première Règle que celui qu'on appelle aujourd'hui, tantôt première Règle, tantôt Règle de 1221. Cette seconde expression est scientifiquement plus exacte, puisque le document correspond à l'état qu'il eut après le Chapitre de cette année-là et que les tentatives pour en dégager la Règle de 1210 sont fatalement plus ou moins hypothétiques, mais les frères qui comparaient la législation de 1223 à la législation antérieure étaient naturellement amenés à appeler celle-ci première Règle et à parler de l'approbation que lui donna Innocent III sans les scrupules nécessaires à ceux qui aujourd'hui discutent ces précieux textes.

Et aussitôt, dans ce cœur embrasé qui voyait tout sous les couleurs les plus naïves et les plus réalistes, descendit la conviction que son œuvre avait été préétablie par le Christ lui-même et que ce passage évangélique était à la fois la prophétie de l'Ordre des Mineurs et sa charte divine (1).

Aujourd'hui les hommes les plus mystiques ont de la peine à comprendre de quelle force, de quelle lumière, de quelle certitude, de pareilles pensées ont pu jadis inonder certaines âmes d'élite.

Croire au triomphe du bien, n'est-ce pas nous joindre à ceux qui l'ont annoncé, le prophétiser à notre tour ?

Il faut, devant des sentiments de ce genre, si on ne peut ni les partager, ni les comprendre, tâcher du moins de ne pas les rapetisser à de puériles préoccupations. Comme le constate fort bien frère Léon (2), tout en ayant la pleine assurance que son œuvre devenait partie intégrante du plan mystérieux de la sagesse et de la bonté divines, saint François ne s'isolait pas, il ne s'imaginait pas que hors de son institut il ne pût pas y avoir d'autres pauvres spirituels auxquels pouvait aussi s'appliquer la parole évangélique.

Au moyen âge on parlait moins de solidarité qu'aujourd'hui, mais on sentait l'unité de l'histoire, on la vivait à un degré difficile maintenant à apprécier.

La journée où saint François eut tout à coup, dans le nom de *Minores*, la révélation du rôle fondamental que l'humilité devait jouer dans son effort de rénovation religieuse ne fut guère moins importante que celle où, dans la pauvre église de

(1) Il est inutile d'opposer au récit de Celano sur l'origine du nom *Minores*, celui de la légende *Quoniam sanctoram habere notitiam* (Bibl. Hag. Lat. 31-33 a), puisqu'ils peuvent se compléter harmonieusement : *Tres autem ordines*, dit celui-ci, *instituit in Ecclesia : primum fratrum Minorum nominavit ex hujus verbi occasione quod Christus in judicio judicandis dicet : « Quod uni de minoribus his fratribus meis fecistis, mihi fecistis. »*

Cf. *Spec. Perf.*, 26, 5, 6 ; 2 Cel., 3., 17 (II, 41).

(2) Voir *Spec. Perf.*, 26, 6.

la Portioncule, s'était révélé à lui l'évangile de la pauvreté. Certes, il avait connu auparavant l'humilité, il avait remporté sur ses instincts plus d'une victoire pour en accepter les pénibles conseils, maintenant il en était pénétré, inspiré, elle devenait partie intégrante de son âme, un germe mystérieux de fécondité nouvelle, de vigueur, d'harmonie pour sa vie religieuse.

La pauvreté illuminée par l'humilité prenait son caractère franciscain définitif. *Pauperes ! Minores !* tout un renouvellement de l'Église et de la société lui paraissait découler de ces deux mots et de ce qu'ils expriment, comme d'une source d'eau vive.

Aussi ne trouvons-nous guère, dans les récits qui concernent sa vie à cette époque, que des pages où rayonne la plus simple et la plus émouvante poésie.

C'est qu'à l'appel de François, appel inconscient peut-être, d'autant plus sûr qu'il était instinctif, la joie venait s'associer à la pauvreté et à l'humilité. Elle les complétait, et ne laissait pas de les transformer profondément. Ainsi se constituait la trinité des vertus franciscaines qui, elle aussi, se résout en une puissante unité.

C'est ainsi que, dans les premiers mois de 1211, saint François achevait de se définir à lui-même la mission à laquelle, depuis bien des années déjà, il s'était senti appelé. Ses disciples ne comprenaient peut-être pas toujours ce qui se passait en lui, mais ils en comprenaient assez pour être émerveillés devant la puissance de vie qui s'exhalait de leur maître. Si le mystère de la montée de la sève à chaque printemps est un des plus réconfortants spectacles qu'il soit donné à des hommes de contempler, quelle ne fut pas la beauté du printemps spirituel de l'Ombrie quand on en contemplait les premiers jaillissements sur les lèvres de son témoin le plus glorieux !

Les pages dans lesquelles les premiers biographes nous parlent de cette période ont la même grâce discrète, la même sincérité naïve que certaines statues du porche de nos cathédrales.

« Une fois, le bienheureux François dit : « Les Frères Mineurs sont un petit troupeau que le fils de Dieu, en cette heure suprême, a demandé à son Père céleste, disant : « Père, je voudrais que vous me prépariez et que vous me donniez un peuple nouveau et humble qui, à cette heure suprême, se distinguerait par la pauvreté et par l'humilité de tous les autres qui l'ont précédé et qui serait heureux de m'avoir moi seul. » Et le Père, ayant entendu son Fils, répondit : « Mon Fils, ta demande « est réalisée. »

« Et c'est pourquoi le bienheureux François disait que Dieu avait voulu qu'ils fussent appelés frères mineurs et le lui avait révélé, parce qu'ils étaient eux-mêmes ce peuple pauvre et humble que le Fils de Dieu a demandé à son Père. Et c'est de ce peuple que le Fils de Dieu parle dans l'Évangile lorsqu'il dit : « Ne crains point, petit troupeau, car il a plu au Père de « te donner le royaume (1). » Et ailleurs : « Ce que vous avez « fait à un de mes frères mineurs vous me l'avez fait à moi- « même (2). »

« Et quoique le Seigneur ait dit cela de tous les pauvres spirituels, il a cependant annoncé plus particulièrement la venue dans son Église de l'Ordre des Frères Mineurs. »

Il est bien difficile maintenant que les livres pullulent partout, d'avoir une idée quelque peu nette de l'effet que la lecture des livres saints produisait alors sur des esprits préparés comme ceux des premiers frères. C'était un peu celui que font sur de tout jeunes campagnards à l'esprit vif, les premières images qu'on leur montre. Ils voient partout leur papa et leur maman, leurs frères et leurs sœurs, leur maison et leurs arbres. Ils y pensent le jour, ils en rêvent la nuit, et encore de nos jours, il y a plus d'une célébrité religieuse, militaire ou artistique, qui doit l'éveil de sa vocation à une image d'almanach ou

(1) Luc, XII, 32.

(2) *Quod uni ex minoribus fratribus meis fecistis, mihi fecistis.* Matth., XXV, 40.

d'abécédaire longuement contemplée jadis dans la maison natale.

Cette naïveté et cette fraîcheur dans les impressions étaient celles des premiers frères devant les tableaux aux couleurs si riches et si simples que la Bible évoque devant l'esprit de ses lecteurs. Ils se voyaient sans effort sous les traits des patriarches ou des prophètes, et surtout sous ceux des disciples de Jésus, et l'idée d'établir des conformités entre les douze apôtres et les douze premiers compagnons de saint François, bien loin d'être une création de la tradition postérieure, fut immédiate et instinctive. Elle fut surtout profondément efficace.

L'apostolat franciscain. — Toute la méthode franciscaine d'évangélisation est basée sur deux mots : *Pax* et *Minor.*

Sans doute, François avait trouvé sa formule de salutation et le nom de son institut dans l'Évangile, mais il les avait trouvés parce qu'il les avait cherchés. Il avait prié, médité, consulté l'Évangile, attendu jusqu'au jour où les mots correspondant à ce qu'il voulait trouver pour exprimer sa pensée brièvement et d'une façon pleine d'autorité, s'imposèrent à lui, comme dans une sorte de révélation, en pleine lumière, définitivement.

Tout est merveilleusement un dans la pensée du fondateur de l'Ordre. Ses biographes, même Celano et Bonaventure, ont parfaitement tort de briser sa vie en épisodes souvent fort beaux, mais isolés, qui ont amené souvent les lecteurs à voir en lui un impulsif de la sainteté.

(3. *Soc.* 57, 3 ss.) Qu'on lise dans les 3. *Soc.* 57 s. (XIV, 4, 21) le souvenir que ses disciples préférés avaient conservé de ses allocutions aux frères partant en mission, devenant un simple et splendide programme.

Citation.

(Reg. 1221, 16). Il l'a résumé lui-même en deux lignes de la règle de 1221 : *Non faciant litec nec contentiones, sed sint*

subditi (1) *omni humanae creaturae propter Deum et confiteantur se esse christianos.*

Il condamne donc toute discussion et toute polémique et veut que ses frères, tout en se proclamant chrétiens, se regardent comme au-dessous de tous les autres hommes.

Le Frère Mineur, dès l'origine, a donc suivi une voie très différente de celle des Dominicains.

Le Mineur est essentiellement laïque, le Dominicain sera essentiellement prêtre. Le Mineur ne fait aucune polémique, le Dominicain a pour but d'attaquer l'hérésie, de discuter avec elle.

Plus tard, François indiquera bien que ses frères peuvent prêcher les dogmes de l'Église, les brandir à la face de leurs adversaires, comme la vérité à laquelle il faut adhérer sous peine d'être arrêté à la porte de la vie éternelle, mais il semble bien que l'autre méthode lui était plus sympathique.

« Le devoir, a dit Amiel, ne donne ni verve, ni force créatrice, ni ambition, ni rayonnement » (*Foi et Vie*, 1er janvier 1923, p. 3).

Or, tout ce surplus, François le donnait et le créait dans ceux qui l'écoutaient, il leur fournissait des raisons de vivre d'une vie qu'ils n'avaient jamais entrevue et qui leur donnait la sensation d'être devenus les citoyens d'une humanité nouvelle.

De là est venu le caractère *volontariste* qu'a eu dès ce jour la prédication de François et de ses disciples et qui lui est resté à travers les siècles.

On n'a guère compris jusqu'ici le fantastique mouvement d'opinion qu'il avait ainsi créé. Il est clair que le Bollandiste Suyskens, par exemple, a cru se montrer sagement critique en

(1) *Subditi* ne doit pas être traduit par « soumis », comme s'il y avait eu obéissance des frères à tout homme; il s'agit d'humilité, d'un sentiment d'infériorité devant tous les hommes, qui fait que celui qui l'éprouve se sent, et voudrait être, le serviteur de tous les autres.

discutant les chiffres traditionnels parlant de 5.000 frères au Chapitre des nattes. En réalité, il y eut là un des plus grands mouvements d'opinion qu'il y ait eu au moyen âge, une vague de fond qui remua toute l'Europe. Il est vrai que nous ne sommes pas documentés à cet égard autant que nous le voudrions. Mais même de nos jours, avec tous les progrès des relations et de la presse, est-il si facile de se rendre compte des mouvements d'opinion, de l'état des esprits et des âmes ?

On a insinué parfois que François avait profité des chemins déjà tracés par les hérésies. Elles pullulaient, en effet, mais n'entamaient jamais que des villes ou des régions restreintes. Elles créaient parfois de graves difficultés à la hiérarchie, mais leur caractère négatif, la violence de leurs polémiques, l'absurdité de leur doctrine suffisaient, la plupart du temps, à montrer, même aux hommes les moins disposés à prendre leur parti des maux de l'Église et les plus désireux d'une réforme, que l'hérésie n'était pas le moyen d'y arriver. L'élite se détournait instinctivement des théologiens itinérants, habiles à créer la haine des institutions, qui se contentaient de détruire et se trouvaient incapables de donner un aliment aux âmes avides d'action bonne et de sainteté.

François, au contraire, ne se dressait pas comme un vengeur des vices. Il les voyait mieux que personne, sans doute, mais l'idée de se dresser, tel un juge envoyé par Dieu, comme ayant le droit et la sainteté nécessaires pour prononcer des arrêts absolus, ne lui venait pas. Il n'avait pas eu besoin d'y penser, ni de faire effort, pour observer cette attitude. Chez lui elle était innée et cela parce qu'il avait eu le bonheur de n'être jamais mordu par le démon de l'orgueil.

Le programme de sa prédication était d'une extrême simplicité, il s'adressait tout droit au cœur, avec la volonté arrêtée de le conquérir à Dieu, à la sainteté. Comment un auditeur n'aimerait-il pas un inconnu, survenu tout à coup au détour du chemin et qui a pour lui tant d'amour ?

Il rendait aux hommes qui étaient autour de lui un honneur

que bien rarement on songe à leur rendre : il ne leur prêchait certes pas que tous les hommes sont égaux, mais qu'en chacun d'eux il y a un trésor souvent inaperçu et que celui-là est le plus grand, qui grandit, qui fait fructifier ce trésor.

Il leur montrait à tous qu'ils pouvaient devenir des rois.

Frère Jean le Simple, les brigands, sentaient physiquement ce respect de François et cette confiance qu'il avait en eux. C'était un baptême de feu ineffable et plein de mystère dont ils se sentaient transformés.

Thomas de Celano a cherché à nous donner quelque idée de l'atmosphère nouvelle qui se répandit en Italie, de la joie qui gonflait les cœurs (1 Cel. 36).

Il y a des hommes sous les yeux desquels on se sent meilleur, comme des professeurs auprès desquels on comprend mieux.

Est-ce à dire qu'on ait alors de soi des sentiments d'orgueil ? C'est tout le contraire, on voit l'immensité de ce qu'on n'a pas fait, mais on se sent né pour l'effort et capable de victoire.

Il est souvent bien difficile de rendre service à son semblable. Mais lui révéler, dans sa propre personne, des forces, des sentiments, des trésors qu'il ne se connaissait pas, c'est le secret de l'admiration qu'on ressent pour les poètes et les écrivains de génie et aussi pour les serviteurs de l'idéal.

Les auditeurs de saint François, en l'écoutant, se sentaient capables de vertu, de dévouement, de grandeur d'âme. Il y a des écrivains qui révèlent à leurs lecteurs la bête qui est en eux; saint François révélait à ses auditeurs l'ange, le pèlerin de l'idéal qui à sa parole se créait en eux.

Il créait l'activité dévouée en eux.

Comment ne l'auraient-ils pas aimé, suivi, béni ?

Ce que fut l'Évangile franciscain. — « Le Seigneur m'a joint ponr annoncer aux captifs la délivrance », etc. (Luc, IV, 18).

Les auditeurs avaient tous la foi, ou à peu près tous, celle

du *Credo,* la foi implicite, reçue, passive. Dès qu'on le voyait, on se sentait créé pour la foi active. A la foi s'ajoutait une force créatrice, une vision de grandes choses à accomplir, l'enthousiasme, cet élan dont le peuple italien a tant besoin. C'est ce qui nous manque le plus aujourd'hui.

Et voilà pourquoi il fut admiré, plus qu'aucun poète, plus qu'aucun musicien n'a été admiré; comme un père qui donne à ses enfants plus que la vie physique, une âme nouvelle.

Il offrait tout à coup aux foules une nourriture qui leur est bien rarement fournie, l'intuition du bien à réaliser.

Il plantait devant chaque vie et chaque individu le devoir, devoir vivant, scintillant d'amour et de chaleur, marchant comme la colonne de feu qui précédait Israël.

***

SECTION 13

La Pauvreté. — Faire un nouveau chapitre :

Les fiançailles avec la Pauvreté. Sur le Sacrum Commercium. — Tous les hérétiques avaient fait l'apothéose de la pauvreté, mais contre le clergé ou l'Église; chez saint François aucune haine ne pouvait trouver prise. Il y vit d'abord un affranchissement, puis la richesse par excellence, enfin une sorte de divinité.

(*Spec. Perf.* 18; 2 Cel. 3, 20) (II, 44). Saint François exhorte ses disciples à mendier.

Signification mystique de cet acte.

Marie avait été la mère de Jésus, mais la Pauvreté en avait été la fiancée.

François fit apparaître sa fiancée sous une forme palpable, visible, dramatique. On sait le pouvoir des mots et des images sur les foules. Quelle richesse d'émotions on faisait surgir en racontant les épreuves de la Pauvreté! L'imagination de toutes les classes de la société fut saisie.

Il avait apporté dans ses mystiques amours une ardeur de séraphin :

Tutto serafico in ardore.

La contemplation que Jean Parenti devait mettre par écrit, quelques années plus tard, beaucoup de frères en avaient eu la vision bien des années avant sous des formes diverses.

On peut se représenter cette première génération franciscaine toute vibrante et pénétrée de la poésie de la pauvreté, comme le fut un peu plus tard Jacopone da Todi.

Ils se disaient fous, *stulti*, pour bien montrer que ce n'était pas par orgueil qu'ils ne se préoccupaient guère de la science théologique de l'époque.

Le *Commercium* a bien été l'œuvre de Jean Parenti, mais il n'en est pas l'auteur dans le sens que nous donnons à ce mot. Il a été la main qui écrit ce qui existait déjà, ce que l'on a recueilli çà et là et ce à quoi on ajoute (les allusions à Élie ?).

1212. — Depuis plusieurs années déjà les frères avaient ajouté à leur formation générale catholique, celle que leur donnait la participation fraîche, efficace, aux offices, à tous ces cycles de fêtes, de réflexions, de visions, d'espoirs, qu'est l'année liturgique.

Ils y avaient pris part, non de loin, comme à un rite, mais comme à un drame qui était le leur, auquel ils allaient ajouter un nouveau chapitre.

Il y a à Rivo Torto des peintures du XVIe siècle disant après Bon. (?) que les premiers frères n'avaient pas d'autre manuel de piété que la croix. L'idée est vraie, à condition de la prendre dans son vrai sens et de ne pas isoler la croix des destinées de l'humanité, mais, au contraire, de la voir les dominant, les résumant, en constituant la signification éternelle.

Rien ne serait plus contraire à l'esprit franciscain que de séparer la croix de tout ce qu'elle fut, et si les frères la saluaient avec tant d'enthousiasme, c'est qu'ils ne la séparaient pas non

plus de tout ce qu'elle devait encore être et de ses triomphes futurs.

*
* *

SECTION 16

La mystique de saint François. — L'homme intérieur, la prière.

La joie.

Le médecin des âmes.

La franchise (horreur de toute hypocrisie).

Les Admonitions.

Ce qu'on dit des Carceri on pourrait le dire de Poggio Bustone, de l'Alverne, de Monte Casale, de la grotte de Soffiano (près de Sarnano), de Sartiano.

Solatia quae aliquando faciebat exterius vertebantur in lacrymas et compassionem Christi (*Spec. Perf.* 93; 2 Cel. 3, 67).

Ce chapitre serait un chef-d'œuvre d'observation psychologique, s'il n'était pas si parfaitement naïf. C'est, en somme, le fondement même des cérémonies religieuses. Elles sont une mise en train, destinées à nous harmoniser avec la grande pensée générale et créatrice de l'univers, à nous amener à l'inspiration, à l'introspection.

Cathédrales, musique et le reste ne sont qu'un cri : Parlez, parlez, Seigneur!

*
* *

L'initiative de saint François est basée sur le passé et la plus orthodoxe tradition de l'Église : c'est là que, de propos délibéré et avec une persévérance qui ne se démentit pas un instant, il puisa tous les aliments, d'abord de sa propre vie spirituelle, puis de celle de ses disciples, mais on se tromperait bien en voyant dans son œuvre une sorte d'anthologie hagiographique.

Les biographes officiels des débuts de l'Ordre, préoccupés de le montrer réalisant en sa personne toutes les vertus des saints antérieurs, ont quelque peu perdu de vue l'unité splendide de sa vie, ce qu'elle eut de cohérent et d'original, d'inexprimablement sincère.

Autour de lui, on imita sa pauvreté, mais sans se rendre compte qu'elle n'était pas un acte extérieur, mais un état d'âme qui, transformant le cœur de l'homme, en transformait la pensée, les jugements, le programme de vie.

Un des traits qui le rendent le plus sympathique, c'est non seulement sa droiture, mais sa franchise native, son horreur de l'hypocrisie.

***

SECTION 17

Entre le Chapitre et le Concile (1215)

Missions locales. — Saint François balaye les églises (*Spec. Perf.* 56 et 57) (*post reversionem de Sancto Jacobo, Spec. Vitae* 37 a).

Traversant la Provence, il avait vu nos églises et entendu parler des cathédrales. Puis, ne tenait-il pas à ce que les étrangers amenés par le Concile trouvassent les églises moins délabrées et négligées ?

Il s'était fait maçon pour réparer les églises; à l'Eremita il se fait peintre en bâtiments. (Aussi cette date m'avait-elle paru celle à assigner à ce fait avant d'avoir vu la mention du *Spec. Vitae.*)

Ces missions en Ombrie et dans l'Italie centrale furent extrêmement brillantes. Les variations de 1 Celano sur le printemps et la *nova laetitia* correspondent à une réalité. Autour du *Poverello*, on voyait des hommes des pays les plus divers. Listes des frères partant pour l'Allemagne ou l'Angleterre.

Au cours de son voyage, il avait vu en partie la Provence, puis le Languedoc à demi ruiné par la croisade.

Au retour à Assise, il trouva l'institut de Claire fortifié, développé.

Puis il voulut oublier les soucis et les tristes visions du voyage et reprendre contact avec ses concitoyens, les églises qu'il avait réparées, voir si on les entretenait, jouir du Subasio et louer Dieu pour l'Ombrie.

De là ce qui est raconté par *Speculum Perfectionis*, 56.

La joie de vivre qui débordait en lui donna à sa prédication une efficacité extraordinaire. On se sentait irrésistiblement attiré vers lui. Sa réputation était déjà grande dans la contrée, mais sa présence créait une atmosphère de vie, d'enthousiasme pour Dieu et la vie religieuse qui dépassait tout ce que ses concitoyens éblouis avaient jamais imaginé.

***

Sur les Chapitres.

Chapitre 1216. — L'opinion des critiques qui pensent qu'il n'y a eu qu'un seul Chapitre des nattes (*An. Boll.*, t. XXXI, p. 459) se heurte au fait que frère Jourdain de Giano en a décrit un, celui de 1221, et que le récit aussi vivant que précis de Jacques de Vitry (*Coll.*, t. I, p. 295 ss.) montre qu'en 1216 ces Chapitres avaient déjà tous leurs caractères traditionnels. Ce qui avait surtout frappé le prélat français dans ce qu'on lui avait dit de ces réunions c'était : 1° la gaieté; 2° le festin matériel.

Sa célébration est assurée par la lettre de Jacques de Vitry (V. *Coll.*, t. I, p. 299).

De leur côté, les *Actus* 20, 2, parlent du Chapitre célébré pendant que la curie était à Pérouse.

Le récit de Jacques de Vitry (*Collection*, t. I, p. 299-300), écrit

en 1216, implique que l'institution des *fratres Minores* sans être ancienne a déjà son nom officiel, un commencement d'organisation, des relations établies périodiques avec le Saint-Siège.

3 *Socii*, 57, font savoir que la célébration des Chapitres commença après que François eut obtenu la Portioncule.

Ces réunions des frères avaient été préparées progressivement, mais il semble bien que, dès 1213, les Chapitres ont dû avoir leur célébration solennelle..

Les Chapitres. — Il est évident qu'en en parlant on a presque toujours oublié l'attraction religieuse la plus forte qu'excitait la Portioncule.

Sans doute, dans la masse il y avait des curieux en grand nombre, mais peut-être y en avait-il autant qui simulaient la curiosité et qui venaient anxieux de voir de leurs propres yeux ce qui se passait en ces lieux et qui repartaient sinon déjà devenus *frati*, du moins décidés à le devenir.

Le songe qu'avait eu le frère qui voyait une foule innombrable à genoux autour de la petite église sur laquelle se répandait une splendeur céleste, ce rêve c'était, chaque année, et pendant plus de huit jours, une réalité. Le peuple et les prêtres ne chantaient pas seulement l'office de la Pentecôte.

La plaine d'Assise était une Jérusalem nouvelle.

***

On peut se demander si les Chapitres franciscains n'étaient pas aussi différents des Chapitres des autres Ordres que la pensée de François était originale et nouvelle.

Ils semblent avoir duré normalement 8 jours et avoir été des rendez-vous publics d'édification.

Les séances pour les affaires de l'Ordre commençaient après.

Il est évident, par exemple, que l'envoi de nouvelles missions était une des décisions les plus importantes. Or, nous

voyons cette décision prise, *finito capitulo* (*Spec. Perf.* 65, 1, Ms. Little nº 189 *in*). Ce fait est confirmé par Jourdain de Giano, 17.

Il est vrai qu'il dit *terminandum* au lieu de *terminatum*, mais on voit très bien le processus de l'idée qui a fait substituer un mot à l'autre (si toutefois *terminandum* n'est pas un simple lapsus de copiste). Écrivant plus de 40 ans après, Jourdain ne pouvait plus voir les anciens Chapitres qu'à travers les habitudes plus normales.

***

Ordre du jour des Chapitres. — Si les discussions sur la Règle étaient les heures les plus passionnantes du Chapitre, c'étaient celles qui précédaient la clôture et le départ qui étaient les plus émouvantes. Partir c'est un peu mourir, a dit quelqu'un.

François savait qu'il ne reverrait pas une partie des partants et le sentiment de sa responsabilité le préoccupait : « Avait-il fait tout son devoir vis-à-vis d'eux ? » Il songeait aux dangers au-devant desquels ils couraient. Il aurait voulu partir avec eux (*Spec. Perf.* 65).

Son cœur se gonflait tour à tour d'admiration et de compassion pour eux; il leur multipliait ses bénédictions, *solitus erat benedicere et absolvere*, c'est-à-dire de faire savoir qu'il pardonnait tous les manquements qu'on aurait pu commettre à son égard.

***

Faits qui peut-être se passèrent durant le Chapitre de 1216. — Les *loricae* prohibées par saint François (*Spec. Perf.*, 27, 11-12; 2 Cel., 1, 14; *Actus*, 20, 26 ss.). Les indications de temps données par la Red. Lemmens sont favorables à cette date. *Docebat satisfacere necessitatibus corporis* (*Spec. Perf.* 97; 2 Cel., 3, 69).

Pauvreté de l'installation (*Spec. Perf.*, 5, 3-5).

Il est probable que vers cette époque les rapides progrès de l'Ordre d'un côté, le relâchement des anciens Ordres de l'autre, avaient éveillé chez les frères une fièvre d'émulation, un besoin ardent, avec tout un cortège d'illusions, de faire mieux que les autres.

Ces ardeurs naturelles, inévitables, bénies, constituaient pourtant un danger puisqu'elles orientaient l'Ordre vers l'imitation du passé, vers un état d'âme où la perfection aurait été regardée un peu comme une affaire d'observances, de privations qui se comptent, se voient, se pèsent.

Pour François la privation n'était bonne que dans la mesure où elle est libératrice; elle devenait le pire des esclavages lorsqu'elle se complaisait en elle-même.

(2 Cel., 3, 74.) *Peccator jejunare potest, orare, plangere... hoc vero non potest domino suo fidelis existere.*

La doctrine de François sur le corps.

***

SECTION 18

Les prohibitions évangéliques (*Nihil tuleritis in via*). — Ce qui avait porté à son comble l'admiration pour François et ses disciples, c'était l'observation pleine de foi et d'ardeur des prohibitions évangéliques.

C'était une rude époque que le XIIIe siècle, la vie y était terriblement dure aux petits et aux isolés, à tous ceux qui n'appartenaient pas à quelque groupe qui les protégeait. Nous ne pouvons que bien difficilement nous faire une idée de temps où le moindre déplacement faisait traverser des localités rivales toujours, ennemies souvent. Le manque de communications, les fréquentes disettes rendaient le souci du lendemain singulièrement grave... Les Franciscains vivaient

au jour le jour. Tandis que l'apparition d'un moine ou d'un prêtre séculier annonçait toujours un homme qui ouvrait la main pour recevoir de l'argent ou des dons en nature, le franciscain n'acceptait que ce qui lui était strictement nécessaire au moment même, et si on lui demandait, il trouvait toujours quelque chose à donner et décousait, dans ce but, s'il le fallait, un morceau de sa tunique.

Ce fut un éblouissement. D'abord on n'avait pas voulu y croire, on les guetta, on les suivit.

C'était si nouveau, si inattendu, que, par un mouvement bien humain, sans voir qu'ainsi on les incitait à renoncer à un désintéressement qui était, au moins extérieurement, leur plus éclatante vertu, on les suppliait d'accepter des biens temporels avec d'autant plus d'insistance qu'ils ne s'en souciaient pas et les regardaient comme des *stercora*.

Ils résistaient.

***

SECTION 19

L'indulgence de la Portioncule. — François n'a plus reparlé de l'indulgence dans ses Opuscules. C'est bizarre, dira-t-on. Je le trouve fort naturel. Lorsqu'il vit arriver les foules à la Portioncule et vit ce que le pardon était pour elles, peut-être eut-il quelque désillusion ?

C'est ainsi que l'Eucharistie arriva à prendre un rôle prépondérant dans sa pensée religieuse.

Entre son rêve et la réalité, la distance était trop grande. On m'a accusé d'avoir voulu faire de saint François un protestant avant la lettre. On a eu tort, j'ai eu grand soin d'indiquer explicitement la fidélité de saint François à son Église. Et puis il y a protestant et protestant. Si par protestant on entend la révolte contre l'autorité de l'Église, saint François ne le fut à aucun degré, mais alors il faudrait dire que le catholique est un homme qui, en sacrifiant à Dieu ou plutôt à l'Église,

une raison à laquelle il ne tient pas beaucoup, se croit en droit de réclamer pour ce léger sacrifice d'énormes compensations.

Ces définitions étroites sont injustes, elles peuvent convenir à quelques hommes, mais n'indiquent pas la moyenne, la réalité concrète. Le protestant est celui qui s'assimile la vérité religieuse, il a le sentiment qu'entre elle et lui il doit y avoir commerce, échange.

Saint François a été catholique en acceptant et voulant accepter l'enseignement de l'Église; il a été protestant par la façon dont il a tenté de se l'assimiler.

Sa notion de l'Eucharistie est doctrinalement inattaquable, pratiquement elle est bien plus près des traités d'édification protestants que des variations de saint Thomas d'Aquin dans le *Pange*. Pour Thomas d'Aquin le principal est de bien préciser ce qui se passe dans le pain et le vin; pour saint François, c'est de dire ce qui doit se passer dans l'homme.

***

SECTION 19 *bis*

Les sermons de saint François. — Sa prédication avait deux caractères nouveaux par lesquels elle était pour les auditoires une révélation.

Elle était simple et d'une émouvante et mystérieuse puissance. L'auditeur se sentait pris tout de suite, décidé à accompagner celui qui venait de lui révéler les forces latentes de l'âme humaine.

Ces prédications n'avaient pas été préparées par un long apprentissage dans les écoles, mais elles étaient le fruit d'une méditation infatigable.

François n'apportait pas à ses auditeurs des sermons conformes aux règles de l'époque, avec des recherches de pensée ou d'expression propres à se faire applaudir par les dilettanti

de l'art oratoire, ni des imitations des orateurs en vogue de son temps. Il n'y avait rien d'acheté aux autres, si honorablement que ce fût, dans ce qu'il disait. Tout venait de lui, de son travail intime et de la réponse de Dieu.

Ce fait donnait à son travail missionnaire une efficacité rare. Il se donnait lui-même.

De tout ce que nous avons dit dans les chapitres qui précèdent découle ce que fut la prédication franciscaine : elle fut une action, poétique, imagée, essentiellement humaine.

Plus tard, les successeurs qui copièrent extérieurement, sans s'inspirer spirituellement de l'exemple du maître, abusèrent des exemples. On tomba dans la trivialité sous prétexte d'être populaire. On inventa de toutes pièces, dans le but d'édifier, des récits d'un goût douteux.

Ce fut la vogue effrénée des *exempla.*

(Voir le recueil minorite du milieu du XIIIe siècle publié par Little, t. I *British Society of Franciscan Studies.*)

(Voir du même : *English Franciscan History* : cap. IV Popular Preaching, p. 123-157.)

« La cendre ! voilà le bréviaire ! » Que reste-t-il d'une vie dans laquelle l'effort spirituel n'a aucun rôle, sinon un misérable petit tas de cendres que disperse un souffle de vent ?

Ce furent deux prédications qu'il fit au novice (*Spec. Perf.*, 4), l'une sur l'exemple des Martyrs, l'autre sur la tentation de l'orgueil.

La prédication qu'il fit à Saint-Damien, sans parler.

Plus significative encore fut celle que raconte le Ms. Magliabecchi 2878 Conv. 9, f° 119. Il se met à gâcher du mortier quand un évêque vient à sa rencontre.

***

La scène racontée par 2 Celano, 3, 129, était évidemment toute mimée avec une simplicité si ardente qu'elle faisait du geste un rayonnement de la foi et se gravait pour toujours dans la

mémoire des auditeurs, l'expérience individuelle du mystère de l'Eucharistie se communiquait irrésistiblement.

Qu'on s'imagine le saint dressé sur une pierre, il a devant lui, réunis, tous les habitants de quelque cité ombrienne. Les enfants sont au premier rang, ce sont eux qui ont l'air d'avoir amené leurs mères, ils les tiennent bien fort par la main et les serrent plus fort au moindre mouvement, bien décidés à ne pas les laisser bouger. Ils ne savent pas bien ce qui se passe, mais ils ont aimé tout de suite l'étrange pèlerin; ils ne comprennent pas bien ses paroles, mais sont sûrs qu'ils l'aiment et que lui les aime. Les autres étrangers qui passent ont peur des enfants, les appellent « la marmaglia », se garent d'eux comme d'un essaim de guêpes. Le *Santo* les a regardés et ils ont senti que ce regard ne les avait pas seulement pénétrés, ils en étaient comme réhabilités. Et derrière eux la foule était saisie d'une émotion analogue.

Si bien que quand le *Santo*, le regard fixé vers les magnificences du soleil couchant, s'écriait : « Si quelque grand saint ou saint Laurent en personne descendait du ciel... », ils suivaient haletants son regard, se demandant s'ils n'avaient pas réellement vu saint Laurent, et quand le *Poverello* lui criait, avec un infini respect, et pourtant sans la moindre hésitation : « Oui ! Attends-moi, saint Laurent ! » et lui désignant à l'autre bout de la place, un pauvre petit prêtre, « car les mains de celui-ci touchant le Verbe de vie, ont quelque chose qui dépasse l'humanité, et il faut que j'aille le saluer le premier ».

***

Rapidité et caractère de ses courses missionnaires (1 Cel., 97, 4).

Caractères de sa prédication, 2 Celano, 3, 50 (II, 73).

Nous avons quelques-unes de ces prédications, par exemple le schéma de celle de San Leo (Montefeltro) qui convertit Orlando de Chiusi, propriétaire de l'Alverne.

La mort du damné à la fin de l'épître aux Chrétiens.

Le Noël de Greccio fut un prêche.

« La joie parfaite » a probablement pour origine un sermon et la forme primitive est peut-être celle que nous trouvons dans le Ms. Magliabecchi Conv. 9 2878, f° 119 a. Tout cela est imagé, scénique, vivant, populaire et émotif.

Ce qui donnait à la prédication de François un accent d'une virilité, d'une noblesse exceptionnelles, c'est que sa piété était inspirée par la préoccupation de l'*honneur de Dieu.* Il y avait là une tendance qui a été celle de certains huguenots. Ces mots pour lui prenaient une valeur concrète, comme pendant la guerre lorsque nous pensions : Il y va de l'honneur et du salut de la France.

Ce qui se passa à Bologne le 15 août 1222 (*Mon. Germ. Hist.*, t. XXIX, p. 580) donne un exemple très net de ce qu'était la prédication de François et ses résultats sur les intellectuels. Il divise les êtres doués de raison en trois catégories. Il y a, outre les anges qu'on ne voit pas, ceux qu'on voit (sainte Claire), les porteurs de joie et de lumière. Il y a les hommes, ceux qui travaillent, et il y a les démons, ceux qui ruinent la cité, la bouleversent, en font un enfer.

SECTION 20

Saint François et les contemporains. — Ses contemporains furent éblouis par ses sentiments chevaleresques nourris d'une inspiration si profondément religieuse. Cette joie de vivre la vie idéale, de se donner, cette puissance intime qui le faisait artiste, poète, et pourtant mettait tout cela au service de Dieu.

Pour lui et en lui, la religion apparaissait comme une libération, comme la prise de possession d'une énergie individuelle et collective insoupçonnée.

Une immense espérance parcourut l'Europe, la fit tressaillir.

A force de naïveté, de sincérité, d'oubli de lui-même, de foi en Dieu et dans le mystère de la création, François se trouva tout à coup le héraut et chef d'orchestre involontaire d'un réveil du cœur, de l'âme, de la conscience. Ce fut un *sursum corda* tel que l'histoire n'en a pas connu d'autre. Et pendant quelques années, une indicible joie s'épandit d'Assise sur le monde.

En 1224, François fut stigmatisé, mais pendant longtemps encore on ne vit dans ce fait qu'un miracle splendide : l'Europe religieuse ne voulait pas renoncer à son rêve de rénovation. Elle mit plus de trente ans à le voir s'éloigner à tire d'aile et ce fut seulement après tout ce temps qu'elle se rappela le Calvaire de François, qu'elle y monta à son tour et que les processions des Flagellants donnèrent naissance à ce type de piété franciscaine qui a pour centre un crucifié qui ne sait que pleurer et exciter les larmes.

Dire que la vraie valeur de saint François dans le mouvement des arts lui vient des stigmates (Gillet, *Hist. artistique des ordres mendiants*, p. 30 s., 98 s.), c'est se méprendre sur l'immense rénovation qu'il avait provoquée auparavant.

C'est seulement vers le milieu du XIIIe siècle que la passion du Christ jouera dans la piété populaire la place énorme que l'on sait. (Voir Mâle. Cf. A. F. H., V, (1912), p. 122 ss. Cf. VII, p. 149.)

La conversion de frère Pacifique, roi des vers, est un symbole de l'enthousiasme des jeunes et des poètes pour François.

Pacifique le vit trôner dans le ciel, tandis qu'un autre voyait la Portioncule devenant comme un nouvelle cité descendant du Ciel.

***

Le cœur italien ne fut pas le seul à être pris. Au delà des monts ce fut un éblouissement. Preuve en soit ce que dit Roger de Wendover (*Pertz*, t. XXVIII, p. 42).

*
* *

Une des grandes raisons du succès de François dans les pays latins, c'est qu'il a agrandi la vie, il a prêché l'humilité et une incomparable grandeur. Son style emphatique, royal, n'était pas une pompe extérieure ou de la grandiloquence, c'était une prise de possession réelle d'un trône incomparable.

Il a eu foi en l'homme, foi en Dieu en l'homme, et les hommes lui en ont su gré.

*
* *

La prière qui s'envole de presque tous les clochers d'Ombrie, c'est

Mentem sanctam
spontaneam,
honorem Deo,
Patriae liberationem.

C'est l'admirable harmonie qu'il y a entre ces paroles et l'effort franciscain qui a donné à celui-ci son énergie, sa pénétration, son efficacité.

*
* *

Égide et Léon. — Deux des témoins du nouvel évangile.

Deux des *milites tabulae rotundae :* 1° Frère Égide devant les contemporains; 2° Frère Léon devant la postérité.

Faire un nouveau chapitre tout entier intitulé *Frère Égide et frère Léon* en prenant pour base sa vie par frère Léon (*XXIV gen.*). L'un est le type du franciscain de la première heure.

L'autre, le gardien vigilant et désolé de la tradition.

L'un aurait voulu être enseveli à Sainte-Marie-des-Anges; l'autre y mourut.

La joie parfaite. — L'admiration populaire n'a pas eu tort de s'arrêter devant cette page, extasiée, songeuse, reconnaissante. C'est que les plus simples en la lisant et en la repassant dans leur mémoire sentent qu'à côté de ce qu'on peut savoir, apprendre, connaître par les livres et emmagasiner dans l'intelligence, il y a des vérités, des réalités vivantes qu'aucune école n'est sûre d'enseigner, auxquelles les savants les plus patentés peuvent rester parfaitement étrangers et qui peuvent rayonner dans les existences les plus ignorées, en apparence les plus pauvres, pour les enrichir et leur donner à travers la vie une ineffable sécurité.

Il y a là le sentiment du triomphe de l'homme sur la nature, sur les circonstances. François est reconnaissant à la pluie, à la neige, qui bien loin de l'arrêter, de le contrarier, lui fourniront l'occasion de sentir ses faiblesses et de vouloir ne pas succomber. Mais ceci n'est que la préface.

La vie, la joie parfaite, ce n'est pas tel ou tel résultat, la récolte des fruits du travail, c'est le travail, l'effort, l'épreuve, le labeur, lent, incessant, varié, pour s'affranchir d'abord, puis pour se réaliser, non dans un moi de dilettantisme ou d'orgueil, mais dans l'union avec la volonté mystérieuse, avec l'unique et éternel sacrifice.

François n'a pas renoncé à l'idée de conquérir la gloire, mais au lieu de songer à une conquête brusque, qui ne durerait que le temps d'une bataille ou d'une guerre, il songe à la conquérir par une lutte perpétuelle, ascendante, et comme il sent le besoin d'extérioriser son rêve, son idéal, de lui donner un symbole, un drapeau, il voit ce drapeau élevé sur la croix du Golgotha, toujours près de lui, au pied de laquelle il peut s'agenouiller, qu'il peut étreindre et qui pourtant s'élève plus haut, toujours plus haut.

François redonna au christianisme, à la vie chrétienne et non pas à quelques efforts momentanés tels que le départ pour la croisade, mais à la vie chrétienne générale, normale, la plus sédentaire, la plus humble, la plus ignorée, un RESSORT qu'elle

avait perdu, l'ENTHOUSIASME. Il se lance à l'assaut des forteresses spirituelles qui encerclent l'homme et l'empêchent de voir le ciel.

***

La joie parfaite, c'est l'état de sève, de jeunesse et d'énergie où l'homme sent en lui une force spirituelle que rien ne pourra vaincre, qui est sa loi à lui et qui, étant aussi celle de l'univers, l'harmonise avec le cantique éternel de l'humanité et même de l'univers entier souffrant et triomphant par la douleur.

C'est la foi, c'est-à-dire l'affirmation joyeuse que la vie vaut la peine d'être vécue et la certitude de la victoire. (Voir *Spec. Perf.*, 96, 13 s.)

La joie parfaite n'est pas la douleur ou la souffrance, elle est l'état où l'âme se sent plus forte que toutes les contradictions et où elle veut avec joie et foi le bien, malgré les obstacles, les obscurités...

Nous possédons ces instructions sur la joie parfaite sous deux formes plus brèves, où François fit effort pour donner à sa pensée toute sa force tout en la concentrant, l'admonition 5 et le morceau qui est devenu le chapitre 17 de la Règle dite de 1221.

Ils ont pu, l'un et l'autre, être portés au Chapitre de 1217 comme *commonitio generalis* ou recommandation sur laquelle François désirait spécialement attirer l'attention de ses disciples.

***

Le chef-d'œuvre par excellence de François. — On a souvent dit que c'était le Cantique du Soleil ou des Créatures.

Je ne voudrais pas dire le contraire.

Mais le chapitre sur la joie parfaite, avec sa simplicité que tout le monde peut comprendre, goûter, et en faire la règle d'une vie nouvelle, paraît encore quelque chose de plus grand.

Ce programme de vie religieuse, si profond et facile à comprendre, a quelque chose d'incomparable.

On dira sans doute que ce n'est pas le *Poverello* qui a écrit ce chapitre et c'est vrai. Mais il y a quelque chose de plus beau que de l'avoir écrit : c'est de l'avoir inspiré, d'avoir créé à un simple frère des environs de Fermo une âme capable de sentir une telle beauté spirituelle et d'arriver à l'exprimer. Il a créé de même une veine de pureté, d'intelligence des choses belles et délicates, de courtoisie dans la pensée et les sentiments jusque chez les paysans de l'Ombrie, comme le montre le récit de la course de François et de Claire à Valle Gloria.

***

Gaieté de saint François. — Un des traits distinctifs du caractère de saint François, sur lequel je n'ai peut-être pas assez appuyé, fut la joie, la gaieté, cet optimisme foncier qui ne se laisse pas surmonter par le mal, mais surmonte le mal par le bien. C'est le trait italien et ombrien. La gaieté comme la santé sont deux vertus, car elles sont deux puissances. La maladie et la tristesse ne sont pas des vices, mais ce sont des défauts, déficits, *defectus*. La gaieté c'est le oui, c'est l'affirmation de la vie.

Aussi, comme elle est communicative, on la recherche. On ne pouvait approcher de François sans en ressentir la bienfaisante influence. Voir Ceperano A.SS.

En voyant cet homme vil et méprisé, les plus angoissés reprenaient courage, les plus travaillés, les plus chargés sentaient renaître leur foi en l'avenir...

Grégoire IX fut souvent de ce nombre. (1 Cel., 101; 3 Soc., 59; 1 Cel., 46. Ceperano A.SS., p. 659.)

Il y a des gens qui se donnent à Dieu à contre-cœur, ils ne se donnent pas, ils se vendent et regrettent toujours le marché, sans avoir la hardiesse de le rompre. Ils oublient le précepte de saint Paul, *hilarem datorem diligit Deus.*

1 Celano, 76.

Il donne ses vêtements *gaudens et exultans.*

Cette joie dans l'amour et dans le don, n'est-elle pas ce qui manque le plus à l'heure actuelle pour la solution de la question sociale ?

Son sentiment de la nature. — Le sentiment de la nature se trouve en Ombrie et dans les Marches, voire même dans les Abruzzes, mais déjà moins en Toscane, dans toutes les classes de la société, à l'inverse de ce qui a lieu chez nous où il n'existe pas chez l'ouvrier ou chez le paysan.

Chez saint François, il était donc inné comme chez ses concitoyens, mais il en trouva la canonisation dans les livres sacrés, de là l'expression qu'il lui donna. Naturellement ses biographes ont donné à cela une forme théologique : ils l'ont montré se faisant de la nature une échelle pour arriver à la contemplation du créateur (Bon., 123; 2 Cel., 3, 101) (II, 124). Ce n'est pas inexact, mais sa veine poétique avait quelque chose de bien plus spontané, son cœur bondissait en sentant le torrent de vie qui anime la nature. La poésie de l'Ancien Testament donna à ces élans sa grandeur, et la pensée évangélique les imprégnait d'une émotion que l'ancienne alliance n'avait point connue.

***

Son amour pour les animaux. — Il y a un certain nombre de traits de la vie de saint François qui n'ont pas été bien compris. Faire de saint François un logicien farouche qui se serait imposé un certain genre de vie est une erreur. Les peuples latins mettent volontiers plus de logique dans leurs raisonnements que dans leurs actes. Saint François a plusieurs fois sauvé du couteau de pauvres petits agneaux qui avaient provoqué sa pitié; il lui arriva de remettre dans l'eau des poissons qu'on venait de lui offrir. Partant de ces faits, il est arrivé à quelques-uns de se le représenter comme le précurseur de cer-

taines tentatives contemporaines de gens qui n'ont pas seulement pitié des animaux, mais qui, dans un excès de sensibilité, considéreraient la vie de l'animal comme sacrée.

Rien d'analogue chez saint François, son amour pour les bêtes n'a rien de forcé, ni de voulu. Il est naturel, prime-sautier, ingénu, spontané, il procède de l'inspiration et non de la logique. Cela ne l'empêchait pas de manger les poissons et je suppose aussi l'agneau, quoique les légendes n'en disent rien. La conception que saint François se faisait de l'univers était essentiellement anthropocentrique. *Omnis enim creatura dicit et clamat: « Deus me fecit propter te, homo. »*

Toute créature est faite pour l'homme et tout homme est fait pour Dieu. C'est cette ascension active, continue, vivante de la créature qui le jetait dans d'ineffables extases.

Il y a dans la vie des saints, comme dans celle de tous les êtres élus, des instants exceptionnels où l'humaine nature se soulève au-dessus d'elle-même : le poète dans son inspiration, le prophète dans ses visions nous disent ou nous chantent la réalité de demain. Par eux l'humanité s'essaie et s'étudie à esquisser des mouvements nouveaux. C'est la pierre d'attente que la journée d'aujourd'hui lègue à la journée de demain.

Aujourd'hui je balbutie les vérités de demain.

Mais celui qui balbutie aujourd'hui n'est pas moins grand que celui qui définira demain. Paul plante, Apollos arrose et nul ne saurait dire lequel est le plus grand des deux. L'essentiel est de faire vaillamment le devoir du jour. A chaque jour suffit sa peine. Non. Chaque jour nous apporte un devoir *journalier*. Si dans cette journée de printemps où le soleil se lève radieux, après une nuit sans nuages, je ne couvre pas les bourgeons de l'espalier, je les trouverai dans deux heures brûlés par la gelée...

SECTION 21

Saint François et l'Eucharistie. — On a quelquefois évoqué le mot de « magie » à propos des sacrements de l'Église en général et de celui de l'Eucharistie en particulier.

Qu'il puisse y avoir çà et là de rares êtres humains réputés chrétiens dont l'intelligence et le sentiment moral sont tout à fait rudimentaires et qui soient incapables de voir dans le culte autre chose que des mots incompréhensibles, sans même songer que ces mots, ces rites, ces signes n'ont pas leur fin en eux-mêmes, c'est fort possible, mais François fut à l'extrême opposé. Pour lui, le rite magique fut, comme pour presque tous les fidèles, une tentation diabolique dont la pensée dégrade l'homme. Celui qui ne la repousse pas d'instinct et avec horreur renonce à la fois à son intelligence, fait fi de sa raison et refuse de suivre le sentier du devoir : ce n'est pas une défaillance, c'est un reniement, une révolte, une abdication : c'est le Diable venant tenter Jésus.

François parlait à Jésus mystérieusement vivant dans l'Eucharistie et celui-ci lui répondait. Il le conseillait, l'illuminait, le fortifiait. Il n'avait aucun doute sur cette voix, et n'avait pas à en avoir puisqu'elle lui montrait toujours le chemin montant au Calvaire.

***

Corpus Christi. — François n'assistait pas à la messe, il y participait, il s'offrait en même temps que le Christ.

Sur le rôle de ce culte dans la pensée, l'inspiration et l'activité de François.

La base, la raison d'être de l'autorité pontificale et, par conséquent, la charpente de l'Église : la Cène du Seigneur dans la chambre haute, au crépuscule du Jeudi Saint. C'est là qu'est

née l'Église, et c'est l'acte qu'elle doit renouveler sans cesse jusqu'à la fin des siècles.

La pensée, il vaudrait peut-être mieux dire le cœur ou l'imagination de François, ressemble à une église. Au fond de l'abside règne toujours le Christ, mais ce n'est plus le Christ surhumain et impassible des mosaïques byzantines, c'est le fils de la pauvre femme, présidant à un banquet éternel et y invitant tous les hommes. Au chevet, un autel est dressé à la pauvre femme elle-même, celle à laquelle on va porter les douleurs trop humaines.

La pensée de l'hostie faisait vibrer son cœur aux soupirs déjà tant de fois séculaires de l'Église vers l'unité.

Seigneur, disaient les fidèles du temps de la Didachè, de même que ce pain vient de grains de blé qui germent partout, là-haut sur les montagnes, là-bas dans la plaine et qu'aujourd'hui il n'est qu'un seul pain, de même réunissez en un seul...

***

Chapitre de 1217. — Au chapitre de 1217 semblaient s'être réalisées les antiques prophéties des voyants d'Israël; ce qu'il y avait de meilleur en Italie et dans tous les pays environnants vibrait à la voix de ce frêle mendiant, regardait vers lui. Chose nouvelle, beaucoup ne songeaient pas à voir en lui un thaumaturge, on regardait à lui comme à un pacificateur, un créateur d'énergie, un éveilleur d'âmes.

Cependant, lui, au milieu de cette effervescence spirituelle, provoquée par lui, restait simple et pur, le vertige de l'orgueil n'avait pas prise sur lui.

Il avait parfaitement conscience de ce qui se passait, de la profondeur à laquelle le message de la pauvreté avait labouré le sol religieux, mais il voyait que la rapidité avec laquelle ce travail s'était réalisé constituait un péril.

***

A ce Chapitre (?) la charge de prédicateur s'est isolée ou plutôt s'est constituée, et par le fait même les autres frères ont peu à peu cessé de prêcher la pénitence.

Les conseils d'Hugolin en 1216 ont peut-être été pour quelque chose dans la constitution de cette charge (préparant la fusion avec les Dominicains ?).

Le chapitre 17 de la première Règle tout entier a pu être une exhortation de François mise ensuite par écrit pour inaugurer la nouvelle charge et avertir les frères de l'esprit dans lequel ils doivent s'en acquitter. François est surtout préoccupé de mettre ses frères en garde contre des succès oratoires aussi retentissants que vains (tels que ceux racontés par Salimbene pour l'époque de l'Alleluia de 1233).

Le début seul de la *Regula* 1221, 17, paraît contemporain de l'éclosion définitive de la *charge* de prédicateur. Ce qui suit à partir de *Et nullus minister vel predicator* est plus en harmonie avec les préoccupations de François en 1220.

***

Projet de nouveau chapitre : saint François et la France, 1217 (?). — Prendre pour point de départ *Speculum Perfectionis*, 65.

La dure obéissance. — Il fallut un douloureux effort à saint François pour se soumettre à l'avis du cardinal Hugolin (s'opposant à ce qu'il allât en France), et c'est probablement de cette époque que date la première partie de la 3e admonition jusqu'à... *pro fratribus suis*, où on le voit mettre par écrit ses réflexions sur l'obéissance afin de se les rendre plus nettes.

La pauvreté faisait admirer saint François, son humilité le faisait aimer. Ce n'étaient pourtant que les religieux qui employaient ce mot en parlant de lui, car cette vertu en lui avait une sève, un rayonnement qui lui donnait un caractère tout à fait nouveau. Cela n'avait de commun que le nom avec les attitudes que prennent les professionnels de l'humilité : cet air contraint, replié, fermé, que Jésus reprocha si vigoureusement aux pharisiens.

L'exaltation de l'humilité. Vision des trônes de frère Pacifique (*Spec. Perf.*, 59 et 60 ; 2 Cel., 3, 63) (II, 85). — Revenu de Florence et résolu à envoyer frère Pacifique à sa place, saint François voulut probablement s'isoler avec lui, pour tâcher de lui révéler encore mieux ses espoirs, ses convictions, son amour pour la France, foyer du culte du Saint Sacrement. Lui qui, poète et artiste, avait fréquenté le monde singulièrement mêlé des troubadours, fut émerveillé de l'exquise simplicité de son maître, de tant de vigueur spirituelle unie à une modestie dont il n'avait jamais vu l'analogue.

Il était nuit quand ils arrivèrent à San Pietro di Bovara; tout dormait dans l'abbaye; dans l'église, personne, le Christ caché sous les saintes espèces y veillait seul, comme jadis au jardin de Gethsémané. François voulut veiller avec lui.

... Il renvoya son compagnon chez les lépreux et resta seul. Pacifique savait quelle lutte allait se livrer dans le cœur du maître.

Il avait besoin de silence pour accepter dans son cœur ce qu'il avait déjà accepté verbalement.

Le lendemain au point du jour il le retrouva, priant dans le chœur, rasséréné, vainqueur du doute et de l'indécision (1 Cel., 71, 7 — 72, 2).

SECTION 23

Le Chapitre de 1219 (Pentecôte, 26 mai). — Cette date marque à peu près le moment à partir duquel François sent

son horizon s'assombrir de plus en plus. La vision du Jugement dernier s'installe au tympan central de la cathédrale.

C'est le *Dies irae* vécu. (Voir la description des choses finales dans Barlaam et Josaphat, *Vitae Patrum*, p. 262 et 263.)

De tous les Chapitres, ce fut peut-être le plus émouvant à cause du départ de François et surtout à cause des nombreux frères qui partaient aussi et pour lesquels il était à la fois heureux et préoccupé.

Il y eut chez lui, à ce moment, une anxiété analogue à celle qu'il devait ressentir plus tard lorsque la mort lui apparut toute voisine. Dans ces deux circonstances, c'est dans l'Évangile selon saint Jean qu'il chercha la consolation céleste. A l'agonie, le viatique fut saint Jean, XIII-XVII.

***

Voyage d'Assise en Orient. — Départ d'Ancône de François et des onze comme pour le voyage *ad limina*. (Voir *Conform.* 113 b. 2, éd. Quaracchi, *An. Fr.*, t. IV, p. 481.) Qu'en faut-il penser ?

Le départ d'Ancône, tel qu'il est raconté par les *Conform.*, n'est pas appuyé sur des textes incontestables, mais son esprit est singulièrement en harmonie avec le caractère de François. Un autre document qui nous met en plein dans cette atmosphère, c'est le récit de Joinville sur l'embarquement des Croisés en août 1248.

***

Frère Philippe et Jean de Compello. — « Favorisée par l'absence de François, toute cette agitation avec les préliminaires qu'elle suppose, avec les démarches qui en furent la suite et dont nous venons de signaler deux spécimens caractéristiques, a eu besoin, pour éclater et s'étendre, d'un laps de

temps plutôt considérable. » (V. Ortroy, *An. Boll.* (1912), p. 455).

Il a parfaitement raison, mais d'où vient que le cardinal Hugolin qui avait empêché François de partir pour la France en 1217, l'ait, deux ans plus tard, laissé partir pour une expédition bien plus lointaine et plus dangereuse ? Ne serait-ce pas que François n'étant pas entré avec assez d'empressement dans les vues du cardinal, celui-ci pensait qu'en son absence il pourrait plus facilement réaliser ses vues sur le mouvement franciscain ?

Il y avait entre les vues du cardinal qui, dès 1217, agissait non seulement en protecteur, mais en maître (il défendit à François de poursuivre son voyage vers la France) et les souhaits, les aspirations, intéressées peut-être, de certains ministres provinciaux, une sorte de coïncidence et d'harmonie.

Les troubles étaient donc semés depuis longtemps, il ne leur fallait qu'un rayon de soleil favorable pour éclore.

A en juger par l'éloge de mauvais goût que Celano décoche au frère Philippe (1 Cel., 25), on peut se demander s'il n'était pas un de ces orateurs, infatués d'eux-mêmes, que le succès ne rend pas seulement vaniteux, mais méchants et vindicatifs pour ceux qui ne les admirent pas assez. Les 3 *Socii*. eux-mêmes jugent nécessaire en 1246 de s'incliner devant lui. Est-il hors de propos de penser que ce beau diseur eut la tentation, lui aussi, de se dire, en pensant à François : « Pourquoi lui, pourquoi lui, et pas moi ? »

François obtint de la curie l'annulation de ce qu'on lui avait accordé, mais les compensations qu'on devait lui accorder plus tard montrent que c'était un homme qu'on préférait satisfaire.

***

SECTION 24

Retour d'Orient. — Au premier abord il est étrange que saint François ne soit pas allé plus rapidement à Assise, mais

le bateau qui le reçut pouvait fort bien avoir Venise pour destination et, d'autre part, frère Étienne avait pu lui signaler le Nord de l'Italie et surtout Bologne comme centre des frères *turbatores*. Peut-être aussi avait-il voulu envoyer quelques frères à Assise annoncer son retour et recevoir l'expression du repentir des rebelles. Mais peut-être ce qu'il vit à Bologne fut-il trop précis et il se rendit ensuite droit auprès du pape.

M. Fischer a finement remarqué (p. 62) qu'à Bologne François se sent encore le maître. Plus tard il cédera.

***

Après les troubles. — On n'a point assez marqué jusqu'ici la splendide confirmation que la Chronique de frère Jourdain est venue apporter aux récits du *Speculum Perfectionis* et de toute la tradition des zélateurs. S'il y a des devoirs de haute courtoisie entre gens de cœur vivants, n'y en a-t-il pas aussi envers la mémoire de ceux qui ne sont plus? Les érudits qui ont passé une partie de leur vie à discréditer Angelo Clareno, par exemple, et ses amis, en acceptant aujourd'hui les récits de frère Jourdain, n'agiraient-ils pas bien en faisant réparation d'honneur à la mémoire de ce persécuté?

Les novateurs furent maudits par saint François, mais on ne voit pas qu'ils aient été autrement punis. Jean de Capella ne fut plus accueilli par la curie, mais pour lui, comme pour Pierre de Stacia, la tradition postérieure dut le montrer poursuivi par la vengeance divine, ce qui semble impliquer que le règlement de compte avait été laissé à celle-ci et qu'aucune rigueur ecclésiastique ne les avait atteints.

Les frères, fidèles à l'esprit franciscain, pouvaient se féliciter et penser que le fondateur restait maître des positions; les autres pouvaient être à peine moins satisfaits puisque le cardinal Hugolin devenait le protecteur officiel et définitif de l'Ordre: or, il semble ressortir de l'ensemble des faits que c'était

précisément lui qui avait été l'introducteur à la curie de ceux qui souhaitaient certains changements et en particulier l'adoption d'une Règle nette et claire qui serait la charte de l'Ordre.

L'administration ecclésiastique, si pleine d'admiration qu'elle pût être pour la personne de François, ne pouvait pas ne pas se sentir perplexe et soucieuse devant l'enthousiasme mystique du Petit Pauvre d'Assise.

On ne lui en faisait pas un crime, bien au contraire, mais on aurait voulu lui faire comprendre qu'à côté de cela sont indispensables des règlements qui sont à la vie religieuse ce qu'un contrat de mariage est à un mariage d'amour.

Jean de Capella était entré dans ces vues de la curie et s'y était présenté avec un projet de Règle.

L'accueil favorable qui lui fut fait n'avait peut-être pas d'autre but que d'émouvoir saint François et de lui montrer la nécessité urgente de donner à ses frères une constitution.

Si cette hypothèse est exacte, l'effet désiré fut atteint et Jourdain de Giano montre le fondateur de l'Ordre s'occupant aussitôt de la rédaction de la Règle. Il s'adjoignit pour ce travail un théologien très versé dans l'Écriture sainte qu'il avait eu l'occasion d'apprécier au cours du voyage en Orient, frère Césaire de Spire (1).

La Règle primitive était probablement constituée par les brefs passages sur le renoncement évangélique que nous avons trouvés plus haut et quelques lignes sur la soumission au Saint-Siège et quelques autres points essentiels. Dès lors, d'année en année, ce noyau primitif s'était complété par des statuts sur des questions mises en délibération devant les Chapitres généraux, peut-être même par des exhortations de François à ses disciples. Et François avait sans doute une tendance à y ajouter sans cesse, de façon à bien établir, dans chaque cas particulier, tout ce qui lui paraissait naturellement impliqué dans le vœu de pauvreté évangélique.

(1) Voir la note p. xi de l'éd. de guerre ; p. 346 de l'édit. définitive (1931).

Nous possédons encore le résultat des efforts de saint François pour organiser sa pensée et les délibérations des Chapitres dans la Règle de 1221. Ce n'est pas encore le moment de l'examiner en détail. Elle ne constitue une Règle que dans un petit nombre de pages, le reste étant plutôt composé d'effusions mystiques de saint François : elle n'en est que plus intéressante pour nous.

Mais le fait d'avoir amené le fondateur à entreprendre ce travail constituait pour les frères qui voulaient l'organisation de l'Ordre la victoire essentielle.

Saint François en eut conscience et dès lors nous le verrons vaincu, faisant des efforts désespérés pour remonter le courant, et réduit à se mettre de côté, devenu un objet de culte, quelque chose de très saint et pourtant de mort.

On a dit : La preuve que François ne croyait pas que les fauteurs des troubles fussent à la curie, c'est qu'il va directement demander le secours du pape contre les novateurs (Van Ortroy ?).

Mais c'est là un argument tout à fait spécieux. Il en appelait de la curie mal informée à la curie mieux informée. Hugolin lui inspirait confiance.

Qui a une affaire devant la justice, ne fuit pas le juge qu'il sait prévenu contre lui. Il va le trouver, le renseigner.

SECTION 25

Chapitre des nattes — 17 mai 1220. — Présidé par Hugolin. Démarche des ministres (*Spec. Perf.*, 68).

Ce ne fut pas du tout une « cabale de sministres », comme dit le P. Van Ortroy (*An. Boll.*, 31, p. 461), mais en écartant cette fausse interprétation, il ne faut pas écarter les faits eux-mêmes. Les ministres n'avaient sans doute pas tort, et pourtant saint François avait grandement raison dans ses angoisses.

Adopter la Règle de saint Benoît, de saint Augustin ou de

saint Bernard, n'était-ce pas renoncer d'avance à la pensée maîtresse de François qui avait voulu faire un effort tout nouveau, tout original, tout pur, tout parfait? (*Spec. Perf.*, 26.) La décadence des anciens Ordres n'éclatait-elle pas ?

***

La Règle fut attaquée. C'était une masse confuse de préceptes entremêlés d'homélies, d'élans mystiques excellents, mais qui n'étaient pas une Règle où l'on pût apprendre avec précision ce que l'on avait à faire (*sic et sic viam ordinate*).

Il est même probable que des prêtres et des frères théologiens laissèrent voir au fondateur qu'il y avait des questions où il n'était pas compétent.

Il fut donc décidé que l'année suivante il présenterait la Règle mise au point.

François fit insérer dans la Règle un paragraphe redoutable contre les supérieurs : les simples frères étaient invités à bien examiner leur conduite et, s'ils se conduisaient contrairement à la Règle, à déclarer au ministre de toute la Fraternité qu'ils ne voulaient pas de lui (*Reg.* 1221, 5). A ceux qui n'étaient pas animés d'une exceptionnelle vie spirituelle, une pareille invitation dut paraître une cruelle injure, pouvant compliquer singulièrement la difficulté de leur tâche. Peut-être s'en trouva-t-il parmi eux qui pensèrent : « Si seulement nous étions des brigands, il nous traiterait avec plus de courtoisie! » (Voir tout le chapitre 5 de la *Reg.* 1221.)

***

Les raisons qu'avait Hugolin de désirer l'acheminement de l'Ordre dans des directions un peu différentes sont fort naturelles et judicieuses. Exposées avec vigueur par M. Brem (*Papst Greg. IX*, p. 87 ss.). Mais les voies traditionnelles avaient

été suivies assez souvent et avaient conduit à d'assez graves déceptions (par exemple la décadence de Cîteaux si éloquemment manifestée par le récit de Césaire de Heistercbach, *Dist.* VII, cap. VI, t. II, p. 7. Cf. Brem, p. 72 s.) pour donner aux craintes de François une justification bien forte.

Si la Pauvreté pouvait avoir ses dangers, on connaissait bien mieux ceux de l'avarice.

***

Nous avons vu qu'en tête de l'ordre du jour traditionnel des Chapitres venait la question des additions à faire à la Règle.

Tout naturellement, donc, certains frères avaient préparé des vœux, conféré avec d'autres, sur de nouvelles mesures à prendre. Il est fort possible qu'ils n'aient pas soupçonné d'abord le résultat de leurs propositions, surtout auprès du fondateur de l'Ordre. Peut-être avaient-ils pressenti le cardinal, et, forts de son suffrage, croyaient-ils que l'humble saint applaudirait de tout cœur à leurs innovations.

Lui, au contraire, tout ému encore et comme meurtri par les événements qui s'étaient déroulés depuis quelques mois, était dans un état d'excitation pénible.

***

Abdication de saint François. — Après la maladie et la mort de François, l'événement qui a laissé la plus profonde trace dans le *Speculum Perfectionis*, qui influe et pénètre tout, c'est l'abdication. On ne retrouve cette pénétration dans aucune autre des vies de François. Le fait est-il vrai, est-il faux ?

La tradition postérieure est allée en l'estompant; dans Bonaventure, il s'efface presque. Il semble donc naturel de

penser que la précision du *Speculum Perfectionis* est un signe de réalité.

Aussi les critiques contraires au *Speculum Perfectionis* ont-ils fort bien vu qu'il fallait l'attaquer là et prouver que François avait été général jusqu'à sa mort, M. Gœtz entre autres.

Voyons un peu ce qu'on nous offre pour contredire ici le *Speculum Perfectionis.* Nous donnerons ensuite ce qu'on peut répliquer.

On ne nie pas le fait lui-même, mais on l'atténue, on a l'air d'attribuer à François un acte de parade symbolique.

Sans rechercher si ces sortes d'actes étaient dans le caractère de François et s'il ne fut pas au contraire soucieux de sincérité, de pure observation, il est sûr que le *Speculum Perfectionis* dit tout autre chose : il abdique et ne joue plus que le rôle d'une reine douairière.

1 Celano lui-même a une phrase qui n'offre aucune obscurité sur le rôle du cardinal Hugolin: *Pastoris certe ille* (Hugolinus) *implebat vicem et faciebat opus, sed sancto viro pastoris reliquerat nomen* (1 Cel., 74, I, 27).

***

Plus le *Speculum Perfectionis* appuie sur les douleurs morales de François, plus il est curieux de voir qu'il dit moins que 2 Celano sur leurs causes. Il semble ignorer les grands couvents qui furent bientôt établis au centre des villes; les frères palatins; la course aux charges hiérarchiques, épiscopat, etc., l'alliance de certains frères avec l'Empereur.

Nous sommes donc dans le *Speculum Perfectionis* à l'origine du relâchement. On y sent, plus que partout ailleurs, des tiraillements entre les anciens et les nouveaux frères. Voir surtout 72 (1 Cel. 104 dit aussi *prima opera pristina simplicitas*).

Ces tiraillements qui portent leur date ne se trouvent plus

même indiqués dans Bonaventure, ni dans les autres ouvrages subséquents.

Il faut donc faire remonter le *Speculum Perfectionis* à une date très ancienne.

Note manuscrite dans l'exemplaire de travail du « Speculum Perfectionis » (Ch. XXXIX). — Si on considère ce chapitre, on s'aperçoit sans peine que sa brièveté est extrême, il est incomplet.

François n'a pas pu tout à coup dire : « Désormais je suis mort pour vous »; les frères avaient été informés avant ce moment et il a raconté lui-même combien il regrettait d'avoir donné sa démission et aurait été disposé à la retirer. Par *Speculum Perfectionis* (71, v. 16 ss.), on voit que cette démission ne fut pas spontanée; il ne savait pas, ne pouvait pas maintenir la discipline ou ne voulait pas appliquer les méthodes disciplinaires qu'on lui conseillait.

Cette séance poignante des adieux avait donc été précédée par toute une série de conversations avec le Saint-Siège et, au Chapitre lui-même, par des discussions avec les frères.

François faisait appel à eux pour la rédaction de la Règle et aussi en ce qui concerne les applications. Ce sont là non des hypothèses gratuites, mais des déductions de ce qu'on pourrait appeler le coutumier franciscain.

Dans les *Conformités* (175 b. 2, éd. 1510, *An. fr.* V, p. 137, l. 24), se trouve une ligne dont l'origine n'est pas indiquée, mais qui paraît de bon aloi : *Officio generalatus abrenuntiato et posito de consensu fratrum in manu fratris Petri Cathanii ipse humiliter beatus Franciscus obedientiam promisit et reverentiam.*

*
* *

Comme le remarque très finement M. Fischer (p. 126), saint François lui-même, dans le *Speculum Perfectionis* 41 et 2 Celano (II, 141), « relie étroitement sa démission au vœu de voir imiter la constitution des anciens Ordres qui avait

été exprimé par les ministres au Chapitre de la Pentecôte 1220 ». Ceci précise pourtant un peu trop : la date n'est pas indiquée. Il indique aimablement que j'avais déjà établi le rapprochement. (*Coll.*, I, p. 74, n. 1.)

Combien l'influence franciscaine a été à ce moment même puissante sur les Dominicains et l'influence dominicaine sur les Franciscains est frappant. Ils tenaient Chapitre tous en même temps, les uns à Bologne, les autres à la Portioncule. Or, tandis que chez les Franciscains s'affirment et triomphent les tendances scientifiques des Prêcheurs, chez ceux-ci s'affirme et triomphe le parti qui veut faire du vœu de pauvreté une des bases essentielles de l'Ordre.

Nous verrons plus loin, à propos du Chapitre de 1224, les idées de François sur la science et la simplicité, mûries par la réflexion et les épreuves, arriver à l'expression la plus précise qu'il ait pu leur donner.

***

La scène racontée par *Speculum Perfectionis* 39 et 2 Celano, 3, 81 est une abdication. Chaque mot est en contradiction avec la théorie qui voudrait faire de Pierre de Catane un vicaire général.

***

Dire que François a nommé Pierre de Catane son vicaire est une solution très séduisante au premier abord; mais son impossibilité saute aux yeux dès qu'on examine un peu les textes.

Je sais bien que déjà 2 Celano introduit cette appellation, mais elle est en contradiction avec ce que raconte le reste de sa légende.

Le seul chapitre racontant la nomination de Pierre de Catane suffit à le montrer.

Un prélat qui, trahi par ses forces, se choisit un vicaire, n'ac-

complit pas par là un acte d'humilité héroïque, il agit simplement en homme prudent et sage qui veut ménager ses forces et que son administration ne laisse rien à désirer. Il ne s'agenouille pas devant son vicaire pour lui promettre l'obéissance. Il ne se déclare pas désormais étranger à l'Ordre. Et que tout cela ne fut pas une vaine parade, Celano en donne l'assurance en ajoutant : *Permansit exinde subditus.*

Par conséquent, François cessa dès lors et pour toujours d'être ministre général.

Il y a un titre qu'il ne pouvait pas perdre, celui de fondateur de l'Ordre, et c'est en cette qualité qu'on le verra encore s'occuper de la direction de l'Ordre, mais toujours avec une grande réserve. Par exemple, quand il voudra suggérer des modifications à la Règle, il les fera passer par frère Élie. (Voir *Ep. ad fr. Heliam.*)

***

La situation du ministre général du vivant de François avait quelque chose de bizarre au point de vue logique. On voit François *praecipere per obedientiam* au général (*Spec. Perf.*, 61, 4) (à moins qu'il ne faille placer cette scène à une époque antérieure).

Mais cette contradiction logique, dans la réalité est très naturelle. François n'était plus général, il restait le fondateur. Il y a une attitude analogue dans toute la lettre au Chapitre général.

La bizarrerie de cette situation est très bien indiquée dans *Speculum Perfectionis*, 64, où François, quoique le supérieur, est invité au Chapitre.

2 Celano 3, 83, a corrigé tout cela.

De l'état de choses marqué par *Speculum Perfectionis*, 64, témoigne saint François lui-même, à la fin de sa lettre au ministre général, Élie : *Ibi eris cum fratribus tuis... procurabitis adimplere.*

***

Ne lui donna-t-on pas un honorariat ou quelque autre titre d'honneur ?

Cela expliquerait l'usage fait par les documents du titre de *Vicarius* (par ex. Bon., 55).

A l'acte d'humilité de François, frère Élie avait pu répondre en étalant une humilité plus grande encore. Sûr d'ailleurs que François ne reviendrait pas sur sa résolution. On sait combien, en paroles, il se disait *peccator.*

Cela expliquerait aussi le titre de *praelatus* que François se donne dans *Speculum Perfectionis* 64, et plus nettement encore dans 2 Celano, 3, 83 (II, 106). *Ecce* « *praelatus* » *exsistens fratrum.*

***

Crise de l'Ordre. — Les rivalités qui surgirent très vite et inévitablement entre les frères du début et ceux qui vinrent ensuite sont bien marquées par la rubrique de *Speculum Perfectionis* 72 et tout le chapitre.

Ceux qui donnèrent assez volontiers à leurs amis le titre de saint, dans leur admiration pour le fondateur, firent de son imitation un programme un peu trop étroit et qui ne pouvait guère convenir à des hommes ayant une formation intellectuelle toute différente de la sienne. Des malentendus surgirent et les deux partis ne surent guère les atténuer. Frère Léon appelait zèle ce qui était surtout une farouche condamnation de tout ce qui n'était pas conforme à des habitudes dont il aurait voulu faire des dogmes.

Que la division fut dans l'Ordre est nettement marqué dans 1 Celano, 111.

La transformation de l'Ordre était, sans qu'on pût réagir, précipitée par une foule de causes internes : par exemple, fatalement, comme le montre la *Regula* 1221, 6, il y avait

des frères placés dans des conditions telles qu'ils ne pouvaient pas observer la Règle.

Les frères ministres et les *sapientes* triomphaient donc et poussaient à une organisation analogue à celle des couvents des autres Ordres.

Ailleurs, les frères placés étaient bien, trop bien, peut-être, et on les préposait à des charges peu en rapport avec l'humilité franciscaine (*Reg.* 1221, 7) ou bien ils devaient manier de l'argent directement (*Ibid.*, 8) ou indirectement, ce qui était pire.

***

La responsabilité des ministres (*Spec. Perf.*, 39, v. 5). — C'est peut-être alors que fut ajouté à la Règle (I) le paragraphe sur ce sujet dans le chapitre 4 et la réglementation du chapitre 5. Où qu'il parle des ministres, François semble prendre à tâche non seulement de les avertir, mais d'armer les frères contre eux (V. *Reg.* 1221, 16).

On s'était plaint au Chapitre des difficultés que créaient les habitudes des débuts de l'Ordre. Où étaient les conseils, où les préceptes ? Comment faire régner la discipline alors qu'une partie des frères vivaient dispersés dans des maisons particulières comme domestiques. Ils échappaient, en réalité, à leurs supérieurs. Que pouvait être dans ce cas-là l'*obedientia ?*

François répondit à ces doléances par les dernières lignes du chapitre v de la Règle de 1221, où il affirme fortement que les frères ne doivent pas *evagare extra obedientiam*, mais où il rappelle aussi le caractère spirituel de l'obéissance. Celle-ci n'est autre chose que de rester fidèle au vœu d'observer l'Évangile et la Règle.

Dans ce passage, savoir s'il est oui ou non dans l'obéissance, est surtout l'affaire du frère.

Encore cette fois, François appuie plus sur l'esprit que sur la lettre. Il arme les frères contre les supérieurs et les invite à les surveiller de près (2 Cel., 3, 117).

L'exercice du pouvoir avait produit chez les supérieurs ses effets ordinaires, et chez leurs subordonnés aussi. D'un côté, il y avait abus du commandement, et de l'autre, impatience du joug, incompréhension du rôle de l'obéissance dans une société bien organisée.

Aussi saint François fut-il amené à s'expliquer encore plus clairement et à donner aux prélats de l'Ordre des instructions précises, complétées par d'autres à leurs subordonnés. Il le fit avec la brièveté et les formes de langage empruntées à la langue des hommes d'armes.

Donner des ordres *per obedientiam*, c'est menacer, tirer l'épée, mettre sabre au clair (*Spec. Perf.*, 49; 2 Cel., 3, 90).

La même doctrine se retrouve dans une lettre que Wadding a empruntée à Rebolledo (*Epistola ad provinciales*) et dont il ne faudrait pas se hâter de nier l'authenticité.

***

Faire un nouveau chapitre intitulé *Frère Élie.* Prendre pour point d'appui la lettre au Ministre général (Bartholi, *Coll.*, t. II, p. 113 ss.).

La politique de frère Élie fut peut-être d'abord d'empêcher que la Règle ne fût écrite. Saint François allant à Fonte Colombo semble s'enfuir. Les ministres le poursuivent. Peut-être au lieu de la scène y eut-il simplement une scène d'indignation qui terrifia les ministres. La Règle une fois approuvée, le jeu d'Élie fut de la considérer comme nulle et non avenue. Il n'en avait pas fait profession, de même la plupart des frères, donc elle ne les obigeais pas.

De même qu'il voulait avoir été le grand propagateur de l'Ordre, il aurait voulu en être le grand *législateur.* Il est bien curieux de constater que 1 Celano ne dit rien de la nouvelle Règle.

C'est là un silence trop étonnant pour un historien qui connaissait beaucoup Hugolin et si bien renseigné sur le *Presepe*

de Greccio. Je me figure que 1 Cel. 73 s'applique à la visite de François à Rome pour l'approbation de la Règle.

***

Saint François et la Science. — Pour étudier cette question on a trop souvent oublié de se demander ce qu'il pouvait bien entendre par ce mot. Il est évident qu'il ne pouvait guère l'employer dans le sens actuel. Le sens des mots change continuellement, ne pas tenir compte de cette évolution constante, coupée çà et là par des crises qui révolutionnent les langues, c'est s'exposer à des erreurs constantes. Pour la question qui vient d'être indiquée il faut rechercher quel pouvait bien être pour notre Assisiate le sens de ce mot.

C'était évidemment la notion courante qu'on avait dans sa ville natale. Aujourd'hui, pour les bourgeois d'Assise, ce sont les célébrités médicales, les hommes qui ont sondé les lois de la nature et en ont tiré les inventions qui ont bouleversé la vie moderne; ce sont aussi les écrivains et les poètes qui provoquent l'admiration des peuples.

Au XIIIe siècle c'était bien autre chose: les savants, dans la pensée et l'imagination des Ombriens, c'étaient les professeurs aux pieds desquels allait s'asseoir l'élite des fils de riches familles pour étudier le droit romain, et naturellement aussi les disciples qu'ils formaient. Bologne était depuis longtemps l'institutrice, le grand centre scientifique de l'Italie centrale.

Au XIIe siècle, Gratien doubla sa gloire et son importance par son œuvre de la *Concordantia discordantium canonum* qui donna à l'étude du droit une méthode nouvelle. Dès lors, la célèbre métropole avait un nouveau fleuron à sa couronne et plus précieux que le premier. De toutes parts, les clercs accoururent en groupes nombreux. L'Église n'était pas seulement menacée par les hérésies, elle l'était aussi par des intérêts et des convoitises; le clergé était enchanté de venir étudier

ses droits et prérogatives et encore plus de se préparer à les revendiquer.

Tout cela était fort contraire à l'inspiration franciscaine. Le réformateur d'Assise voyait la liberté et le salut dans la pauvreté; les maîtres de Bologne enseignaient au clergé les moyens de ne perdre aucune fraction de ses richesses. En amenant le clergé pour défendre ses biens à en appeler à toutes les juridictions, plutôt que d'accepter d'être lésé le moins du monde, ils encourageaient l'avarice et la rapacité, c'est-à-dire les vices qui peut-être entravaient le plus la rénovation de l'Église.

De là l'indignation et l'intolérance de François contre la science des décrétalistes qui, à cette époque, était la science tout court.

***

Ce que François condamne sous le nom de science, c'est la scolastique, l'abus du raisonnement à vide, ce sont les subtilités de forme qui cachent les réalités de fond.

Il eut pour les savants cette antipathie vigoureuse du Christ pour les docteurs de la Loi.

Sa description de la mort du pécheur est belle, plus belle qu'un Giotto, parce qu'elle est vraie et qu'elle a un but d'amour, tandis que dans telle brillante prédication l'orateur n'a songé qu'à lui-même, à se faire valoir.

Pauvre François! qu'aurait-il dit de voir Scot, son fils spirituel? (Voir *Études fr.*, t. I, p. 460.)

Ce que François désignait par le mot *scientia*, était surtout la dialectique courante de l'École.

C'est aussi l'ensemble des connaissances qui font gagner de l'argent, mais dans lesquelles n'est pas la joie parfaite. (Actus VII.)

(Voir Félix Sartiaux, *Foi et science au moyen âge.* Paris, Rieder, 1926, in-24°, 255, p. 9.)

***

On pourrait dire de saint François ce qui a été dit de saint Bernard (Dom L. Gougaud O. S. B. dans *R.H.E.*, t. XIX, 1923, p. 211) : « Saint Bernard se rattache intellectuellement à saint Grégoire et à l'âge patristique; il a combattu le mouvement scolastique débutant; sa mystique est affective, non scientifique. »

Pour François il faudrait dire qu'elle ne prend pas des allures scientifiques, le ton du docteur qui enseigne magistralement; c'est une âme fraternelle qui veut faire profiter les autres des expériences par lesquelles elle a passé; c'est une émotion qui se communique, une joie personnelle qui voudrait être féconde, comme celle de la femme qui a trouvé la drachme.

***

Ce que François entend par science c'est un peu ce qu'on appelle aujourd'hui dans certains milieux le scientisme, c'était le savoir pour étaler sa supériorité.

La Bible vise l'homme, elle a pour but de lui enseigner à travailler, à œuvrer en harmonie avec Dieu. La science, curiosité inutile; la science de l'Écriture qui se perd dans les subtilités, les contrastes, les recherches non pratiques, est pour lui une erreur, une redoutable vanité.

***

Chez saint François il n'y a aucune trace de mésestime du travail intellectuel, il y a l'horreur instinctive de l'orgueil intellectuel qui lui apparaît comme une difformité morale.

Il n'y a pas cette hostilité ascétique qui tend à confondre chez quelques chrétiens l'ignorance avec une vertu, à regarder toute culture comme un luxe damnable. Nul plus que lui n'a senti la beauté et la vie, ni compris la force créatrice de la vérité. Ce qu'il condamne sous le nom de science, c'est la convoitsie

scientifique qui se développe monstrueusement chez ceux qui en sont atteints, leur dessèche le cœur. Il était effrayé de ces difformités, comme jadis de la bossue d'Assise.

*
* *

SECTION 26

Chapitre du printemps 1221. — On a bien souvent, dans des biographies de saint François, manifesté le regret que nous n'ayons plus aucune allocution du saint dans un texte digne de foi.

La manifestation d'un pareil regret est vraiment bien étrange, car on peut se demander si les historiens qui l'ont formulé n'auraient pas oublié de lire les Opuscules du saint.

La Règle de 1221, dans deux des derniers chapitres qui, très probablement, datent de l'époque à laquelle nous sommes parvenus, conserve une véritable allocution de saint François. Nous savons qu'après s'être longuement préparé par la méditation et la prière, il s'abandonnait à l'improvisation et qu'il ne réussit jamais à écrire, à apprendre par cœur. Comme, d'un autre côté, nous savons qu'il ne souffrait pas qu'on effaçât ce qui était déjà écrit, sous prétexte de le corriger, on a la certitude que ces pages nous conservent d'une façon parfaitement adéquate la manière de parler de François d'Assise.

Ce qui frappe au premier abord dans ces morceaux, du moins pour les personnes familiarisées avec la prédication du XIIIe siècle, c'est : 1° le manque total d'analogie entre cette parole et celle de ses contemporains.

C'est ensuite : 2° son mysticisme ardent.

3° Son émotion qui vibre, pénètre l'auditeur, l'enveloppe.

Il n'y a plus un seul mot dans ces longues énumérations qui sente les *graecas glorias* contre lesquelles il prémunissait si volontiers ses disciples (2 Cel., 3, 119, 3).

Ces deux chapitres 22 et 23 de la Règle de 1221 sont dans

la pensée, la vie et l'œuvre, ce qu'est dans les cathédrales la *flèche* qui, de la croisée des voûtes ou au-dessus du maître-autel, rappelle sans cesse et perpétue en quelque sorte la prière qui relie la terre au ciel.

Le symbolisme de ces spirales nous échappe quelquefois : dans le bas, c'est la terre avec ses tentations, ses laideurs, et aussi avec ses soupirs et sa nostalgie; tout en haut, c'est toujours la croix triomphante, étincelante, resplendissante.

Et entre les deux, c'est la montée constante, l'ascension de la supplication, celle des pèlerins de l'idéal, et la descente non moins constante de la bénédiction et du Saint-Esprit.

C'est déjà une sorte de testament spirituel. Dans le dernier paragraphe du chapitre 22, François, dans une sorte de ferveur extatique, emprunte les paroles que saint Jean a placées sur les lèvres du Christ pour présenter au Créateur et au Père ses disciples.

Et, en effet, ce morceau clôture la vie proprement dite de François. Désormais il n'ajoutera rien à son œuvre, il vivra pour la protéger contre les entreprises de ceux qui ne le comprennent pas, tel le maître de l'œuvre qui, ayant bâti une cathédrale merveilleuse d'unité, voit ses disciples venir la gâter par des additions qui en détruisent l'harmonie, ne brisent pas seulement les lignes, mais attentent en quelque sorte à l'intégrité d'une œuvre qui était bien moins une œuvre d'art qu'une expression de foi et de poésie.

Dans ces deux chapitres on sent vibrer toute l'émotion qui pénètre les vieilles préfaces (de la messe).

C'est une messe, ou plutôt cela nous raconte ce qui se passait au plus profond du cœur de François lorsqu'il communiait, et cela nous dit aussi la communion perpétuelle que fut sa vie.

***

1221. Le Tiers Ordre. Sa Règle. — Le P. Mandonnet semble avoir raison quand il dit que 1221 marque l'époque où

l'Ordre des Pénitents fut définitivement séparé de l'Ordre des Mineurs (*Opusc.*, t. I, p. 193 ss.).

Il a raison contre ce que je disais (*ibid.*, p. 19, n. 1). Ceci cadre bien avec les paroles de Bernard de Besse (éd. Hilarin, p. 75) : *Istis a principio frater assignabatur minister, sed nunc suis in terra dimittuntur ministris, ut tamen a fratribus tanquam confratres et eodem patre geniti consiliis et auxiliis foveantur.*

Nous savons peu de chose sur l'origine du Tiers Ordre. Rien de plus naturel. Cette fraternité subit des vicissitudes aussi nombreuses que l'Ordre des Frères Mineurs et comme les Pénitents n'avaient pas de couvents et de locaux consacrés aux archives, les documents ont disparu.

Qu'est-ce que le Tiers Ordre aujourd'hui ?

Il fut sans doute fort différent à l'origine, mais l'effort scientifique qui s'est porté de nos jours du côté des choses franciscaines n'a amené au jour aucune de ces pièces qui illuminent toute une question.

Ce qui est sûr, c'est que la tradition commune qui jusqu'ici faisait remonter à 1221 la fondation du Tiers Ordre est insoutenable.

Il est évident, en effet, que la bulle *Significatum* du 16 décembre 1221 suppose au mouvement pénitentiel une origine antérieure. Le pape pourtant paraît ne pas connaître très exactement les gens qu'il prend sous sa protection, et qui semblent, du reste, ne pas avoir réclamé cette faveur.

La règle de Capestrano constitue le résultat de l'influence de la curie sur les Pénitents. La Règle n'est pas abrogée, mais on lui adjoint un mémorial qui organise le Tiers Ordre et fera de lui un régiment de l'armée ecclésiastique.

Jusqu'à quel point le Mémorial est contraire à l'esprit de François se voit surtout X, 3. *Si contra jus vel privilegia fratres vel sorores a potestatibus vel rectoribus locorum in quibus habitant vexentur, ministri loci, quod videbitur expedire, cum consilio domini episcopi faciant.*

Ceci cadre tout à fait avec une indication de la bulle *Detes-*

tanda du 30 mars 1228 : *Unde nobis humiliter supplicastis...*

La bulle *Significatum est* est du 16 décembre 1221 et *Nimis patentur*, 25 juin 1227, c'est le pape qui va vers les pénitents pour les protéger. Dans la *Detestanda*, le pape répond à leurs supplications : le Saint-Siège a amené la fraternité dans son orbite.

***

SECTION 27

La grande épreuve (1221-1223). — Ce sont deux années où François malade fait le douloureux apprentissage du roi qui a abdiqué à contre-cœur. Ce qui aiguisait sa douleur c'étaient les reproches qu'il se faisait de n'être pas de taille à résister.

Benoît XIV parle lui aussi d'une tentation de saint François qui dura deux ans, mais sans indiquer de source (t. III, p. 460, éd. 1747, *De servorum Dei beatificatione*, III, XXX, n° 19.)

Pour l'époque et le sens de cette tentation, je me rencontre avec le P. Cuthbert (*Life of S. F.*, p. 310 ss.) qui, par contre, est très vivement attaqué par le P. Livarius (*A. F. H.*, VI, p. 343), et qui, d'ailleurs, ne donne aucun texte pour appuyer ses vues.

Le Psaume Vulgate LIV, *Exaudi*, a dû être comme le *leitmotiv* de ses méditations. Il le connaissait bien, c'était celui auquel il avait emprunté le viatique de la première fraternité : *Jacta cogitationem tuam in Deo et ipse enutriet te.*

***

C'est pour l'Ordre le commencement de cette crise où, après les rêves de la jeunesse, après avoir vécu de foi en lui-même et en Dieu, l'homme se calme, s'aperçoit que les sommets ne sont guère habitables, et se met peu à peu à vivre d'expérience pratique.

Admettons, si l'on veut, qu'il est impossible de faire autrement, mais sachons admirer ceux qui n'ont pas renoncé pour vivre à ce qui fait la vie.

L'antique antienne *O Martyr desiderio* (1) n'est pas même un écho de la vérité. François est, non seulement par le désir, mais par la réalité, le prince des martyrs. Il a su être martyr, non pour l'idéal symbolisé en un homme ou en un système, mais pour l'idéal dans ce qu'il a de plus insaisissable et de plus intime.

En lui, nous pouvons entrevoir un précurseur de cette humanité future où le mot de vie aura son vrai sens, où la vie morale et la vie physique ne seront plus qu'un, où le cri de François deviendra : *Deus meus et omnia ! Deus meus et omnia !*

***

Peu à peu, François fut obligé de vivre de plus en plus à l'écart (*Spec. Perf.*, 99, 2; 2 Cel., 98, 8). Ces deux documents attribuent cela à sa douleur. Par contre, 1 Celano, 102, 1-2, donne une bien jolie explication officielle des causes de cet éloignement de François.

L'essentiel c'est qu'il constate le fait que, pendant deux ans, François vécut étranger à la direction de l'Ordre, s'il en donne une interprétation différente. Il fut sans doute là le porte-voix d'Élie qui, très habilement, ne fait pas tout à fait le silence sur les *Socii*, mais parle d'eux un peu comme d'un groupe de quatre disciples dévoués demandés par le pauvre malade qui voulait être soigné par eux.

D'autres fois (1 Cel., 104, 1), on expliquait l'éloignement de François en disant qu'il voulait donner un éclatant exemple d'humilité à tous les frères qui aspiraient aux charges de l'Ordre.

(1) Antienne du *Benedictus* de la fête de saint François.

***

Après l'envoi de la lettre « à tous les fidèles » François se trouva abattu.

L'*accidia* s'emparait de lui.

Il se prêcha à lui-même et composa peut-être alors, les Laudes *de virtutibus* suivies de la salutation de la B. V. M.

Ses vues sur l'obéissance arrivent là à une philosophie de la création d'une grandeur singulière. On dirait que chez lui la douleur a produit un mûrissement analogue à celui qu'on voit chez saint Paul (*Colossiens*), et le conduit à une vision des choses d'un indicible mysticisme.

Il avait peur de succomber à une tentation de l'orgueil en regrettant sa démission, et pourtant il ne pouvait s'empêcher de se la reprocher et d'y voir une capitulation.

Son abdication de 1220 avait été précédée de deux autres : vers 1218, il avait accepté de ne plus guère s'occuper que de Saint-Damien parmi les monastères de Pauvres Dames; en 1221, il avait laissé Hugolin organiser les Pénitents. Il sentit que toute cette partie de son œuvre échappait à la grande idée de la Pauvreté, devenait des organisations louables, mais non les prémices d'un peuple nouveau.

Il se décida donc à faire front, à ne pas aller plus loin dans cette voie de l'abdication et se persuada qu'il devait, sinon arriver à ramener l'Ordre dans la voie idéale, du moins proclamer assez haut pour obliger le monde entier à entendre, quelle est la voie de la perfection de la pauvreté.

***

La note juste sur les angoisses de François à cette époque a été donnée par Arnold Goffin dans la *Revue belge*, 15 octobre 1924 (*le VIIe Centenaire de saint François d'Assise*), page 140 (*et circa*).

***

Le retour à l'idéal primitif. — *Ut ad sua vocationis statum humilitate redeant... Verba Conradi,* 10, 6 *Opuscules,* t. I, p. 384. (Cf. *Leg. Vetus.* 1, 6) (*ib.*, p. 89) : *et juxta Dei judicio castigati ad suae vocationis statum redeant.*

Il faut peut-être expliquer cette idée de retour forcé des frères à l'idéal primitif, surtout telle qu'elle se trouve dans *Speculum Perfectionis,* 71, par 2 Celano, 3, 16, 1-2 (II, 40).

Il y a quelque chose d'analogue dans 1 Celano, 104 : François veut *ad humilitatis primordia redire denuo,* mais là où Celano semble avoir vu une préoccupation individuelle, il y avait le souci de l'œuvre entière de la rénovation de l'Église et de l'orientation de la fraternité.

C'est bien ce soupir de regret qu'on sent dans tous les épanchements de François et surtout dans son Testament. (V. 3, 4, 5 et 6, et *Spec. Perf.*, 55, v. 24-30, continue la plainte par la plume de Léon et ensuite 55, 31-42. Cf. *ibid.*, 27, 11-16.)

(*Spec. Perf.*, 68.) Cette idée du retour à l'idéal primitif est bien l'idée fondamentale du Testament. Saint François ne s'y raconte pas pour le plaisir de se raconter, mais pour donner un type et un modèle à ceux qui veulent faire ce qu'il a fait.

C'est aussi ce que 1 Celano, 103 (II, 6), laisse voir quand il dit : *Volebat ad serviendum leprosis redire denuo.*

***

Jugement dernier. Le mystère dans la pensée du moyen âge. — Le jugement dernier a joué un rôle immense dans la pensée de saint François. Il occupe dans ses écrits une place analogue à celle qu'il a reçue dans la décoration des églises du moyen âge, il est non pas au cœur de l'édifice inté-

rieur, sur l'autel, mais au centre de la façade extérieure où il proclame la certitude du triomphe de la justice.

Si pourtant on veut comprendre l'influence de certaines images dans les siècles passés, il faudrait tâcher de sentir combien la logique que nous imposons à tous nos jugements, l'horreur instinctive pour tout ce qui n'est pas absolument clair et vérifiable qu'inculque l'éducation moderne, ont transformé notre esprit.

Pour la presque totalité de nos contemporains le mystère n'existe pas. Ceux mêmes qui en proclament l'existence, le prêtre, le poète, le philosophe, l'artiste, sont bien obligés, dès qu'ils quittent les sommets, de parler la langue générale. Quant au public, son éducation intellectuelle et technique a toujours présupposé l'exclusion du mystère.

Au moyen âge on le voyait partout. Ce n'est donc que par un effort prolongé et délicat que nous pouvons comprendre les sensations et les sentiments qu'éprouvaient nos pères.

Cet effort est surtout difficile quand nous essayons de nous rendre compte de ce qu'était pour eux l'allégorie.

Ce mot n'éveille en nous que l'idée d'un mythe, et comme il ne correspond à aucune réalité, nous l'expulsons de notre pensée.

Par une sorte de coup d'état, l'homme actuel exclut de sa pensée tout ce qui ne cadre pas avec les méthodes actuelles de raisonnement. Ce qui nous dérange, nous ne le nions pas, ce serait une besogne longue et ardue, nous le négligeons, nous déclarons par avance que cela n'entre pas dans nos préoccupations.

Le moyen âge vivait en plein mystère, ne songeait pas à s'en abstraire ou à lui fixer des frontières qu'il ne devait pas franchir.

Il ne redoutait ni les images, ni les figures, ni l'allégorie et ne leur attribuait pas la même importance que nous, parce qu'il en savait le caractère précaire et incomplet.

Mais il ne voulait pas, sous prétexte que la langue humaine

ne peut pas exprimer tout adéquatement, il ne voulait pas renoncer à exprimer, d'une façon souvent infirme et bien gauche, certaine svérités et réalités. Il aurait craint, en ne les fixant pas, de les perdre de vue, mais s'il en aimait les images, il les admirait sans superstition et laissait aux artistes et aux penseurs la liberté de les varier à l'infini.

Voilà ce qu'il ne faudrait pas oublier devant les écrits des Pères comme devant les sculptures des cathédrales.

***

SECTION 28

Le jour des Cendres à Saint-Damien, 8 mars 1223. (2 Cel., 3, 134.) — L'acte de François ce jour-là fut un peu comme l'écho de sa pénitence, lorsqu'il se fit traîner, corde au cou, dans les rues d'Assise par Pierre de Catane.

Mais cette fois, que de poignants sentiments humains ajoutaient à son geste religieux une affreuse douleur pour lui et pour ses filles spirituelles! Le moment était venu où plus que jamais elles avaient besoin de lui, de ses conseils, de son soutien et où lui avait besoin d'elles.

Mais son instinct lui disait qu'il devait mettre ces pauvres femmes en face de la tragique réalité et que cet avertissement leur rappelât que ce serait bientôt peut-être à elles, plus qu'à d'autres, à être les gardiennes de la pure et simple observation de l'Évangile.

Il lui suffisait de quelques gestes pour être compris. Ce jour-là, la chapelle de Saint-Damien devint la grotte d'agonie de Gethsémané, mais il savait que celles qu'il avait invitées à veiller avec lui ne l'abandonneraient pas.

***

Parmi les épisodes qui montrent le mieux l'affaissement

s'était produit en saint François, jusqu'à quel point l'ombre avait gagné son cœur, est bien cette scène, où, lui, si délicat, si affectueux, si plein de tact, se montra presque cruel pour ses filles de Saint-Damien.

De même que cet état de pessimisme atteignit son point culminant le mercredi des Cendres (8 mars), de même je suis tenté de mettre la victoire qu'il remporta en relation avec les fêtes de l'Église et à penser que c'est vers Pâques (23 avril), le jeudi saint, qu'il en sortit. Tout cela est en harmonie parfaite avec l'hypothèse que les *Laudes Dei* seraient le *Te Deum* de cette victoire.

Ainsi s'expliquerait l'*Agnus qui occisus est*. Puis le *Fiat, Fiat*, exprimant l'ardeur avec laquelle le saint s'en remettait à Dieu, nouveau Christ d'un nouveau Gethsémané, et la touchante prière à Marie : *Sancta Dei genitrix dulcis et decora, regem morti traditum* (*Opusc.*, II, p. 164).

***

Lettre de saint François à frère Élie. — (Texte *Coll.*, t. II, p. 113 ss. Ses points d'attache avec *Spec. Perf.*, 71. Combien elle éclaire *Spec. Perf.*, 64).

(Tenir grand compte de la discussion de Gœtz, *Quellen*, p. 33-41.)

François alla deux fois à Fonte Colombo. La première fois il écrivit, de là probablement, cette lettre.

La seconde fois, après le Chapitre, il y fut suivi de près par les ministres.

Entre les deux fois, Élie fit semblant d'avoir perdu le projet de Règle, résultat du premier séjour de François à Fonte Colombo. En réalité, il voulait gagner du temps, se concerter avec les ministres, leur montrer que les pages du saint étaient des envolées mystiques, de beaux rêves, et non une Règle.

***

Règle de 1223. — C'est peut-être au Chapitre de 1223 que frère Élie déclara avoir perdu, non pas la Règle, mais les notes que François lui avait remises pour servir de base à la discussion.

Il est probable que le complot ne réussit pas et que François repartit pour Fonte Colombo avec les frères Léon et Bonyzo. Les ministres voulurent faire agir Élie, mais celui-ci refusa d'aller sans eux (*Spec. Perf.*, 1).

(*Spec. Perf.*, 13). Il y eut sans doute une scène d'indignation de saint François, analogue à celle du chapitre VIII (*Spec. Perf.*, 68), qui fit reculer les ministres et où pourtant François eut le dessous. Voir *Spec, Perf.* 2, 5-10.

François crut remédier aux lacunes en plaçant l'observation de l'Évangile comme base de la Règle (*Spec. Perf.*, 3, 8-10).

Il est à remarquer que frère Césaire dit (*Leg. vetus*, 3, 1. *Opusc.*, I, p. 96) : *Proposui Evangelium firmiter observare et regulam.*

***

Au Chapitre, la cacophonie dut être complète.

De là, peut-être, l'idée d'Élie d'aller à la tête des ministres imposer ses vues à François.

Étant données l'énergie et la volonté d'Élie, il serait bien étrange que lui et les ministres fussent retournés chacun chez soi. J'imagine qu'ils se rendirent droit à Rome, exposer leurs vues à Hugolin et à Honorius III.

Il est curieux que le chapitre sur lequel le pape voulut s'expliquer avec François et l'amener à accepter une rédaction nouvelle est précisément le chapitre *De recursu fratrum ad ministros* si étroitement apparenté à la lettre de François à Élie.

***

Lorsque tout fut fini, François quitta Rome pour « retourner » à Fonte Colombo.

Les autres retournèrent à Assise où Élie commença à régner. Règne bien éphémère ! jusqu'en 1227.

***

Sur la composition et la genèse de la Règle qui devait continuer l'œuvre de François, qui était le monument durable de sa vie, nous n'avons que des données fragmentaires et incertaines chez une partie des biographes.

Bonaventure raconte la vision des miettes qui indique bien le côté défectueux de la Règle de 1221.

Ce fut terriblement laborieux. Le *Speculum Perfectionis*, 2, 6 ss.; 11 ss.; 9, 5 ; 65, 10 ss., nous donne la note juste. Quel fut le rôle d'Élie dans tout cela. Le maudire, après sa chute, était un moyen facile de se donner un brevet d'orthodoxie. Peut-être quelques-uns en abusèrent-ils ?

***

Poète, apôtre, prophète, éveilleur de consciences, François n'était guère l'homme des organisations pratiques. Ses conseils descendaient bien quelquefois jusqu'à ces minuties, mais il était comme ces artistes dont les esquisses sont plus belles que les tableaux. Il était comme le chef qui entraîne sa troupe, l'électrise d'enthousiasme, enlève la position, mais qui, cela fait, sait mal organiser la victoire, n'est pas homme de gouvernement.

De là l'ascendant pris sur lui, et à côté de lui, par frère Élie.

La Règle de 1221 n'était guère une Règle, c'était... des miettes. Il fallait la coordonner, l'unifier, l'abréger.

La vision des miettes pourrait fort bien n'être que la narration dramatisée, édifiante, des conseils que lui prodiguait Hugolin.

***

SECTION 29

Les faits racontés là par le *Speculum Perfectionis* ont été transformés, mais ils contiennent des éléments historiques.

Après le Chapitre, François se rendit de nouveau à Fonte Colombo. Les ministres restèrent à Assise et délibérèrent. Puis avec Élie, qui avait résisté, semble-t-il, ils rejoignirent saint François.

Il y eut alors des pourparlers qui n'aboutirent pas, parce qu'ils ne pouvaient pas aboutir. De part et d'autre, on répéta les mêmes arguments. Les ministres disant des choses raisonnables, saint François faisant appel à son inspiration. Ce fut une nouvelle édition des faits racontés dans *Speculum Perfectionis*, 68.

Il n'est pas déraisonnable de penser que les ministres se rendirent à Rome pour y annoncer l'arrivée de François et plaider leur cause, si besoin était, et mettre le cardinal protecteur au courant des événements.

***

Qu'il y ait eu, au moment où saint François a arrêté définitivement la Règle, des révoltes, des démarches, nous n'en pouvons guère douter après ce que dit 2 Celano, 3, 136.

***

La discorde était parmi les frères. Des groupes s'y étaient formés dont Celano parle à mots couverts (1 Cel., 96, 7-8).

Il semble qu'à diverses reprises l'unité de l'Ordre ne fut maintenue que par l'intervention d'Hugolin (1 Cel., 99, 8). *Erat in Ecclesia Dei lucerna ardens et lucens, et sagitta electa in tempore opportuno* (ibid., 9).

Si les mots ont un sens, ce *sagitta* veut dire que le cardinal eut l'occasion de réprimer certains désordres vite et bien.

Cum in condendo regulam sibi asterimus (Bulle *Quo elongati*, 28 septembre 1230). Sur le rôle d'Hugolin comme collaborateur de la Règle, voir *Arch. Hist. Fr.*, t. IV, p. 673.

Le rôle d'avocat de la paix dont parle 1 Celano, 99, me paraît viser clairement des circonstances telles que celles racontées par le *Speculum Perfectionis*, 68, ainsi que des scènes qui se seraient passées à Rome avant l'approbation de la Règle.

***

Les jeûnes. — Pour la question des *jeûnes*, nous avons trois étapes de la législation franciscaine du vivant du saint, si toutefois le souvenir de Jourdain de Giano (*Chron.*, 11) est tout à fait exact. Cela paraît un peu difficile chez un homme qui semble n'avoir guère connu par expérience que la Règle de 1221. Pourtant, ce qu'il nous dit est très vraisemblable puisque cela nous montre un adoucissement progressif de la Règle, une tendance de plus en plus prononcée à ne pas enfermer les frères dans un réseau d'observances de détail.

La Règle de 1223 est bien plus large que les précédentes, mais elle est incontestablement bien plus sévère pour l'ensemble et l'essentiel, l'esprit de pauvreté. Voilà pourquoi certains ministres s'agitaient pour en empêcher la promulgation. La contradiction entre ces deux faits également évidents n'est qu'apparente. Ce que l'observance littérale perd, l'observance spirituelle le gagne, ou plutôt le frère Mineur ne se distingue pas de l'ensemble des fidèles par une longue liste de pratiques extérieures, et on pourrait presque dire charnelles, mais par

l'esprit de pauvreté et le don parfait de tout ce qu'il a, de tout ce qu'il est, à l'œuvre évangélique.

(Voir *Reg.* 1221, 3; 1223, 3.)

Saint François réduisait les observances de plus en plus, non pas pour rendre la Règle plus facile, ni même, comme pourraient se l'imaginer certains protestants, par quelque tendance paulinienne à opposer la foi aux œuvres, mais parce que les observances sont trop faciles et que si elles ne sont pas soutenues par une vigoureuse spiritualité toujours en éveil, elles peuvent conduire à l'hypocrisie.

Or, saint François avait pour l'hypocrisie ce sentiment qui est une des caractéristiques de l'âme française et va jusqu'à l'excès (1).

* * *

Dîner chez Hugolin (automne de 1223). (*Spec. Perf.*, 23.) — Ce récit montre que dès lors François s'efforce de donner par tous ses actes un commentaire de la Règle. Ce qu'il fit plus tard par le Testament, il le commença alors.

Le verset 11 montre qu'à l'époque dont il s'agit dans ce chapitre, probablement la fin de 1223, le vieil idéal avait déjà pâli et que François faisait tout ce qu'il pouvait pour le réaliser lui-même et l'imposer aux autres.

(1) Je veux dire par là que, de peur d'observer extérieurement des rites ou des formes qui ne sont plus tout à fait en harmonie avec notre pensée actuelle, nous renonçons à eux, sans nous apercevoir que s'ils ont perdu quelque peu de leur « vertu », ils sont pourtant bien loin d'être complètement faux ou inefficaces.

Le vase de parfum que, nouvelle Marie-Madeleine, porte l'humanité, change de siècle en siècle de forme et de contenu. Laissons les théologiens, ces outrecuidants chimistes de la foi, l'analyser : pour Dieu, pour le philosophe et pour le poète, il varie sans cesse, car il est l'offrande de ce qu'il y a de plus personnel en l'homme, et il est toujours le même, car, de quelque nom qu'on l'appelle, ce sont les larmes du cœur de l'humanité.

Dans tous les actes de François à cette époque nous trouvons la préoccupation d'observer la règle *ad litteram.*

Le *Speculum Perfectionis* ne fournit aucun élément chronologique. Par contre, le manuscrit *Leg. Ant. Perus.*, 112, montre que François fit un séjour chez Hugolin avant d'aller chez le cardinal Léon de Sainte-Croix. Comme cette dernière visite se place sûrement en novembre 1223, il s'ensuit que le séjour chez Hugolin est un peu antérieur, mi-novembre peut-être.

« Mensa Domini ». « Panis angelorum ». Sa notion métaphysique. — Le pain du cardinal était, sinon mendié, du moins donné.

Saint François voulut aller en mendier, d'abord pour montrer qu'il n'avait pas honte de sa vocation, qu'il n'oubliait pas ses frères. Mais surtout, pour leur enseigner par un fait la saveur du pain mendié, *mensa Domini.*

La mendicité devenait pour lui le moyen de participer consciemment à la communion inconsciente que célèbre sans cesse la nature.

Cet acte, que nous avons vu s'établir au début de l'Ordre, prend un tour mystique et un sens philosophique et religieux après lequel soupirent toutes les tentatives sociales sans avoir pu atteindre à la hauteur de pensée du *Poverello* qui, il faut le reconnaître, fut bien vite incomprise de ceux-là mêmes qui se proclamaient ses enfants et ses héritiers. Qu'on lise Salimbene, les arguments par lesquels il défend les Ordres mendiants, et on aura l'idée de la distance qu'il y a entre sa pensée et celle du fondateur de l'Ordre.

SECTION 30

Chez le cardinal Léon (novembre 1223). — Après l'approbation de la Règle, François était écrasé de fatigue. Depuis longtemps, le cardinal Léon l'avait invité, mais il avait peur

d'y être poursuivi par les curieux, les indiscrets : on lui donnerait une tour isolée, une cellule ressemblant à celles des frères du désert, nichés dans des trous, s'ouvrant sur des parois de rochers abrupts, telles qu'on les voit sur les images.

Quand il fut là... la détente qu'il attendait ne vint pas, le sommeil fuyait ses yeux. Les murs de Rome ont toujours été infestés de rats. Peut-être ceux du voisinage, attirés par la présence dans la tour de quelques occupants auxquels on apportait de la nourriture, arrivèrent-ils en foule.

L'énervement, la lassitude tenaient François.

La Règle était approuvée, il aurait dû éprouver de la joie, mais non, sa mission lui apparaissait comme finie... son œuvre comme terminée, et une angoisse inexprimable le saisissait. Plus rien à faire... Et il se tourmentait pour trouver quels étaient les devoirs qu'il avait encore envers ses frères...

Leur donner l'exemple de l'observation stricte, absolue; il cherchait à se la remémorer : *Et debent gaudere quando conversantur inter viles et despectas personas, inter pauperes et debiles, infirmos et leprosos, et juxta viam mendicantes.* (Reg. 1221, 9, 2.)

Et dès lors, il fut saisi et troublé de cette responsabilité qu'il avait vis-à-vis des frères quoique déchargé du généralat, quoique son message leur fût désormais parfaitement clair. Mais ce passage de précepte, il le leur répéterait par sa personne, sa vie, par tous ses actes, il réaliserait en lui la vie qu'il leur avait proposée, il deviendrait l'image parfaite de la vie évangélique, l'imitateur parfait du Christ.

On était au début de décembre 1223, on allait entrer dans la période de l'Avent. Il songea à profiter de cette coïncidence pour revivre avec plus d'intensité que jamais les faits que l'Église commémore et chante dans sa liturgie.

***

[2 Cel., 3, 61 (II, 67)]. Saint François avait besoin de recueillement, de solitude et de silence (*Spec. Perf.*, 67, 8).

Combien il était différent de lui-même est montré par sa crainte d'être seul (*ibid.*, 10), tandis que son caractère était d'affronter seul les tentations (59, 2).

C'est à partir de ce moment de l'approbation de la Règle définitive que saint François se répète que son rôle est uniquement de donner l'exemple aux frères : *ad hoc datus sum eis* (67, 19).

***

Noël à Greccio. — *Salutatio B. Virginis. Qui ergo nos separabit a caritate Christi ?* (Rom., VIII, 35-39).

Titre possible ? Le *Mystère de la douleur.* « *Vince in bono malum* » (Johan., XII, 24-26).

Il chanta l'Évangile de la Nativité. La vision du chevalier Jean est d'autant plus naturelle que, à l'instar de ce qui a lieu encore dans certaines églises franciscaines, le diacre, après avoir chanté les paroles : *Et peperit filium suum primogenitum et pannis eum involvit et reclinavit eum in praesepio,* reçoit le *santo bambino* des mains du célébrant et le place dans la crèche.

***

Le lendemain du *praesepe* de Greccio, François était radieux. Comme d'habitude il se demandait quelles réalisations pratiques devaient découler de la fête si lumineuse de la veille.

C'est ainsi que lui vinrent les idées qu'on trouve exprimées dans le chapitre 114 du *Speculum Perfectionis*, un de ceux où sa candeur se manifeste avec une ardeur et une conviction qui auraient sûrement désarmé toute opposition de l'empereur, tout comme la parabole de la femme dans le désert avait désarmé Innocent III.

***

Le rythme de la vie liturgique de l'Église devient, dès

avant Greccio, celui de sa vie spirituelle qui, elle, s'épanouissait sans cesse.

***

SECTION 31

Le Carême de 1224 à Greccio (printemps 1224). — C'est peut-être à ce moment que furent organisés entre le couvent et la localité le chant alterné des laudes et que François s'occupa spécialement de la population.

C'est là aussi probablement qu'il réalisa son désir de composer un office de la Passion.

Il n'y avait pas chez lui la moindre idée de remplacer la liturgie du temps pascal par un nouvel office.

Il voulait simplement se plonger dans cette liturgie traditionnelle avec une intensité d'attention, de contemplation visuelle, qu'il n'avait peut-être jamais pu y mettre auparavant par suite des circonstances. Puis étudier de nouveau toutes les prophéties concernant le supplice du Calvaire, en même temps que tout ce qui, dans l'Évangile, raconte les péripéties de la réalisation du mystère de la Rédemption.

L'office de la Passion n'est pas autre chose que l'expression des sentiments que la montée à l'Alverne réalisera en son cœur. C'est le chemin de croix de celui qui s'était si bien uni au Christ qu'arrivé à l'Alverne il allait y recevoir les stigmates. (Voir *Opusc.*, t. II, p. 159.)

***

La fête de Pâques à Greccio (14 avril 1224) (2. Cel., 3, 7. — Voir *Coll.*, t. I, p. 41, n. 1 et les notes manuscrites) (1).

(1) Notes manuscrites extraites de l'exemplaire de travail du *Spec. Perf.* de Sabatier :

Pour bien comprendre ce récit, il faut entendre que l'habitude était alors que les pauvres passants mangeaient par terre.

A Assise l'expression *Pasqua di natale* est courante. Mariano (*Archiv.*

Il semble très possible que continuant ce qu'il avait commencé à la Noël, il ait composé alors l'office de la Passion. Il avait du temps, c'est plus travaillé que ses autres œuvres.

Le jour de Pâques, il joua le pèlerin d'Emmaüs.

Il n'y a pas d'endroit où François ait laissé plus sa trace.

***

1224 ou 1226 (?) — (*Spec. Perf.*, 20; 2 Cel., 3, 7; Bon., 97; *Actus Reat*, f° 8).

Le P. Cuthbert, page 333, place cette scène deux ans plus tôt. Ce qui me fait préférer la date de 1226, c'est qu'il me semble difficile que le séjour de saint François se soit prolongé de Noël 1223 à Pâques 1224. De plus, l'ensemble du récit me paraît dénoter que saint François était dans un état de santé plus précaire qu'au printemps de 1224.

***

Le Gethsémané franciscain avant le Chapitre 1224. — Les angoisses de saint François pour la réalisation du mystère de l'Évangile. Les visites de Dieu à saint François angoissé.

(*Spec. Perf.*, 81; 2 Cel., 3, 94; Red. Lemmens. 40). — Le verset *Speculum Perfectionis*, 81, 19 : *fratres habent regulam suam* (peut-être y a-t-il là un écho de la parabole Luc, XVI, 29) a pu être dit après que tous les frères eurent fait profession solennelle de la nouvelle Règle.

Fr. Hist., t. II, p. 98) aussi a l'expression *in Paschate Nativitatis Christi.*

N. 1. Sur les différences entre ce récit et 2 Cel. 3, 7 (II, 31). V. *A. F. H.*, t. XV, 1922, p. 56.

Peut-être pourrait-on penser que frère Léon a voulu parler plutôt d'un des ermitages des environs de Rieti, Greccio, Poggio Bustone, où François avait une cellule au-dessus du couvent.

Réflexion faite, je pense que j'ai eu tort de songer à deux traits analogues. Il n'y a qu'un trait. Celano amplifie *ponit cinere*, il enlève à la leçon sa portée générale, et il supprime Élie.

Nous avons ce même récit transformé et surchargé par la tradition orale (Ms. Little, 142).

Désormais il priera pour l'Ordre, lui donnera l'exemple (*Spec. Perf.*, 81, 15; 2 Cel., 3; 108 et 109).

***

Chapitre de 1224. — C'est vers cette époque que François est arrivé à donner à sa pensée sur la *science* et la *simplicité* sa plus grande précision.

C'est alors, peut-être, qu'il s'est élevé contre les *graecas glorias*, « les lauriers byzantins » du rationalisme alors en honneur dans les écoles (2 Cel., 3, 119), et aussi qu'il dicta la 5e Admonition qui, transposée en langage populaire, est devenue le fameux chapitre de la joie parfaite (*Actus*, 7).

***

Allocution de saint François au Chapitre 1224. — 1o La déception des frères savants au jour du jugement (*Spec. Perf.*, 7, 2; 2 Cel., 3, 99 et 100).

(Ms. Little 150). C'était la répétition de ce qu'il avait dit au Chapitre de 1217 et qui a constitué le chapitre 17 de la Règle de 1221.

2o Que les prélats et les prédicateurs doivent travailler comme les autres.

(*Spec. Perf.*, 73). Il revenait ainsi aux *ordinis primordia* (1 Cel., 103), à la bénédiction du travail manuel.

***

François commence à dire qu'il n'a pas à *intromittere se de regimine ordinis* (*Spec. Perf.*, 81, 19; 41, 1; 99, 2). Ce qu'il dira plus explicitement à l'évêché (*Spec. Perf.*, 71).

***

Le passage de la bulle *Quo elongati* sur l'entrée des monastères et l'interprétation donnée à ces lignes par les provinciaux, montrent que ceux-ci firent leur petit Chapitre à côté du grand, sur le conseil de frère Élie et du cardinal.

***

Tout le Chapitre fait profession de la nouvelle Règle (*Spec. Perf.* 81, 19 et 20). A partir de ce moment, pour la grande majorité des frères, la mission de François était terminée. Il avait été le vase d'élection auquel Dieu confie un message. Celui-ci était arrivé à destination. Le nouveau Moïse n'avait plus qu'à monter sur la montagne pour être recueilli avec ses pères (*Deut.*, XXXII, 49 ss.).

Quelques amis intimes trouvaient bien que son œuvre n'était pas finie, mais presque tous répétaient les paroles que le Seigneur lui avait dites : *tuam operare salutem* (2 Cel., 3, 94); encore quelques mois et frère Élie l'avertira de la façon la plus solennelle de se préparer à la mort. Il se laissa faire et prit le chemin de l'Alverne.

***

(*Spec. Perf.*, 71. *Interpolation*). Saint François crie à Dieu sa douleur.

On le voyait parfois s'en aller seul et se cacher derrière l'abside de la Portioncule, et là debout, les mains tendues vers le ciel, implorer la miséricorde de Dieu pour son institut en d'inénarrables gémissements.

Des scènes de ce genre ne sauraient se raconter, mais ses disciples n'ont pas su résister au désir de nous dire ce qui se passait entre Dieu et lui.

Les lamentations de saint François ne sont pas tout à fait absentes de 1 Celano, mais elles y sont en termes génériques et vagues (1 Cel., 104, 4 ss.), et quand on lisait tout cela avec le préjugé bien arrêté que, durant la vie du saint, les frères avaient dû être parfaitement unis à lui et entre eux, on ne s'arrêtait pas à ces passages, on n'y voyait que les préoccupations du plus heureux des pères pour l'avenir de son fils le plus exemplaire.

***

François et Élie à la Portioncule (au milieu de 1224). — Élie, ministre général depuis trois ans, dirige l'Ordre, l'organise avec sagesse et habileté. Au cours des démarches à Rome, pour la fixation de la Règle, la cour pontificale a pu apprécier ses talents. François a été traité en saint, Élie a été traité en collaborateur duquel on attend les plus grands services et dont les avis feront désormais autorité.

La prospérité de l'Ordre ne cessait de s'affirmer et, cependant, François était inquiet au plus profond de son être physique et moral, comme tout être humain qui sent le vent du soir qui commence à lui souffler au visage.

La prospérité de l'Ordre n'était pas tout à fait celle qu'il avait désirée. Le nombre des frères s'était multiplié, mais sa joie diminuait (Is., ix, 3).

Il lui semblait que l'œuvre mystérieuse que Dieu avait commencée jadis en Galilée, puis continuée par le petit troupeau des Pauvres Frères, était comme suspendue, et il n'arrivait pas à découvrir la vraie cause du mal.

Et alors, comme autrefois, il se cachait dans le bois de la Portioncule pour pleurer la passion du Christ et un peu la sienne; d'autres fois, il disparaissait derrière la Portioncule et, la tête appuyée contre le mur de l'abside, tout près de l'endroit où reposait le saint Sacrement, il criait à Dieu sa douleur.

*
* *

A Foligno, frère Élie lui raconte la vision prédisant sa mort (*Spec. Perf.*, 121, 8-12; 3 Soc. Melchiorri 73; 1 Cel. 108, 1 et 109; II, 7 et 8).

Cette vision ne devait pas avoir la précision qu'on lui a attribuée plus tard, puisque à Sienne on crut au trépas subit de saint François et que le *Speculum Perfectionis* nous le montre jusqu'à son dernier moment consultant le médecin sur ses chances de vie (*Spec.*, *Perf.*, 122 et 123).

En racontant cette vision à François, Élie lui suggérait tout doucement de ne plus s'occuper des affaires de l'Ordre. Il lui signifiait la retraite au nom de Dieu.

*
* *

Montée à l'Alverne. — Le chevalier se réveillait en lui et il allait célébrer un carême en l'honneur de saint Michel, ce chevalier casqué et cuirassé, vainqueur du dragon, mais surtout en l'honneur de la Croix dont l'Église célébrerait bientôt l'Exaltation.

Il allait essayer de suivre jusqu'au bout, de se conformer à la volonté du Christ, pour tâcher que le feu de l'amour achevât de le transformer en la personne du Christ (Bon., 124).

Il monta à l'Alverne pour y célébrer un carême en l'honneur de l'archange saint Michel (Voir la bénédiction de frère Léon). Là-haut, sur cette cime qui par son isolement le faisait songer peut-être au Monte Gargano, il appellerait plus facilement à son secours le prince des milices célestes (Voir Mâle, *Art. rel. du* XIIe *siècle*, p. 257 ss.).

Dans cette montée, où l'ascension physique voulait n'être qu'un symbole de l'ascension morale, il dut se rappeler bien souvent les mystérieux élans du psaume LXVII que nous le

verrons répéter comme une bénédiction de toute la sainte montagne.

Et tout cela il se l'appliquait, il revivait les balbutiements du prophète.

Mons Dei, mons pinguis,
Mons coagulatus, mons pinguis,
ut quid suspicamini montes coagulatos?

Mons in quo beneplacitum est Deo habitare in eo; Dominus et enim habitabit in finem.

Currus Dei decem millibus multiplex, milia laetantium.

Dominus in eis in Sina in sancto.

Ascendisti in altum, cepisti captivitatem.

Toutes ces images qui en foule venaient bourdonner autour de son imagination exaltaient sa pensée, mais surtout sa foi, fortifiaient sa confiance, lui sonnaient au milieu des forêts solitaires qu'il traversait comme un hymne de victoire. Non, il n'avait pas eu tort de chercher la joie dans le sentier de la croix, la *viam crucis.* Et le vieux psaume qui résonnait à ses oreilles tout à l'heure avec plus de force encore que lorsqu'il l'entendait aux matines du mercredi, rompant le silence des nuits d'été dans la vallée de Spolète, sortant comme un fleuve de vie, de force et de joie des milliers de poitrines de ses frères et de ses fils spirituels, devenait tout à coup une voix unique ne s'adressant qu'à lui.

(Eph. IV, 8.) Il savait que saint Paul et l'Église à travers les siècles n'ont pas cessé d'appliquer ces paroles au Christ, mais il savait aussi qu'elles s'adressent à tous ceux qui veulent se joindre à lui.

Il avait peut-être, à certains moments, pensé aller à l'Alverne pour se reposer, ou du moins pour travailler surtout à son propre salut, et voilà que la voix du psalmiste lui rappelait qu'il avait encore une ascension à faire, des captifs à entraîner dans cet effort nouveau; qu'il avait reçu des bienfaits au cours de sa carrière, tout cela il fallait le porter là-haut, et l'apôtre

lui dictait le devoir : *dedit dona hominibus*, il fallait le rendre aux hommes.

Ascendens in altum captivam duxit captivitatem, dona dedit hominibus (Eph., IV, 8).

***

La montée à l'Alverne ne fut peut-être qu'une suite du Noël de Greccio. François sentait de plus en plus que sa vocation était de faire revivre le Christ, de lui être fait semblable : (Gal. II, 20). *Christo confixus sum cruci.*

Il ne s'agissait donc plus de faire une représentation extérieure de la mort du Christ, mais de la réaliser en lui (2 Cor., I, 5) *quoniam sitcut abundant passiones Christi in nobis*, (Phil., 3, 10) *ad cognoscendum illum et virtutem resurrectionis illius, et societatem passionum illius, configuratus morti ejus.*

Tous ces passages de sang, de feu, de mysticisme où son imagination italienne évoquait en tableaux réalistes les explosions mystiques de saint Paul, chantaient en son cœur, le poursuivaient, l'obsédaient, comme le mot d'ordre d'un nouveau devoir à accomplir.

***

Les stigmates. — On peut se demander si François n'est pas monté à l'Alverne un peu comme le Christ montant à Jérusalem, averti par un instinct dont les hommes ordinaires peuvent à peine soupçonner l'existence, qu'un indicible mystère d'amour et de douleurs allait se passer en lui. Certains de ses biographes n'ont pas vu combien les heures de l'Alverne se rattachaient au reste de sa vie, en étaient la suite naturelle et la conséquence. Ce n'est pas en tombant miraculeusement sur certains passages de l'Évangile que François a trouvé sa voie : il est allé à ces passages parce qu'il les avait déjà en son cœur, que la voix intérieure qui lui parlait s'harmonisait avec

les souvenirs du cénacle, de Gethsémané et du Calvaire.
Cette façon de voir s'harmonise en particulier avec le récit de 1 Celano, 94 ss.

*
* *

SECTION 32

Les stigmates. — Faire une page sur la figure de Jésus telle qu'elle est esquissée par saint François.

*
* *

La vie entière de François a été une préparation à la montée à l'Alverne.
Il a cherché à revivre la vie du Christ.

*
* *

Motto pour un des chapitres de la fin : 2 Celano, 3, 48, *Scio Christum pauperem crucifixum.*

*
* *

Office de la Passion. — Le relier d'une part, au *presepio* de Greccio; de l'autre, aux stigmates, dont il a été peut-être la préface.

*
* *

Rôle de la liturgie de la Semaine sainte dans les œuvres de saint François.
Analogie entre l'inspiration des oraisons de la messe du Vendredi saint et les lettres de saint François.

***

Deux périodes à l'Alverne. — 1° Celle où il continue à être obsédé par les soucis, celle des tentations.

Il prend sa croix pour suivre Jésus et dans l'exaltation de ses sentiments, dans l'hyperesthésie de ses douleurs mystiques, il compose l'office de la Passion où, avec les paroles des voyants de l'ancienne alliance qui ont prophétisé l'homme de douleurs, il redit le drame du Golgotha, non pas avec un réalisme extérieur, qui nous ferait assister en quelque sorte à des scènes déchirantes comme dans le chemin de croix, mais avec un réalisme intime où la gamme des émotions du Crucifié est rendue avec une discrétion qui fait de cette pièce la plus simple, mais aussi la plus pure, des interprétations du sacrifice du Golgotha. Là est le chemin de croix du franciscain spirituel.

2° Le tempérament de saint François était trop foncièrement optimiste pour ne pas saisir les éléments de joie et de réconfort qu'offre la liturgie catholique à ceux qui vivent profondément de la vie de l'Église.

La fête de l'Exaltation de la Sainte Croix vint changer le cours de ses idées, lui rappeler que le chrétien a le droit de se glorifier dans la croix, lui parler des triomphes de la croix.

***

Bénédiction de frère Léon. — Tel qu'il est raconté dans la légende (2 Cel.), le don à frère Léon de la bénédiction autographe a quelque chose d'inattendu. On ne voit pas très bien pourquoi Léon a tout à coup l'idée de désirer cela et non autre chose, et comment François a pu deviner son disciple. Il y aurait là un vrai miracle.

Tout s'explique si on s'imagine François sans cesse sollicité par les dévots, faisant préparer par frère Léon de belles sentences de l'Écriture à leur distribuer. N'en avait-il pas envoyé

une aux frères d'Angleterre? On en trouvera d'autres. Voilà les *Verba Domini*. Voilà pourquoi il ne fallait pas laisser perdre les petits bouts de parchemin. Quoi de plus naturel que frère Léon ait été désireux d'avoir justement cela ?

On retrouvera d'autres autographes. François ne voulut pas la science, mais avec quelle insistance on le voit prescrire aux frères de copier ses lettres à un grand nombre d'exemplaires. L'Alverne fut pour François le rocher de l'extase, il fut pour frère Léon celui du labeur. Pendant que le maître conversait avec Dieu, le disciple copiait de sa belle écriture si soignée.

***

SECTION 33

Après l'Alverne. — Les stigmates amenèrent une perturbation profonde dans la santé de saint François. Quand il était parti pour l'Alverne, les compagnons dont il s'était entouré étaient ses disciples, ses amis. Les mystères qui s'étaient déroulés là-haut sur la montagne sainte, dont ils avaient été jusqu'à un certain point les témoins, dont ils avaient favorisé la réalisation par leur discrétion, tout cela avait créé entre eux et le stigmatisé des liens nouveaux infiniment profonds, d'une nature singulièrement ténue et délicate, mais pour les qualifier, il faudrait avoir à son service des gammes de mots, mots d'amour, d'extase, de sacrifice que les langues humaines ne savent pas encore balbutier.

Il acceptait ces services, ou plutôt il les exigeait avec cette simplicité à peine consciente de l'enfant qui subordonne sa mère à lui. Et pourtant il n'y a là ni tyrannie ni égoïsme, et de même que la mère et l'enfant réalisent l'un par l'autre le vœu de la nature, de même saint François et ses compagnons obéissaient à un ordre irrésistible et mystérieux.

Mais très rapidement ces sentiments firent de saint Fran-

çois et de son groupe, un groupe quelque peu à part dans l'Ordre.

Il y en a un écho jusque dans la lettre au chapitre général où François dit : *Ego enim promitto haec firmiter custodire... et haec fratribus qui mecum sunt observanda tradam in officio et...*

Saint François se sépare des frères (*Spec. Perf.*, 90, 2; 41, 1; Red. Lemmens, 21), un peu à cause des stigmates, beaucoup plus pour ne pas être tenté par le démon du découragement: *ne contingeret eum audire aliquid sinistri de quoquam in sui renovatione doloris* (2 Cel., 3, 93 ; II, 116).

Plus que jamais il recherche les ermitages les plus écartés pour tâcher du moins de laisser à ses frères le plus éclatant modèle du Frère Mineur *forma et exemplum.*

Il a des heures d'abattement terrible suivies de réveils fiévreux durant lesquels, oubliant son état, il voudrait tout recommencer.

Cette période a été fort bien caractérisée par 1 Celano, 102-104 (II, 6).

Il avait parfois des scrupules à cause de tous les soucis que son état exigeait des frères (*Spec. Perf.*, 89).

***

Saint François renonce à ses « socii » particuliers (1224-1225). — A ce moment il se produit une sorte d'affaissement dans la vie de François.

Il y a des instants où la pauvreté n'est pas pour lui l'abandon de la terre pour posséder d'autant mieux les biens immatériels, mais où il se demande si, après avoir renoncé à tout, à sa propre volonté, il ne faut pas renoncer aux bénédictions spirituelles que Dieu place sur notre chemin, les amis.

***

(*Spec. Perf.*, 40; 2 Cel. 3, 82; *Epist. ad Leonem*). En se rendant

à l'Alverne pour y faire une retraite de 40 jours, François avait sans doute voulu se plonger avec une liberté parfaite dans la contemplation divine, secouer la poussière des préoccupations habituelles, mais il avait pensé aussi, par son absence de la Portioncule et en devenant tout à fait étranger à la direction de l'Ordre, affirmer encore qu'il n'était plus du tout responsable et obliger tout le monde à constater combien sa démission était effective.

Quand il redescendit de la montagne sainte, les liens qui s'étaient établis auparavant entre lui et les compagnons qu'il s'était choisis, étaient devenus encore plus intimes. Les soins maternels dont l'entourait frère Léon lui étaient devenus indispensables et plus encore l'admiration candide qu'il avait pour son œuvre. Elle était, en effet, d'une qualité bien rare, elle était si pure et si haute que l'idée d'en être humainement heureux, d'en ressentir le plus petit mouvement d'orgueil ou de complaisance personnelle, ne pouvait pas venir à saint François.

Mais ce sont là des choses bien difficiles à faire comprendre à des âmes médiocres.

Après quelques semaines passées à la Portioncule, certains frères commencèrent à trouver que l'entourage du saint l'accaparait, que le fondateur et ses compagnons faisaient un groupe à part.

On se plaignait sans doute de voir saint François confisqué en quelque sorte par quelques-uns, alors que le rayonnement de sa vie religieuse aurait dû s'exercer sur tous.

Ces plaintes finirent par arriver à saint François et il se décida à leur céder et dit au ministre général :

« Je ne veux pas être tenu pour singulier par un tel privilège que d'avoir un compagnon spécial, mais les frères m'associeront à eux, de lieu en lieu, comme Dieu leur inspirera » (*Spec. Perf.*, 40).

La séparation dut être fort dure, rendue plus pénible pour saint François et pour les *socii* par le témoignage que leur ren-

dait leur conscience. Il y a de l'amertume dans la parole que les biographes lui attribuent à cette occasion : « Tout à l'heure j'ai vu un aveugle qui n'avait qu'un petit chien pour le conduire, je ne veux pas paraître plus important que lui. »

Que frère Léon fût spécialement visé par les frères qui se plaignaient semble indiqué par le texte même que nous venons de citer où il est question d'abord de tous les compagnons en général et, deux lignes après, d'un compagnon spécial.

Lorsque frère Léon s'éloigna de la Portioncule, son pauvre maître l'accompagna et, quand il resta seul sur le chemin, il put se rendre à lui-même le témoignage qu'il avait fait son possible pour être pauvre. Mais peut-être à ce moment de solitude angoissée où celui qui avait fait tressaillir la chrétienté se trouvait tout à coup désemparé, perdu comme un enfant sans mère, peut-être songea-t-il à l'épouse invisible qui seule put monter avec le Christ sur le bois de la croix et crut-il la sentir cheminer près de lui dans la forêt humide et glacée de la Portioncule.

Se rappela-t-il aussi les enseignements que huit ans auparavant il donnait sur ce même chemin, par un temps de bise glacée, à frère Léon, sur la joie parfaite? Cette joie parfaite, l'abandon, cette fois lui était donnée, et voilà qu'il la refusait, tout son être s'abîmait dans un acte de refus. Dans un désespoir analogue, Élie jadis s'était écrié : *Domine, tolle animam meam, neque enim melior sum quam patres mei* (3 Reg. 19, 4).

Il se sentait effroyablement pauvre, avait honte de lui-même. Les mots qu'il avait prêchés aux autres ne lui disaient plus rien.

Il fit d'énergiques efforts pour exorciser l'*accidia*, le découragement dont il se sentait gagné de proche en proche.

C'est là ce qu'a tâché de raconter le *Speculum Perfectionis*, 81.

Le donner ici.

Nous ignorons ce qui se passa dans les jours qui suivirent. Les frères qui avaient regretté l'attitude de saint François

s'aperçurent probablement bien vite que son isolement était le fait des circonstances, et qu'avec les meilleures intentions, d'autres compagnons que ceux avec lesquels il avait vécu depuis des années n'étaient pas capables de lui rendre les services spirituels et matériels dont il avait besoin.

De plus, avec son cœur délicat, il craignit bientôt d'avoir été brusque et dur pour la petite brebis du bon Dieu. Il lui écrivit un billet où éclatent en quelques mots les émotions dont son cœur était rempli (1).

C'est l'extrême opposé d'un morceau de littérature, mais de même que dans un soupir, un regard, une larme, une âme peut se mettre tout entière, de même ici la vie d'amour et de sacrifice se révèle dans sa plénitude (Texte de la lettre).

Frère Léon revint bientôt, rappelé peut-être par ceux-là même qui avaient le plus désiré son éloignement, bien convaincus qu'ils ne pouvaient pas le remplacer.

Mais on peut se demander si son zèle pour l'observation de la Règle ne lui voila pas quelquefois l'intensité des douleurs morales de son maître et s'il ne lui arriva pas de les aggraver.

***

A la Portioncule. — C'est peut-être à partir de ce moment que saint François, brisé par la maladie, s'avoua vaincu et chercha à se persuader à lui-même que, puisque ses efforts pour réagir contre la décadence avaient échoué, il n'avait plus qu'un devoir, celui de donner le bon exemple aux frères.

(*Spec. Perf.*, 71, 23 s.; 16, 4 ss.; 23, 10 ss.; 27, 16 ss.; 67, 17 ss., surtout 81, où cette tragédie est merveilleusement caractérisée.)

Certes, depuis longtemps il avait voulu être l'exemple de ses frères, mais maintenant cette idée lui apparaissait comme

(1) Dans ce billet il y a de nouveau frère Léon et un groupe comme dans *Spec. Perf.*, 40.

un ineffable mystère. Il se sentit l'homme de douleur décrit par Isaïe, LII, 2-4 et cette idée le releva peu à peu.

***

Le parfait Mineur. — (*Spec. Perf.*, 85). Beaucoup de frères trouvaient qu'à force de leur demander la perfection saint François leur imposait l'impossible. Je suppose qu'un jour l'un d'eux voulut le convaincre de ce fait et lui demanda à quelles conditions un frère Mineur pourrait être considéré comme parfait.

Il répondit non sans malice... ni sans humilité, car très sincèrement il se trouvait infiniment en deçà du modèle qu'il traçait.

(Tel est du moins, me semble-t-il, le cadre de ce chapitre célèbre qui a fait dépenser tant d'encre.)

***

De religiosa habitatione in eremo (fin de 1224). — Au début de sa fondation, l'Ordre franciscain avait été beaucoup plus préoccupé de l'exemple des Pères du désert qu'il ne le fut par la suite. Il ne faut pourtant pas oublier que jusqu'à sa mort, le fondateur paraît avoir fait une part dans sa vie à la vie érémitique.

Celano, 103, dit catégoriquement qu'après les stigmates, il fut préoccupé de revenir à l'orientation primitive : *Hominum conversationem fugere proponebat et ad loca remotissima se conferre.*

De son côté, le *Speculum Perfectionis* montre sans cesse le Saint conviant ses frères à revenir à l'idéal des débuts.

Le morceau *De religiosa hab. in eremo* pourrait donc dater de la période qui suivit immédiatement la descente de l'Alverne et se placer à côté des règlements faits par François pour maintenir la réalisation stricte de sa pensée à la Portioncule (*Spec. Perf.*, 55, 23-42).

Ces deux documents ont, en effet, entre eux de nombreux points de contact. De plus, il ne semble guère qu'on puisse songer à une date un peu plus reculée puisqu'il est question du *claustrum* que doivent avoir les frères ermites. La mention du ministre et du custode est, elle aussi, particulièrement en harmonie avec les façons de parler qu'on trouve dans les derniers écrits de François.

***

SECTION 34

A Saint-Damien. — Faire un paragraphe sur le repas de saint François à Saint-Damien (*Conform.*, 184 b. 2) que j'avais combiné, peut-être à tort, avec la composition du Cantique du soleil.

***

Il faut, dans la nouvelle édition, ajouter un paragraphe racontant le ravissement que saint François eut à Saint-Damien (*Conform.*, 184 b. 2) et qui est sûrement authentique... Avec frère Léonard (Léon ?) et Claire ?...

Pourquoi cette joie, sinon parce qu'il avait senti que Claire tenait bon ?

***

Le Cantique du soleil (1 Cel., 80 et 81; *Spec. Perf.*, 120). — La beauté de saint François, c'est son esprit chevaleresque; c'est la foi, c'est-à-dire l'affirmation joyeuse du vrai, du beau et du bien, alors que la vérité est en déroute, que la beauté se voile pour lui et que le mal semble triompher. C'est alors qu'il se relève et lance à toutes les puissances des ténèbres, non pas le défi de la force physique, mais celui de la fierté, de la sécurité et de la certitude du cœur.

Omnia possum in eo qui confortat me (2 Cor., XII, 10), *Cum enim infirmor tunc potens sum.*

C'est au moment où, pendant près de deux mois, il avait été privé de la vue, qu'il composa les *Laudes Creaturarum*, quand il ne put plus jouir de la nature, et c'est lorsque la lumière physique lui manqua de nouveau qu'il se remit à les chanter avec plus de dévotion et de persévérance que jamais et qu'il appela les *Laudes Creaturarum*, le Cantique de frère soleil.

Et il le chanta et le fit chanter sans cesse, au grand scandale de certains qui ne comprenaient rien à cet enthousiasme, tel un fiancé qui chante sa fiancée, ne peut se lasser d'en entendre parler, non par fétichisme amoureux, mais parce que, pour un temps, il sent se réaliser en lui le grand mystère, s'accomplir le vœu de la création.

***

Joculatores Domini. — Il y avait, peut-être, un peu de malice dans ce mot. Saint François marquait sa volonté de ne pas consentir à changer le caractère de son Ordre, de vouloir rester *idiota et simplex* et de ne pas caricaturer les Bénédictins... ou les Dominicains.

Ce mot était un programme. Tandis que son Ordre glissait vers des idées reçues, vers la conception traditionnelle de la vie monastique, vers une sorte de magistrature spirituelle au bout de laquelle on comptait bien trouver la domination politique et les avantages qu'elle confère, tandis que certains frères Mineurs oublieux de leur nom s'apprêtaient à devenir *magister Parisienses*, *cathedraticos*, évêques, archevêques, du jardinet de Saint-Damien, François lance les *joculatores Domini.*

Ce fut un grand scandale, qui dura jusqu'à sa mort. Il chanta le cantique, le fit chanter et, plus les hommes graves lui conseillaient d'y mettre quelque mesure, plus il appelait ses plus dévoués disciples pour le chanter de nouveau.

Il lui semblait qu'ainsi il affirmait sa *pura, sancta simpli-*

citas, qu'il l'établissait à la face du monde et garantissait qu'à l'avenir les disciples d'un tel *joculator Domini* ne pourraient jamais oublier la volonté de leur fondateur.

C'était sa manière à lui de dire : « Allons au peuple. » Certes, il y était allé durant toute sa vie. Il avait aimé le peuple et avait été payé de retour. Mais il regrettait de n'avoir pas été encore plus peuple, de ne pas s'être mis encore plus à la portée des simples.

Le Cantique du soleil et les circonstances de sa composition ne sont donc pas un hors-d'œuvre dans la vie de François. Tout cela se tient et s'enchaîne. Ce qu'il dira dans quelques mois, dans son Testament, dans la lettre au Chapitre, il le dit déjà. C'est un effort pour revenir à l'idéal des anciens jours.

***

SECTION 36

(Greccio 1226). (*Spec. Perf.*, 34, 3-4) *Amore Dei !* — Rôle de cette phrase. Jadis, devant Hugolin, saint François avait cherché à établir une théorie de l'aumône, maintenant il faisait un pas de plus; *Amore Dei* devenait une sorte de mystère agissant *ex opere operato*. Le mendiant n'est que votre égal, tant qu'il n'emploie pas la formule; dès qu'il l'a employée, il devient pour vous l'ambassadeur du grand Roi qui vous présente ses lettres de créance. Il faut obéir.

Malheur à lui s'il l'emploie inutilement ou indignement, mais c'est son affaire à lui. La vôtre c'est d'obéir, et pas plus que le prêtre indigne n'est une raison de mépriser les sacrements, pas plus le mendiant indigne n'est une excuse pour se dérober aux œuvres de miséricorde. L'historien n'a pas à se préoccuper de savoir la valeur de ces vues, son rôle consiste à les constater.

***

SECTION 38

Saint François et frère Élie. Frère Léon et frère Élie. — On se rappelle le billet à frère Léon et aussi la conversation entre saint François et frère Césaire en 1223.

Les professionnels de l'orthodoxie, Mgr Faloci, le P. Édouard, le P. Van Ortroy (et peut-être aussi le P. Girolamo !) réhabilitent cet excommunié.

(Voir H. Fischer, p. 131 ss.)

L'énigme est toujours là.

Quel abîme entre sa lettre-circulaire sur la mort de saint François et les larmes si simples et si pures du *Speculum Perfectionis*, ou la vision qu'en offre le *Sacrum Commercium.*

La lettre aux frères de Valenciennes.

Si on doit le juger d'après elle, il n'est guère sympathique (*Pertz*, XXX, p. 294).

La façon dont 1 Celano appuie sur le fait que François l'appela à Sienne suggère des soupçons.

Pourquoi les Celle de Cortone ? Comment se fait-il qu'Élie va y finir ses jours ? Il y a là une coïncidence.

***

De Sienne à Nocera. — Ce voyage pourrait être appelé celui des manteaux donnés.

A chaque instant, François s'en défaisait au profit des pauvres qu'il rencontrait (*Spec. Perf.*, 30 et ss.). Les réflexions qui accompagnent ces récits jettent un jour sur sa notion de la propriété et, malgré leur uniformité apparente, sont parmi les plus délicieux de la légende.

Saint François y montre le véritable optimisme, celui qui

travaille pour faire triompher le bien, s'immole pour les méchants.

A Colle on le voit supplier un pauvre de pardonner à son seigneur et lui offrir un manteau pour cela.

Remarquez-le bien, il ne juge pas le seigneur, et là est une grande leçon pour notre moderne socialisme. Il souffre, lui innocent, pour ce vilain baron.

Il faut distinguer deux cas dans les dons de Fr. : ceux qu'il fait par bonté d'âme; ceux qu'il fait en conformité avec sa doctrine : *quia furtum est non dare magis egenti.*

Au fond, c'est la théorie chrétienne, mais nous l'appliquons en pharisiens. François l'appliquait en honnête homme.

***

SECTION 39

A l'Évêché. — (*Spec. Perf.* 71). Ce chapitre raconte des pensées que saint François avait bien souvent répétées depuis le chapitre de 1223.

Il me semble que son interlocuteur ait parlé au nom des zelanti : *unde nos considerantes haec credimus firmiter...*

C'est peut-être cette manifestation qui provoqua le Testament.

***

L'Évangile selon saint Jean. — Le rôle que joue l'Évangile selon saint Jean dans la dernière partie de la vie de François est fort remarquable. C'est là qu'il va puiser l'inspiration de ses dernières lettres, c'est là qu'il se fait lire le chapitre : *Ante diem festum Paschae.*

On sent qu'à force d'imiter Jésus, il en est devenu le frère, le collaborateur. C'est la réalité des *Conformités*, les Conformités réelles, profondes, vécues, et non une thèse de scolastique.

La théologie scolastique qui pâlit sur l'Évangile, martyrise les textes pour leur faire dire ce qu'ils n'ont jamais dit, y trouver des dogmes, fait une erreur analogue à celle du rationaliste qui y cherche la physionomie historique de Jésus.

Ce qui fait la beauté éternelle de l'Évangile, c'est qu'il nous dit notre histoire à nous, *Ecce homo*, l'histoire de l'homme, l'histoire de l'homme, non comme citoyen, mais comme homme.

Jésus n'est pas venu proclamer une religion nouvelle; ses disciples ont été de vrais Juifs, il a réalisé un état de conscience nouveau.

Ce qui fait la beauté de l'histoire, c'est la lutte, et ici la lutte n'est pas entre l'homme et les éléments comme dans les temps préhistoriques, entre l'homme et les animaux comme à l'aube de la civilisation, entre les nations comme plus près de nous, c'est la lutte de l'homme contre lui-même. Ce n'est pas l'homme luttant pour la vie, pour le pain, pour l'honneur, c'est l'homme luttant pour la conscience. L'unité de la famille humaine est réalisée, consacrée, vécue. Ce n'est plus la vérité tombant, mystérieuse, du ciel, c'est la vérité conquise pas à pas.

***

SECTION 40

A la Portioncule. — Le cri le plus souvent poussé sur les champs de bataille par les soldats qui tombent mortellement atteints est celui de maman ! maman ! Ils se réfugient une dernière fois dans le giron maternel.

Le désir de saint François d'être transporté à la Portioncule procédait d'un sentiment analogue, du besoin instinctif de se retrouver là où sa vie religieuse s'était épanouie définitivement.

***

Message à sainte Claire. Bénédiction. Absolution. —

(*Spec. Perf.*, 108). Le transport de François à la Portioncule avait été un crève-cœur pour Claire. Elle avait bien deviné la gravité de son état, elle savait bien le désir du saint de mourir à la Portioncule, mais elle avait espéré qu'en s'y rendant l'émouvant cortège aurait fait le détour de Saint-Damien et qu'elle aurait ainsi la joie de recevoir la bénédiction de celui qui l'avait engagée sur la route royale de la pauvreté et du sacrifice.

***

La dernière lettre de François à Claire. — (*Spec. Perf.*, 108). Nous savons par frère Léon quel était le contenu et aussi le sens du message qu'il avait été peut-être chargé de transmettre.

Claire s'était accusée d'une foule de manquements qu'elle se reprochait vis-à-vis de son père spirituel.

Il voulut la rassurer, lui donner à elle et à ses sœurs bénédiction et absolution.

Est-ce lui qui demanda d'être porté à Saint-Damien pour tenir la promesse faite à Claire qu'elle le reverrait?

Il semble qu'il n'y ait là rien d'impossible.

Chevalier jusqu'à sa fin, il avait voulu rendre amour pour amour, à celle qui avait été si souvent sa vierge consolatrice.

***

Testament (Portioncule). — Les préoccupations concernant l'Ordre et sa discipline qui ont trouvé leur expression dans le Testament remplissent toutes les dernières années de la vie de François. Toutes les mesures qu'il n'avait pas pu prendre, il crut pouvoir contraindre moralement ses frères à les accepter.

Speculum Perfectionis, 11, 5, pour la construction des maisons nous montre comment le Testament fut un supplément à la Règle: le document où François disait ce qu'on l'avait empêché de dire dans la Règle.

Il avait fait jadis une constitution sur les bâtiments. Elle avait été écartée de la Règle. Il allait la résumer en quelques lignes.

***

La pauvreté devenant un moyen de s'enrichir, plus sûr que tous les autres.

L'hypocrisie.

Il avait ouvert la brèche, et voilà que tous les instincts de lucre, au lieu de l'attaquer, allaient se revêtir des livrées de la pauvreté.

L'effort le plus difficile qu'eut à faire saint François au cours de sa vie fut sans doute l'obligation de se réfugier dans la lettre, lui qui était l'homme de l'esprit.

L'alouette obligée, au lieu de piquer en plein ciel, de construire une cage pour ses disciples.

Et pourtant, il le fallait. Il ne pouvait pas ne pas tâcher d'asservir ses disciples à des réglementations. Il lui faudrait recourir à des mots de tabellion (*per interpositam personam*) pour empêcher d'éluder le sens parfaitement clair de son œuvre !

***

SECTION 41

Le suprême hommage de fidélité à sa Dame la Pauvreté. — Il s'était donné à elle sur la place du parvis de Sainte-Marie-Majeure. Elle lui avait donné les joies de la paternité spirituelle. Il voyait tout ce passé à la fois comme un rêve et comme la plus enivrante des réalités.

Il fut fidèle à celle qui lui avait été fidèle... et avec une joie et une foi qui illuminaient l'humble cellule, paraient ses murs d'un éclat que jamais on ne vit dans des demeures

royales, il voulut être étendu nu sur le sol qui avait été recouvert de cendres (2 Cel., 3, 139, 3-10).

Ceci se passait plusieurs jours avant sa mort puisque plus loin (2 Cel., 3, 139, 19) il dira : *Cum me videritis... sicut me nudius tertius nudum vidistis...*

C'est un peu comme les évêques qui font leur profession de foi sur leur lit de mort.

***

In cena Domini. — A Notre-Dame-des-Anges, une nuit, François eut une crise qui durant quelques heures parut devoir être la dernière. Puis au matin, l'accalmie vint.

Et alors, celui qui à Greccio avait revécu Bethléhem et la nativité de l'enfant Dieu, qui à l'Alverne avait reçu du Séraphin la marque de ses souffrances et de sa passion avec le Christ, voulut revivre et savourer les joies du Jeudi saint.

L'office qu'il avait dit si souvent, il voulait le redire tout entier avec ses disciples.

Tous les frères se réunirent, il les bénit, présents, absents et futurs. La cène (*Spec. Perf.*). L'Évangile de saint Jean à partir du chapitre XIII, peut-être XIII-XVII (1 Cel., 110, 1-3).

***

De l'imitation du Christ dans la vie de François. Imitation *pura et simplex* de faits extérieurs, mais dans ces rustiques canaux venait couler une eau d'une limpidité et d'une abondance incomparable.

(1 Cel., 109, 6). Le psaume CXVII, *Voce mea ad Dominum clamavi*, est le dernier des vêpres du Jeudi saint. Le Jeudi saint, pour lui, était la fête du *Corpus Christi.*

***

La journée du mercredi 30 septembre paraît avoir été mise

à part, en quelque sorte, par saint François pour son adieu solennel à la vie terrestre. Il voulait saluer la mort qui arrivait, alors qu'il était encore en pleine possession de lui-même et que des défaillances du corps ne venaient pas troubler les fêtes dans lesquelles l'âme ne meurt pas, mais va au-devant du mystique époux qui vient la chercher pour le banquet des noces éternelles.

Il voulait qu'une fois encore, la divine liturgie fût célébrée non pas seulement à côté de lui, mais avec lui, et en revivre jusqu'au fond les plus indicibles émotions.

D'abord les Matines, puis Prime et Tierce, puis il communia.

Puis la cène avec ses disciples.

Que tout cela ait eu lieu le 30 septembre semble ressortir du fait que ce ne fut pas dans les tout derniers jours, mais pas le jeudi, comme le note *Speculum Perfectionis*, 88, 11. Le manuscrit de Bologne dit, il est vrai, *essendo allora la sexta feria* (V. notule 31), mais 2 Celano, 3, 139 dit qu'il ordonna que, pour le moment suprême, on l'étendît sur la cendre, comme il l'avait été trois jours auparavant.

Ces trois jours reportent à la scène racontée au début du chapitre et qui est reliée à tous les autres épisodes dont nous avons parlé.

En ce dernier mercredi, François réunit tout ce qu'il avait de forces pour prendre congé de la vie. Il voulut avoir la maîtrise de ces dernières heures et mourir en beauté spirituelle. Pour pouvoir s'abandonner ensuite entre les bras de cette Église dont il sentait l'émotion se joindre à la sienne, le cœur battre avec le sien, dont les prières allaient le bercer, accompagner de sa psalmodie le mystérieux travail de palingénésie, collaborer à son effort, pour le présenter purifié, délivré, vainqueur, dans la Jérusalem céleste rayonnante de beauté, ruisselante de lumière. La mort du saint n'est pas la mort, c'est le *Natalis dies*.

***

Il communia donc en viatique.

Celui qui avait été étranger et voyageur, meurtri par tant de pierres le long du chemin, saluait désormais l'arrivée dans la patrie.

Si les biographes ne nous disent rien de ses sentiments d'alors, nous avons son propre témoignage, le début de l'épître *ad. cap. gen.*

L'Eucharistie n'est plus seulement le mémorial de la mort du Christ, la réalisation de sa présence. Elle devient le gage et presque l'avènement du siècle futur; l'unité de la vie matérielle, de l'ascension de la nature, s'y réalise dans les transports d'une indicible apothéose (1 *Col.*, I, 20).

***

Pendant les trois derniers jours, François ne vécut plus que de la vie de l'Église.

C'est probablement pour cela que les biographes ne nous en ont rien dit.

Les rites par lesquels l'Église s'associe avec une tendresse incomparable, une compassion maternelle, à l'agonie de ses enfants et les achemine vers les demeures éternelles, ne leur paraissaient pas peu de chose, mais comme ils sont les mêmes pour tous, il leur semblait que l'accomplissement de ces cérémonies séculaires avait à peine besoin d'être mentionné.

Cunctis in eum Christi completis mysteriis, dit 2 Celano, 3, 139, 20.

Peut-être ont-ils eu raison, car qui dira jamais ce qui se passe dans l'âme du chrétien durant ces heures où les fenêtres du corps se ferment et où souvent l'âme se meut en possession de puissances qu'elle ne se connaissait pas : acuité du souvenir, exaltation de l'amour, volonté de vivre, supplice des regrets et du repentir, laideur du péché, conscience de notre infime petitesse et de notre union avec le passé et l'avenir, de notre

communion avec la nature entière, besoin inexprimable à la fois de se perdre et de se retrouver dans le torrent de douleur et de volupté que l'on contemple en s'y sentant déjà mêlé irrésistiblement.

Et voilà qu'à ce moment l'Église vient pour murmurer auprès de l'agonisant des paroles dites sur la terre, mais qui semblent s'achever dans l'au-delà, paroles chargées non de science, mais d'émotion et de visions.

Il est bien difficile aujourd'hui de s'imaginer ce qu'était cette prise de possession du mourant par la prière de l'Église. On a réduit les rites et la liturgie à leur plus simple expression, à ce qu'on a appelé l'essentiel. C'est comme si on prétendait résumer une œuvre musicale en quelques notes. La vie religieuse, comme l'autre, a besoin de la collaboration du temps : son fruit est une gestation dont les phases ne peuvent pas être réduites à un schéma.

***

Il a souri à la mort. A la mort, la grande libératrice, ou plutôt c'était le Christ de Saint-Damien qui venait lui parler, le prendre à lui : c'était le Christ qui avait parlé à sa place à ses disciples par les paroles des prières des agonisants. Et maintenant il voyait les portes de l'éternité s'ouvrir comme un immense arc-en-ciel. Les paroles que ses disciples murmuraient sur la terre créaient des réalités qui devenaient sensibles à ses yeux. *Subvenite Sancti Dei, accurrite Angeli Domini.*

***

La prière sacerdotale. — Introduire vers la fin un chapitre sous ce titre en y ajoutant la Règle de 1221, c. 22 et 23 et saint Jean, XVII, 6-26.

Saint François était tellement transformé dans le Christ qu'il pouvait en répéter les paroles avec une ineffable vérité et un émouvant réalisme.

Il apparaît là entre ciel et terre, portant son Ordre, un peu comme ces saints des vieux tableaux qui offrent à Dieu une église qui leur est dédiée.

C'est l'ascension de la créature vers la vie.

***

SECTION 42

Les funérailles et le passage à Saint-Damien. — (1 Cel., 116. *Spec. Perf.*, 108, 8-12. Voir *Coll.*, t. I, la note sur la procession du Vendredi saint. 1 Cel., 117.) Le *Pianto* des Clarisses.

Claire regarda le funèbre cortège s'éloigner sous les oliviers.

L'écho des angoisses de Claire se trouve dans son Testament, paragraphe 11, *Seraphicae Legislationis*, page 276. Elle se sentit seule.

Elle songea aux défaillances et aux chutes qui allaient se produire dans d'autres maisons que la sienne et dont le coup risquait d'ébranler Saint-Damien. Elle se ressaisit, fit avertir les frères et les autorités que saint François leur avait promis, à elle et à ses sœurs, de venir les voir. Il fallait donc que le cortège funèbre passât à Saint-Damien.

Elles passèrent la nuit à célébrer l'office des morts.

Elles avaient suivi toutes les phases de la maladie et des prières de l'Église pour le moribond, elles continuèrent.

Le corps qu'elles allaient voir le lendemain matin n'était pas seulement celui de l'ami, du maître, du témoin de l'idéal, qui avait créé en elles une vie supérieure, c'était celui sur lequel Dieu lui-même, par un indicible mystère, avait marqué son sceau : le stigmatisé. Il allait revenir vers elles, ce n'était pas un adieu qu'elles devaient lui dire, c'était le renouvellement de leur vœu, la promesse d'une fidélité absolue, d'une vie consacrée encore plus que par le passé à la vie pauvre et immolée.

LES SOURCES

De siècle en siècle, à mesure qu'il s'est fondé de nouvelles familles franciscaines, chacune a figuré saint François vêtu de l'habit que ses membres adoptaient (*Saint François stigmatisé,* vitrail abside église inférieure Assise, vêtu comme un conventuel — commencement XIVe siècle).

Mais on a fait plus, et les Conventuels d'Assise, pour ne citer qu'un exemple, mais particulièrement significatif, lorsqu'ils adoptèrent les vêtements noirs, firent repeindre saint François dans les célèbres fresques de Giotto et l'affublèrent d'un costume noir.

Ce qu'on a fait pour les vêtements, on le fit pour la biographie. Le Père de Chérancé fait de saint François un capucin; Le Monnier en fait un prêtre séculier. L'effort historique est de remonter par delà toutes ces images, y compris celles de Bonaventure et Celano, pour retrouver le saint François vivant et vrai.

***

« Écrire l'histoire, c'est la penser, et la penser, c'est la transformer. » (*Vie de saint François*, 1893.)

Les légendes de saint François sont, elles aussi, des interprétations, — et certains, en leur attribuant une valeur strictement historique, ont obligé à réagir. Le critérium, la pierre de touche pour juger de leur valeur relative : les écrits de saint François lui-même.

*
* *

Sur les légendes hagiographiques. — « Les biographes n'ont pas manqué au fondateur de l'ordre des Frères Prêcheurs. Il meurt en 1221; avant la fin du siècle sa Vie avait été écrite par près d'une vingtaine d'auteurs différents. Il semblerait donc que nous dussions être abondamment et sûrement renseignés sur ses moindres faits et gestes. Erreur. Comme l'a montré ici même le Père Van Ortroy, ces biographes, si proches des événements, et dont plusieurs avaient connu personnellement le saint, ne font que se copier les uns les autres. » (P. Robert Lechat, *An. Boll.*, t. XLI (1923), p. 203.)

Cette répétition n'ajoute donc rien à l'autorité de la légende copiée, comme l'a cru le P. V. O. en disant que Bonaventure avait reconnu la valeur de Celano. Cette multiplicité d'écrits n'est pas une multiplicité de témoignages : pas plus que la dépêche d'une agence officielle répétée par mille journaux; elle n'en constitue pas même un, puisque à l'origine on ne trouve pas une personnalité responsable, qu'on puisse interroger, mais une vague entité, qui dit ce qu'il lui plaît, ce qu'il est avantageux pour elle de dire.

Les légendes ont ce caractère officiel. Leur auteur, très honoré d'avoir été distingué par ses supérieurs, se retranche derrière leur autorité. C'est elle qui parle, qui a dirigé leur plume.

*
* *

Le dessein, et on pourrait dire la mission, de l'hagiographe étant d'édifier et d'exalter le saint, de faire pour lui un écrit qui soit à peu près ce que sont les tableaux de canonisation, il est dans son rôle et dans son devoir de choisir parmi les faits de la vie du saint les plus resplendissants, les plus efficaces

pour provoquer d'abord l'émotion du fidèle, son admiration, et provoquer chez lui des actes. Qu'importe au fidèle l'histoire personnelle de l'homme, ses luttes? L'essentiel pour lui est de savoir si l'homme dont on lui présente la vie est un vrai saint, puissant en œuvres dans le passé et dans le présent.

On est donc très injuste quand on demande aux hagiographes des pages d'histoire qu'ils n'ont jamais prétendu écrire.

Les détails historiques chez eux ne sont qu'une sorte de motif, de point de départ ou de prétexte.

Faute de bien comprendre ce caractère de la légende, on risquerait de juger fort mal les hagiographes. Celano n'a rien dit dans ses œuvres des troubles de 1219-1221, qu'il connut au moins aussi bien que Jourdain de Giano, puisque, entré depuis plus longtemps que celui-ci dans l'Ordre, il assista au chapitre de 1221.

***

Éminence insigne de François. — Il semble qu'aucun historien n'ait encore constaté clairement et montré avec quelle force François s'était imposé tout de suite à l'attention de ses contemporains et à celle des générations suivantes.

On chercherait en vain dans toute l'histoire du moyen âge, tant ecclésiastique que politique, une personnalité qui ait eu une influence pareille et dont la parole soit encore aujourd'hui vivante et créatrice. Ni saint Dominique, ni Innocent III, ni Frédéric II, n'ont laissé dans l'histoire une trace aussi profonde.

***

Saint François devant la légende et devant l'histoire. — Il est arrivé pour François ce qui n'est arrivé pour aucun autre saint, c'est que, dès sa mort, sa vie a été célébrée en même temps par la légende, dans le sens étroit et tout ecclésiastique

de ce mot, par l'histoire, et enfin, par la légende, dans le sens populaire et épique de ce mot.

Saint Bernard et saint Dominique, par exemple, ont eu très vite leur légende ecclésiastique, mais ni l'un ni l'autre n'ont vu, soit leur vie publique et intime racontée avec une exactitude qui constitue un témoignage historique plein de sécurité, soit leur rêve spirituel devenant la trame d'un poème épique d'une merveilleuse beauté.

Avant le 25 février 1229, la légende officielle de saint François, dont avait été chargé Thomas de Celano, était terminée.

Le « Speculum Perfectionis ». — Le 11 mai 1227, frère Léon avait fini à la Portioncule le recueil des souvenirs consacré à la mémoire de son maître sous le titre de *Miroir de Perfection.*

Le « Commercium ». — Au mois de juillet suivant, Jean Parenti, le nouveau ministre général de l'Ordre, avait consacré au *Poverello* un véritable poème en prose où une solide réalité historique était chantée en des pages finissant comme une proclamation de l'esprit franciscain lancée au monde chrétien. Ce sont les *Noces mystiques de saint François avec la Pauvreté.*

Ces trois documents, sortis tout vibrants des circonstances, sont des échantillons typiques de la catégorie d'écrits à laquelle ils appartiennent. Ils ont été suivis tous les trois par d'autres écrits analogues. Thomas de Celano, par divers essais parfaitement négligeables pour l'historien, puisque les différences qu'ils présentent avec leur modèle ou entre eux sont dues à des considérations tout à fait étrangères au souci de l'exactitude historique. C'est le cas aussi pour la plus connue et la plus heureuse au point de vue littéraire et ascétique.

Les trois compagnons et Thomas de Celano. — L'œuvre de frère Léon fut continuée et complétée dans la *Légende des trois compagnons* (1246). Les autorités de l'Ordre fournirent l'ensemble de cette œuvre à Celano en l'invitant à s'en servir comme de base pour une nouvelle légende officielle.

Le remaniement n'eut pas grand succès. Dans les compilations postérieures, on trouve rarement des morceaux de Thomas de Celano, tandis qu'on y rencontre, malgré la décision du chapitre de 1263 (Instructions), de nombreuses pages dans lesquelles on peut voir sans hésitation des témoins de la tradition léonienne.

Les trois courants de la légende. — Le mysticisme intime qui avait dicté les *Noces Mystiques* n'engendra de nouveaux documents qu'au commencement du siècle suivant. L'ardeur poétique et le zèle religieux qui avaient créé le chef-d'œuvre de Jean Parenti a rencontré alors la piété populaire des Marches et de l'Ombrie. Ainsi naquirent les *Actus* et la version italienne des *Fioretti*.

Il importe, pour la compréhension de la question des sources, de ne pas perdre de vue ces trois grands courants documentaires.

Il n'y a naturellement pas entre eux de cloisons étanches, mais la distance qui les sépare est, cependant, très réelle, et on pourrait, dans les biographies de François, publiées au siècle dernier, distinguer trois types très distincts, parfois sans que les auteurs se soient rendu compte du caractère qu'ils donnaient à leur œuvre, suivant qu'ils ont préféré les sources célaniennes, léoniennes, ou celles de la légende épique.

En somme, nous possédons trois portraits de saint François, qui, tous les trois, ont une réelle valeur mais qu'il importe de distinguer parce qu'ils correspondent très inégalement à la réalité historique.

Celano composant sous les ordres de frère Elie et sur l'invitation de Grégoire IX, une vie officielle, travaille en conséquence, et son œuvre, pleine de dignité et de littérature, a ce genre de majesté et d'exactitude que l'on trouve, de nos jours, dans les portraits des saints commandés pour leur canonisation.

Saint Bonaventure. — La vie de François par saint Bonaventure est toute pareille. Les raisons pour lesquelles il corrige

ou, plutôt, change les documents qu'il consulte, n'ont rien de commun avec des soucis d'ordre historique. On ne saurait l'accuser de plagiat, parce que, à son époque, on se copiait sans le moindre scrupule.

Mais on ne saurait non plus l'admirer et estimer qu'il vaut mieux que les autres. Celano, qu'il élague, qu'il mutile quelquefois, pour obéir à ses desseins de conciliation : Frère Élie était mort (1260), mais Léon vivait encore, il ne parle ni de l'un, ni de l'autre.

Le P. Van Ortroy, qui, avec une inlassable persévérance, a exalté les légendes officielles et tâché d'animer la lutte contre la tradition léonienne, a reconnu que Bonaventure avait mis en honneur un système « d'atténuations et de réserves », que la composition de son travail lui avait été commandée dans un but non seulement de pacification au dedans, mais aussi d'édification au dehors (*An. Boll.*, XXI, 149; XXII, 362). « La vie elle-même, comme Bonaventure l'atteste dans son prologue, fut le fait d'une grave et minutieuse enquête. Et quand on l'examine de près, on constate qu'à part trois ou quatre traits nouveaux, il ne fait que reproduire souvent avec servilité Thomas de Celano et aussi Julien de Spire, l'abréviateur du premier biographe. »

« Servilité » me paraît exagéré.

Les Frères Mineurs eux-mêmes ont reconnu avec quelle facilité le Docteur séraphique a transformé les récits qui passaient par sa plume. Le P. Cuthbert : « La *Legenda major* de Bonaventure laisse beaucoup à désirer au point de vue historique ». « Elle doit être utilisée avec précaution... », dit un autre : *Études franciscaines*, t. XXXIII, p. 484). Un autre (P. Beaufays, *Rev. H. E.*, t. XIX, p. 424) s'étonne que l'on puisse dire que Bonaventure « a tout sacrifié à l'amour de la vérité ». Tout doucement, les jugements sur l'œuvre célèbre de Bonaventure tendent à s'harmoniser avec la réalité historique.

La destruction des légendes fut exécutée en silence, avec une

discipline parfaite. Signe manifeste d'une autorité volontaire et sachant se faire obéir. Délibérations Chapitres généraux également détruites.

Ces procédés sommaires de faire oublier le passé et de le supprimer s'arrêtèrent-ils là? Les auteurs des légendes condamnées à disparaître, Léon d'Assise, Thomas de Celano, le premier surtout, étaient une tradition vivante. Léon parlait beaucoup, n'écrivait pas moins. Que devint-il?

***

Frère Léon et Celano. — J'ai souvent comparé les écrits de frère Léon et ceux de Celano, en insistant sur la supériorité des premiers. Mais encore ne faut-il rien exagérer.

Il y a beaucoup plus de talent, d'art et de littérature, dans les pages étudiées de Celano, mais frère Léon était homme de son temps.

Celano, biographe officiel de l'Ordre, a fourni des œuvres où la recherche, le convenu, la rhétorique... se retrouvent sans cesse. Qu'il fût capable d'inventer de toutes pièces un fait imaginaire, pourvu qu'il l'estimât de nature à grandir la gloire de celui qu'il chantait, est sans doute une idée qui ne scandalisera pas ceux qui le connaissent de près.

Mais cela implique-t-il que les récits bien plus naturels et simples de frère Léon aient tous une entière valeur historique? Léon n'invente pas de faits proprement dits, mais son exactitude (et cela n'a rien d'étonnant) n'a rien d'absolu. Tout ce qu'il raconte a un point de départ historique, mais on le voit fréquemment auréoler sans le vouloir, et même sans en avoir conscience, les faits les plus simples, d'une teinte surnaturelle, dès qu'il s'agit de saint François.

Qu'au début de son Ordre, François ait chassé un frère qui ne priait pas et refusait de travailler, quoi de plus naturel? Or, dans l'imagination de frère Léon, et par suite de son admi-

ration pour le fondateur de l'Ordre, les choses n'avaient pas pu se passer si simplement. Sa prompte décision avait été le résultat d'une révélation divine. *Cognovit per Spiritum sanctum.* (*Speculum Perfectionis*, 24.)

De même, *Speculum Perfectionis*, 26. Léon a écrit le testament sous la dictée de François, mais on peut se demander s'il n'avait pas çà et là suggéré la forme à François, s'il ne l'avait pas aidé un peu. (*Speculum Perfectionis*, 26, révélation nom *Mineurs;* forme salutation, rappelée dans Testament.)

*
* *

NOTES SUR THOMAS DE CELANO

Son tempérament de courtisan se montre surtout dans 2 Celano 3,9 (II, 33). *Donec hostiam sacramillam beatam se b. Fr[i] caelo refudit* (*Hugolinus*).

En canonisant un saint un pape n'enfante pas le saint. Il en constate simplement la sainteté, mais il ne fait aucune faveur au saint.

L'art littéraire de *dictator* s'apprenait surtout dans des écoles ou des milieux où se formaient les courtisans. Il semble bien qu'en dehors des talents de Celano, à cet égard, on n'ait jamais eu pour lui une grande admiration dans l'Ordre. Qu'il soit allé finir ses jours dans les montagnes de Tagliacozzo comme confesseur d'un monastère de Pauvres Dames, ne prouve certes pas qu'on ait fait grand cas de lui.

Il loue frère Jacqueline non seulement pour ses vertus, ses titres, mais pour son argent. (Mir. 37-39.) Combien c'est franciscain !

Comme l'ont vu le P. Van Ortroy et M. Beaufreton, page 291, ce morceau est là à l'intention de Jacqueline. Ont-ils vu que cela accuse un des côtés déplorables de Celano? Ses pages ressemblent à ces sermons de gala où le prédicateur doit dis-

tribuer des louanges à l'évêque, au doyen, au coadjuteur, etc. Chacun en a pour son grade. Mais cela n'enlève-t-il pas quelque chose à son autorité historique?

***

Combien, lorsqu'il écrit, il se met toujours au point de vue de l'état de choses actuel, et considère le passé à travers cet état actuel, se montre par exemple 2 Celano, 3, 17, 4 (II, 41). *Ideoque volebat fratres non solum in civitatibus sed in eremis commanere.* Ces mots laissent entendre que les couvents urbains étaient la règle, les ermitages l'exception. Qu'il en fut ainsi en 1247 est bien sûr, mais cet état de choses datait surtout des environs de 1236, où on vit les frères quitter les *loca* qu'ils avaient dans la banlieue des villes et s'établir au centre.

***

La liberté des remaniements qu'il apporte à ses sources se montre dans le récit de la conversion de frère Pacifique. Ms. Little 17,9 et 2 Celano 3,49.

***

Sa tendance à représenter le passé à travers les préoccupations postérieures éclate 2 Celano, 3, 61, 10 et 62. Les *palatini* existèrent très vite, mais du temps de saint François le mal n'était pas — de ce côté — tel que le décrit Celano.

Dans le même ordre d'idées, voir 2 Celano 3, 86, 8-13, et 2 Celano, 3, 113.

***

Le recueil des Mir. 6 ss. donne des récits de miracles destinés à amener le lecteur à croire pleinement aux stigmates.

Ils sont si énormes et si étranges que sur les âmes d'aujourd'hui ils auraient un effet tout contraire. Aucune biographie récente de saint François, même parmi celles où la crédulité semble être considérée comme une des vertus cardinales, ne les a utilisés. Le sens critique était aussi étranger à Celano qu'à la moyenne de ses contemporains, et peut-être même le sens religieux. Cette thaumaturgie puérile qui se déroule comme un conte de fées est l'antithèse parfaite de l'enseignement de saint François (*de perfecta laetitia*).

***

A mesure qu'il vieillissait, la mysticité de Celano devenait plus réaliste; 2 Celano 3, 141, offre de la vie céleste un tableau qui ne pèche certes pas par excès de spiritualité et il se fait de la sainteté de son héros une idée de plus en plus mécanique : le labeur toujours renouvelé de François s'efforçant de réaliser le mystère de l'Évangile devient la puissance merveilleuse d'un thaumaturge qui n'a qu'un signe à faire pour être obéi, qu'un désir à émettre pour qu'il soit réalisé. Voir 3 Celano, Mir. 33, surtout les premières lignes.

***

La Première Vie de Celano. Valeur de son témoignage. — Combien elle est faible, on le voit manifestement 1 Celano 121, 3-4 : *quam sacro portavit in utero fovit in gremio, lactavit verbo et educavit cibo salutis.*

C'est de la pure et simple flatterie, celle du courtisan qui veut que tout ce qui arrive de beau, de grand sous un règne, soit le fait du roi.

***

Il loue plus les vivants que les morts : ses lignes (1 Cel. 25) sur Pierre de Catane sont d'un vague désespérant qui a four-

voyé tous les historiens. Et pourtant là il était témoin : il ne pouvait pas ignorer, lui qui assista au Chapitre de 1221, que frère Pierre avait remplacé saint François à la tête de l'Ordre.

Par contre — quand il parlera de frère Philippe — celui contre lequel François avait sévi — il trouvera pour le complimenter des paroles à faire rougir la modestie la moins chatouilleuse.

***

Ses morceaux de bravoure. (*Opusc. Crit. Hist.*, t. II, p. 314 ss.)

***

Celano témoin oculaire. — Voir à cet égard, M. E. Gilliat-Smith. *S. Clare*, page 213 (1).

M. Smith aurait pu alléguer à cet égard la puissance évocatrice du *Dies irae*, mais là Celano a eu, en somme, le même rôle que pour les légendes, il a orné de son style un poème qui existait déjà tout fait, en quelque sorte sous ses yeux, l'*ora del pianto*, sorte de rite funèbre qui existait, et existe encore, dans les Abruzzes et pays voisins.

L'édition de Celano de Quaracchi, page IV, estime qu'il était à Assise le 16 juillet 1228.

L'abbé Fagot, dans sa traduction de Celano, page 141, est disposé à penser que Celano assista à la canonisation pour les mêmes raisons que moi.

Mais, contrairement à l'opinion du P. Van Ortroy, il considère comme improbable qu'il ait été à Assise, lors de la mort du saint. Traduction de Celano, pages 3 et 372 n. 2.

M. Fagot trouve aussi le tableau de la jeunesse de saint François exagéré. Traduction de Celano, page 19, n. 1. Cf. page 8.

(1) M. E. Giliat-Smith, *S. Clare*, p. 213 s., pense qu'il a dû résider à Assise de 1227-1231.

***

La caractéristique qu'il donne de saint François au début du chapitre sur les stigmates est bien étrange : *Haec summa ejus philosophia semper fuit, hoc summum desiderium in eo, quoad vixit, semper flagravit ut quaereret a simplicibus, a sapientibus, a perfectes et imperfectes, qualiter posset viam apprehendere veritatis et ad majus propositum pervenire.* (1 Cel. 91, 7.)

Ce jugement a tout l'air d'être une grosse erreur. Certes, au début, François avait cherché sa voie, mais dès qu'il l'eut trouvée, et il dit lui-même comment il la trouva : *Nemo ostendebat mihi quid deberem facere...*, non seulement il ne perdit pas de temps en de vaines consultations, faites au hasard des circonstances, mais il défendit ses vues avec une inlassable persévérance. Ce qu'il cherchait dans la solitude, ce n'était pas quelque méthode ascétique nouvelle, c'était la force de suivre le Christ de toujours plus près, par la voie de la croix et de la pauvreté.

Quand il monta à l'Alverne, il savait parfaitement ce qu'il faisait, ce qu'il voulait.

Il voulait s'unir au Christ souffrant avec plus d'amour encore que jamais. Mais il n'attendait rien de nouveau, à moins qu'on veuille dire que, dans les mystérieux dialogues de l'âme et de son créateur, les lèvres murmurent les mêmes paroles et pourtant ces paroles ont toujours quelque chose de nouveau, de non vu, de non éprouvé.

Une autre erreur de ce passage c'est l'emploi que 1 Celano y fait du mot *veritas.* On ne trouve pas chez François de préoccupation intellectualiste. Chez lui la parole *via* se marie avec *vita, via vitae*, sa religion est avant tout une vie.

On pourrait se demander si la phrase citée de 1 Celano ne serait pas, tout simplement, empruntée à la légende de quelque autre saint pour l'utiliser à la gloire du stigmatisé.

***

1. Celano. Ses lacunes et ses silences étranges. — Lui qui parle des missions avant l'approbation de la Règle (1 Cel. 29-30) ne fait que des allusions indirectes à des missions pour la France, l'Espagne, l'Allemagne. Il se tait sur les Chapitres, glisse sur les dernières années de François...

***

La page par laquelle, s'inspirant du Cantique du soleil, il cherche à décrire l'amour de saint François pour la nature, montre la transposition littéraire qu'il faisait subir à ses sources les plus vénérables (1 Cel. 80 et 81).

***

Malgré l'imprécision de son langage et de sa pensée, il voit plus les détails que l'ensemble, et l'unité de la pensée franciscaine, résumée par le *Poverello* même dans la pauvreté et l'observation de l'Évangile, semble lui échapper.

***

Quant à la pauvreté, il semble ne pas voir combien ce fut là le centre vivant de la pensée du maître, la fécondation constante de son activité; il en parle un peu comme il aurait pu parler de celle de saint Jean l'Aumônier ou de saint Bernard.

Sur l'observation de l'Évangile, il introduit par quelques lignes (1 Cel. 84, 1), qui pourraient être un écho du *Speculum Perfectionis*, le récit du *Presepe* de Greccio.

Certes, cette imitation extrême et littérale était bien dans les goûts de François, mais il suffit de lire quelques pages de ses écrits pour voir combien il voulait compléter l'imitation

par l'observation et combien, à la lettre, il voulait ajouter l'esprit.

***

Il ne connaît qu'une Règle, celle de 1210.

Si on regarde Celano comme un rédacteur littéraire, c'est très naturel : ces questions de Règle ne présentaient aucun intérêt pour le public qui aime d'autant plus le saint que la *funzione è bella* et que la légende est *pulita.*

Mais si on veut voir en lui un historien ayant eu pour but, non de nous édifier, mais de nous raconter une vie, tout change et on est bien obligé de se demander pourquoi ce silence, sur des faits que Celano n'a pas pu ignorer et qui ont été pendant une longue période de la vie de François le centre même de ses préoccupations.

Et alors le silence gardé sur l'approbation de l'Ordre et de la Règle en 1219, *Cum dilecti filii,* et sur la bulle de 1223 insérant la Règle, prend une portée singulière. Et on est bien forcé de se demander si ce silence, comme tant d'autres choses dans 1 Celano, ne serait pas dû à l'influence de frère Élie et à ses *prepotenze* même sous le généralat de Jean Parenti.

Nous savons, en effet, qu'en 1239, frère Élie prétendit n'avoir pas juré fidélité à la Règle de 1223 (*Eccles.* 13, 25) ; on peut fort bien se demander s'il n'aurait pas songé à devenir le législateur de l'Ordre; et en faisant constater les difficultés d'interprétation que présentait la Règle de 1223, d'en rédiger une nouvelle.

***

Dans son prologue il annonce que le *primum opus historiae ordinem servat.* Or, il suffit de le parcourir pour voir combien cette promesse, pour l'hagiographe, avait un autre sens que pour nous, et quel désordre chronologique il y a dans ces pages.

Mais ce qui est pire, assurément, c'est leur vide : entre 1217

(1 Cel. 75) et la fin de 1223 (1 Cel. 84-87), pendant ces années décisives et combien douloureuses de la vie de saint François (1), il ne trouve à raconter que des histoires de brebis ou d'agneaux pris en compassion par le saint, puis, s'inspirant du Cantique du soleil, composé pourtant longtemps après, il décrit l'amour du saint pour la nature entière.

Quel étrange historien serait l'homme qui n'aurait pas aperçu la crise que nous savons, ou qui l'aurait dissimulée derrière des tentures aussi banales que pompeuses?

Ceux qui se sont constitués les défenseurs éperdus de Celano (et ils lui font le plus grand tort, car il suffirait de dire qu'il a été, et n'a voulu être qu'un hagiographe) diront peut-être : il ne faut pas séparer 1 Celano de 2 Celano. L'illustre poète compléta son œuvre.

Ce serait vraiment se contenter à trop bon compte : Celano ne pouvait pas prévoir qu'on lui demanderait une œuvre nouvelle. En 1228, il entendait bel et bien faire un travail définitif, et l'approbation apostolique qui conféra à sa légende un caractère exceptionnel d'autorité, prouve que ce fut aussi le point de vue officiel ecclésiastique.

***

Autant il est imprécis sur les allées et venues de saint François, autant il est exact sur l'itinéraire de Grégoire IX en 1228, nous racontant son point de départ de Rome, son séjour à Rieti, puis à Spolète, de là à Saint-Damien, à Assise, puis à Pérouse et retour à Assise (1 Cel. 122-125).

(1) Et il faut toujours constater de nouveau que Celano assista au moins au Chapitre de 1221 et, très probablement, à plusieurs autres auparavant, puisque alors tous les frères, sans distinction, se rendaient au Chapitre annuel.

*
* *

Les procédés de composition de 1 Celano se montrent avec netteté dans les § 26 et 27. — Nul doute que François ait été très vite persuadé que son œuvre aurait un magnifique développement. Il était Italien et chrétien, deux raisons pour être optimiste. Mais, de même qu'un tapissier décorateur organisant une fête ne comprend, en général, pas la beauté des lignes architecturales d'un monument et les cache par des rideaux et des tentures, de même 1 Celano ne comprenait pas grand'chose à la simplicité de François. Il crut devoir décorer les faits qu'il racontait avec les ornements qui étaient de mode de son temps. Il crut exalter la gloire de François en utilisant pour son panégyrique les expressions et les fleurs de rhétorique qui avaient déjà servi pour les saints les plus réputés qui avaient vécu avant lui. Cela prouve que Celano ne se rendait guère compte de l'originalité et du rôle incomparable qu'avait joué celui dont il esquissait le portrait.

Le fait qu'il ait pu exécuter ses deux Vies, sans avoir l'air de se douter des différences, pour ne pas dire des contradictions, qui les opposent, montre que Celano n'est jamais un auteur dans le sens vrai de ce mot. Il est un arrangeur de talent qui travaille toujours sur commande et cherche par-dessus tout à contenter le supérieur auquel il obéit.

C'est un point de vue facile à comprendre, fréquent au moyen âge, mais on ne fait de tort à personne en constatant que les documents qui résultent de cette méthode doivent être traités en conséquence et ne pas être mis sur la même ligne que ceux où l'auteur a pour but de raconter les faits tels qu'ils se sont passés.

Plus un écrivain est obligé de satisfaire celui dont il exécute les ordres, de biaiser avec ce qu'il sait être la vérité, plus il est naturel que pour sauver son honneur personnel et pour

donner à ses récits l'autorité nécessaire, il proteste de sa véracité.

Encore de nos jours, il y a des personnes qui n'hésitent pas à se laisser impressionner par des protestations de ce genre sans voir que leur valeur devrait être pesée avec le plus grand soin.

Dans 1 Celano 26 et 27, François ne parle guère comme il le fait dans ses écrits authentiques, mais comme un homme qui aurait passé par les écoles de théologie de son temps. Il sait qu'on ne doit pas raconter à tout venant les grâces qu'on a reçues de Dieu, mais il sait aussi que, dans certains cas, il faut par charité et amour du prochain révéler ce qu'on a reçu.

En somme, 1 Celano paraît surtout préoccupé de dresser de saint François une statue qui fasse plaisir à tout le monde et ne heurte personne. L'idée de faire un effort historique semble ne lui être pas venue.

***

Son attitude vis-à-vis du groupe de Léon. — S'agit-il de frère Léon et de ses amis dans le passage 1 Celano 96,7 : *Invenerat aliquos sibi exterius concordantes et interius dissidentes...?*

Dans 1 Celano il ignore complètement frère Léon, ou plutôt fait semblant de l'ignorer, lui donne une leçon d'humilité (1 Cel. 102) et en profite pour parodier, peut-être, *Speculum Perfectionis* 85, et présenter sans les nommer, *pour le moment* (ce *nunc* est bien un chef-d'œuvre de malice), Bernard, Junipère, Léon et Jean de Laudibus.

Si dans 2 Celano il a raconté des faits concernant frère Léon (2 Cel. 2, 18 et 19), il ne le nomme encore pas, et l'on peut s'étonner que le P. E. Edouard, dans son Index, ait indiqué ces deux chapitres au nom de Léon. Rigoureusement parlant, il n'en a pas le droit.

***

Il semble bien qu'il n'y ait pas eu entre Celano et frère Léon des sentiments bien cordiaux. Frère Léon et son groupe avaient un peu confisqué François, peut-être pouvait-on reprocher au secrétaire d'avoir un peu dominé son maître, nous dirions aujourd'hui de l'avoir suggestionné. Il y a toujours autour d'un trône des gens qui sont plus royalistes que le roi.

Le Chapitre de 1227 où l'influence de Léon fut prépondérante édicta quelques mesures qui étaient conformes à l'esprit de la Règle, mais contraires à l'usage tenu par François. C'est ainsi qu'il fut défendu *quod nullus fratres de cetero magister vel dominus vocaretur* (*Spec.* Morin 60 *b.* Firm. Venise, 1513, 32 *a*). C'était dirigé contre Élie qui se faisait appeler *magister*, mais aussi contre bien d'autres, et, en particulier, certains litterati...

Devant ces mesures qui juraient avec la conduite personnelle de François, les intéressés se montraient impatientés et mortifiés; n'y a-t-il pas un écho de ces sentiments dans 1 Celano 56-57, montrant François traitant chacun selon son rang, sa qualité, ses titres. Le fait est d'ailleurs confirmé par Jord. de Giano, 12.

Le *Speculum Perfectionis* 122 appuyait, lui aussi, sur cette horreur des titres honorifiques.

***

Dans 2 Celano il continue à ne pas nommer Léon, même quand il parle de lui de la façon la plus évidente (2 Cel. 2, 18 et 19).

Mais comme le groupe était alors du côté du pouvoir, il l'assimile, le confisque à son profit, mais toujours sans nommer aucun de ses membres. La prudence déclanchait le premier geste, l'antipathie le second.

Peut-être en suggéra-t-elle encore un autre. Sa culture hagiographique fournit à Celano un « cliché » qu'on rencontre dans la vie de saint Benoît (par ex. 2 Cel. 2, 3) et où on voit le *socius* de saint François en assez ridicule posture. Celano le nomme frère Léonard d'Assise. Qui était donc ce frère? Est-il hors de propos de se demander si frère Léon n'aurait pas fatigué parfois ses confrères en leur parlant trop souvent de l'intimité de pensée qu'il y avait entre lui et le fondateur de l'Ordre et qui faisait deviner à François tout ce à quoi songeait son disciple? Par une transparente malice, on transposa légèrement son nom et on lui donna une petite leçon de bien monastique saveur. Si cette hypothèse est fondée, il en découlerait quelques renseignements précieux qui, un jour ou l'autre, finiront bien par s'éclaircir : frère Léon aurait appartenu à la noblesse d'Assise. Comme frère Élie et Thomas de Celano, il aurait été à peu près du même âge que François. Ces deux frères pouvaient être choqués de l'ascendant qu'il avait pris sur l'esprit du maître. Lettrés comme Léon, ils avaient sur la Règle des vues bien différentes des siennes.

***

La tradition célanienne et la tradition léonienne. — Tandis que la tradition léonienne est d'une unité intime et que ses fragments, même quand ils sont éparpillés, se rejoignent et se complètent, il en est tout autrement de la tradition célanienne.

Si la deuxième Vie nous était parvenue sans des indications extérieures obligeant à l'attribuer à Celano, aurait-on songé à lui en faire honneur?

Il y a entre les deux documents un écart considérable qui s'explique très bien par des infiltrations léoniennes dans le second.

C'est donc 1 Celano qui constitue vraiment, avec ses satellites, la tradition célanienne.

Mais qu'arrive-t-il si nous adoptons 1 Celano comme base essentielle et en quelque sorte infaillible de l'histoire franciscaine? C'est que nous sommes obligés, en l'admettant, de rejeter toutes les autres sources. Elle ne cadre avec rien, ni avec les opuscules de saint François, ni avec Jourdain, ni avec Eccleston. Au contraire, si nous adoptons la tradition léonienne comme base, aussitôt tout se combine, se correspond, s'harmonise, devient vivant, vécu, dramatique.

La tradition léonienne est, en quelque sorte, une histoire des *Opuscules*, elle éclaire Jourdain, Eccleston, et ceux-ci l'éclairent à leur tour.

*
* *

Conclusion : 1 Celano n'est pas une imposture : c'est un document officiel, à la fois vague et pompeux, qui évite les réalités.

*
* *

1 Celano et « Speculum Perfectionis ». — Les auteurs de ces deux livres se sont mis à un point de vue très différent, pour ne pas dire antithétique.

1 Celano a pour but l'exaltation du saint, la propagation de son culte, la fréquentation du pèlerinage à son tombeau et il se sert en conséquence de tous les moyens habituels à son époque pour s'acquitter de sa tâche de la façon la plus brillante.

Hagiographe officiel, il aura toutes les facilités qu'implique ce titre singulièrement honorifique. Il sait bien qu'il est là non seulement *honori* mais *oneri*. Il faut contenter le Saint-Siège et, outre cela, non seulement le hautain et vindicatif frère Élie, mais toute la cité d'Assise, ce qui n'est pas facile. Ces personnages et ces foules ont une notion traditionnelle de la sainteté, de là la place qui est faite aux miracles et aux tentations de François dans 1 Celano.

A des scènes de ce genre, le *Speculum Perfectionis* ne fait allusion que rarement.

Est-ce à dire que l'auteur n'ait pas cru au miracle ou à des luttes de François contre l'esprit du mal? Ce serait une grossière erreur, mais cela veut dire que le réformateur assisiate avait remporté la victoire sur un autre terrain et que son disciple Léon, avec une conception de l'histoire très supérieure à celle qu'on avait à cette époque, était plus préoccupé d'exactitude que de l'élégance du style ou de la dramatisation des relations de François avec le Diable.

***

Ce que le *Speculum Perfectionis* poursuit, ce n'est pas un portrait qui, ressemblant ou non, arrachera des cris d'admiration pour sa beauté artistique ou littéraire à tous ceux qui le verront. C'est l'œuvre de François qu'il veut caractériser afin de la continuer. Ce qui veut s'y révéler, ce n'est pas une icône à laquelle le fidèle demanderait des miracles, c'est une pensée qu'il s'agit de conserver dans toute son exactitude et dans sa vertu germinative, une pensée féconde qui a déjà renouvelé la face et même, dans divers pays, la conscience de l'Église.

***

On peut dire que, de siècle en siècle, c'est la toute mince brochure que forment les *Opuscules* de François expliqués, éclairés par les écrits de frère Léon, qui a créé les réformes qui ont rendu à son œuvre son efficacité et sa vie.

***

2 Celano et ses rapports avec « Speculum Perfectionis ».— 2 Celano suit d'abord pas à pas le *Speculum Perfectionis*, mais

quand il veut utiliser *Speculum Perfectionis* 3, il le réduit à à peu près rien et change le sens essentiel du récit (2, 3, 8). En prohibant les livres *ambitioses* et *multum valentes*, saint François aurait décidé comme n'importe quel supérieur d'Ordre religieux. Dans le *Speculum Perfectionis* il y a tout autre chose, il y a la condamnation de la propriété iudividuelle des livres.

Quant à dire qu'en 1318, on aurait sur 2 Celano 3, 8 bâti *Speculum Perfectionis* 3, il n'y faut pas songer. Les remanieurs savent développer, grossir, ils ne savent rien faire de cohérent; or, chaque phrase de ce chapitre s'engrène sur la réalité historique, l'explique et est éclairée par elle.

***

2 Celano 3, 35 (II, 58) est un exemple curieux des maladresses que faisait Celano dans son désir d'appuyer sur les *exempla* qu'il racontait. On est certainement dans l'hiver 1220-21, époque à laquelle la phrase *breviario carentes* n'a pas de sens, puisque les frères ne se servaient pas encore du bréviaire.

Le *primum testamentum* est mis là pour émouvoir, mais il est bien difficile de croire que les livres fussent si rares dans l'Ordre, puisque à ce moment même un ministre en avait pour 50 livres.

***

Chapitres du « Speculum Perfectionis » négligés par 2 Celano. — 4, 10, 26, 50, 56, etc., or, ce sont les plus franciscains, ceux dont la pensée est la plus élevée.

Par contre, si on regarde ce que 2 Celano ajoute au *Speculum Perfectionis*, on y trouve surtout des clichés hagiographiques et des morceaux d'un merveilleux tout à fait en désaccord avec les vues de François sur le miracle.

***

Apport personnel de 2 Celano, c'est-à-dire morceaux dont on ne trouve pas jusqu'ici la source ailleurs dans les biographies antérieures. — Il s'en faut de beaucoup que ces divers récits se présentent sur le même plan.

I. Parmi eux on pourrait en désigner qui ont tout l'air d'avoir été empruntés par Celano à ces magasins d'accessoires de la sainteté auxquels les auteurs de légendes allaient souvent demander des récits, tout comme on organise une fête avec le concours d'un tapissier décorateur qui fournit draperies, lustres et même les massifs de verdure (3) (54) (55) (56).

II. D'autres sont des épisodes d'un merveilleux un peu gros, si gros qu'il faut peut-être se demander s'ils prétendent raconter des faits arrivés ou s'ils ne seraient pas une image un peu vive et simplifiée, une sorte de parabole destinée à inculquer des idées morales à un auditoire populaire (1) (2) (36) (46).

III. Enfin, il y en a d'autres qui pourraient bien contenir des éléments historiques (4) (5) (6) (7) (8) (9) (10) (11) (12) (15) (18) (19) (20) (21) (23) (24) (25) (26) (28) (29) (30) (31) (32) (33) (34) (35) (38) (39) (40) (41) (42) (44) (45) (48) (49) (50) (51).

IV. D'autres, tout en côtoyant la première catégorie, sont des efforts pour montrer en François le miroir du vrai franciscain. C'est saint François prenant la figure qu'il faut pour être proposé en exemple à ses frères (13) (52).

V. Il y en a qui ont peut-être à leur base quelque donnée réelle, mais qui s'est modifiée, amplifiée conformément aux types légendaires connus.

VI. D'autress'inspirent sans doute de canevas antérieurs que vient broder et accommoder l'imagination de Celano (16).

VII. Pour certains récits il paraît plus difficile d'établir la provenance (17).

VIII. Il y en a qui sont de simples considérations édifiantes

de Celano, de style oratoire (22) (27) (37) (47). Dans Celano 3, III, il donne en deux lignes la pensée de François (verset 2) et ajoute aussitôt longuement la sienne sur la question des châtiments.

IX. Dans la série III j'ai classé beaucoup de récits que certainement Celano emprunte à la *Legenda Vetus* ou plutôt à des récits de celle-ci non encore retrouvés. Par exemple (38).

X. Quelques-uns paraissent des remaniements de pensées de saint François (43).

***

Tractatus de miraculis 3 Celano. — Si on compare ces miracles à ceux que relatait vingt ou trente ans plus tôt le *Speculum Perfectionis*, on est frappé de l'évolution intellectuelle et morale dont ils sont les témoins. Ceux du *Speculum Perfectionis* sont, en général, des faits auxquels, avec une certaine complaisance, la pieuse imagination des compagnons du saint voit un caractère merveilleux, l'intervention de la divine Providence.

Chez Thomas de Celano on trouve à peu près uniquement des guérisons, voire des résurrections; l'effort pour exagérer le merveilleux y est continuel, mais ce qui les rend peu sympathiques, c'est le talent littéraire avec lequel beaucoup d'entre eux sont racontés. L'auteur se complaît dans sa narration, qui a l'air d'être celle d'un témoin oculaire, mais qui prend un caractère déplaisant quand on s'aperçoit que certains d'entre eux ressemblent à des exercices de style. Cela manque de simplicité et de naïveté; l'auteur soigne sa gloire personnelle et il oublie rarement les intérêts les plus immédiats de l'Ordre auquel il appartient; il fait savoir à ses lecteurs ce qu'il entend par *pietatis officia*, les avantages qu'il y a à être *amicus fratrum;* à bien les recevoir, à ne pas leur refuser le char qu'ils veulent emprunter, les malheurs affreux qui atteignent ceux qui ont la folie d'être en mauvaises relations avec eux. Le bon frère

Mineur ne se venge pas; il laisse cela au bon Dieu qui saura bien punir le coupable.

Ceux qui veulent être protégés par le saint sont nettement avertis de ce qu'ils ont à faire. Pour presque tous, la première condition c'est le pèlerinage à son tombeau; pour d'autres, il est bon de se vouer à lui; ou de lui vouer un fils, une fille, de lui promettre de célébrer sa fête, de lui bâtir une église, de donner des ornements sacerdotaux pour les frères qui desservent un de ses sanctuaires, des nappes d'autel pour une église qui lui est dédiée, des *ex-voto* en cire, des cierges proportionnellement aux moyens de chacun : les riches feront illuminer toute son église. On voit combien tout cet effort pour amener les fidèles à Assise est éloigné de l'esprit de celui qui, disait-on, était allé à la tombe de son disciple Pierre de Catane, pour lui intimer l'ordre de cesser des miracles qui attiraient des foules à la Portioncule et créaient aux abords de la petite chapelle une foire continuelle enlevant à ce lieu toute possibilité de recueillement.

***

Quelques opinions de la critique sur Celano. — Mgr Faloci, *Miscell.* fr. X (1908), page 121, a commencé par se tromper complètement sur ce qui a amené la nouvelle école à critiquer Celano, et peut-être faudrait-il se demander si l'homme qui se trompe avec une si parfaite et innocente sécurité sur la pensée d'hommes qu'il connaît, dont les livres sont écrits dans une langue simple et claire, ne risque pas de se tromper encore plus quand il s'agit de productions du xiiie siècle.

Il ne se trompe guère moins quand il dit que jusqu'à maintenant *i devoti del santo e gli studiosi dell' opera sua giuravano sul Celano, come i Cristiani giurano sull' Evangelio.*

On peut jurer sur l'Évangile et ne pas le connaître, jurer sur Celano et ne pas l'utiliser. Si on réduisait les dévôts du

saint *e gli studiosi dell' opera sua*, parmi ceux qui ont écrit sa vie, à ceux qui adoptent Celano pour base, ils seraient vraiment en bien petit nombre. Papini, M. Le Monnier, Suyskens..., mais ils se gardaient bien de l'utiliser exclusivement.

Mgr Faloci, *Gli Storici di S. Fr.* dans *S. Fr. d'A. periodico* (III (1923), p. 57 ss.), parle de ses *lastre fotografiche.*

Le P. Vittorino Fachinetti fait grand cas de Celano. Cependant le sommaire de son chapitre premier dira : *Giovanezza allegra. — Purezza di costumi!*

Celano vivement défendu par le P. Gratien (à l'occasion de l'édition Édouard d'Alençon (*Études Francisc.*, t. XVI (1906, II), p. 20-32).

La valeur de son témoignage exaltée par le P. V. Ortroy (*An. Boll.*, t. XVIII, p. 89-90; 100). Ce témoignage ne serait-il pas celui des *Socii* au nom desquels il parle.

Thomas de Celano qualifié « pour la sûreté et la probité de ses récits, l'Évangéliste de saint François (*Revue sac. du Tiers Ordre*, janvier 1921, p. 272). P. Ubald (*Ét. Fr.*, t. XXXIII, p. 272) P. Ubald 1921, p. 253).

Parlant de 1 Celano, M. Beaufreton (*Saint François d'Assise*, p. 269) dit : « L'auteur y révèle des qualités d'historien qu'on rencontre rarement chez les écrivains de son temps » (p. 272). Sur les traces du P. V. Ortroy, il reconnaît les différences de style entre 1 Celano et 2 Celano. (En 1230) « Th. est déjà l'historien officiel du petit pauvre » (*ibid.*, p. 269).

Le P. Ferdinand M. Delorme : « 2 Celano écrivait sous la dictée même des Compagnons de saint François » (*A. F. H.*, t. XVI, p. 245).

Le P. Cuthbert (*Life of S. Fr.*, p. 424-25) relève très joliment ses faiblesses.

« Ce récit (de la crèche de Greccio), Celano l'a écrit en son latin charmant, singulier mélange d'une simplicité naïve et d'afféteries de style quelque peu savantes et recherchées » (P. de Quirielle, *Journal des Débats*, 4 janvier 1923).

« L'or pur de Celano s'est changé en un plomb vil dans les

mains des Spirituels qui l'ont remis en circulation sous le nom de frère Léon » (M. Beaufreton (p. 286) comparant 2 Celano à la Rédaction Lemmens).

He had commenced to be regarded in some sort as the official biographers of the Order... (Pascal Robinson, *The Life of S. Clare*, p. xxxi).

P. Dominique Mandić, *Legislatio Ant. O. F. M.*, p. 8, où il le montre plus poète qu'historien.

Arnold Goffin. Voir son jugement plein de tact et de doigté dans un article de la *Revue Belge* 15, 10, 24, sur le *Septième Centenaire de saint François.*

A. G. Little, brochure *British Academy*, p. 14, où il marque le silence fait sur le Testament.

Masseron, *Légendes franciscaines*, p. 37 s., remarquable.

***

Quelques brèves réflexions à propos de l'importance historique du « Sacrum Commercium Beati Francisci cum Domina Paupertate » (Article paru en traduction allemande dans *Franziskanische Studien*, 1926, Heft 3-4). — En réponse à l'aimable invitation que m'ont adressée les *Franziskanische Studien* de leur donner un article pour leur numéro extraordinaire du Septième Centenaire de la mort du Séraphique Patriarche, j'aurais voulu envoyer une étude approfondie sur la place éminente de ce petit livre parmi les autres sources de l'histoire franciscaine. Des circonstances de force majeure, sur lesquelles il est inutile d'insister, ne m'ont pas permis de réaliser ce projet. Il suffira de dire qu'à la fin du mois d'août dernier je n'ai pas pu me rendre à Pérouse pour y donner la série de conférences franciscaines que je devais faire à l'Université de cette ville. Depuis lors, je n'ai pas encore (avril 1926) repris mes leçons de l'Université de Strasbourg.

On voudra donc bien excuser la brièveté des pages suivantes.

Il ne s'agit donc plus, ici, de faire une étude même sommaire du *Sacrum Commercium*, mais simplement d'attirer l'attention sur la dernière édition de cette œuvre, qui, publiée en 1900 (1), est fort loin d'avoir suscité la curiosité du monde savant autant qu'on pouvait s'y attendre.

Elle aurait dû, en effet, provoquer un courant de recherches sur quelques-uns des problèmes les plus délicats de l'histoire de la première génération franciscaine.

Sans doute, il y a eu depuis lors, de nombreuses traductions de ce petit écrit, mais les travaux qu'il a excités un peu partout ont eu un caractère nettement littéraire qui s'est transformé çà et là en sympathie religieuse ou mystique, sans que personne, parmi les hagiographes et les critiques, ait songé à montrer quelle lumière la date nouvelle qui lui était assignée et le nom inattendu de son auteur projetait sur un des moments les plus intéressants et les plus obscurs encore du mouvement franciscain.

Jusqu'alors, le *Sacrum Commercium* avait été considéré comme l'œuvre de Jean de Parme. Et voilà que le R. P. Édouard d'Alençon l'attribuait à Jean Parenti, élu Ministre Général de l'Ordre au premier Chapitre général qui eut lieu après la mort de saint François, le 30 mai 1227. De plus, l'œuvre elle-même était datée du mois de juillet de la même année.

Quand parut cette brochure, les discussions sur les sources franciscaines battaient leur plein, on s'attendait donc à ce que des indications si nouvelles fussent étudiées, discutées avec entrain et même avec passion. Or, il n'en fut rien. Les traducteurs de ce traité semblent avoir été éblouis les uns par sa beauté littéraire, les autres par sa valeur religieuse : aucun

(1) *Sacrum Commercium beati Francisci cum Domina Paupertate, opus anno Domini* 1227 *conscriptum, ad fidem variorum codicum MS., adjuncta versione italica inedita, curante* P. Eduardo Aliconensi Ord. Min. Capuccinorum Archivo Generali Præposito ROMÆ, Ex typographia F. Kleinbub, vico Sciarra 65 A., 1900, gr. in-8°, XVI et 52 p.

ne paraît s'être préoccupé de la question de date et d'auteur. On a même pu voir, ces derniers temps, des auteurs dont la réputation n'est plus à faire dans le domaine des études franciscaines, l'attribuer de nouveau, sans la moindre hésitation, à Jean de Parme et la fixer à une autre date que 1227 (1).

Pour ces savants, il semble donc que la question du *Sacrum Commercium* en soit encore où elle en était avant 1900, que tout se passe comme si la publication du P. Édouard d'Alençon eût laissé les choses en l'état, et qu'elle soit comme nulle et non avenue. Au point de vue scientifique, cette attitude paraît assez étrange, car, si l'auteur a raison, pourquoi ne pas le féliciter; s'il a tort, pourquoi ne pas signaler la fragilité de ses conclusions et en montrer les raisons?

La réponse à cette question n'a peut-être pas besoin d'être cherchée très loin. Vers 1900, plusieurs gros volumes d'études franciscaines avaient été publiés qui écrasaient leur modeste sœur, la plaquette. Celle-ci d'ailleurs était loin de se trouver facilement dans toutes les librairies.

Quoi qu'il en soit de cette remarque, elle ne peut guère expliquer le silence de ceux qu'on pourrait appeler les professionnels de la critique franciscaine, bataillon restreint, hélas! mais composé d'hommes auxquels ce document n'a pas pu échapper et qui, à cette époque surtout, étaient loin d'être enclins au mutisme.

Leur silence, alors qu'on s'attendait à être invité par eux à un brillant tournoi, a quelque chose qui intrigue le spectateur déçu et l'amène à se demander si cette extraordinaire réserve ne viendrait pas tout simplement de ce que la date de 1227 pour le *Sacrum Commercium* et son attribution à Jean Parenti dérangeraient les vues qu'ils avaient adoptées sur la crise profonde de l'Ordre à cette époque et qu'ils préféraient n'avoir pas à les modifier.

Si Jean Parenti, successeur immédiat de saint François,

(1) Voir, par exemple, P. Leone Bracaloni, O. F. M. *Arte Francescana*, p. 132 et 160.

a écrit en juillet 1227 le *Sacrum Commercium*, la période si dramatique et si trouble qui a précédé et suivi la mort du *Poverello* se trouve éclairée désormais d'une façon tout à fait suffisante. L'effort tenté par quelques critiques pour réhabiliter frère Élie et pour représenter frère Léon et ses amis comme un groupe de sectaires dangereux ne peut plus guère se défendre; enfin, le système qui consiste à répéter inlassablement que les documents de la tradition léonienne proviennent tous de faussaires du XIVe siècle, sans qu'on ait pu en fournir la preuve pour aucun d'eux, ce système, décidément trop facile, devient insoutenable.

Ce sont là des résultats considérables, imprévus et peut-être même non souhaités par le savant religieux qui les a provoqués.

Le *Sacrum Commercium* est, sous une forme apocalyptique, le chant de victoire des frères restés fidèles au plus pur idéal de la pauvreté évangélique pour laquelle le fondateur de l'Ordre avait voulu vivre et mourir; c'est aussi le programme du nouveau généralat. Programme héroïque, si l'on songe aux procédés par lesquels répondait frère Élie à ceux qui avaient le courage de se dresser contre lui.

A cette date du *Sacrum Commercium* en correspond une autre, non moins nette, non moins sûre, celle du *Speculum Perfectionis.*

La victoire, chantée en juillet 1227 par le *Sacrum Commercium*, avait été préparée et gagnée au mois de mai précédent par le *Speculum Perfectionis.*

Actum in Sacro Sancto loco Sanctae Mariae de Portiuncula et completum Vo ydus may anno Domini MoCCoXXVIIIo (1).

Il est étonnant que les contradicteurs qui se sont élevés contre la date de 1227 pour le *Speculum Perfectionis*, aient paru ignorer que c'est aussi celle du *Sacrum Commercium*, et qu'ils n'aient pas songé à se demander si les circonstances

(1) Cette date est en style pisan et correspond au 11 mai 1227. V. *Collection d'études et de documents*, t. I, p. CCXII. Cf. P. Dr Dominicus Mandić O. F. M., *De Legislatione Antiqua O. F. M.*, t. I, p. 17; 21, n. 1.

qui avaient inspiré l'œuvre de Jean Parenti n'avaient pas été aussi celles qui avaient créé la manifestation par laquelle frère Léon avait barré la route à frère Élie.

Une fois sur cette voie qui est celle de la critique historique, on se serait aperçu que le Testament de saint François, sa lettre au Chapitre général et plusieurs autres de ses Opuscules ont été, eux aussi, engendrés par une situation qui s'était établie graduellement et qu'il faut saisir dans toute sa réalité complexe pour comprendre les écrits qui nous viennent, soit de saint François, soit de celui de ses disciples qui avait été le plus mêlé à ses travaux et qui, pendant plus de trente ans après sa mort, ne cessa pas d'écrire pour faire revivre toujours de nouveau sa figure historique et proclamer son enseignement dans toute sa pureté.

En opposition aux lignes qui précèdent on peut évidemment évoquer la date de 1318 donnée au *Speculum Perfectionis* par le manuscrit d'Ognissanti. Mais comme on le remarqua, au moment où elle fut publiée, cette date de MCCCXVIII avait pu facilement devenir MCCXXVIII. Il aurait été prudent de reconnaître en même temps que MCCXXVIII pouvait tout aussi facilement devenir MCCCXVIII, surtout si le copiste écrivait au XIVe siècle.

Un nouveau manuscrit du *Speculum Perfectionis* a été étudié depuis lors et qui porte la date de 1228 : celui du Séminaire de Liége.

Les partisans de 1318 auraient-ils ignoré ce fait? Ils n'en ont pas parlé. Certains manuscrits portent d'autres dates fort différentes, dont l'examen mériterait un travail qui serait déplacé ici. D'ailleurs, en bonne critique, des dates de ce genre ne constituent que de simples indications invitant à chercher dans telle ou telle direction; pour arriver à des conclusions fermes, il faut faire appel à la critique interne; c'est elle seule qui peut conduire à un résultat solide.

Or, si la lecture de cette œuvre montre qu'elle a pour âme et pour but l'observation parfaite de la volonté de saint Fran-

çois qui n'était autre que celle de l'Évangile, on s'aperçoit très vite que l'auteur a trouvé que pour arriver à ce but le meilleur moyen à employer était d'attaquer frère Élie et de rendre sa réélection impossible. Aussi la préoccupation de miner la situation du général en exercice s'y révèle-t-elle fort souvent, tantôt directe, tantôt voilée.

Si cette constatation est exacte, le *Speculum Perfectionis* est antérieur à la mort d'Élie (1253) et même à sa chute (1239). Après cette date il n'était plus redoutable.

Aujourd'hui tout le monde est d'accord pour reconnaître dans le *Speculum Perfectionis* une œuvre qui émane des partisans de la stricte pauvreté. Le premier geste des critiques persuadés que ce document date de 1318 aurait donc dû être de comparer cette œuvre aux autres écrits émanés de ce milieu vers la même époque. Il y a un document bien connu, provenant des Spirituels du premier tiers du xive siècle: les *Actus sancti Francisci et sociorum ejus*, plus populaires encore sous le titre donné à leur traduction italienne, *I Fioretti di San Francesco*. Entre les deux recueils il y a une profonde analogie qui leur vient du culte qu'ils professent l'un et l'autre pour la sainte Pauvreté. A part cela, ils présentent un contraste frappant : celui qui éclate entre des souvenirs écrits à une époque très voisine des faits qu'ils racontent, et des récits du même genre, fixés un siècle environ plus tard, lorsque le temps a déjà fait son œuvre, à la fois de déformation de la réalité primitive et d'exagération du merveilleux.

Dans le *Speculum Perfectionis* on ne trouve que bien difficilement des traces d'évolution de la légende. Quant au merveilleux, il en est presque totalement absent, tandis qu'il occupe déjà une place importante dans les deux légendes de Thomas de Celano, quoique la première soit à peine postérieure au *Speculum Perfectionis* et que la seconde date de 1247.

C'est aussi dans la première moitié du xive siècle que se placent les compilations relatives à l'Indulgence de la Portioncule. L'abîme spirituel qu'il y a entre elles et le *Speculum*

Perfectionis montre au premier coup d'œil que ce dernier appartient à une époque toute différente et inséparable des origines de l'Ordre.

Pour faire un rapprochement de ce genre, il n'est pas indispensable d'être passé maître en critique franciscaine, une culture littéraire et historique moyenne y suffit.

Les personnes qui ont quelque peu étudié la question des sources de l'histoire de saint François connaissent l'existence d'un recueil formé au commencement du XIVe siècle qu'on appelle tantôt *Legenda Antiqua*, tantôt Compilation d'Avignon et dont il existe un certain nombre d'exemplaires. On est maintenant renseigné sur l'origine de cette collection : elle a pris naissance à Avignon sous l'impulsion d'un Ministre Général de l'Ordre des Frères Mineurs qui s'intéressait beaucoup aux documents antérieurs à saint Bonaventure. Son respect pour la légende officielle ne l'empêchait pas d'aimer, d'admirer et de préférer les écrits de ceux qui avaient été les compagnons intimes du fondateur de l'Ordre. Il avait réuni dans son grand couvent d'Avignon une belle série de ces manuscrits vénérables, il les faisait lire pendant les repas et recommandait aux étudiants de les copier et de se constituer ainsi une bibliothèque documentaire qui, dans l'avenir, pourrait servir à leur instruction et à leur édification.

Les premiers récits que l'on trouve en tête de cette compilation sont la copie d'une grande partie du *Speculum Perfectionis.* Si à une époque très voisine de 1318 ce document a été copié à la curie généralice d'Avignon comme œuvre des compagnons de François, utilisée par Bonaventure, c'est que la date de 1318 pour sa composition provient d'une simple erreur de copiste du manuscrit d'Ognissanti ou du manuscrit qu'il a copié.

Peut-être n'était-il pas inutile de rappeler tous ces faits, au moment où une partie très importante de la tradition léonienne, grâce aux découvertes du R. P. Léonard Lemmens O. F. M.,

de M. le Professeur A. G. Little et du R. P. Ferdinand M. Delorme O. F. M. vient d'être récupérée.

S'il subsiste encore des lacunes dont il serait imprudent pour le moment de vouloir déterminer l'importance, ce que l'on a déjà suffit pour établir une esquisse d'histoire littéraire des écrits de frère Léon.

Celui qui écrit ces lignes est heureux de saluer dans les découvertes qui viennent d'être mentionnées des documents de tout premier ordre et dont l'origine léonienne est évidente.

Classer les divers états des récits, établir leurs rapports avec les autres documents léoniens tels que le *Speculum Perfectionis*, la légende traditionnelle des Trois Compagnons, et d'autres encore, sera une tâche aussi tentante que difficile. Espérons que ceux qui l'entreprendront auront à leur tour la main heureuse et apporteront à l'histoire franciscaine de nouvelles preuves de l'infatigable activité de frère Léon, ainsi que des précisions toujours plus intéressantes sur la vie du *Poverello*, l'originalité d'une pensée et d'une activité dont on n'a peut-être pas encore saisi tous les résultats historiques, ni même toute la valeur religieuse.

*
* *

LE *SPECULUM PERFECTIONIS*

Opinion du P. Mandonnet O. P. : il n'accepte pas la date de 1227, il pense que le *Speculum Perfectionis* rangé en ordre comme dans mon édition, serait une compilation faite en 1248, au moyen de matériaux antérieurs, et ne serait autre chose que le complément des trois Compagnons.

Or, que le *Speculum Perfectionis* soit de 1227 ou qu'il soit une compilation faite en 1248 sur des matériaux antérieurs, provenant incontestablement des Compagnons, et spécialement

de frère Léon, l'usage à faire du recueil est le même. Il reste la source par excellence.

***

Certaines objections. — Ce qui dans le *Speculum Perfectionis* serait pour moi une pierre d'achoppement pour la date de 1227, et la seule que je n'avais pas aperçue, jadis, c'est le chapitre LV (la Portioncule, prescriptions de François, il parle de *clerici* et de *laici*). Non pas que je le croie faux, mais, enfin, il me donne à penser. Cette différence entre le rôle des clercs et celui des laïques. Cette insistance sur l'Église *caput* et *mater*. Le titre de *saint* donné à François canonisé en 1228.

***

Preuves de l'authenticité. — Le procédé de composition est le même dans le *Speculum Perfectionis* et la vie de frère Égide.

Le biographe écrit sur des notes prises au jour le jour, et ces notes sont si exactes et si sincères qu'il parvient à donner de ces deux hommes une note caractéristique. Égide est un vrai disciple de François, il ressemble beaucoup à son maître, mais quelles différences ! Combien toutes les différences ont été vues, senties, appréciées !

Si c'est une preuve de vérité, elle n'a jamais été assez remarquée. On chercherait en vain dans toute la littérature hagiographique du XIIIe siècle un autre exemple.

« Speculum Perfectionis », illustration du Testament.— Il y a un danger indiqué par François dans le Testament dont *Speculum Perfectionis* ne parle pas, celui de l'hérésie...

Le Testament nous donne toutes les préoccupations dernières de François. Elles lui étaient suggérées de deux côtés :

par frère Léon, contre les inobservations de la Règle; par Élie et Hugolin, contre la possibilité d'une hérésie. Ce passage du Testament indique donc qu'on avait agi sur saint François en agitant devant lui le spectre de l'hérésie.

Un effort n'est jamais perdu. Claire arriva à faire approuver sa règle. Frère Léon arrive à nous donner saint François. C'est à lui que nous le devons.

***

Le *Speculum Perfectionis* et les *Opuscules* nous permettent de faire un pas immense dans la connaissance du saint. Les autres légendes nous donnèrent de beaux traits, mais isolés; tout manquait de suite, de trame, de cohésion. Maintenant, au contraire, l'unité de la pensée, de l'inspiration, apparaît. Nous ne sommes plus devant une sainte folie, mais devant un système cohérent, devant une nouvelle conception de la vie et des rapports sociaux.

***

Le « Speculum Perfectionis » et la compilation d'Avignon. — On a dit dans divers périodiques que j'avais renoncé à la date de 1228 : c'est une erreur. La critique interne me semble la confirmer pleinement et la date du *Sacrum Commercium* de Jean Parenti (juillet 1227) vient la rejoindre. Les événements qui ont suivi la mort de saint François s'éclairent et s'enchaînent. J'ai dit seulement que la question de la date précise est moins importante qu'on ne le croit. Ce qui est important c'est de savoir la valeur historique du *Speculum Perfectionis*. Est-il de frère Léon? Est-il antérieur à la seconde légende de Celano? On peut répondre hardiment oui à ces deux questions. Si la date de 1318, par exemple, se trouvait dans de nouveaux manuscrits indépendants de celui d'Ognissanti, on serait amené à penser que c'est la date, non de l'œuvre

elle-même, mais de l'époque où elle a été copiée, et cela pour deux raisons excellentes.

Nous avons des exemples de compilations du commencement du XIVe siècle dans les *Actus*. Les interpolations du *Speculum Perfectionis* pourraient être de cette époque. Mais quel abîme entre les *Actus* et le *Speculum Perfectionis* ou entre les interpolations de cette œuvre et le texte même !

En second lieu, on connaît maintenant fort bien une quantité de manuscrits du XIVe siècle que l'on a pris l'habitude d'appeler manuscrits de la Compilation d'Avignon ou *Legenda Antiqua* d'Avignon. Ils sont très analogues par les documents qu'ils reproduisent, mais très variés par la façon de les grouper.

Quelques-uns d'entre eux sont précédés d'une préface qui nous révèle le but des auteurs. On s'y trouve en présence d'un franciscain dont l'attention, pendant ses études de théologie à Avignon, a été très vivement attirée par les documents concernant la vie de saint François. Il rend hommage à la légende de saint Bonaventure et au charme de son style, mais il ajoute aussitôt que bien des récits importants et utiles que celui-ci trouvait dans la *Legenda Vetus*, qu'il reproduit souvent textuellement, ont été omis par lui. Ces récits négligés par Bonaventure sont pourtant appuyés sur l'autorité des témoins mêmes, les *Socii* de saint François.

Cette *Legenda Vetus*, le Général la faisait lire à table au grand couvent d'Avignon, *ad ostendendam eam esse veram, utilem, authenticam atque bonam.*

L'étudiant en théologie s'en est enthousiasmé, il a voulu en copier des fragments. Il prévient qu'il a placé au début de son recueil des morceaux empruntés à un livre qui appartient au Révérend Père et Seigneur frère Frédéric, archevêque de Riga; puis viennent des fragments de la *Legenda Vetus*, d'autres sont empruntés aux écrits des Compagnons de saint François, d'autres enfin concernent la vie des *Socii* et des saints frères dont le nom est indiqué en tête des divers récits, enfin, il a inséré quelques pages concernant saint Antoine et

Jean de l'Alverne, voire quelques autres frères dont la mémoire est en bénédiction.

Si cette préface ne donne pas tout ce que nous souhaiterions, elle est pourtant singulièrement intéressante et classe fort bien, chose fort rare à cette époque, les documents qu'elle utilise d'après leur ancienneté et leur valeur historique.

En tête, vient le *Speculum Perfectionis* qui passe presque tout entier dans la compilation. L'auteur s'est servi pour cela d'un livre appartenant à l'archevêque de Riga. Qu'était ce livre? Rien ne l'indique. La seule chose sûre c'est qu'il contenait le *Speculum Perfectionis*.

Voilà donc dans le premier tiers du XIVe siècle un franciscain qui, tout en admirant la légende de saint François de saint Bonaventure, se rend parfaitement compte des sources qu'il a utilisées souvent, écartées parfois, et qui s'est mis en devoir de conserver ce qu'il y a d'excellent, à son point de vue, dans les écrits antérieurs à la *Legenda Nova* ou légende de saint Bonaventure. Ce compilateur s'est-il grossièrement trompé dans son classement des sources? Il serait difficile de le soutenir.

La lutte engagée à Avignon au commencement du XIVe siècle est trop connue pour qu'il soit nécessaire de la rappeler. Notre compilateur est un des témoins de l'offensive du parti des Spirituels contre celui de l'observance commune. Même les étudiants en théologie ont été mobilisés et participent à la propagande en copiant des textes qui iront un peu partout servir de base à la discussion.

Il est évident que la passion pour les anciens textes, excitée par le Général, avant de mettre en branle les étudiants, avait d'abord atteint les professeurs.

Ceux-ci les premiers, probablement, avaient avec un grand zèle pris copie des documents, et ainsi s'explique la composition d'un certain nombre de manuscrits, manifestement apparentés à ceux de la Compilation d'Avignon dont nous venons de parler. Ils contiennent, en général, les mêmes pièces, mais

sont mieux ordonnés, écrits avec beaucoup plus de correction. Ils peuvent aussi avoir été exécutés par des copistes de profession sur les indications des maîtres et des lecteurs de théologie.

Dire que ces copies, faites par ou pour des hommes occupant les principales charges de l'Ordre, ont peut-être servi d'originaux pour les copies des étudiants semble ne pas être une hypothèse téméraire, puisque l'auteur de la préface étudiée tout à l'heure annonce qu'il s'est servi (et il semble que ce soit pour le *Speculum Perfectionis* au début de sa compilation) du livre appartenant à l'archevêque de Riga, Révérend Père François-Frédéric, archevêque de Riga (1).

Les recueils faits par des hommes ayant reçu une formation supérieure et occupant déjà des charges importantes dans l'Ordre portent naturellement la trace des préoccupations de ceux qui les établissaient ou les faisaient faire. Ainsi s'explique une catégorie de manuscrits analogues à la Compilation d'Avignon, mais complétés par une série plus ou moins importante des Bulles nécessaires aux prélats de l'Ordre ou à ceux qui aspiraient à le devenir.

Le manuscrit du Professeur Little et celui du Révérend Père Ferdinand-Marie Delorme sont d'excellents types de cette catégorie. En ce qui concerne les récits sur saint François, la caractéristique de ces manuscrits paraît être que ceux qui les ont établis, se voyant libres de choisir, dans un même but, entre la narration du *Speculum Perfectionis* et celle de la *Legenda Vetus*, ont plus souvent choisi cette dernière que le collecteur du recueil *Fac secundum exemplar*. Peut-être celui-ci avait-il plus largement puisé dans le *Speculum Perfectionis* parce qu'il est, en général, beaucoup plus court. (Notes destinées à la communication faite par Sabatier au Congrès des Sciences historiques, réuni à Bruxelles en 1923.)

(1) Nommé à ce poste par Benoît XI le 21 mars 1304. V. Eubel, *Bull. Fr.*, t. V, n. 31.

***

Les écrits léoniens et les publications de M. A. G. Little et du R. P. Delorme (1). — La description de son manuscrit par le Professeur A. G. Little permet au lecteur de se faire une idée absolument nette et claire du contenu; il s'est borné à placer en regard de chaque chapitre, publié en entier ou résumé, l'indication des principaux récits identiques ou parallèles. Là où il voit des morceaux qui ont servi de source à Celano il le marque simplement en quelques mots.

Cette méthode est excellente : en mettant les documents à la disposition du public, sous une forme qui facilite les recherches, elle évite des discussions qui risquent toujours quelque peu de devenir des disputes d'homme à homme.

Peut-être qu'en m'entendant insister sur l'importance des publications faites par le Professeur A. G. Little et le P. Ferd.-M. Delorme, quelques personnes auront pensé qu'elles apportent quantité de faits nouveaux concernant la biographie du saint.

Leur importance ne leur vient pas de là.

Elles sont encore loin de nous rendre ce qui manquait de la Légende traditionnelle des 3 *Socii*, mais elles replacent sous nos yeux, dans leur intégrité, un grand nombre de chapitres parmi les plus importants.

De ceux-ci on connaissait l'essentiel, mais le fait d'en posséder cette nouvelle rédaction plus longue est un véritable événement scientifique.

L'importance historique et la valeur hors de pair des documents sortis de la plume de frère Léon deviennent de plus en plus incontestables.

Tout à l'heure j'essayais de marquer l'autorité égale que peuvent avoir des récits différents. Les récits de frère Léon,

(1) *Opusc. crit. hist.*, XVIII. Paris, 1919.

qu'ils soient brefs ou très détaillés, sont des documents de premier ordre, mais *autorité égale* ne veut pas dire *utilité égale*. Les documents léoniens découverts par M. Little et le P. Ferdinand-M. Delorme n'ont pas plus d'autorité que les récits correspondants déjà connus, par exemple, par le *Speculum Perfectionis*, mais ils ont, en général, une beaucoup plus grande utilité. Ils ont été rédigés à un moment où l'auteur n'était point pressé par les circonstances, où il a pu laisser courir sa plume, savourer ses souvenirs, tout en les racontant, les revoir dans leur vie et leur cohésion avec les circonstances.

Les légendes officielles isolent les faits de leur ambiance, au risque de les dépouiller d'une grande partie de leur réalité. Il ne faut ni s'en étonner, ni le leur reprocher; leurs auteurs obéissaient aux lois du genre littéraire que constituent les légendes hagiographiques.

Mais il est bien permis de constater que frère Léon d'Assise a su dresser, à côté d'elles, à la gloire du *Poverello*, un monument dont l'importance historique est tout à fait incomparable.

N'opposons pas ces deux séries de documents l'une à l'autre. Thomas de Celano, saint Bonaventure et quelques autres se sont excellemment acquittés de leur tâche d'hagiographes. N'exigeons pas d'eux ce qu'ils n'ont pas prétendu nous donner.

Ils ont eu des partisans qui ont cru les exalter, en vantant la valeur historique de leurs légendes, comme si elle était absolue. Au fond, c'était leur faire grand tort, tout comme on ferait tort à des tableaux de canonisation, en allant y chercher une précision méticuleuse qu'ils ne peuvent ni ne prétendent fournir.

Il n'est pas possible de porter ici des études de textes pour montrer avec quel bonheur les récits nouveaux apportés par le Professeur A. G. Little et le R. P. Ferdinand-Marie Delorme complètent ceux que nous avions déjà, leur ajoutent des détails infiniment précieux.

Je n'en citerai qu'un exemple :

La légende traditionnelle des 3 *Socii* est datée de Greccio, il est parfaitement naturel de trouver dans la nouvelle documentation une foule de traits qui ont eu pour théâtre cet ermitage. Cette thébaïde est accrochée en quelque sorte aux pics des sommets escarpés qui séparent la vallée de Rieti de Stroncone.

Le monastère se trouve séparé du village de Greccio, qui est à peu près à la même hauteur que lui, par une gorge étroite et encaissée.

Or, dans une autre partie de son œuvre, dans le *Speculum Perfectionis*, frère Léon parle d'une laude composée par saint François et dont le texte se trouve dans les Opuscules. Il insiste sur l'ardeur avec laquelle le saint aimait à la faire chanter par ses disciples.

A ces renseignements déjà précieux les nouveaux documents en ajoutent d'autres qui nous transportent tout à coup dans ces rudes montagnes de Greccio et montrent à quel point l'influence de François s'était imposée à toutes les parties de la population.

Souvent, le soir, disent-ils, lorsque les frères chantaient cette laude, suivant la coutume qu'avaient alors les religieux dans beaucoup de nos couvents, les gens du village, petits et grands, sortaient de leurs maisons, se rangeaient sur les terrasses en avant des maisons pour répondre aux frères, et chantaient *Benedetto sia Signore Domeneddio ;* si bien que des enfants qui savaient à peine parler, lorsqu'ils rencontraient les frati, chantaient la laude, comme ils le pouvaient.

La même simplicité, jointe à cette extraordinaire précision dans les détails, se retrouve à chaque pas dans les nouveaux documents; ils ne renseignent pas seulement sur saint François, ils font comprendre aussi pourquoi le maître appelait son disciple *pecorella di Dio* et pourquoi ces deux âmes s'étaient aimées d'une si tendre et si énergique affection. (Extrait de la Communication lue par Sabatier au Congrès des Sciences historiques, à Bruxelles, en 1923.)

AUTOUR DU *SPECULUM PERFECTIONIS* (1)

1. — L'auteur du « Speculum Perfectionis ».

Le *Speculum Perfectionis* est attribué à frère Léon. Il se proclame œuvre des *Socii* (II, 9). Il porte l'empreinte de frère Léon.

. . . .

Ici trouve sa place naturelle le rappel d'un des documents essentiels de la tradition léonienne encore trop peu étudié

(1) Ces pages ont paru dans les *Studi medievali* de Turin, en 1928. Nous croyons utile de reproduire la note de la Rédaction qui les accompagnait : Questi « frammenti » che Madame Léna Sabatier, la esimia compagna di Paul Sabatier, ci ha favorito per gli *Studi*, sono destinati alla introduzione della edizione critica dello *Speculum Perfectionis*, che la « British Society of Franciscan Studies » di Londra sta pubblicando. Come Madame Sabatier ci avverte, queste pagine sono tratte dalle carte che si trovavano sul tavolo di lavoro dell' insigne Uomo ed alle quali egli lavorava durante la sua ultima malattia. Sono parti frammentarie, ma offrono tuttavia un senso completo e si integrano a vicenda. « La seconde partie, celle sur la date », ci scrive Madame Sabatier, « était, au moment de sa mort, la grande préoccupation de mon mari, il recherchait d'où avait bien pu provenir le bruit qui venait d'être repris par le R. P. Bihl (dans l'*Archivum Franciscanum Historicum*, ann. XX, fasc. IV, p. 453) et d'après lequel il aurait changé d'avis quant à la date de 1227 pour le *Speculum Perfectionis*. Lorsqu'on recherche les trois références données par le R. P. Bihl (*Opuscules de crit. hist.*, II, 1903, p. 2 ss.; 340 ss.; *Franzisk. Studien*, 1926, p. 279-82), on s'aperçoit qu'elles ne disent pas ce qu'il pense et même que, jointes à leur contexte, elles disent exactement le contraire. Je pense que si mon mari avait pu faire l'article qu'il vous avait annoncé, c'est là-dessus qu'il aurait porté. Il serait donc bien conforme à ses intentions de marquer une fois de plus les conclusions auxquelles il était arrivé après de longues recherches, sans cesse renouvelées (il y a quatre états en brouillon de sa nouvelle publication du *Speculum*) au sujet de la tradition léonienne. Naturellement ces fragments, au point de vue de la forme, auraient certainement été retravaillés avec soin; s'il avait vécu, il aurait sans doute adouci certains angles. Mais ils donnent bien le fond de sa pensée. » La Direzione degli *Studi* si professa vivamente grata a Madame Sabatier di aver donato ai nostri lettori questo importante contributo ed al prof. A. G. Little, presidente della Società francescana di Londra, di averne consentita la pubblicazione. L. S.

quoique connu depuis longtemps : un bréviaire de saint François qui existe encore dans le trésor des Clarisses d'Assise.

La pièce qui y est particulièrement intéressante pour notre étude actuelle est un certificat d'origine et d'authenticité ajouté par frère Ange de Rieti et frère Léon d'Assise lorsqu'ils voulurent l'offrir et le confier à sœur Benedetta, qui succéda immédiatement à sainte Claire comme seconde abbesse des Pauvres Dames (1253-1260), pour être conservé à perpétuité dans la maison mère des Clarisses.

Cette attestation donne sur frère Léon son caractère, ses habitudes, son désir de préciser les plus petits détails de la vie de son maître, d'authentiquer ce qu'il a écrit, dit ou fait, des renseignements parallèles à ceux que fournit un autre document, lui aussi d'une authenticité indiscutable, la bénédiction autographe donnée par François à frère Léon avec le texte de la laude *Tu es sanctus Dominus Deus solus*, conservée parmi les reliques de la Basilique d'Assise.

Le témoignage *Beatus Franciscus scripsit manu sua istam benedictionem mihi fratri Leoni* a son équivalent dès le début de la notice du bréviaire : *Beatus Franciscus acquisivit hoc breviarium sociis suis fratri Angelo et fratri Leoni...* Il l'a aussi dans la formule qui revient inlassablement à chaque page de la tradition léonienne avec la phrase *Nos qui cum illo fuimus*, véritable signature du disciple défendant jusqu'à la fin la pensée et l'œuvre de son maître.

Ces deux pièces, si petites de dimension, révèlent la préoccupation dominante de frère Léon pendant toute sa vie : ne rien laisser disparaître des souvenirs matériels ou spirituels de son maître. Ce souci constant de fixer les moindres détails de la vie du Saint constitue à frère Léon une originalité qui le place très à part parmi les hagiographes en général et ceux de son siècle en particulier.

. . . .

. . . .

Ce qui caractérise le *Speculum Perfectionis*, c'est la simplicité de la pensée et du récit. Or, François préférait Léon pour sa simplicité de colombe.

C'est aussi la fidélité ou loyalisme à son maître, tel qu'on en voit rarement de nos jours. Il fut un serviteur. Les *Fioretti* ont fait de lui l'interlocuteur du dialogue sur la joie parfaite, on ne pouvait lui dresser un plus beau monument.

C'est à Saint-Damien qu'il faut aller lire le *Speculum Perfectionis.* Les détails dans lesquels il entre, par exemple, sur les tuniques de François (par ex. 34, 5) sont sa signature. C'est qu'il les lui avait procurées à grand'peine, les avait raccommodées, il les avait changées lorsque le pauvre corps de son maître, après un accès de fièvre, couvert de sueur glacée, avait besoin d'en changer (34, 10). Il savait l'histoire de chacune d'elles, il les préservait contre l'indiscrétion des frères qui, tous, voulaient en avoir (1).

Les tuniques ne jouent aucun rôle dans 1 Celano, pour la simple raison, qu'à part leur importance miraculeuse, 1 Celano les ignorait, comme il ignorait à peu près tout de la vie de François en dehors de ce qui était le panégyrique légendaire.

Comment un faussaire du XIVe siècle se serait-il avisé de raconter ces menus détails, si parfaitement désintéressés?

Que l'on compare le merveilleux du *Speculum Perfectionis* à celui de Bonaventure trente ans après. Ici il est partout. Là il se montre à peine. Il s'agit de faits très simples qu'on a un peu exagérés avec la tendance qui toujours donne une importance à tous les gestes et à toutes les paroles d'un agonisant.

. . . .

2. — LA DATE DU « SPECULUM PERFECTIONIS ».

C'est une des questions les plus claires de la critique.

En 1896, je cherchais, considérant comme incomplet *3 Socii*

(1) Comment se fait-il que le P. Van Ortroy n'ait pas vu tout cela?

et croyant en avoir découvert quelques épaves qui se révélaient par la valeur de récits simples et droits; d'une simplicité de style pareille à celle qu'on trouve dans le noyau traditionnel. Ces recherches m'amenèrent à tirer 116 récits empruntés au *Speculum Vitae*. Mais cela ne correspondait pas complètement au vide à combler dans *3 Socii*. Il n'y avait qu'à attendre patiemment et à continuer à chercher.

Sur ces entrefaites, je rencontre dans le manuscrit 1743 de la Bibliothèque Mazarine à Paris, un document isolé, ayant un commencement et une fin, formant un tout et daté. Mais avec une date qui n'était pas celle que j'attendais : 1246. C'était 1227.

Ce n'était donc pas un succès, mais il y avait lieu d'examiner ce recueil.

Si le document ne correspondait pas à mes recherches, en était-il moins bon pour cela? Au contraire, c'était, tout frémissant encore du souvenir de François, non pas le panégyrique oratoire d'une légende officielle, mais l'émotion simple, sincère.

Il y eut dans presque tous les milieux franciscains et franciscanisants autant de joie que de surprise. C'était un nouveau François qui descendait dans l'histoire, aussi différent de celui des légendes officielles, faites par ordre, que des légendes populaires où la figure historique du réformateur ombrien s'éloigne de la terre, perd son originalité et sa réalité.

Saint François durant sa vie avait eu des adversaires et des contradicteurs (*fratres contrarii*), frère Léon s'était voué à la défense de ses idées et avait organisé la lutte.

Sur la fin du XIXe siècle, la publication de son œuvre a provoqué un renouveau d'hostilité, les fils spirituels de ceux qui l'avaient honni, il y a sept cents ans, se sont dressés. Son œuvre est bien authentique et vivante puisqu'elle les a tant émus.

Mgr Faloci-Pulignani qui, quelques années plus tôt (1),

(1) *Miscellanea Francescana*, t. VI (1895), pp. 45-48.

affirmait la valeur historique du *Speculum Perfectionis*, s'est tout à coup aperçu du danger qu'il présente.

La date du manuscrit Mz. n'est évidemment à retenir que si elle est confirmée par ailleurs. Il faut toujours faire cas d'une date jusqu'à preuve du contraire.

Elle est confirmée par le manuscrit 6 F 12 du Séminaire de Liége, mais cet accord n'est pas, pour la critique, suffisant.

La preuve de la date, ce sont les rapports constants qu'il y a entre les circonstances de 1227 et ce document.

La nomination au généralat de Jean Parenti, auteur du *Sacrum Commercium*. Personne parmi les contradicteurs n'a aperçu cela. Cette identité de date associe les deux œuvres et les deux auteurs et rien désormais ne pourra les disjoindre (1).

Le grand événement de cette année-là ce fut le Chapitre général. Or, presque toutes les décisions de ce Chapitre sont des conséquences du *Speculum Perfectionis*.

A quoi visait le *Speculum Perfectionis?* A une sorte de réparation d'honneur à la mémoire de François, à un grand acte de contrition pour la façon dont on avait méconnu sa volonté, ses intentions. Ce fut l'apothéose du Testament.

Nous voyons le Chapitre de 1227 homologuer en quelque sorte une des doléances du *Speculum Perfectionis* et y porter remède.

Celui-ci, en effet, chapitre LXV, raconte que François aurait voulu insérer dans la Règle un certain nombre de mesures sur le respect dû au Saint Sacrement et à tout ce qui touche à la consécration des saintes espèces, et il nous dit que les frères ne laissèrent pas aboutir ce désir du fondateur.

A quelle époque eut lieu cette discussion? Naturellement au Chapitre de la Pentecôte de 1223, lorsque le Chapitre délibéra sur la nouvelle Règle.

Or, en 1227, le Chapitre arrête les mesures désirées par François et qu'il lui avait refusées.

(1) Cfr. P. Sabatier, *Kurze Bemerkungen zur historischen Bedeutung des « Sacrum Commercium Beati Francisci cum Domina Paupertate »*, in *Franziskanische Studien*, Heft 3-4, 1926, pp. 277-282.

C'est l'œuvre du *Speculum Perfectionis* qui a réalisé cette volte-face.

Citons aussi l'interdiction du titre de *dominus* et de *magister* adoptée par le Chapitre de 1227. *Speculum Perfectionis*, 122, 3.

Si les partisans de la date de 1318 avaient songé à rapprocher les événements de cette année-là du *Speculum Perfectionis*, ils auraient vu qu'il n'y a pas entre eux des rapports de ce genre, ou plutôt cette dépendance profonde qui ne permet pas de les disjoindre (1).

Aux yeux de Léon, et, au fond, il n'avait peut-être pas tort, tous les maux, tous les dangers, tous les périls pour la rénovation religieuse et l'œuvre de François se concentraient en frère Élie (2).

(1) On a dit : le *Speculum Perfectionis* est une réponse des zélateurs à la bulle du 30 déc. 1317. En réalité, notre document n'a rien de ce que devrait avoir une réponse à cette bulle. Une réponse à la bulle *Sancta Romana* aurait dû d'abord parler de l'habit... montrer le droit légitime des frères de se séparer de la communauté lorsque celle-ci n'observe pas *ad litteram*.

Nous avons des échantillons de la littérature franciscaine de ces années-là, et précisément des réponses aux attaques de la large observance.

Ce que pouvait être une compilation des Spirituels sur la vie de saint François au commencement du XIV[e] siècle, nous le savons par le début de la Chronique des Tribulations d'Angelo Clareno. Dans le *Speculum Perfectionis*, il n'y a rien sur la *mutatio locorun*, rien sur les sépultures, rien sur les testaments. Or, c'étaient là vers 1318 les grands sujets de discorde entre les zélateurs et les autres frères.

D'autres raisons encore rendent impossible la date de 1318 :

L'*Antiqua Legenda* « Fac secundum exemplar » l'incorpore tout entier. Or, celle-ci dit expressément qu'elle veut compléter Bonaventure par des récits qu'il a omis.

L'*Arbor Vitae* d'Ubertin de Casal, écrit en 1305, est tout nourri du *Spec. Perf.* qu'il commente sans cesse, par ex., f. 211 à 221, où il commente *Spec. Perf.* 50 inconnu à 2 Cel.

Pierre-Jean Olivi, mort en 1298, fait une citation du *Spec. Perf.* V. *Firmamentum.* Venise, 1513, III[a] pars., f[o] 123, col. 1.

V. aussi Clareni *Expositio regulae*, ed. Livarius, p. LXI.

(2) Le *Speculum Perfectionis* est tout entier dominé par la préoccupation de frère Élie et le ferme propos de faire échouer sa candidature au généralat.

De là la distribution de l'ouvrage.

1[o] La pauvreté qu'on oppose à ses instincts;

Séduisant, génial, plein d'audace, débarrassé de tout scrupule, d'un orgueil sans mesure, habitué à voir disparaître les obstacles dès qu'il les regardait en face, cet homme qui pendant cinq ans fut Ministre général du vivant de François et devait devenir tour à tour, sinon en même temps, le confident des deux maîtres du monde, le pape et l'empereur, frère Élie d'Assise (1), l'ancien matelassier, vit se dresser devant lui un autre enfant d'Assise, frère Léon, celui que François appelait la *pecorella di Dio*. La brebis avait conscience de sa petitesse et même de son néant. Mais, à l'école de son maître, Léon avait appris que le vrai chevalier ne se demande pas de quel côté sera la victoire, mais de quel côté est le devoir.

2° L'humilité qui est comme une sorte d'illustration de l'âme de la Règle;

3° Le chapitre sur les constructions dont le point essentiel « ex luto et viminibus » reviendra à travers tout le livre.

Celui qui a écrit cela était hanté par la vision des échafaudages du Sacro Convento.

Sans cesse l'auteur cherche à opposer les façons de faire du général à celles du fondateur.

Psautier du novice, c. 4. Enfin au chap. 80, Léon proclame que, malgré toutes les affirmations contraires, Élie était l'opposé de l'idéal du fondateur et que François ne l'a pas désigné pour lui succéder.

. . . .

L'unité du *Spec. Perf.* Sabatier a été notée par le docteur Burkitt (*Rev. Hist. Francisc.*, t. II, p. 461) supérieure à celle des Légendes de Celano.

Cette unité littéraire est pourtant moins grande que l'unité de but, de sentiment, d'inspiration qui est l'exaltation et la défense de l'idéal franciscain ou de l'idéal du fondateur.

L'unité de front se réalise contre l'ennemi.

C'est la pensée, l'obsession, la peur de frère Élie qui, elle aussi, fait l'unité de ces pages.

Toute occasion est saisie pour le mettre en fâcheuse posture.

Ce sont là de mauvaises conditions pour écrire l'histoire. Oui, mais pas plus mauvaises que le rôle d'historien officiel avec les réticences, les partis pris, les déformations qu'il impose.

(1) Chose étrange : on est très suffisamment renseigné sur la vie et la personne des principaux frères de la première génération franciscaine, tandis que frère Élie, malgré sa célébrité, est encore une des figures les plus mystérieuses du XIIIe siècle

Simplement, loyalement, il se jeta dans la lutte, décidé à combattre jusqu'au bout.

En réponse aux bruits habilement semés par frère Élie et ses partisans, que saint François, vers la fin de sa vie, instruit par l'expérience, avait apporté bien des retouches à ses vues, il esquissa un portrait du Saint où celui-ci revivait, parlait, proclamait son évangile de la pauvreté contre toutes les déformations et les contrefaçons qu'on avait voulu lui infliger. Que ce « Miroir » reflète très exactement, au point de vue spirituel, la pensée et la volonté du *Poverello*, on en a la preuve en le rapprochant de ses écrits (1).

En érigeant au souvenir de son maître un monument bien modeste, mais qui réalisa sa mission probablement au delà de tout ce que frère Léon avait espéré, celui-ci avait atteint encore un autre but. A la veille du Chapitre appelé à élire le nouveau général, on traçait à celui-ci son programme. Frère Léon paraît y avoir mis une certaine complaisance.

Même en faisant abstraction du chapitre 1er qui paraît avoir été mis là postérieurement, on peut dire que la peur d'Élie hante l'esprit de l'écrivain.

Cette préoccupation serait incompréhensible pour une œuvre rédigée en 1318. Élie était mort depuis soixante-cinq ans.

3. — La tradition léonienne.

Frère Léon voulait défendre son maître, sa seule arme était la plume. Raconter, refaire sans cesse le portrait du *Vir Dei*, c'était continuer son œuvre, sa prédication.

Que de fois il avait travaillé à multiplier les copies des œuvres de son maître; il avait trouvé dans cette activité une formation spéciale, des habitudes de travail qui lui rendront bien des services.

(1) Il est impossible de séparer frère Léon de François et réciproquement, ou plutôt les Opuscules de François des écrits de frère Léon. Leur parenté n'a jamais été complètement appréciée.

Il savait bien que son style ne valait pas celui de Celano et, dans la préface des *3 Socii*, il laisse échapper un soupir où, à l'admiration, pourrait bien se mêler un peu de regret : *qui saltem pro parte ipsa suo decorassent eloquio.*

En multipliant ses écrits il obéissait à l'ordre de François qui, à la fin de presque toutes ses lettres, invitait ses disciples à les recopier et à les faire circuler.

Voyant le document officiel se répandre et devenir l'unique et exclusive image de son héros, il sent se développer en son cœur un vrai besoin d'apostolat pour la mémoire du saint, dont il se sent le témoin. Son enthousiasme s'exalte de jour en jour : il lutte pour la vérité historique et aussi pour l'intégrité d'un idéal qui, après avoir ressuscité la vie religieuse, est encore aussi nécessaire pour la maintenir.

Cette situation entraînait par la force des choses bien des inconvénients.

L'historien groupait autour de lui des amitiés. Surveillé par les supérieurs, si même il n'était pas menacé ou puni, il était obligé de cacher ses manuscrits. Léon avait trouvé un dépôt (1).

Si le bréviaire que la tradition attribue à frère Léon, et dont la date n'est plus sérieusement contestée, est vraiment son œuvre, il a exigé un travail fort long. Il est permis de se demander si cela n'a pas eu lieu à Saint-Damien où, tout en continuant ostensiblement cette œuvre de longue haleine, Léon pouvait ne pas se séparer de son œuvre historique, la corriger, la revoir, l'allonger, en faire des extraits pour les amis qui venaient le consulter et se renseigner auprès de lui sur la vie du Séraphique Patriarche.

. . . .

(1) Il les confiait aux Clarisses à Saint-Damien d'abord, puis à Santa Chiara d'Assise. V. Petrus Olivi, *Firmamentum*, Venise, 1513, III[a] pars, f° 123, c. 1. C'est aussi à Santa Chiara que frère Ange et frère Léon déposèrent le bréviaire que leur avait donné saint François.

On a trouvé depuis une trentaine d'années une foule de récits qui, étudiés avec soin, ont paru bons et dans lesquels on a reconnu une partie des matériaux mis à la disposition de Thomas de Celano pour la composition de sa seconde légende. Malheureusement, on a souvent commis l'erreur de juger ces documents avec les habitudes qu'on apporte dans l'appréciation des légendes officielles.

Si on découvre aujourd'hui des textes de 1 Celano ou de Bonaventure s'écartant notablement de ceux que l'on connaît, il peut être intéressant pour un érudit d'étudier les écarts et d'y constater la corruption graduelle que subit une œuvre souvent copiée. Mais, pratiquement, le texte nouveau est mauvais.

On ne s'est pas aperçu, semble-t-il, qu'il n'en est pas ainsi de la tradition léonienne.

Celle-ci forme un tout, qu'on ne possède pas encore dans sa totalité, mais cependant dans ses parties essentielles.

La partie dont on s'occupe surtout ici, le *Speculum Perfectionis*, paraît être la première, ce qui ne veut pas, forcément, dire la plus importante.

L'importance relative des morceaux ne se fixe, ni ne se mesure, comme une sorte de marchandise se vendant au kilogramme ou à l'aune.

Les moindres parcelles en sont précieuses, et quiconque en met une, petite ou grande, au service des historiens et des critiques a bien mérité de la science, et, de plus, quand il s'agit d'un génie comme saint François, a bien mérité de la religion.

On a parfois perdu de vue ce fait qui est pourtant, semble-t-il, évident. Et il est arrivé que des érudits ayant trouvé de splendides fragments de la tradition léonienne aient été beaucoup plus préoccupés d'opposer leur découverte à celles de publications antérieures que de tout autre chose.

Le R. P. Lemmens, par exemple, qui a eu la chance de découvrir un certain nombre de récits très voisins de ceux du *Speculum Perfectionis*, par un mouvement très humain, mais

pourtant regrettable, a opposé ses textes aux textes antérieurs comme si l'authenticité de ceux qu'il avait trouvés impliquait nécessairement l'inauthenticité des autres. Or, il n'en est rien.

Le *Speculum Perfectionis* étant le contraire d'une Légende officielle n'a pas eu de texte fixé une fois pour toutes. Le texte initial a pu être corrigé, complété par son auteur.

Vingt ans plus tard, les circonstances étant changées, il a pu, sinon appuyé, du moins autorisé par des supérieurs nouveaux, lancer une œuvre nouvelle.

Il y a des additions de la Rédaction Lemmens qui se présentent non pas comme les corrections d'un copiste qui glose, mais comme celles de l'auteur corrigeant, complétant son œuvre (1).

Mais si c'est le *Speculum Perfectionis* qui est ainsi corrigé et complété, c'est qu'il est antérieur et l'œuvre du même auteur.

. . . .

. . . .

La *Legenda Antiqua Perusina*, le manuscrit Little et la Rédaction Lemmens, bien loin d'être un obstacle pour la valeur du *Speculum Perfectionis*, ne font que la confirmer et l'appuyer.

En effet, les modifications qui se trouvent dans les récits

(1) Indications données par la *Redactio* Lemmens et qui complètent de façon heureuse le *Spec. Perf.* :

Red. Lemm., 28 V. *Spec. Perf.: cum reverteretur ab Urbe, ille die quo exivit ab Urbe.* Cfr. 2 Cel., 3, 39. Cela prouve que 2 Cel. a sous les yeux non pas le *Spec. Perf.*, mais une rédaction plus complète.

Red. Lemmens 21 *Spec. Perf.*, 98: pulvinar quod acquisiverat dom. Johannes de Greccio quem sanctus diligebat magno affectu.

Red. Lemmens 17 débute par un détail qui précise plus et mieux que *Spec.*, 107. Dans le même chapitre, l'eau de rose qu'on appliquait contre les narines de fr. Bernard mourant.

Tre Soci, Marcellino 28 et 2 Cel., 4, 5 (II, 29) ajoutent au *Spec. Perf.*, 9, l'indication excellente du lieu : in eremo Sartiani.

parallèles de ces trois recueils ne sont pas les variantes inévitables qui se trouvent dans un texte copié plusieurs fois, mais des changements voulus, apportés à la teneur même du récit. Or, dans ces changements on ne voit en général apparaître ni des fioritures pour donner au style plus de soin, ni le moindre effort pour enfler le merveilleux.

Par contre, si nous comparons cette triple série de textes et même un certain nombre de chapitres de la Compilation d'Avignon à 2 Celano, nous voyons apparaître alors l'effort littéraire, la tendance au merveilleux, les habitudes du style hagiographique.

La conclusion qui s'impose, c'est que nous avons plusieurs états rédigés par un seul et même auteur, qui, à certaines époques, ou pour des besoins ou des destinataires divers, a complété ses écrits antérieurs tout en les recopiant (1).

(1) Comme secrétaire de saint François, frère Léon avait du reste pris l'habitude de ces œuvres auxquelles s'ajoutait de temps en temps un complément.

Le Cantique du Soleil, qui n'est pas long, n'a-t-il pas été composé en trois étapes?

La première Règle n'est-elle pas restée au moins onze ans sur le chantier, modifiée peut-être parfois, en tout cas sûrement complétée?

TABLE DES MATIÈRES

(*Voir la suite au verso.*)

FASCICULE IX. — *Description du Manuscrit franciscain de Budapest* (*Antiqua Legenda S. Francisci*), par Louis Katona, professeur à l'Université de Budapest, in-8° . . . . . . **2** fr. **50**

FASCICULE X. — *Examen de quelques travaux récents sur les opuscules de saint François*, par Paul Sabatier, in-8°. **3** fr. **50**

FASCICULE XI. — *Examen de la Vie de frère Élie du Speculum Vitæ*. Trois fragments inédits, par Paul Sabatier, in-8°. **6** fr

FASCICULE XII-XIV. — *L'évolution et le développement du merveilleux dans les légendes de saint Antoine de Padoue*, par Léon de Kerval, in-8°. . . . . **7** fr. **50**

FASCICULE XV. — *Examen critique des récits concernant la visite de Jacqueline de Settesoli à saint François*, par Paul Sabatier, in-8° . . . . **3** fr. **50**

FASCICULE XVI. — *L'incipit et le premier chapitre du Speculum Perfectionis*, par Paul Sabatier, in-8°. . . . . **3** fr.

FASCICULE XVII. — *Conclusion au tome II qui peut servir de préface au tome III*, par Paul Sabatier, in-8°. . . . . **6** fr.

FASCICULE XVIII. — *Un nouveau manuscrit franciscain*, par le professeur A. G. Little. *Quelques mots à propos des fresques de l'église supérieure de la basilique d'Assise*, par Paul Sabatier, in-8°. . . . . **12** fr.

LE FASCICULE IV : *Les règles et le gouvernement de l'Ordre de Penitentia*, par le R. P. Mandonnet, est épuisé séparément, mais se trouve dans le tome I.

LE FASCICULE VIII : *Le bréviaire de sainte Claire*, par A. Cholat, épuisé séparément, se trouve dans le tome II.

7039-31 — Tours, imp. Arrault et Cie.

